This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2389 4

ADOLPHE
DESTAPPE

238 1 4

VII.A
A 2 A

8 V V D

LA VIE DE MAHOMED;

AVEC

Des Réflexions sur la Religion Mahometane, & les Coutumes des Musulmans.

PAR M. LE COMTE DE

BOULAINVILLIERS,

Auteur de L'ETAT DE LA FRANCE.

SECONDE EDITION.

A AMSTERDAM,

Chez PIERRE HUMBERT.

M. DCC. XXXI.

LA VIE
DE
MAHOMED;
AVEC

Des Réflexions sur la Religion Mahometane, & les Coutumes des Musulmans.

PAR M. LE COMTE DE

BOULAINVILLIERS,

Auteur de L'ETAT DE LA FRANCE.

SECONDE EDITION.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE HUMBERT.
M. DCC. XXXI.

AVERTISSEMENT.

LA VIE DE MAHOMED par M. le Comte de BOULAINVILLIERS a été ſi bien reçue, qu'on ne doute point que le Public n'en voye la réimpreſſion avec plaiſir. Le Libraire, quoiqu'aſſuré du ſuccès par le prompt débit de l'Edition de Londres, a cru ne devoir rien négliger pour la perfection de celle-ci. Elle a été faite avec beaucoup plus de ſoin. La forme d'ailleurs en eſt

est plus commode, & pareille à celle de L'HISTOIRE DE L'ANCIEN GOUVERNEMENT DE FRANCE, par M. DE BOULAINVILLIERS, que l'on trouve chez le même Libraire.

LA VIE DE MAHOMED.

LIVRE PREMIER,

Contenant la Deſcription de l'Arabie ; celle des mœurs des Arabes ; des Villes de la Mecque & de Médine ; l'Hiſtoire ancienne du Pays ; avec des Réflexions ſur la Religion Mahometane, & ſur les Coutumes qui ſont établies chez les Muſulmans.

LA Terre eſt un vaſte théatre, ſur lequel il ſe paſſe de ſiecle en ſiecle quelque Tragédie ſinguliere, ſous la direction d'une Puiſſance ſuperieure qui partage à

chaque Peuple des biens ou des maux, des châtimens & des recompenſes, ſelon ſon bon-plaiſir ou ſelon ſa juſtice. Mais ſi dans le nombre de ces divers ſpectacles il en eſt pluſieurs que l'on peut dire particuliers, parce qu'ils ne ſont repréſentez qu'à petit bruit & dans des lieux obſcurs, ou qu'ils ne touchent que des Villes, des Contrées, des Royaumes ſéparez; il s'en voit auſſi de ſi grands & de ſi généraux, qu'ils intereſſent tous les hommes, & preſque la Nature entiere.

TELLE a été l'étonnante ſcene que les Arabes ont donnée au Monde, & dans notre propre Continent, au commencement du VII. Siecle de JESUS CHRIST; de laquelle les ſuites funeſtes ont englouti la Chrétienté de l'Orient, détruit les Empires les plus anciens & les plus ſolidement fondez, renverſé une innombrable quantité de Villes illuſtres, & fait périr ſur la face de la Terre tout ce que les hommes précedens avoient acquis de connoiſſances, d'Arts & de Siences; ruïnant les Monumens, brulant les Bibliotheques, & faiſant une profeſſion déclarée d'abolir le paſſé avec la mémoire que l'on s'étoit efforcé d'en conſerver.

Les Destructeurs de l'Empire Romain, tout Barbares qu'ils étoient, n'avoient point causé tant de ravages, de désolation & de ténebres. Ils étoient venus profiter de la situation favorable des lieux où la fortune les avoit conduits. En quittant leur Patrie glacée, inculte & stérile, ils y trouverent des richesses qu'ils ne connoissoient point : mais, moins touchez de cet objet que du desir d'acquérir des connoissances, ils prirent la Religion & les mœurs des Nations qu'ils avoient subjuguées ; de sorte que s'ils avoient eu le tems de se polir dans les lieux qu'ils avoient occupez, on ne se seroit peut-être que foiblement apperçu de leur invasion. Mais l'arrivée d'autres Barbares, qui chassoient les premiers-venus, fit que pendant une durée de trois siecles, l'Occident ne fut soumis qu'à des Conquérans passagers, lesquels se trouvoient forcez à faire plus de mal au Pays qu'ils quittoient, que leur inclination ne les portoit à en faire à celui où ils arrivoient. Les Arabes, au contraire, spirituels, généreux, desintéressez, braves, prudens, & exempts de ces passions in-

domptables que l'inégalité des saisons produit dans les temperamens des hommes du Nord, ont apporté plus de malheurs au monde, y ont répandu plus de paresse & d'ignorance, que la grande capacité des Grecs & des Romains n'en avoit dissipé pendant quinze ou vingt siecles. Ce fut un fanatisme de Religion qui les porta tous à la fois, comme par enchantement, à une conduite si cruelle : fanatisme soutenu par l'estime qu'ils ont faite du Livre où leur Religion est contenue, qu'ils disent être le plus sublime ouvrage de la sagesse de DIEU, parce qu'il contient les Véritez éternelles qu'il a voulu faire connoitre aux hommes ; non telles que l'imagination des créatures les plus excellentes les peut concevoir ou exprimer, mais telles qu'elles existent réellement, & que cette suprême SAGESSE a voulu les énoncer pour la conviction de tout Etre intelligent. C'est cette opinion qui a été le principe du mépris qu'ils ont fait des Sciences étrangeres.

QUANT à cette revolution, considerée en elle-même indépendamment de ses effets, on y remarque singulierement deux

deux circonſtances. La premiere, qu'elle a été la moins prévue, parce qu'elle étoit la moins imaginable qui ſe puiſſe concevoir : la ſeconde, qu'elle a été la plus étendue dont on ait connoiſſance, & dont la mémoire des hommes ait conſervé le ſouvenir : caracteres particuliers, & qui méritoient bien que parmi tant de Savans dont l'Europe eſt remplie, quelqu'un gratifiât le Public d'une Hiſtoire ſi rare.

NOUS n'en avons cependant preſque aucune notion. Admirateurs & curieux de ce qui s'eſt paſſé dans la Grece & dans l'Italie, quoique dans un tems bien plus éloigné, à peine ſaurions-nous que MAHOMED a été le Fondateur d'un Empire plus vaſte & plus redoutable que ceux des Macédoniens & des Romains, ſi le premier Monarque des Arabes ne nous eût intereſſez du côté de la Religion par l'établiſſement d'un Culte nouveau. A la vérité, nous n'en jugeons aujourd'hui que comme d'un menſonge groſſier, appuyé par la force des armes chez des Nations peu belliqueuſes, & par l'ignorance auſſi bien que par le préjugé de ceux qui s'y ſont ſoumis ; deſorte que, ne conſiderant cet objet qu'avec

une ſorte de mépris, parce que la Terreur ne marche plus avec l'idée du *Mahometiſme*, la curioſité ne ſe trouve point excitée à ſon occaſion. Il eſt pourtant vrai de dire qu'aucune Hiſtoire ne contient des évenemens plus ſenſibles à l'imagination, ni plus ſurprenans en eux-mêmes, que ceux qui ſont rapportez dans la vie des premiers Muſulmans; ſoit que l'on conſidere le Chef & les Miniſtres dont il s'eſt ſervi, qui ſont devenus les plus illuſtres hommes de la Terre; ſoit que l'on paſſe au détail des mœurs des Peuples dont ils firent la conquête; ſoit enfin que l'on examine le courage, la vertu, les ſentimens qui ont également animé les Généraux & les Soldats. C'eſt ce qui fit dire autrefois à un Auteur illuſtre, que l'Hiſtoire Grecque & la Latine ne peuvent emporter la préference à aucun de ces égards ſur celle des Arabes. Cependant, comme cette préference eſt effective & réellement pratiquée parmi nous, il y a bien de l'apparence que c'eſt moins au défaut de goût qu'on doit l'attribuer, qu'au peu d'uſage que nous faiſons des Langues Orientales, quoique vivantes, pendant que

nous

nous cultivons avec ardeur les Langues qui ont perpétué la mémoire des anciens Grecs & Romains.

CETTE obſervation ne tend pas néanmoins à condamner une coutume, à laquelle ſeule on peut attribuer le retour de la politeſſe & du bon-goût après une ſi longue barbarie : mais il ſemble qu'il ne ſeroit pas impoſſible de concilier l'une & l'autre érudition, & que l'on pourroit faire un excellent uſage des grands exemples que l'Hiſtoire Arabe nous propoſe, (ſans parler à préſent de ces traits d'éloquence vifs & perçans, au-deſſus de ce que *Rome* & la *Grece* ont exprimé le plus pompeuſement) leſquels nous peignent des caracteres de généroſité & de hauteur, dont il eſt rare que les Occidentaux ayent approché.

C'EST donc avec juſtice que l'on ſe plaint qu'il y ait un ſi petit nombre de Savans qui s'appliquent à l'intelligence de l'Arabe, & de la rareté de ceux qui, dans ce petit nombre, portent leur étude à l'inſtruction publique par la traduction de quelques-uns des Manuſcrits dont la Bibliotheque du Roi contient le tréſor le plus abondant qui ſoit au monde. Feu

Monſieur *D'Herbelot* a fait voir ci-devant dans un Livre, qui par malheur n'a été rendu public que depuis ſa mort, combien l'on pourroit augmenter nos connoiſſances, & donner d'aiguillons à la pareſſe de nos ſentimens, par la traduction fidele de tant de monumens qui nous reſtent de la vertu de ces Arabes, que l'éloignement & la difference de Religion nous font regarder comme des Barbares. Je ne ſai point l'Arabe ; & par conſéquent je ſuis fort éloigné de pouvoir puiſer dans les ſources, faute d'une telle connoiſſance. Mais je ſuis néanmoins ſi touché des merveilles de cette Hiſtoire, que je n'ai pu me refuſer la ſatisfaction de ramaſſer en un Corps ce que j'en ai appris par les voyes les plus communes, & par des traductions de differens de ſes morceaux détachez. L'idée de l'inſtruction publique n'eſt point l'objet que je me propoſe. Je ne penſe qu'à m'occuper & à m'exciter moi-même au travail, dont la vieilleſſe a beſoin à meſure que la vivacité du ſang & la force nous abandonnent.

Il y a peu de gens qui ne ſachent aujourd'hui, que l'Arabie eſt une gran-

de Péninſule de l'Aſie ; bornée au *Septentrion* par la Turquie en Aſie ; à *l'Orient*, par le Golfe ou la Mer de Perſe ; au *Midi*, par l'Océan Indien ; au *Couchant*, par la Mer-Rouge & par l'Iſthme de Suez. On ſait auſſi, par les relations d'une infinité de Voyageurs, que l'eſpace de terre qui joint l'Arabie au Continent eſt un Pays affreux par ſes vaſtes Deſerts, inhabité & inhabitable à cauſe du ſable profond qui le couvre, & du manque d'eau qui ſe rencontre ſi généralement dans cette étendue, qu'un puits y eſt regardé comme la richeſſe eſſentielle d'un Canton de 15 lieues à la ronde. Il ne faut donc pas s'étonner ſi les Arabes, quoique Peuples très anciens & ſi renommés dans la Tradition, ont été réellement ſi peu & ſi mal connus des Grecs & des Romains. Ceux-ci ſavoient en général, que les Epiceries & les Aromates venoient de l'Arabie par le moyen de l'Egypte, qui en eſt très voiſine, n'en étant ſéparée que par la *Mer-Rouge*. Mais parce que les Egyptiens, attentifs au gain qui ſe fait par le commerce, avoient la précaution de tenir leurs Ports

fermez aux Etrangers, & de faire un grand myſtere de la navigation de la *Mer-Rouge*, il étoit impoſſible de pénetrer en Arabie par ce canal : ainſi l'on devinoit, plutôt que l'on ne ſavoit au vrai, qu'il y eût un Pays de ce nom, & qu'il étoit abondant en Or & en Pierres précieuſes, en Perles, en Parfums, & en diverſes autres raretez naturelles ; quoiqu'à parler exactement, la plupart de ces richeſſes lui viennent des Indes & de la Côte d'Afrique. Mais comme l'idée des choſes inconnues ſe groſſit facilement dans notre imagination, on donna liberalement à cette Contrée le nom d'*Arabie Heureuſe*, pour exprimer une fertilité & une abondance fort au-deſſus de celle de l'Egypte même ; outre que la Nature l'avoit miſe à couvert de l'avidité des autres hommes, par les Deſerts impénetrables qui la ſéparoient du reſte du Monde. Il eſt certain toutefois, que cette épithete ou attribut eſt peu convenable à la nature de ce Pays ; lequel, étant ſitué ſous le Climat le plus chaud, n'eſt cultivé ni pleinement habité que dans les lieux où l'ombrage des montagnes, & les eaux qui en ſortent en quelques endroits,

droits, procurent quelque ſoulagement à l'intempérie générale. Ainſi l'on peut dire avec aſſurance, que cette partie de l'Arabie n'a pu être nommée *Heureuſe* que par comparaiſon aux deux autres parties du même Pays, que les Anciens ont connues ſous le nom d'*Arabie Deſerte*, & d'*Arabie Pétrée*: dans leſquelles la chaleur du Climat n'eſt adoucie d'aucune façon, & où la Terre, toujours aride & brulée, ne préſente que des ſables ou des rochers. C'eſt ſuivant cette notion que les anciens Géographes avoient diviſé l'Arabie en trois principales parties, & qu'ils leur avoient impoſé les noms de *Deſerte*, de *Pétrée*; & d'*Heureuſe*; mais ce partage étoit en même tems ſi inégal, qu'ils donnoient à la premiere ſeule plus d'étendue qu'aux deux autres enſemble, & que la ſeconde ne contenoit pas la ſixieme partie de l'étendue de la derniere.

L'ARABIE *Deſerte* commençoit, ſelon cette diviſion, aux bords de l'Euphrate vers le *Nord* & l'*Orient*; d'où, après avoir côtoyé la Chaldée, elle s'étendoit le long de la Mer juſqu'à Barhem, où l'on pêche des Perles, & juſqu'à

qu'à la Mer d'Oman, qui ſe trouve à la pointe orientale de la Péninſule; pendant que, du côté de l'*Occident*, elle côtoyoit la Sourie, la Vallée de Damas juſques aux Montagnes de Seïr, enfermant dans cet eſpace les vaſtes ſolitudes de Palmire, (autrement dites de Tadmor,) & les Villes anciennes d'Ana, de Gaſſan, & de Rahabah; la grande Voye Romaine, conſtruite par *Trajan*, laquelle conduiſoit à Ctéſiphon; & toutes les Villes bâties depuis l'établiſſement du Muſulmaniſme, entre leſquelles Couſah tient le premier rang.

L'ARABIE que l'on nommoit *Pétrée*, & qui étoit autrefois mieux connue par le nom de *Madianite*, étoit extrêmement petite en comparaiſon de la précedente, puiſqu'elle ne contenoit que les Montagnes d'Oreb & de Sinaï entre les deux pointes de la Mer-Rouge, avec l'étendue des rochers contigus à ces Montagnes. Enfin, l'Arabie *Heureuſe* contenoit indéfiniment tout le reſte de la Péninſule, & ſes bornes étoient tout à fait ignorées.

L'ON auroit évidemment pu faire une meilleure diviſion de ce vaſte Pays, & en prendre une connoiſſance bien plus exacte,

exacte, en le conſiderant ſelon l'idée qu'en donne l'Ecriture Sainte au X. Chapitre de la Geneſe ; comme partagé entre des Peuples d'origine & de caracteres tout differens. Car elle nous apprend : Que ceux qui habitent les rivages de l'Euphrate & du Golfe Perſique étoient ſortis de Cam, fils de Noé, par Chuz l'ainé de ſes enfans : Que ceux qui occupent les parties méridionales, les Montagnes qui rempliſſent le milieu de la Péninſule, ainſi que la plupart de ceux qui ſont établis ſur la côte de la Mer-Rouge, ſont ſortis de Sem, autre fils de Noé, par Jochtan & ſa nombreuſe poſterité, rapportée au même Chapitre : Qu'enfin ceux de l'Arabie Pétrée ſont ſortis d'Abraham, par Iſmaël ſon premier-né, & par les enfans qu'il eut de Ketura ſa ſeconde femme.

De ces differens Peuples il n'y a eu que les enfans de Jochtan qui ayent ſingulariſé le nom d'Arabes, lequel ils ont tiré de Jarab l'ainé des fils de ce Patriarche ; & qui ayent été conſiderez comme Arabes purs & naturels ; tous les autres, ſans excepter les Iſmaëlites, ayant été regardez comme étrangers, & pour cette rai-

raiſon ſurnommez *Moſt-Arabes* ou *Mac-Arabes* ; termes qui ſignifient à la lettre, des Arabes d'une race & d'un ſang differents des autres. Mais malgré cette diſtinction, on a toujours fait en Arabie une grande eſtime de la filiation ou poſterité d'Abraham ; lequel étant regardé, ſuivant une tradition générale des Orientaux, comme l'inſigne ami du TOUT-PUISSANT, & comme le premier Docteur d'un Culte parfait, n'a pu manquer de communiquer à ſes véritables enfans, avec la connoiſſance du vrai DIEU, quelque partie des avantages qu'il a poſſedez par ſa faveur. C'eſt donc ſur ce fondement que l'on préſume encore aujourd'hui que les Arabes du *Deſert*, (que l'on diſtingue plus proprement par le nom de *Bédouins*, & qui ſe ſont répandus en Syrie, en Egypte, & ſur toute la Côte d'Afrique,) ſont la poſterité de Chuz, parce qu'ils ſont tous ſortis de la Province qui porte encore à préſent le nom de *Chuziſtan*, laquelle eſt ſituée vers l'embouchure de l'Euphrate & ſur le Golfe Perſique.

Il me ſemble néanmoins, qu'il eſt preſque incroyable que ces trois Nations,

tions, quelque differentes qu'on les ſuppoſe de mœurs & d'origine, ayent vêcu tant de ſiecles dans une même contrée, laquelle, quoique fort étendue, ſe trouve à peu près de même nature & qualité, ſans s'être bientôt confondues : premierement, par la néceſſité de vivre à peu près de la même façon ; & enſuite, par le moyen des alliances qui ſe ſont faites preſque néceſſairement d'un Peuple avec l'autre. Et c'eſt probablement de ce principe qu'eſt venue l'idée commune à tous les Arabes, de s'écrire & de ſe dire enfans d'ABRAHAM : opinion dans laquelle ils ſe maintiennent par le ſecours des Généalogies, ou vrayes ou imaginées, que chaque famille conſerve avec toutes les précautions poſſibles, comme un Titre eſſentiel à eux-mêmes & à leur poſterité. Ils conviennent néanmoins, que les premiers Arabes ont été moins exacts & moins réguliers ſur cette obſervation qu'ils ne le ſont aujourd'hui, & depuis environ XXXV. ſiecles : & ils reconnoiſſent que ce fut en l'âge d'un certain Adnan, huitieme deſcendant depuis Iſmaël, que la certitude des filiations s'établit comme une loi, ou un uſage néceſſaire : mais qu'au-

qu'au-deſſus de ce même âge on ne ſait rien que conjecturalement. Cet Adnan eſt compté parmi les ancêtres de Mahomed, ce qui fait qu'au-deſſus de lui ſa Généalogie n'eſt pas plus certaine que celle des autres Arabes. Dans le fait, il eſt aſſez apparent qu'une Nation peu nombreuſe, & d'ailleurs ſéparée du reſte du monde tant par ſa ſituation que par ſa maniere de vivre, a pu conſerver la ſuite de ſes générations avec une certitude ſuperieure à celle qui eſt poſſible à des Peuples qui ont à la vérité des noms particuliers & diſtinctifs de famille, mais que les guerres, les invaſions étrangeres, & une infinité de diſtractions & d'occupations expoſent, malgré cette facilité, à oublier & à méconnoitre leur origine. C'eſt ce que nous voyons tant par notre propre exemple, que par celui des Juifs, deſquels les Généalogies n'ont commencé à ſe confondre & à s'oublier que depuis leur diſperſion, parce qu'elle les a forcez de vivre à la maniere des autres Peuples.

MAIS, pour revenir à la Deſcription géographique de l'Arabie, nous devons dire que les Anciens, n'en ayant eu qu'u-

he connoiſſance très imparfaite ; & l'effroi ſans pareil que les Chrétiens du moyen Age ont eu des Mahometans, Arabes, ou Sarazins, ayant toujours interrompu le commerce des Nations par le moyen deſquelles on auroit pu, ſinon pénetrer dans cette Contrée, du moins s'inſtruire des détails particuliers qui la pouvoient concerner, ce n'eſt que depuis un temps très moderne que nous avons appris que les Arabes continuent à ſe diſtinguer entre eux, non par des diviſions arbitraires de Provinces & de Juriſdictions, mais par les differentes profeſſions que les uns font de vivre perpétuellement dans des deſerts & ſous des tentes ; dans l'occupation d'y chercher ſans ceſſe & de n'y rencontrer que très difficilement des pâturages pour leurs troupeaux, & des eaux pour leurs propres beſoins : & les autres, de ſe raſſembler dans des Villes, Bourgades & Habitations, fort diſtantes les unes des autres, pour cultiver quelque terrein ingrat, & en retirer de legeres recoltes pour leur nourriture : vivant d'ailleurs les uns & les autres dans une indépendance qui fait toute leur ſatisfaction, ſans commer-

ce avec les Etrangers, qu'ils mépri
& ſans curioſité d'apprendre ce qu
paſſe dans le reſte du Monde. Il
pourtant avouer que cette indépendan
ſi chere aux anciens Arabes, ne ſub
te plus parmi les Muſulmans, telle qu
le étoit chez leurs Peres; tant à rai
de la néceſſité où les *Béduins* ſont d
ſoumettre à certains Chefs pour les c
duire à l'eſpece de guerre qu'ils pr
quent contre les Caravanes & les au
Voyageurs; que parce que le Maho
tiſme les a accoutumez à vivre dans
Villes & des Lieux cultivez, ſous la
mination de certains Magiſtrats hér
taires qu'ils nomment *Emirs* ou *Cher*
leſquels tiennent la place des Gouverne
que les Succeſſeurs de MAHOMED l
donnoient auparavant. Et de plus
remarque fort bien, que la paſſion fa
des commoditez particulieres, qui a bi
tôt dégéneré en celle de l'uſage des d
ces, a percé ces vaſtes ſolitudes.
deſir de s'enrichir a ſurmonté l'amour
la liberté; deſorte qu'il ſe ſont lai
pénetrer par les Européens, qui y f
actuellement le négoce du Caffé: l
quels y ont abordé par la Mer-Rouge

par le célebre Port de *Moka* ; pendant que d'un autre côté, pluſieurs de ces mêmes Arabes ſe ſont empreſſez, par le deſir du gain, de porter la même marchandiſe dans les *Echelles* du Levant pour en retirer de l'argent, dont ils feront à la fin le même uſage que nous, &, comme nous, aux dépens de cette précieuſe liberté qui ne ſe paye point avec de l'or, ni par des délices.

C'EST donc des Arabes eux-mêmes que nous avons appris la confirmation des véritables diviſions de la Contrée entiere, deſquelles *Abul-feda*, *Raſſi-redin* & *Ulugh-bek* avoient donné quelque notion ; à ſavoir, que la Péninſule, commençant à *Ailah* ou à *Calzum* ſur la Mer-Rouge, d'une part ; & à *Balſora* ſur le Golphe Perſique de l'autre, & ſe terminant à la Mer des Indes, eſt partagée en cinq grandes Provinces ou Territoires, qui tirent leur nom de la nature de leur terrein. *Tahamah*, ou le grand Deſert, eſt ainſi appellé parce que le ſol en eſt bas en comparaiſon du reſte du Pays. Il ne s'y trouve ni Villes ni Bourgades ; mais bien quelques Lieux diſtinguez à cauſe des eaux &

des palmiers qui s'y rencontrent. Et tel eſt *Odail*, Lieu célebre ſur le chemin de *Coufah* à la *Mecque*, dont le nom exprime *un aſſemblage d'eaux dans le deſert*. Cette Province occupe le Nord de la Péninſule, en tirant vers le Golphe Perſique juſqu'à Eleahf. La ſeconde diviſion ſe nomme le *Naged*, pour ſignifier un pays *élevé*, parce qu'on y monte du Deſert, & que le commencement de la grande Montagne, dite *Alhareb*, occupe ſa partie méridionale. Ce Canton confine à l'*Yemen*, ou Arabie Heureuſe, vers le Midi; à l'*Hegias* du côté du Sud-Eſt vers l'Orient; vers l'Occident, à *Barhein*; & au Canal d'*Eleahf*, vers l'Orient. Il y a beaucoup de Deſerts dans cette étendue, & l'on n'y trouve preſque point d'eau, à raiſon de l'élevation du Pays. Il y a néanmoins quelques habitans dans les lieux où les montagnes procurent de l'abri; & la plupart de ces endroits ſont devenus fameux dans l'Hiſtoire du Muſulmaniſme, par des évenemens particuliers.

L'Hegias, qui eſt la troiſieme diviſion, eſt aujourd'hui, & depuis Mahomed, la

la plus conſiderable partie de l'Arabie, eu égard au nombre des habitations qu'elle renferme, quoique le terroir en ſoit preſque par-tout ſtérile à cauſe des ſables & des rochers. Elle eſt outre cela devenue le ſiege de l'Empire & de la Religion, ce qui l'a rendue conſiderable à tout l'Univers. On la ſubdiviſe en quatre differentes parties, deſquelles il n'y en a qu'une qui ne confine pas à la Mer-Rouge; à ſavoir le *Jamamah*, lequel, s'étendant dans le Deſert, eſt borné au Nord & à l'Orient par le *Tahamah*; au Midi & au Sud-Eſt, par le *Naged*. Cette Province a tiré ſon nom de la principale habitation qu'elle renferme. Les eaux y ſont rares, & elle ne contient gueres que des plaines arides, couvertes de ſable. *L'Hage* eſt la partie la plus ſeptentrionale de l'Hegias, & comprend exactement l'étendue que les Anciens ont nommée la *Madianite* ou l'Arabie *Pétrée*. C'eſt le Pays où Agar Mere d'Iſmaël conduiſit ſon Fils, quand il fut obligé de ſe ſéparer de ſon Pere. C'eſt le Pays où il s'établit dans la ſuite, & duquel il paſſa dans *l'Hegias* proprement dire, où il ſe maria avec une Fille de *Ma-*

dad de la Tribu des Jordahmides. Ce fut auſſi le premier partage de ſes Enfans. Moïse, Liberateur du Peuple Hébreu, ſe retira dans le même Pays, lorſque l'homicide qu'il commit l'obligea à ſortir d'Egypte; & il s'y maria à la Fille de Jethro, riche habitant de ce Canton, lequel les Arabes prétendent avoir été lui-même un grand Prophete & le Docteur de ſon Gendre. Enfin, c'eſt dans cette étendue que les Montagnes de *Sinaï* & d'*Oreb* ſont ſituées, ce qui la fait regarder comme l'endroit de la Terre où il a plu au TOUT-PUISSANT de ſe manifeſter avec plus d'éclat & de gloire. Mais les Muſulmans la conſiderent encore comme celle qui contient les plus évidentes marques de ſa juſtice & de ſa colere: d'autant qu'ayant été d'abord habitée par deux Tribus des premiers Arabes, deſcendus de Sem par Aram, (qui ſont les *Adites* & les *Themudites*,) ces Tribus, mépriſant les inſtructions & les remontrances du Prophete *Saleh*, éprouverent la colere du TRES-HAUT, qui les détruiſit entierement: *de quoi les rochers & les cavernes, dont cette terre eſt remplie, ſont les témoins durables à l'éternité*, ainſi que Ma-

Mahomed le rapporte dans l'Alcoran, ſans expliquer autrement cette hiſtoire. La plus conſiderable Ville de cette Province, autrefois connue ſous le nom de *Pedra Deſerte*, porte à préſent celui de *Hagr*. On y trouve encore celle de *Hilah* & de *Colſum*, dont la derniere a communiqué ſon nom à la Mer-Rouge dans l'uſage moderne des Arabes. Mais on n'y connoit plus celle de *Pharan*, autrefois ſi conſiderable, que la Sainte Ecriture, qui s'accommode toujours au langage vulgaire, en donne ſouvent le nom à la Montagne de Sinaï, au pied de laquelle elle étoit bâtie, ſur le rivage de la Mer.

L'HEGIAS proprement dite occupe le milieu de cette diviſion, & renferme les Villes de la *Mecque* & de *Medine*, ſieges de la Religion & de l'Empire des premiers Muſulmans. On ne peut pas dire cependant, qu'elle ait été choiſie par préference à cauſe de la beauté & de la fertilité du climat. Son étendue n'eſt remplie que de rochers ou de plaines arides: toutes les eaux y ſont alterées par le ſel mineral dont la terre eſt couverte; & ſi l'on y trouve quelques palmiers, c'eſt

le ſoin & la culture qui les fait naître & qui les conſerve, le Peuple y étant plus nombreux que dans le reſte de l'Arabie. Mais ſi l'on recherche ce qui peut y avoir attiré ce grand nombre d'habitans, il ſera difficile d'en découvrir d'autre raiſon, que la perſuaſion où l'on eſt depuis plus de XL. Siecles, que la Mecque a été le principal ſéjour du Prophete Iſmaël pendant ſa vie, & qu'il eſt le lieu de ſon repos depuis ſa mort : Que le Temple qui ſe voit en cette Ville eſt honoré depuis la Création du Monde, comme un Lieu de bénédiction, choiſi dans l'éternité, & conſacré plus particulierement par Abraham, qui y a bâti la Sainte Maiſon vers laquelle s'adreſſent les vœux de tous les Fideles des extrêmitez du Monde : Que le Puits qui ſe voit dans le parvis de cet édifice, eſt la même Fontaine que l'Ange découvrit à Agar Mere d'Iſmaël pour ſauver la vie de ſon Fils. Il croyent enfin, que c'eſt une contrée préferée à toutes les autres dans l'élection de Dieu, parce que le dernier & le plus excellent de tous les Prophetes y devoit naître, & y faire connoître aux hommes la voye certaine du Salut.

VOILA bien des titres pour rendre cette Contrée recommandable dans l'opinion des Peuples : auſſi voyons-nous que les plus renommez d'entre les Arabes y ſont venus mourir. Il ſemble même que Moïſe en a fait une mention particuliere dans la Deſcription qu'il a donnée de l'Arabie : car il eſt certain qu'il parle d'une Ville de *Meſh* ou *Meſha*, dont la ſituation ſe rapporte beaucoup mieux à celle de la Mecque qu'au Port de *Maka*, qui ſe trouve à l'extrèmité de la Mer-Rouge, & à l'égard duquel les Montagnes de *Sephara* ſont plutôt au Nord-Eſt qu'à l'Orient. D'ailleurs, cette Contrée (l'Hégias,) a été le Théatre particulier de la plupart des actions de Mahomed & de ſes premiers Succeſſeurs : motif très conſiderable pour y attirer les perſonnes dont la pieté s'arrête plutôt à ce qu'il y a de charnel & de ſenſible dans la Religion, qu'aux idées purement ſpirituelles.

LA quatrieme & derniere diviſion de l'Hégias porte encore le nom de *Tahamah*, pour exprimer que c'eſt une Région baſſe, ſituée entre la Mer & la Montagne. On y trouve les Villes de *Thaïf*, *Serrain*, & *Haly*, dont les en-

virons ſont cultivez. Mais il faut remarquer par rapport à la Montagne qui borne ce dernier canton, qu'elle porte en cet endroit le nom de *Gaſſouan*, qui ſignifie la *large Montagne*; & qu'elle n'eſt toutefois qu'une branche de celle que Moïſe a nommée *Sephara*, mais que les Arabes nomment *Alhareth*: laquelle remplit le milieu de la Péninſule, & cauſe toute la fertilité que l'on attribue à l'Arabie Heureuſe.

La quatrieme partie de l'Arabie, qui eſt nommée *Orude*, s'étend depuis le *Jamamah* & le *Naged* juſqu'à *Eleahf* & *Bahrein* ſur le Sein Perſique, & juſqu'à la Terre d'*Oman*. S'il ſe trouve quelques eaux & quelques palmiers dans cette grande étendue, on les regarde comme des biens précieux, dont la proprieté eſt toujours commune, *parce que tout le Monde doit uſer de l'eau, qui donne un rafraichiſſement commun, & des dattes qui naiſſent ſur le cours des mêmes eaux*.. Les Habitans de ce Pays d'Orude ne connoiſſent ni commoditez ni délices, quoiqu'ils trouvent de la Poudre d'or en pluſieurs endroits, & que la pêche des Perles rende leur rivage très renommé.

En-

ENFIN l'*Yemen*, ou Arabie Heureuſe, eſt la cinquieme diviſion de la Péninſule. C'eſt auſſi la plus cultivée & la plus fertile, comme elle eſt la plus étendue. Ses bornes ſont, au Nord, le *Naged* & la partie de l'Hégias dite *Tahamah*; à l'Orient, le Pays d'*Orude* & la Terre d'*Oman*; au Midi, la Mer des Indes; & à l'Occident, le Détroit de *Babelmandel*, avec une portion de la Mer-Rouge. Cette partie a été, comme nous l'avons déja dit, très longtems impénetrable aux Etrangers, & conſéquemment inconnue. Ce n'eſt que depuis les navigations faites à Moka pour le Caffé, que nous ſavons poſitivement que le milieu de cette contrée eſt un Pays de montagnes, où il ſe trouve des eaux fort ſaines, des ombrages fort verds, & où la terre répond au travail & à la culture. A la vérité, nous ſavons auſſi par ces relations, que les plaines qui aboutiſſent à la Mer ne ſont couvertes que de ſable & de ſel mineral; que les eaux y ſont par conſéquent fort mauvaiſes: mais cela n'empêche pas qu'il ne s'y trouve de bonnes Villes, que le commerce ſoutient après les avoir faites bâtir. Telles ſont

Maſ-

Maſcate, *Jartack*, & *Aden* ſur la Mer des Indes, toutes trois ci-devant Capitales; deſquelles il n'y a plus que celle de *Jartack* qui ſubſiſte. *Moka* & *Gezora* ſur la Mer-Rouge ſont le commerce d'Egypte, ainſi que *Grodda* qui eſt proprement le Port de la Mecque. Ces deux dernieres Places, Moka & Gezora, ainſi qu'Aden & Maſcate, ſont aujourd'hui ſoumiſes au Roi de l'Yemen; qui fait ſon ſéjour à *Dhamar* dans la montagne, où il a fait fortifier deux autres Places, *Morab*, pour la garde de ſes tréſors, & *Taghé* pour renfermer les priſonniers d'Etat. On voit encore dans cette Province *Sanaa*, autrefois Capitale de l'Yemen & rivale de la Mecque; *Sadaa* & *Nageran* ſur le plus haut de la montagne; *Betel*, *Fagny*, *Zibit*, *Rediah*, *Irame*, *Taphar*, *Gabala*, & diverſes autres Places dans la plaine ou dans la montagne. Mais ce qui doit aujourd'hui nous ſurprendre, c'eſt de trouver par les relations qu'on nous donne de ces Païs, que tous ces tréſors de Parfums, d'Or, & de richeſſes que l'Arabie Heureuſe poſſedoit autrefois, ſont abſolument diſparus, pour

fai-

faire place à une production toute nouvelle que les Anciens n'ont point connue, ſavoir le Caffé, qui fait entrer à préſent dans l'Arabie beaucoup plus d'argent, que l'Encens, la Poudre d'or, & les Perles n'y en ont apporté dans les Siecles paſſez, malgré leur grande reputation.

TELLE eſt la conſiſtence totale de l'Arabie, & ſa plus exacte diviſion ſuivant les relations modernes, & telle que les plus ſavans Géometres Arabes nous l'ont tranſmiſe par les Mémoires qu'ils en ont laiſſé. On pourroit porter cette diviſion & l'exactitude plus loin, en cherchant les habitations des premieres Tribus Arabes, & celles des deſcendans d'Abraham, dont la plupart des noms ſe ſont conſervez juſqu'à préſent dans le Pays, malgré le prodigieux intervalle qui ſe trouve entre leur ſiecle & le nôtre. Mais comme ce détail ſeroit inutile à l'Hiſtoire que nous avons à traiter, il ſuffira de remarquer que les noms des Pays de *Boulans*, de *Hadramant*, de *Scheba*, de *Disklam*, d'*Uzal*, de *Jarac* des Sabéens, de *Dedan* & par corruption d'*Aden*, ſubſiſtent encore dans l'Yemen & dans

dans ſon voiſinage, pour confirmer le témoignage que Moïſe en a rendu il y a plus de 4000 ans: dont il peut réſulter une preuve très authentique de la vérité des autres Peuplades que le même Moïſe a marquées dans la Geneſe, & ſur laquelle les Interpretes de l'Ecriture ne paroiſſent pas avoir appuyé autant qu'elle le mérite.

APRE'S ce peu de remarques géographiques ſur la ſituation & la diviſion de l'Arabie, il eſt néceſſaire de dire quelque choſe du caractere particulier de la Nation qui l'habite. A l'égard de laquelle on peut remarquer d'abord, que comme le corps de la Nation eſt ſorti de *Jochtan* Frere puiſné de *Héber*, qui a été le Pere des Hébreux, & que cette alliance s'eſt encore renouvellée par les Colonies qu'Iſmaël & les autres Enfans d'Abraham & de ſa ſeconde Femme ont conduites en Arabie; il ne faut pas s'étonner de trouver une grande conformité entre les Nations Juive & Arabe, tant dans les uſages particuliers, que dans la Langue & la forme de leur Gouvernement. A l'égard des uſages, nous ſavons que les premiers Hébreux ayant renoncé au ſéjour des Vil-

Villes où Nachor & Taré avoient autrefois vêcu, reprirent en la perſonne d'Abraham l'uſage de la vie nomade, qui fut continué par Iſâc & par ſes Enfans juſques au tems que Jacob fut appellé en Egypte. Pendant cet eſpace de tems, qui a duré plus de 200 ans, on voit que ces Patriarches vivoient ſous des tentes, à la maniere des Arabes; qu'ils ne ſongeoient ni à ſemer ni à recueillir, conſiderant leurs familles & leurs beſtiaux comme leur unique bien, plus ou moins conſiderable à proportion de la commodité des pâturages & de l'abondance d'eaux qui s'y rencontroient. C'étoit dans ces Deſerts qu'ils creuſoient des puits, dont la proprieté étoit enſuite diſputée entre eux & leurs voiſins, comme un bien de la derniere importance. On voit auſſi, que comme les enfans de Jochtan avoient partagé entre eux le Pays qu'ils avoient habité, & qu'ils s'étoient diviſez en Tribus ou familles diſtinctes; de même Iſmaël, étant devenu maitre de la *Madianite* & peut-être de l'Hégias, diviſa ſa Poſterité en douze Tribus, ſelon le nombre des Enfans qu'il avoit eus, tant de l'Egyptienne que ſa Mere lui avoit fait d'abord épouſer, que de la Fille de Modad

dad Jordhanite. Pareille condition a
ſuivie par Eſaü à l'égard du partag
l'Idumée, que par Jacob dans ſa di
ſition teſtamentaire, & par ſa Poſt
après ſa délivrance de l'Egypte. On
encore que les Arabes, & après eu
Iſraëlites, ſe ſont de part & d'autre
têtez d'un même principe de Religi
pour chercher querelle à ceux q
vouloient dépouiller de leurs territoi
& les occuper à leur place. Ainſi l
homed raconte lui-même dans l'A
ran, que differens Peuples qui h
toient l'Arabie avant les Enfans de Jc
tan, furent exterminez par un ch
ment divin. Mais au-lieu d'en rapp
ter une cauſe éloignée, telle que la
lédiction de Cham prononcée par N
il dit que leur punition vint de
voir pas voulu croire la vérité &
nité de Dieu, que les Prophetes Ho
c'eſt à dire Heber, & Saleth leur avo
enſeignée. Ce fut par un même m
de Religion que les Hébreux ſe crui
appellez à la conquête de la Paleſti
dont ils occuperent réellement une par
mais où, malheureuſement pour eux,

Seigneur n'extermina pas tellement les anciens Habitans, qu'il n'en reſtât aſſez pour les bien inquieter dans la ſuite.

Depuis la conquête de la Terre promiſe & le partage qui s'en fit entre les Tribus, nous voyons une imitation & une uniformité entiere entre le Gouvernement des Hébreux & celui des Arabes: Excluſion de Rois, ou de Chefs abſolus, capables de ſoumettre la liberté des autres hommes: Pouvoir paternel des Chefs de famille, qui ſe gouvernoient indépendamment les uns des autres: Déliberations communes, ou des Tribus particulieres, ou de toutes enſemble, ſelon les beſoins publics: Perſuaſions égales chez l'un & l'autre Peuple, que Dieu leur avoit accordé une protection particuliere en faveur de leurs Peres, en conſéquence de laquelle ils croyoient que l'Etre ſuprême ſoutenoit leur Gouvernement, les protegeoit contre leurs ennemis, & que dans les cas ſinguliers, il les conduiſoit par le miniſtere des Prophetes, ſoit en les rappellant à la véritable connoiſſance de Dieu; ſoit en renverſant l'ordre naturel des choſes par des miracles qui leur procuroient des victoires inopinées, &

d'autres avantages prodigieux contre leurs ennemis. Iſmaël, Fils d'Abraham & ſon ainé, nourri dans le Deſert par un miracle, & préſervé pendant le cours de ſa vie de tous les dangers où ſa naiſſance l'expoſoit & dont l'Ange l'avoit averti, n'avoit garde d'oublier le Culte duquel ſon Pere avoit fait une profeſſion ſi fidele, & auquel il devoit lui-même une protection toute miraculeuſe. Auſſi, les Arables le reconnoiſſent-ils pour le premier Reparateur de cette Religion ſimple & naturelle, qui, quoiqu'à la portée de tous les hommes, eſt toujours défigurée par leurs paſſions. Les mêmes caprices ou la ſuperſtition, qui avoient combattu la Religion, encore dans ſa pureté & ſa ſimplicité, n'ont pas laiſſé de la ſouiller après la mort de ce Patriarche, malgré les efforts de tous les Prophetes; deſorte, diſent les Muſulmans, qu'il a falu que Dieu ſuſcitât Mahomed, à la fin des tems, pour rétablir ce Culte ſimple & émané de Dieu même, premierement en Arabie, & enſuite dans une grande partie du Monde, ſous le titre d'*Iſlam* ou *Iſlamiſme*, nom que l'on dérive très probablement de celui d'Iſmaël.

Les Israëlites, de leur côté, ont eu pareillement leurs Peres pour premiers Docteurs & pour Prophetes; avec cette difference, qu'étant tombez dans une servitude très longue, & qu'ayant oublié pendant plusieurs générations l'Alliance de l'Eternel, il falut que Dieu susciât un nouveau Prophete, qu'il revêtit de sa toute-puissance pour les tirer du joug des Egyptiens, leur faire traverser la Mer à pied sec, les conduire pendant quarante années dans les Deserts où leur incrédulité les retenoit; d'où ils ont vêcu sous le Gouvernement des Juges, c'est à dire d'hommes inspirez qui se sont succedez, à des intervalles differens, jusqu'à l'établissement de la Royauté.

Pendant ce tems-là, les Arabes jouïssoient plus tranquillement de la vérité & de la continuation du même don surnaturel de la Prophétie, toutefois assez differemment des Juifs: car chez ces derniers, il se trouvoit ordinairement répandu sur des personnes qui s'y attendoient le moins; au-lieu que chez les Arabes il paroit avoir été la recompense d'une vie modeste, retirée, & occupée à la méditation. Tels furent parmi eux *Schoaib*,

que nous connoiſſons mieux ſous le
de *Jethro*; & *Balaam* fils de *Beor*:
quel a non-ſeulement annoncé la deſt
des Iſraëlites & celle des grandes Mo
chies, mais a encore prédit la venue
Meſſie & l'apparition d'une Etoile n
velle qui devoit ſignaler ſa naiſſance.
pendant, comme les Hébreux deſcer
de Jacob ont été nommez, par
préference ſur les autres Enfans d'A
ham, le *Peuple d'Election*, les dépoſi
res des promeſſes, les gardiens de la
de la Loi, du Temple, de l'Arche,
de l'Ephod; qu'enfin le *Meſſie* même
ſorti de leur Race & de leur ſang;
faudra toujours convenir, que de q
ques faveurs du Ciel que les Arabes
tiennent honorez, ils ſont tout-à-fait
ferieurs aux Iſraëlites du côté des d
de la Grace: mais en revanche il f
convenir auſſi, que les Arabes leur
été tout-à-fait ſuperieurs par les dons
turels & les avantages de l'humanité.

Les Hébreux, renfermez dans un c
de la Terre, dont la fertilité ſinguli
ſubvenoit à tous leurs beſoins; at
chez à cette Terre, tant par l'abonda
que par l'opinion de la deſtinée d'un I

cret éternel qui l'avoit miſe dans leurs mains: mais ſans idée de Navigation ni de Commerce, ſans connoiſſance d'Arts, de Science, de Politeſſe, ni de Mœurs, autres que ceux qui leur étoient préſcrits par la Loi, dont la contrainte & la ſingularité les ſéparoient néceſſairement de tous les autres Peuples, & leur en attiroient la haine & le mépris: ces Hébreux, dis-je, vivant d'ailleurs ſans Chefs, ſans Politique, & dans une ignorance égale des moyens d'entretenir la paix, ou de ſoutenir la guerre; ne déliberant jamais, que par le ſort, ou par la conſultation d'un Oracle dont l'interpretation étoit un myſtere dépendant de l'organe de leurs Prêtres; ne paroiſſent véritablement s'être conſervez que par l'effet d'un miracle dont nous ſommes encore les témoins. Les Arabes, au contraire, ont été ſéparez du reſte des hommes, moins par leur choix, que par la néceſſité conſéquente de la ſituation de leur demeure. Ils ne ſe ſont paſſez de la Societé de leurs ſemblables, que parce qu'il leur étoit impoſſible de ſe communiquer avec eux. Mais cette particularité n'a reſſerré ni leurs connoiſſances, ni leurs lumieres:

ils ont dans tous les tems cultivé les Sciences les plus élevées & les plus dignement choiſies ; ils y ont fait de grands progrès, ſans y être aidez par les découvertes des autres Nations : la ſeule attention ayant produit chez eux, ce que la longue expérience a procuré aux autres Peuples. Mais en s'attachant aux hautes connoiſſances, ils n'ont point négligé celles qui pouvoient être d'un uſage plus commun. Ils ont orné leur langage des beautez les plus délicates & les plus fines de l'Eloquence & de la Poëſie ; ayant toujours eu un goût extrême, & un talent admirable pour produire des penſées vives & ingénieuſes, pour les exprimer en vers & en proſe avec une préciſion, un choix de termes ſi exquis, & une dignité ſi ſinguliere, que leur Eloquence n'eſt pas même à l'uſage des autres Peuples : encore ce talent ſi merveilleux n'eſt-il point chez eux le fruit de l'Etude ; c'eſt celui d'une éducation ſimple, priſe dans leurs propres familles ſous la direction du plus vieux, qui n'a puiſé qu'auprès de ſes Peres la politeſſe qu'il fait paſſer à ſes Enfans.

LA conſtitution naturelle des Arabes

eſt

eſt la plus robuſte &, la plus forte. Ils ne ſont preſque point ſujets aux infirmitez des autres hommes: la ſobrieté & le travail, auxquels il s'accoutument dès l'enfance, ſe joignant à la pureté de l'air dans lequel ils vivent, & à la chaleur du climat qui cauſe toujours une tranſpiration ſuffiſante, entretiennent leur ſanté juſqu'à une extrême vieilleſſe. En conſéquence de cette diſpoſition du corps, leur Jugement eſt ordinairement ſain, net, & exact; & comme ils ont peu de paſſions, il eſt auſſi preſque inébranlable. Ils ſont graves & mélancoliques, mais ſans caprice & ſans mauvaiſe humeur. La ſimplicité de leurs mœurs eſt également éloignée de la baſſeſſe & de l'orgueil. On trouve chez eux de l'humanité, mêlée d'une fierté bien-ſéante, qu'on doit attribuer à la ſolidité de leurs ſentimens. Ces qualitez dominantes des Arabes peuvent avoir leur principe dans le temperament ſec & bilieux, qui eſt chez eux le plus ordinaire; mais je les rapporte plus volontiers à la ſolitude dans laquelle ils paſſent la plupart de leur vie. Car elle les accoutume à ſe connoître eux-mêmes, à ſe rendre dignes de leur propre eſtime,

& pour ainſi dire, à ſe nourrir de leur propre imagination. Je ne parle point de la valeur, que le ſéjour des Deſerts leur rend néceſſaire, à proportion du péril continuel où ils ſont, eux & leurs familles, d'être dévorez par les bêtes féroces.

La grande difference de nos mœurs, dont la diſſipation fait le principal caractere, nous fait regarder cette grande ſolitude avec effroi; & le défaut d'amuſemens, comme un vuide qui retranche de leur vie toute eſpece de volupté & de ſatisfaction. Mais nous jugeons mal de leurs ſentimens, en les rapportant aux nôtres. Ils reconnoiſſent qu'après la Liberté, cette ſolitude eſt le premier de leurs biens; que c'eſt elle qui a maintenu chez eux la temperance, ce mépris des richeſſes & des plaiſirs que l'on ne peut s'empêcher d'admirer dans leurs Hiſtoires. C'eſt elle qui leur ſert à dominer heureuſement ſur les paſſions impétueuſes, qui parmi nous troublent trop ſouvent la Societé. Mais elle ne leur ſert pas moins à augmenter leurs connoiſſances, leſquelles ils étendent, ſelon leur génie particulier, aux Sciences les plus difficiles. Il

n'eſt

n'eſt point rare en effet de trouver chez eux des hommes qui ſe ſont fait une étude, dans le loiſir de cette ſolitude, du langage des oiſeaux; de ſorte que l'uſage leur rend familiere la ſignification de certains cris: choſe aiſée à comprendre à l'égard d'une Contrée où le changement d'objets eſt ſi rare, qu'un oiſeau, par exemple, ne peut appercevoir du haut des airs où il vole une troupe de Cavaliers dans une plaine éloignée, ſans faire un certain cri à cette occaſion, qu'un homme appliqué peut remarquer & diſtinguer d'un autre, formé par rapport à un autre ſujet. L'Hiſtoire de l'Hégiage eſt fameuſe en ce genre, & ne contient rien qui ne paroiſſe probable ſelon cette explication, quoiqu'il s'y trouve des circonſtances extraordinaires. Il s'en faut beaucoup néanmoins que je vouluſſe conclure de cette Hiſtoire, que les animaux ont réellement un langage intelligible à des hommes qui en auroient fait une étude. Tout ce que je prétends ſe réduit à établir, que certains objets peuvent exciter dans les bêtes certains mouvemens, ou de certaines articulations, qu'un homme ſolitaire & attentif peut ſi bien obſer-

ſerver, & ſe faire un tel uſage de cette obſervation, qu'à l'occaſion du même cri il reconnoitra quel eſt l'objet dont l'animal eſt frappé. Et c'eſt ainſi que nous diſtinguons nous-mêmes, par la voix d'un Chien, la paſſion qui l'agite, & à peu-près l'objet qui la cauſe.

Ces réflexions ſur la ſolitude des Arabes nous doivent encore faire juger combien ils ſont naturellement ſpirituels : puiſque nous voyons par expérience, que ne produiſant ordinairement parmi nos Moines, (qui ſont les ſeuls qui la pratiquent,) que ſtupidité, ignorance, ou ſenſualité; elle eſt chez eux le principe de leurs plus recommandables qualitez. Ils ne ſont ni honteux, ni timides, en conſéquence de ce qu'ils vivent ſeuls; comme pareillement ils ne ſont ni moins polis, ni moins adroits dans l'inſinuation & la conduite des affaires, parce qu'ils ont peu de ſocieté. Au contraire, accoutumez à ſe poſſeder toujours eux-mêmes parfaitement, ils ſont auſſi peu d'uſage du menſonge ou de l'indiſcretion, que de la colere ou de la joye immodérée. On remarque auſſi, qu'avant le trépas de Mahomed, avant que l'ambition

&

& l'avarice les euſſent corrompus, ils étoient ſi moderez, qu'au milieu des tréſors immenſes de tout l'Orient, les Conquérans qui s'en rendirent les maitres n'en prenoient préciſément qu'une portion néceſſaire à leur ſubſiſtance, ſans ſe propoſer d'autre uſage de tant de biens que celui de les diſtribuer à ceux qu'ils croyoient les mériter. Car l'Hiſtoire ſuivante nous fera voir, que la premiere Controverſe qui s'éleva parmi les Arabes fideles, fut pour décider, *ſi dans la diſtribution des richeſſes il étoit auſſi juſte de recompenſer la vertu, que de ſoulager la néceſſité;* & l'on verra que chacune de ces opinions eut d'illuſtres partiſans.

La Nation Arabe, ſolitaire, répandue dans les Deſerts, & ſi longtems inconnue au reſte du monde, n'a donc jamais été mépriſable, puiſqu'elle a toujours poſſedé des avantages naturels, & pratiqué des vertus dignes de la plus haute fortune. Cependant, lorſqu'elle eſt ſortie de cette profonde retraite, & que la Providence l'a appellée, à ſon tour, à gouverner l'Univers, on y a découvert des défauts extraordinaires, qui ont armé contre elle tout ce qu'elle n'a point d'abord

bord ſoumis ; qui ont rendu ſon nom odieux & déteſtable, auſſi bien que terrible ; & qui n'ont pas même permis que l'on ait fait attention à la moindre de ſes vertus. Je ne parle pas des défauts que l'on peut attribuer à la conſtitution univerſelle des hommes : l'Inſolence dans la proſperité, l'Abus dans la fortune, la Cupidité, la diviſion d'Interêt, l'Orgueil ; mais je veux parler de cette dureté de cœur qu'on leur attribue : ſuite néceſſaire de leur temperament, & de la vie ſolitaire où ils ſont accoutumez dès leur plus tendre jeuneſſe. Je parle de ce mépris barbare pour tout ce que les autres Peuples avoient aimé ou eſtimé ; de cette préference donnée ſans meſure & ſans bornes à leurs opinions & à leurs uſages ; de cette cruauté qui les a portez à ôter au Monde la moitié de ſes habitans, & à priver ce qu'ils en ont laiſſé, de toutes les connoiſſances que le Genre-humain s'étoit procurées par une longue expérience. Cette conduite revolte véritablement toutes nos puiſſances : on ne conçoit pas comment des Peuples polis, raiſonnables, éloquens, connoiſſeurs délicats de la beauté & de

la

la fineſſe, ont pu s'en rendre coupables: & on ne ſauroit l'attribuer qu'a une barbarie ignorante & indomptée. Ils ne ſont pas toutefois ſans excuſe, ſelon leurs Auteurs.

CAR, outre qu'ils n'ont penſé faire, & n'ont fait réellement que ce que fit le Peuple de DIEU quand il entra dans la Terre promiſe, ou dans leur guerre contre les Amalécites; il eſt aſſez évident, que le moyen le plus convenable à un Peuple nouveau, tel que les Arabes, (qui ne connoiſſoient point les autres Pays de la Terre & qui en mépriſoient les habitans, leurs mœurs efféminées, leurs opinions diſcordantes, & dont la perfidie leur étoit juſtement ſuſpecte) étoit de faire marcher la terreur & la crainte devant eux, ſous l'idée d'une Nation féroce qui ne connoiſſoit ni miſericorde ni pitié. L'opinion qu'ils avoient de la guerre étoit encore bien differente de la nôtre. Ils ne penſoient point qu'elle dût ſe faire avec méthode, ni ménagement des Peuples. Ils vouloient conquérir, aſſujettir, & perſuader. Ils regardoient cette derniere fin comme une conſéquence des deux autres; & pour exé-

exécuter les deux premieres, ils ne connoiſſoient que la violence & la terreur. Auſſi voit-on que leurs premiers Capitaines ne propoſoient jamais d'autres conditions aux Provinces où ils entroient, que celles d'embraſſer la même Religion, & d'être, par ce moyen, admis à une véritable fraternité; ou de recevoir des Maitres abſolus, auxquels il n'étoit pas permis d'être à l'avenir impunément infideles. Au refus de ces conditions, on faiſoit la guerre, & on employoit les moyens les plus capables de la terminer promptement, & non pas de l'entretenir au dommage des uns & des autres. D'ailleurs, il eſt bien évident que dans la conduite de ces guerres, inévitables pour l'exécution des grandes entrepriſes qu'ils avoient formées, les Arabes ne ſe ſont non plus épargnez qu'ils épargnoient les autres: marquant en général peu d'attachement à la vie, & peu d'eſtime pour les moyens trop ſouvent employez pour la conſerver aux dépens du devoir & de l'honneur.

On ne doit pas confondre ſous une même idée, les ſentimens qui s'expriment par les termes de *dureté de cœur, inflexi-*

Liv. I.

bilité de courage; ou par celui de *cruauté.* Les paſſions vives & féminines, ſi communes dans nos climats, ſont bien plus proches de la cruauté, qu'elles ne le ſont de cette eſpece de dureté de cœur, ou de *fermeté virile*, qui fait mépriſer la vie à certain point, ou qui bouche l'oreille aux plaintes, aux regrets, & aux prieres de ceux qui craignent de la perdre. En effet, à combien de barbarie, l'Ambition, l'Amour, la Jalouſie, la Politique n'ont-elles point porté les hommes de nos Contrées ſeptentrionales? La Cruauté ſe joint même parmi nous à l'exercice de la Juſtice: au-lieu que les Arabes, accoutumez à conſiderer de ſang-froid les objets & à ne ménager que rarement leurs vies, ſacrifioient ſans ſcrupule, & ſans inquietude celle d'autrui à des vues & à des deſſeins qu'ils imaginoient être ceux de DIEU lui-même. Mais ils ne joignoient à cette violence ni les ſentimens d'une baſſe vengeance, ni l'appareil des ſupplices, ni les tortures, plus cruelles mille fois que la mort: choſes peut-être néceſſaires pour l'exemple, mais qui indiquent, au moins de loin, un

un principe plus condamnable que la ſimple dureté de cœur.

Il eſt encore aiſé de juger que la naturelle diſpoſition des Arabes vers la ſéverité a été fortifiée par la conſtitution de leur Gouvernement, toujours relatif à la Religion qu'ils ont établie par leurs conquêtes. Car toute ſon œconomie étant fondée ſur une obeïſſance aveugle & préciſe, qui doit être ſoutenue par la croyance d'un Deſtin inévitable, on ne ſauroit douter qu'ils n'ayent regardé l'uſage de la pitié comme le plus grand obſtacle qui ſe pût rencontrer à l'exactitude de la Diſcipline civile & religieuſe. En véritablement, de ce principe fondamental de leur Doctrine, qui poſe que l'obeïſſance dûe à Dieu n'eſt que conditionelle & relative à la foibleſſe de l'homme & que celle qui eſt dûe aux Princes eſt abſolue; ils ont conclu, que les ordres des Princes obligent indiſpenſablement les Sujets, & que la deſobeïſſance eſt toujours un crime capital & inexcuſable, s'il n'eſt ſoutenu par le ſuccès d'une revolte. Car il ſuit de leurs mêmes principes que comme il n'y a que Dieu qui puiſſe

réunir la crainte & l'amour en qualité de Maitre, ſouverainement parfait; auſſi clément & miſericordieux qu'il eſt juſte & puiſſant; ſi les Princes ont l'avantage de pouvoir ſe faire obeïr dans toute l'étendue de leurs commandemens, ſans gloſe, interpretation, ni retardement, les Peuples ont par compenſation la liberté de les haïr & de s'en faire juſtice quand leur patience eſt forcée. Ce qui jette les premiers dans la néceſſité d'exercer une domination très exacte & très ſévere, & les autres dans une diſpoſition très prochaine de changer au hazard la forme de leur eſclavage. C'eſt ainſi que leurs maximes les plus outrées pour l'obeïſſance paſſive ſe combattent & ſe détruiſent elles-mêmes, parce qu'il eſt impoſſible de forcer la nature.

L'on voit donc que tant par l'influence du temperament des Arabes, que par les principes de la Religion qu'ils profeſſent, & du Gouvernement qu'ils ont établi, la pitié ne peut être écoutée ſans qu'il en coûte à l'autorité des Princes, à la juſte défenſe des Sujets, & aux uſages pratiquez depuis 30 ou 40 Siecles parmi les Peuples. Mais il faut encore dire

que ſi la dureté que nous leur reprochons étoit inflexible aux larmes des malheureux ou des coupables, elle l'étoit rarement aux expreſſions d'une véritable générosité. Témoin l'hiſtoire de ce redoutable *Hégiage* que j'ai déja cité; lequel ayant pris des rebelles, les armes à la main, & les ayant condamnez à la mort ſans miſericorde, fut ſurpris que l'un d'eux prêt à mourir s'écriât: *Il n'y a qu'un Dieu qui ſoit juſte, parce qu'il n'y a que lui qui ſache tout:* & comme on lui demanda le ſujet de cette moralité, qui le rendoit ſuſpect de quelque autre crime, ou d'en ſavoir plus que les autres condamnez; il répondit: *Je ne mourrois pas, ſi l'Hégiage ſavoit que je défendis hier ſa reputation au péril de ma vie contre le Commandant de cette malheureuſe Troupe.* L'Hégiage préſent, quoiqu'inconnu perſonnellement à cet Arabe, lui demanda s'il reſtoit quelque témoin de ce qu'il diſoit. Le Soldat ſuivant répondit, *j'étois.* Sur quoi l'Hégiage préſumant auſſi-tôt une intelligence entre ces deux hommes pour ſauver leur vie, demanda au dernier ſi, comme ſon camarade, il n'avoit pas pris ſon parti. Mais l'Arabe ré-

répondit gravement : *Je n'avois garde de le faire ; je n'ai pris les armes contre vous que parce que j'en crois tout le mal que j'en ai ouï dire.* Ce ſentiment adoucit l'*Hégiage*, que des prieres n'auroient pu attendrir. Il leur donna la vie à tous deux, demandant au premier la continuation des ſentimens qu'il avoit marquez pour lui ſans le connoître, & au ſecond ſon eſtime, qu'il lui promit de mériter par une conſtante adminiſtration de la Juſtice.

Telle étoit donc l'eſpece de ſéverité ou de dureté pratiquée par les premiers Arabes, non cruelle & dépouillée de tout ſentiment de généroſité & d'humanité, mais judicieuſe & meſurée par la conſideration de la juſtice & de la ſûreté publique, qu'ils faiſoient marcher devant toute autre : étant d'ailleurs perſuadez qu'un regret, un ſoupir pour la vie, ne méritoient l'attention d'un Capitaine, que pour le condamner comme une offenſe contre la ſoumiſſion dûe aux décrets & à la volonté de Dieu.

Mais nous leur reprochons encore, & ſans doute avec bien plus de raiſon, l'ignorance où ils ont replongé le monde

par la deſtruction des Bibliotheques, & des monumens conſacrez à la mémoire des actions des Grands-hommes. On ne ſauroit en effet penſer ſans douleur, & ſans reſſentiment contre la barbarie des Arabes, au funeſte incendie de la fameuſe Bibliotheque d'Alexandrie, aſſemblée depuis tant de ſiecles par des Rois curieux & puiſſans, & augmentée d'âge en âge par les plus ſavans hommes de leurs tems: deſorte qu'elle contenoit le Tréſor univerſel de toute l'Hiſtoire du Monde, des opinions de tous les Philoſophes, de toutes les recherches naturelles, & de toutes les connoiſſances où les hommes avoient pu s'avancer par l'étude & par l'expérience. Incendie, que l'on ne peut attribuer ni à la chaleur d'une action, ni à la vengeance du ſoldat fatigué d'un long ſiege, ni à la rigueur du Général qui avoit pris la Ville; mais uniquement au caprice du vieux Omar, ſecond Calife: lequel, après avoir pris la Ville, conſulté ſur ce qu'il ordonneroit qu'on fît d'un ſi grand amas de Livres, répondit, *qu'il faloit les bruler, parce que l'Alcoran devoit tenir lieu de tous les autres.* En effet, cet ordre fut exécuté, & ces Livres, amaſſez avec tant

tant de ſoin & dépenſe, furent deſtinez à chauffer les Bains de la ville durant près de huit mois. Perte irréparable ! & qui coute au monde plus que les carnages qu'ont fait en divers tems tous les Barbares enſemble. Je ne ſai point de juſtification contre le reproche que l'on fait aux Arabes à cette occaſion, ſi ce n'eſt de dire qu'on ne doit pas imputer à la Nation entiere, la faute & l'erreur de jugement de ſon vieux Empereur ; d'autant moins que cette méme Nation a témoigné depuis autant & plus d'ardeur pour les Sciences, que les Grecs & les Romains eux-mêmes. On voit en effet que les Arabes ont eu ſoin de traduire en leur Langue une grande partie des Livres anciens que nous avons perdus, & deſquels les nouvelles Traductions nous tiennent lieu d'Originaux. A la vérité, leur choix n'eſt pas de notre goût : ils ont mépriſé les Hiſtoriens, les Belles-Lettres, la Philoſophie naturelle & expérimentale, auſſi-bien que la Morale ; & n'ont préciſément choiſi que les Livres de Medecine & de Mathématique : préferant ainſi l'utile à l'agréable, ſelon l'eſpece de goût qui leur eſt propre. Mais c'eſt aſſez parlé des mœurs

communes, & du caractere des Arabes: reprenons la Deſcription du Pays, où plutôt ajoutons à celle que nous en avons donnée, ce que les dernieres Relations nous ont appris des célebres Villes de la Mecque & de Médine, où Mahomed eſt né, & où il eſt mort & inhumé.

La Mecque, ſituée au 63. degré de Longitude, & 23. de Latitude ſeptentrionale, placée ſur la Riviere de *Chaibar*, à 20 lieues de ſon embouchure, eſt regardée ſans conteſtation comme la plus ancienne & la plus illuſtre Ville de l'Arabie; parce qu'avant & depuis Mahomed, elle a été également regardée comme un Lieu ſanctifié, & le Siege d'un Culte éternel; & parce qu'elle eſt depuis longtems la plus grande & la plus peuplée qui s'y trouve. Son antiquité eſt très grande, indépendamment de ce que les Arabes ajoutent à la vérité. Il y a même beaucoup d'apparence qu'elle eſt celle dont Moïſe a parlé ſous le nom de *Moſh* ou de *Meſha*, de laquelle il a déſigné la ſituation par rapport à la grande Montagne qu'il a nommée *Sephara*. Mais au moins il eſt bien certain qu'elle avoit déja beaucoup

coup de reputation au temps de Maad fils d'Adnan, vingtieme Ayeul de Mahomed. Les plus anciens Auteurs ont parlé de la *Maiſon quarrée* dite KAABA, qui étoit le Lieu d'Aſſemblées, de Sacrifices & de Prieres pour tous les Arabes. Ils en rapportent la conſtruction à Abraham & à Iſmaël; avec cette circonſtance, qu'avant eux les Aſſemblées ſe tenoient auprès d'une petite Montagne de ſable rouge, qui a été diſſipée depuis. Ainſi il demeure certain, que l'antiquité & la célebrité du Lieu ne ſauroient être conteſtées, quoique l'on ne puiſſe pas dire que le Culte de l'unité de Dieu y ait toujours été pratiqué ſans mélange; puiſque les anciens Arabes l'ont ſouvent profané par l'élevation de diverſes Idoles, que Mahomed détruiſit, comme on le verra dans la ſuite.

LA ſituation de la Ville de la Mecque ſe trouve dans un terrein mêlé de caillouttage & de petits rochers diſperſés dans la campagne. La Ville eſt elle-même fort inégale, le côté du Nord étant beaucoup plus élevé que celui du Midi. Sa longueur eſt d'environ deux-mille grands pas, & ſa largeur de mille. Les Montagnes

qui renferment cette étendue ſont, à *l'Orient*, celle qu'on nomme Abukabis, qui paroit une branche de celle d'Arafat, dont nous parlerons incontinent: celle de Kaicoam eſt à *l'Occident*, & le chemin qui la traverſe conduit à Giodda, Ville ſituée ſur la Mer-Rouge, & qui eſt proprement le Port & le magazin de celle de la Mecque pour les blés, les toiles, & autres marchandiſes qu'elle eſt obligée de tirer de l'Egypte. Leur diſtance eſt de trois bonnes journées pour les Caravanes ordinaires, ce qui fait ordinairement 30 lieues communes.

La Montagne de Thaur, qui eſt au *Midi* de la Mecque, en eſt extrêmement proche & la domine, de façon que l'on en découvre tout ce qui ſe paſſe dans le Lieu ſaint. C'eſt en cette Montagne que ſe voit la célebre Caverne où Mahomed ſe retira avec le ſeul Abubeker ſon Beau-pere, lorſqu'il fut contraint d'abandonner la Ville par une fuite dont la date ſert d'Epoque aux Muſulmans, ſous le nom d'*Egire*. Enfin au *Nord*, mais à trois lieues de la Ville, ſe trouve la Montagne de Kara, près de laquelle eſt élevé le Château qui ſert de demeure aux Chérifs

ou

ou Princes du Pays. Il s'y trouve auſſi une autre Caverne où le Prophete ſe retiroit ſouvent dans ſa jeuneſſe, pour ſe ſéparer du Monde, & s'occuper des idées qu'il avoit déja conçues ſur la Religion, quoiqu'il ne fût pas encore alors appellé par une vocation ſpéciale. Toutes ces Montagnes ſont des rochers nuds, ſur leſquels il ne croit que des brouſſailles, & qui renvoyent une chaleur brulante ſur la Ville qu'elles environnent.

MAIS ce qui rend encore le ſéjour plus incommode, eſt la diſette d'eau. Car quoique pluſieurs Califes ayent entrepris d'y en faire conduire d'une diſtance éloignée, les travaux n'en ont jamais été achevez. Ainſi, l'on eſt réduit dans cette Ville à ſe contenter d'une mauvaiſe eau de puits, qui eſt ſalée, ou du moins alterée par la qualité du terrein. On eſt néanmoins dédommagé de cette privation, par l'abondance des autres choſes néceſſaires à la vie, & même à la volupté; qui n'y manquent jamais, en exécution d'une promeſſe que Dieu fit autrefois à Abraham, de laquelle l'accompliſſement eſt compté entre les preuves que donnent les Muſulmans de l'élection ſpéciale de cette Ville

& de ſon Temple, En effet, on ne ſauroit aſſez s'étonner de ce que la prodigieuſe quantité de Pelerins qui s'y rendent tous les ans de toutes les Contrées où la Religion de Mahomed eſt profeſſée, & qui ſont au moins la moitié de notre Continent, non ſeulement n'affament point une Ville ſituée au milieu d'un affreux Deſert, mais encore y ſont une occaſion perpétuelle d'abondance. L'Egypte & les Indes y fourniſſent à l'envi du blé, du ris, des toiles, & des volailles: l'Afrique y porte de l'Or; & l'Yemen, ou plutôt la grande Montagne dite Caſſouan, (*Mareth* ou *Alaſchal*, ſelon certaines diſtinctions uſuelles dans le Pays,) lui envoye, quoiqu'elle en ſoit diſtante au moins de 8 journées, du Caffé, des Dattes fraiches & ſeches, des Raiſins, des Beſtiaux, de l'Huile, de la Neige, & la plupart des autres commoditez.

QUANT à la Ville de la Mecque, elle eſt diviſée en deux parties; dont celle qui eſt au *Nord* & qui ſe trouve la plus élevée, eſt nommée *Bekka* dans l'Alcoran, à cauſe de la multitude de ſes Habitans; & la ſeconde, qui eſt la plus enfoncée, eſt dite *Haram*, par rapport à la ſanctifica-

tion

tion du Temple qu'elle renferme, & du droit d'aſyle qui lui a de tout temps appartenu: lequel n'ayant jamais été violé que par des impies, dont la punition eſt encore mémorable, entre auſſi dans le nombre des preuves ſurnaturelles de l'élection du lieu où le Temple eſt bâti.

Nous devons à la recherche & aux ſoins d'un Eccléſiaſtique Suedois, qui a voyagé longtemps en Egypte, la Deſcription particuliere de ce Temple fameux, dont aucun Chretien n'avoit jamais approché; laquelle a été depuis quelques années rendue publique par le célebre RELAND, & traduite depuis en François, avec un Plan repréſentatif: par lequel on prétend que dans la partie méridionale de la Ville, & preſque au pied de la Montagne, il y a une étendue conſiderable, renfermée par des Portiques, leſquels ne paroiſſent au-dehors que comme de ſimples murailles ſans aucun ornement, & dans une élevation de 15 à 20 pieds ſeulement. Cette muraille eſt de marbre blanc; les pierres, qui en ſont taillées en quarré, ſont toutes égales, & portent 2 coudées ſur chaque face. Il y en a deux pour former l'épaiſſeur de la muraille, qui par ce moyen

moyen ſe trouve avoir quatre coudées de large. Le marbre eſt poli en dedans des Portiques, & paroit brute au dehors, tant dans la ſtructure entiere de la muraille que dans l'entablement, qui n'eſt autre choſe qu'un quart de rond d'environ une coudée & demie d'épaiſſeur, ſur lequel ſont aſſiſes les Coupoles dorées qui ſurmontent cette muraille, & qui couvrent toute l'étendue des Portiques au dedans. L'eſpace renfermé par cette muraille eſt un quarré parfait, qui porte 80 toiſes ou environ ſur chaque face, & dont l'intérieur n'eſt pourtant préciſément que de 75 toiſes. Mais à chaque angle du quart extérieur, il ſe trouve un bâtiment élevé en forme de Minaret, avec trois Balcons en étages differens; où on eſt conduit par un eſcalier, qui eſt pratiqué en dedans. L'uſage de ces Minarets eſt pour appeller le Peuple à la Priere, aux heures du jour & de la nuit deſtinées à cela.

CHACUN de ces Minarets eſt ſurmonté d'une Aiguille d'environ 200 pieds de hauteur, laquelle eſt dorée à la pointe, & ſurmontée d'un Croiſſant, qui fait à peu près l'effet de nos girouettes. Leurs Balcons

cons ſont toujours ornez, pendant la nuit, de pluſieurs lampions que l'on y tient allumez par une eſpece de bienſéance & de conſideration pour les Pélerins qui peuvent arriver pendant la nuit. Entre chacun de ces Minarets, & au milieu de chaque façade de la muraille extérieure, ſe trouve un Baſſin quarré de 12 toiſes de face, revétu de marbre, & profond de quelques pieds; dans lequel il y a de l'eau pour ſervir aux Purifications légales, néceſſaires avant les differentes prieres des Muſulmans. L'eau y eſt conduite de fort loin par un Aqueduc, qui eſt l'ouvrage du Calife Moktader, XVIII. Empereur de la Race des Abaſſides; & ne provient néanmoins que d'un Reſervoir pratiqué dans la Montagne de Gaſſouan, qui eſt entretenu par la fonte des neiges, deſorte qu'elle n'eſt d'aucun uſage pour la boiſſon. Mais comme elle eſt reputée eau courante, on s'en ſert pour les fréquentes ablutions auxquelles tout Muſulman eſt obligé. Chaque face de la muraille a trois portes, conſtruites en arc ſurbaiſſé, leſquelles donnent entrée dans le dedans du Portique. Il y en a une préciſément au milieu, & les deux autres aux extrèmitez, & près de cha-

chaque Minaret. Leurs battans ſont de cuivre, d'une peſanteur immenſe, ſans autre ornement que des feuillages de diverſes formes, qui ont ſervi à déterminer les noms de ces differentes portes. On les ouvre & on les ferme à certaines heures; mais en tout temps on obſerve toujours d'en laiſſer quatre ouvertes vers chaque Partie du Monde, afin que l'on ne puiſſe pas dire qu'il y ait aucun temps où les pécheurs, de quelque Pays qu'ils ſoient, ne puiſſent parvenir à l'aſyle univerſel, ou, comme ils le nomment, au ſein de la Miſericorde. Quand on eſt entré ſous les Portiques, on apperçoit d'abord un eſpace creux de 1200 toiſes de ſuperficie, dans lequel on deſcend par 16 grandes marches de marbre, qui regnent dans toute la longueur des mêmes Portiques, & environ le même eſpace. Ces marches ſont peu élevées, & la deſcente en a été rendue très aiſée, pour éviter les accidens que l'inattention ou l'enthouſiaſme des perſonnes tranſportées de dévotion pourroit cauſer.

Au milieu de cet eſpace on découvre un bâtiment d'une ſtructure toute particuliere. C'eſt un édifice quarré, un peu plus haut qu'il n'eſt long & large, où l'on

l'on ne voit qu'une étoffe noire dont les murailles ſont entierement couvertes, à l'exception de la plate-forme, qui eſt d'or coulé en table, laquelle reçoit les eaux du Ciel, qui n'en verſe que très rarement en ce Pays-là. C'eſt-là ce bâtiment célebre, préferé à tous les édifices que les Maitres du Monde ont élevé avec tant de travaux & de dépenſes; l'humble maiſon d'Abraham l'ami de DIEU, conſtruite dans le temps de ſes perſécutions, lorſqu'étant Pélerin & errant ſur la Terre, DIEU lui revèla qu'il avoit choiſi ce Lieu, de toute éternité, pour y placer ſa bénédiction, & y recevoir les vœux & les prieres de ceux qui, rendant hommage à ſa puiſſance & à la vérité de ſon ETRE, lui demanderoient les choſes néceſſaires pour le bonheur éternel. C'eſt le même bâtiment qu'Iſmaël a reçu de ſon Pere, comme ſon héritage & la portion dûe à ſon aineſſe; dans lequel il a habité juſqu'à ſa mort, & près duquel il a voulu repoſer juſqu'à la Réſurrection; comme le témoigne ſon Sepulcre, qu'on y voit encore, ſans aucun changement depuis tant de ſiecles. Enfin, c'eſt-là cette ſainte Maiſon, connue ſous le nom de KAABA ou de *Maiſon quar-*

quarrée, vers laquelle les Arabes adreſſent non ſeulement leurs vœux les plus ardens, mais vers laquelle toutes les Nations du Monde, qui reconnoiſſent la vérité & l'unité d'un DIEU, tournent leur viſage au temps de la Priere, & dirigent leur intention en conſéquence de ce choix éternel qu'en a fait la Divinité. Mais au reſte, cette *Kaaba* n'eſt conſtruite que de pierres du Pays, aſſemblées & liées par un ſimple mortier de terre rouge, qui s'eſt endurci par le temps. Elle eſt poſée aſſez exactement par rapport aux Points cardinaux du Globe. Sa hauteur eſt de 24 coudées, non compris l'appui qui regne autour de la terraſſe: ſa longueur, Nord & Sud, eſt pareillement de 24 coudées; mais ſa largeur de l'Orient au Couchant n'eſt que de 23; & l'on compte la coudée ſur le pied de quatre pour la hauteur d'un homme ordinaire. La terraſſe de pierres plates, qui ſert de couverture à cette maiſon, a été revêtue d'or: on y a joint une goutiere de même métail, qui rejette l'eau vers le Septentrion, préciſément ſur la pierre qui couvre le Tombeau d'Iſmaël. L'appui qui regne autour de cette terraſſe, à la hau-

hauteur de trois coudées, eſt pareillement d'or maſſif; ce qui chargeroit prodigieuſement une autre muraille moins ſolide que celle-ci.

Le côté oriental de cet édifice eſt une ouverture en forme de porte; & c'eſt le ſeul jour qu'il puiſſe recevoir du dehors. Cette ouverture eſt placée loin du milieu, & préciſément à trois coudées de l'angle expoſé au Sud-Eſt. Elle n'eſt point non plus au rez-de-chauſſée du terrein, mais à la hauteur de 4 ou 5 coudées: ce qui pouroit faire penſer que le plancher inférieur renferme un eſpace vuide, s'il n'étoit plus naturel de croire qu'il eſt ſoutenu par un maſſif, qui, ſelon l'idée de l'ancienne ſtructure des bâtimens, élevant le plancher fort haut au-deſſus du niveau de la terre, le rend beaucoup plus ſain pour l'habitation. Cette porte eſt fermée par deux battans d'or maſſif, attachez à la muraille par des gonds & des pentures du même metail: mais le ſeuil n'eſt fait que d'une ſeule pierre naturelle, ſur laquelle tous les Pélerins viennent humilier leurs fronts, & la baiſent avec le plus grand reſpect. Les Monarques de l'Orient ne s'exemptoient point de cette

vénération, & rempliſſoient avec zèle tous les autres devoirs des Pélerins ordinaires, avant qu'ils euſſent pris la coutume de s'acquiter de ce Pélerinage par commiſſion. Haron le *Juſticier*, qui vivoit au temps de Charlemagne, eſt le dernier des Califes qui l'ait fait en perſonne : il l'avoit fait huit fois pendant ſa vie. Pluſieurs autres grands Princes s'en ſont néanmoins acquité depuis ce temps-là, & entre eux on cite principalement Bajaſeth II. Empereur des Turcs, qui apprit dans le cours de ſon voyage la mort de ſon pere Mahomet II. en 1482. La porte de la Kaaba s'ouvre rarement, parce qu'il n'y a rien dans l'étenduë de la chambre qui puiſſe augmenter la dévotion des Pélerins. On n'y voit que l'or dont les deux planchers d'en-haut & d'en-bas, auſſi-bien que les murailles, ſont entierement couverts. Les Arabes avoient autrefois placé des Idoles dans ce Lieu ſaint : mais depuis que Mahomet les en a proſcrites, quelque profanation que la guerre & les diſcordes civiles ayent attiré dans le Temple de la Mecque, on n'a point fait un pareil outrage à la ſainteté de ce Lieu.

A

A l'égard du dehors de l'édifice, il eſt caché aux yeux du Peuple par le moyen d'une tenture de ſoye noire, qui la couvre en entier. On la renouvelle tous les ans à la fête de *Bairam*, qui eſt la Pâque des Muſulmans; & les plus puiſſans Princes de cette Religion ſe chargent tour à tour de cette dépenſe. Au ſurplus, la tenture dont je parle laiſſe voir la baluſtrade qui s'éleve autour de la plate-forme ſupérieure, vraiſemblablement pour frapper davantage les yeux des ſpectateurs. On poſe encore au deſſous de cette baluſtrade, à la deſcente de 6 pieds environ, une bande compoſée d'un tiſſu d'or, qui environne tout le bâtiment, & en éleve la majeſté par ſon extraordinaire richeſſe. Il ne faut pas oublier de dire ici, que c'eſt de ce voile de couleur noire que Mahomed prit l'idée, après qu'il eut forcé la Ville de la Mecque, de changer la couleur de ſes étendards, qui étoient blancs auparavant. C'eſt auſſi par une imitation de ce même voile de la ſainte Maiſon, que les Califes, ſucceſſeurs de Mahomed, prirent l'uſage de faire couvrir la principale entrée de leur Palais d'une pareille étoffe: elle étoit tendue du fa-

te de la maiſon juſqu'à terre, & couvroit le ſeuil de la porte; ſur lequel tous les Fideles, ſans en excepter les Rois, étoient obligez de s'humilier, en le touchant de leur front, avant que d'approcher de la perſonne ſacrée des Califes.

QUANT aux autres circonſtances qui accompagnent cette Maiſon, la Deſcription de Réland nous apprend qu'elle eſt entourée d'un pavé de marbre fort étroit; & que vers l'angle du Sud-Eſt, mais proche du mur méridional, hors de l'enceinte du pavé, eſt poſée une très groſſe pierre, qui paroit être un bloc de marbre noir, non poli ni taillé, qui eſt nommée du nom abſolu de PIERRE SAINTE, en Aaabe *Brachtan*, mot qui ſignifie *luire*, *briller*, ou *être blanc*: parce que l'on ſuppoſe qu'elle n'a perdu ſon éclat qu'à cauſe des péchez des hommes. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle eſt le reſte de quelque ancien ſimulacre, conſervé par la ſuperſtition des premiers Arabes: d'autant plus qu'il eſt prouvé, tant par la ſainte Ecriture que par une infinité d'autoritez profanes, que ces ſortes d'Idoles étoient informes, & ne repréſentoient aucune figure. Les uns croyent que celle-ci pouvoit être conſacrée à Saturne, qui eſt appel-

appellé le Dieu *Remphan*, & honoré à cauſe du Mal dont on le croyoit auteur.

D'autres veulent que ç'ait été un ſimulacre de Vénus, qui a toujours été l'une des principales Divinitez de l'Orient : non celle que les Grecs ont honorée, & les Latins après eux ; mais bien cette Etoile brillante & lumineuſe qui devance ou ſuit le Soleil, & à laquelle nous appliquons le nom de Vénus. Mais quoi qu'il en ſoit, Mahomed, en détruiſant les Idoles qui profanoient ce Lieu ſaint, n'oſa, par la crainte du peuple, toucher à celle-ci. Il ſe contenta de lui ſuppoſer une origine religieuſe, capable de détourner les idées vulgaires à un autre objet : ce qu'il fit en perſuadant à ſes diſciples, que les péchez des Hommes avoient privé cette pierre de ſa blancheur, & qu'elle ne la reprendroit qu'après le Jugement final qui doit purifier toute la Nature.

Du même côté oriental, preſque vis-à-vis le milieu, mais à trois coudées de diſtance, ſe voit un autre édifice quarré ; dont les faces, qui ſont à jour, ont chacune dix coudées, & à peu près autant d'élevation juſqu'au haut. Le

toit est placé sur quatre colonnes qui sont aux quatre angles du bâtiment : il est plat, & néanmoins composé de trois étages, dont le dernier est surmonté d'une petite Coupole terminée par un Croissant d'un argent doré & surdoré, qui a autant d'éclat que l'or pur, & a été donné par un Calife pour couvrir une fameuse pierre qui y est revérée. C'est celle qui conserve les vestiges miraculeux des pieds d'Abraham, laquelle s'amollit sous les pas du Patriarche pour en recevoir l'impression, qui s'y voit encore. Cette pierre est encore comptée par les Interpretes de l'Alcoran, comme l'un des signes évidens que Dieu a donnez aux Fideles pour marquer le choix qu'il a fait de ce Temple pour se rendre favorable à leurs voeux. Au-dessus de ce bâtiment, mais en tirant vers le Nord, on voit encore un édifice ancien, dans lequel on entre par une porte assez élevée. On y trouve à l'entrée un escalier de 18 marches, qui conduit à une espece de Tribune couverte, & surmontée d'une Pyramide. C'est de cette Tribune que les *Imans*, ou Prêtres de ce Temple, ont coutume de faire leurs Prédications au Peuple & aux Pélerins ;

rins : fonction dans laquelle ils ont ſuccedé aux premiers Héraults de leur Religion, & à Mahomed lui-même, qui a annoncé au Peuple, de ce même endroit, la plus conſiderable partie de ſon Alcoran. A peu de diſtance de cette Tribune, & en tirant vers le Nord, ſe voit la fin de la belle colonnade qui forme l'enceinte intérieure de la *Kaaba*, & de laquelle nous parlerons incontinent. Mais en ce même Lieu commence un mur d'appui, conſtruit de marbre comme tout le reſte ; lequel, formant une eſpece de quarré long au dehors de la ligne de la colonnade, renferme la Tribune dont il vient d'être parlé, le Monument d'Abraham, & une eſpece d'eſcalier de bois porté ſur des roues, par lequel on approche de la porte de la *Kaaba*, lorſqu'on veut l'ouvrir pour la ſatisfaction de quelques Pélerins zèlez qui deſirent en conſiderer l'interieur.

Au milieu de ce quarré, & en face de la partie orientale de la *Kaaba*, s'éleve une porte antique, appuyée ſur deux jambages fort épais & maſſifs, élevez d'environ 15 coudées, & terminez par une voute qui en eſt ſoutenue ; laquelle

eſt conſtruite en arc ſurbaiſſé, ſi mince au milieu, qu'il n'y demeure pas un quart de coudée d'épaiſſeur. Cette porte, qui eſt appellée la Vieille, étoit autrefois la ſeule entrée pour parvenir à la ſainte Maiſon. C'eſt celle où Mahomed faiſoit afficher ſes Ordonnances religieuſes & civiles, & dont les clefs étoient confiées depuis pluſieurs ſiecles à la Tribu des * Koréiſhites. Elle avoit autrefois de gros battans d'airain, que le Calife *Moktadir* fit enlever pour en former ſon cercueil, & il donna à leur place l'argent doré qui couvre le Monument d'Abraham.

A la gauche de cette porte, mais à la diſtance de 30 coudées, pendant leſquelles le mur d'appui eſt continué, ſe trou-

* *Ces mêmes Koréiſhites, de la Tribu deſquels Mahomed deſcendoit, étant devenus les ennemis du Prophete & de ſa Doctrine, le contraignirent à quitter la Ville de la Mecque, l'accuſant de ſéduction & d'innovation dans le Culte public. Mais Mahomed l'ayant enſuite repriſe ſur eux, il leur rendit généreuſement les mêmes clefs, qu'il avoit refuſées à ſon gendre, en lui diſant, que la Juſtice & la Vérité devoient faire le ſoutien de ſa famille, & non la Violence & la Force.*

trouve un gros bâtiment quarré, qui préſente un de ſes angles à celui de la *Kaaba* qui regarde le Sud-Eſt : il eſt orné de chaque côté de deux portes, & de deux fenêtres, qui dénotent une conſtruction étrangere & imitée de l'Architecture des Grecs. Elle n'a d'ailleurs rien de plus remarquable que ſon toit ; qui eſt doré, & orné de quatre étages, ſurmontez d'une Coupole & d'un Croiſſant. Ce bâtiment couvre la principale ouverture du Puits, nommé *Zemzem*, que la tradition & la doctrine des Muſulmans ſuppoſent être le même que l'Ange découvrit à Agar, Mere d'Iſmaël, lorſqu'ils furent chaſſez dans le Deſert. Plus bas il y a encore deux bâtimens de même forme, qui préſentent pareillement leurs angles ſur une même ligne, leſquels donnent d'autres entrées pour arriver au même Puits ; conſtruits ſans doute pour prévenir les inconvéniens que pourroit cauſer la foule des Pélerins qui ſe rendent à ce même endroit. Chacun de ces bâtimens a des toits de ſtructure ſemblable au premier, & à peu près de même élevation, & ſont tous également bâtis de marbre blanc. Du côté du Nord on

trouve un mur de marbre, élevé de 6 coudées, & qui eſt traté en demi-cercle, de telle façon que chacune de ſes extrèmitez déborde la largeur de la *Kaaba* d'environ 3 coudées. Dans l'enceinte de ce mur eſt le Sepulcre d'Iſmaël, qui n'eſt autre choſe qu'une tombe de marbre à platte terre & ſans inſcription, laquelle eſt arroſée des eaux qui découlent de la plate-forme de la *Kaaba*. C'eſt-là tout ce qui ſe voit à l'Orient & au Nord de cette ſainte Maiſon. Les côtez du Couchant & du Midi ſont entierement vuides.

MAIS ce qui attire davantage la ſurpriſe & l'attention des ſpectateurs, c'eſt la magnique colonnade, diſpoſée en cercle autour de la *Kaaba*; de telle ſorte néanmoins, qu'elle n'en enferme qu'une partie: puiſque commençant au Sud-Eſt, vis-à-vis la *pierre noire*, elle vient ſe terminer au Nord-Eſt auprès de l'ancienne Tribune dont il a été parlé. Ainſi on peut eſtimer qu'elle ne remplit à peu près que les trois quarts du cercle: & toutefois cette diſtance ſe trouve être de 780 coudées, ou de 1365 pieds. Cet eſpace eſt orné de 52 colonnes de mar-

marbre blanc, de la hauteur de 20 coudées, conſtruites ſans proportion, & ſans d'autres chapiteaux qu'une eſpece de Turban qui les termine. Elles n'ont point auſſi de bazes, mais elles ſont jointes les unes aux autres par une baluſtrade, où elles ſont enclavées. Sur cette baluſtrade regne une tablette qui ſert à porter environ 2000 lampions d'argent, que l'on y fait brûler pendant la nuit. Ces mêmes colonnes ſont jointes par le haut avec de groſſes barres d'argent, ſur chacune deſquelles ſont ſuſpendues, avec des chaines d'or, des lampes que l'on allume pareillement & qui forment une illumination très conſidérable, ſans parler de celle qui ſe voit autour du Monument d'Abraham & des autres bâtimens de ce Sanctuaire.

ENFIN, au dehors de la colonnade ſont encore placez trois autres bâtimens quarrez & ouverts, ſoutenus de colonnes & couverts de toits de differentes formes. Ils ſervent de Moſquées aux trois Principales Sectes orthodoxes du Mahometiſme, qui s'y rendent pour faire leurs dévotions. Celui des Hambalites, qui eſt le plus ſimple dans ſa ſtructure,

eſt

eſt placé du côté méridional, à l'endroit où finit la colonnade : deſorte qu'il laiſſe un eſpace vuide juſqu'au bâtiment qui couvre le *Zemzem*, ou Puits d'Iſmaël. Le ſecond, qui eſt pour les Malekites, eſt placé à l'Occident, & ſoutenu de 8 colonnes. Et le troiſieme, qui a un toit à deux étages, orné de colonnes en-haut & en-bas, eſt placé au Nord vis-à-vis le Tombeau d'Iſmaël : c'eſt celui des Diſciples de Kanifah. Le grand eſpace qui ſe trouve vuide au-delà de ce bâtiment eſt pavé de marbre, & ne ſert qu'à recevoir ceux qui viennent y faire leur priere. Les Eſclaves portent des tapis pour la faire commodément : on y entre toujours ſans chauſſure & ſans ornemens extérieurs, & l'on y garde un ſilence & une propreté ſi exacte, que quoique les Muſulmans ſoient toujours religieux dans leurs Temples, on s'apperçoit qu'ils diſtinguent celui-ci par-deſſus tous les autres, & qu'ils en font le principal objet de leur Foi.

En ſortant du Temple, on repaſſe par les mêmes Portiques qui y donnent entrée ; & c'eſt là qu'on eſt frappé de la magnifique ſtructure de ce bâtiment. On ap-

apperçoit d'abord les ſuperbes degrez qui ſervent à y montrer. Au-deſſus on voit des arcades formées par 55 colonnes ſur chaque face, diſtantes entre elles d'environ 18 pieds, & de pareille hauteur juſqu'au commencement du cintre de chaque arcade. La largeur des galeries eſt auſſi de 18 pieds. Mais la voûte & les arcades mêmes ſont trop ſurbaiſſées, ſelon l'idée que nous avons de l'Architecture ordinaire : ce qui feroit paroitre ce bâtiment trop bas, s'il n'étoit relevé par les Dômes qui en forment le toit. Ces Dômes, qui ne ſont que de plomb doré, ſe trouvent au nombre de 27 ſur chaque face, & renferment préciſément deux arcades chacun. Ils ſont terminez par un Croiſſant de 3 pieds, lequel avec l'élevation propre de chaque Dôme fait environ 22 pieds au-deſſous de l'entablement : de ſorte que la hauteur totale de ces Portiques, priſe au-deſſous des degrez, & ſur le ſol du Temple, eſt environ de 12 toiſes. Ce point de vue doit être d'autant plus beau, que les arcades ſont traverſées par des barres de metail doré, ſur leſquelles ſont ſuſpendues des lampes de même, à pluſieurs meches, qui non

ſeulement éclairent toute la galerie pendant la nuit, mais répondent à l'illumination qui ſe voit autour de la *Kaaba*. Toutes ces lampes s'allument régulierement le ſoir à l'apparition de la premiere Etoile, & ne s'éteignent de même que quand le jour eſt aſſez grand pour en faire diſparoître la lueur. Les colonnes qui ſoûtiennent les arcades ſont en tout au nombre de 220; les Dômes, au nombre de 108, non compris les 4 grandes Aiguilles, ou Minarets; & les arcades, au nombre de 216. Telle eſt la Deſcription que Réland nous a donnée d'un Lieu duquel jamais aucun Chretien n'a eu la hardieſſe de s'approcher : Deſcription que les Arabes ni les Turs ne ſont pas capables de faire eux-mêmes, vû l'extrême négligence qu'ils profeſſent pour tous les Arts agréables, entre autres pour la Peinture & le Deſſein; mais qu'un Suedois habile a recueillie des entretiens qu'il a eus ſur ce ſujet avec differens Pélerins, pendant un long ſéjour qu'il a fait en la Ville du Caire.

A l'égard de l'antiquité de l'édifice en lui-même, nous avons déja rapporté l'opinion commune ſur celle qui étoit attribué

buée à la *Kaaba* & aux bâtimens qui l'accompagnent. Le Temple n'étoit renfermé que d'une muraille forte, mais peu ſpacieuſe, laquelle ne donnoit qu'une ſeule entrée dans le Lieu ſaint. Le Calife Omar I. fit augmenter cette clôture, en conſideration du grand nombre de Pélerins, dont la multitude augmentoit à proportion du progrès du Muſulmaniſme : mais il n'y mit aucun ornement nouveau, & ne penſa à y appliquer aucune partie des immenſes richeſſes qu'il poſſedoit ; la ſimplicité de ſes idées ſur la Religion ne lui permettant pas de croire que DIEU pût être mieux honoré par la décoration nouvelle d'un bâtiment ſi ancien, qu'en le laiſſant ſubſiſter dans la forme où il lui avoit toujours été agréable.

MAIS quand la ſouveraine puiſſance fut entrée dans la famille d'*Ommia*, les Villes religieuſes de la Mecque & de Medine, qui étoient auſſi les Chefs de l'Empire Muſulman, s'éleverent contre ſon Gouvernement, & demanderent hautement la vengeance du ſang injuſtement répandu. Cette plainte fut ſuivie d'une ſouſtraction d'obeïſſance à *Yeſid*, déja

déja fort décrié par ſon irreligion. Cette revolte le contraignit à envoyer une puiſſante Armée dans l'Hégiaz, ſous la conduite de *Hoſeim* fils de *Semeir* : mais ce Général ne put jamais ſe rendre le maitre de la Mecque, qui étoit défendue par le célebre *Abdalah* fils de *Zobeir*, l'un des Oncles du Prophete, & l'un des plus braves Muſulmans de ſon temps, mais le ſeul d'entre eux que l'Hiſtoire taxe d'avarice. Cependant les efforts de Hoſeim furent ſi grands, que l'enceinte du Temple en fut ruïnée en pluſieurs endroits ; & l'on croit qu'elle auroit été à la fin forcée, ſi la nouvelle de la mort de *Jeſid* n'avoit obligé *Hoſeim* à lever le ſiege ſubitement.

ABDALAH ayant pris le titre de Calife auſſi-tôt après, & ayant été reconnu dans toute l'Arabie, il ſignala d'abord ſon zèle par le rétabliſſement du Temple. Il en forma un nouveau plan, lequel ne put néanmoins être exécuté qu'en ſa moindre partie, à cauſe des guerres qu'il eut à ſoutenir contre les Enfans de *Jeſid*. *Hégiage*, l'un des Généraux du Calife *Abdelmalec*, l'aſſiege de nouveau dans la Ville de la Mecque, où

où il ſe défendit pendant 7 mois : il ſe retrancha à la fin dans le Temple même, & y ſoutint un aſſaut de trois jours & trois nuits, pendant leſquels les illuminations ne ceſſerent point ; & il fut tué au matin du quatrieme jour. Ainſi périt le dernier, non pas des Compagnons du Prophete, mais de ceux qu'il avoit jugez dignes de lui ſucceder par les grandes eſperances qu'il avoit conçues de ſa fermeté, même dès ſa plus tendre jeuneſſe. Cette profanation fut depuis expiée par Hégiage, qui en prit occaſion de rétablir le Temple, de l'orner de Portiques, & de le mettre en l'état où il ſe voit aujourd'hui. L'ouvrage entier fut achevé l'an de l'Hégire 76. trois ans après la mort d'Abdalah. Mais les premiers Califes Abaſſides, dont la magnificence a beaucoup de reputation dans l'Hiſtoire, voulurent entreprendre un édifice encore plus ſomptueux, dans l'idée d'augmenter la dévotion populaire, & de ſignaler leur propre zèle.

MAIS les Docteurs, conſultez ſur cette entrepriſe, répondirent : Qu'à l'égard du Culte religieux, celui qui l'avoit établi dans ce Lieu, l'avoit laiſſé pluſieurs

ſiecles : dans ſa pauvreté naturelle, ſans ſecours des Princes qui auroient pu l'e richir : Que le Prophete, Interprete la volonté de DIEU, n'avoit préſc qu'un reſpect & une décence convenab à ce Lieu ſanctifié, parce que l'or & pierres ſont également les créatures même Souverain : Que ſi les Maitres pr ſens y faiſoient les changemens propoſe on pourroit croire que ce Temple ne roit plus qu'un objet d'amuſement po les Princes riches & faſtueux : Que d'a tres en pourroient conclure, qu'il le ſeroit permis de le dépouiller des richeſſ dont leurs prédéceſſeurs l'auroient rem ſans motif légitime : Enfin, que la Pi té indiſcrete des Princes, qui confondoie les ſentimens de leur générosité avec zèle dû à la Religion, par une profuſi peu néceſſaire de leurs grandes richeſſe animoit ordinairement l'avidité de leu Succeſſeurs, par la facilité qu'ils trou voient, non ſeulement de ſuppléer à d beſoins effectifs, mais encore de faire ſe vir ces richeſſes déplacées à leurs paſſio criminelles.

Almanſor, *Almamoun*, *Abulfedia Almahady*, & les autres, dégoûtez p

de ſi juſtes conſiderations, ſe ſont contentez, en conſéquence, d'ajouter à ce Temple, chacun ſuivant ſa dévotion, les ornemens qui s'y voyent. Ce fut le Calife *Almanſor* qui revêtit la ſainte Maiſon & qui la couvrit. *Omar* II. l'un des Califes Ommiades, & l'un des grands Saints du Muſulmaniſme, avoit avant lui fait faire des poutres d'airain, & les lampes qui y ſont ſuſpendues dans les Portiques. On attribue au même Omar le préſent des barres d'argent, qui joignent les colonnes de l'enceinte interieure. Mais on dit que le Calife *Almamoun* fit changer les lampes qui y étoient ſuſpendues, & y ſubſtitua celles d'or que l'on y voit encore. D'autres vouloient bannir de ce Temple les métaux ordinaires & communs à l'uſage des hommes, n'y voulant ſouffrir que l'or. Mais enfin comme la dévotion eſt diminuée, principalement depuis que les Princes ont ceſſé de faire le Pélerinage en perſonne, les choſes ſont demeurées dans l'état préſent depuis l'eſpace d'environ 1000 ans. Ce qu'il y a de plus remarquable par rapport aux richeſſes prodigieuſes de ce Temple, eſt qu'elles furent conſer-

vées malgré la revolte preſque générale qu arriva en Arabie le IV. Siecle de l'Hégi re, c'eſt à dire le X. de notre Epoque Pendant cette terrible guerre, les *Kar mates*, Hérétiques, violens, & oppo ſez au Culte Muſulman, ſe rendiren maitres du Temple de la Mecque par l maſſacre de plus de 30000 hommes qu furent tuez à ſa défenſe. Ils commiren tous les excès poſſibles, tels qu'une li cence ſans diſcipline, jointe au pouvoi & à la volonté de faire tout le mal poſſi ble, pouvoient leur ſuggerer. Cepen dant, ils ne s'en prirent qu'au Puits *Zem zem*, qu'ils comblerent des cadavres le plus infects, & à la *Pierre noire* qu'il tranſporterent juſqu'à Rafah, ayant aupa ravant réſolu de la jetter dans le Deſert, dans quelque endroit qui ne pût être re connu. Mais ils ne ſongerent jamais à dé pouiller le Temple de ſes immenſes richeſ ſes : au contraire, ils rapporterent eux mêmes, 22 ans après l'enlevement, la *Pierre noire* qu'ils en avoient tirée, & la ſuſpendirent à la ſeptieme colonne de celles qui forment l'enceinte interieure ; & à cauſe de cela on lui donna le nom de *Co lonne* (ou pilier) *de la miſericorde*.

DEPUIS ce tems-là il n'eſt arrivé aucun changement qui puiſſe être remarqué, ni dans le Temple, ni dans l'eſpece de Culte qui s'y pratique. Il ne conſiſte qu'en Lectures, en Prieres, & en Sermons, diſtribuez à certaines heures du jour & de la nuit. On n'y connoit ni les Macerations, ni les Jeûnes, ni les Fouets, ni les Diſciplines : tout s'y paſſe dans un reſpect exterieur, le plus humble & le plus profond ; & dans une propreté, peut-être trop ſcrupuleuſe, du moins pour des Nations auſſi inattentives que nous le ſommes. D'ailleurs ce Temple eſt ſervi par une infinité de Miniſtres, & journellement enrichi par les dons que le grand nombre de Pélerins de toutes les parties du Monde y apportent. Cet uſage eſt en conſéquence de celui qu'ils pratiquent dans la ſocieté ordinaire, qui eſt de ne point approcher des Grands les mains vuides ; car il ne faut point conclure des préſens que font les Pélerins, que la Religion Muſulmane les exige, ou qu'elle y conduiſe les hommes par quelque principe d'interêt. Au ſurplus, ce Temple n'eſt pas le ſeul objet de la pieté des Muſulmans dans les voyages qu'ils

entreprenent avec tant de périls, & souvent de ſi loin.

La Montagne d'Arafath, ſituée au Sud-Eſt de la Ville, à une diſtance de 5 lieues, eſt l'endroit où la Tradition porte qu'Adam & Eve ſe rejoignirent après que l'Ange, qui les avoit chaſſez du Paradis terreſtre, les eut ſéparez l'un de l'autre pour accomplir leur pénitence, qui dura plus de 200 ans. La Providence les conduiſit ſur cette Montagne; dans le deſſein où ils étoient tous deux de chercher l'endroit que Dieu avoit deſtiné en créant le Monde à la reconciliation de ceux qui auroient enfreint ſes Commandemens; & d'où il auroit promis d'entendre favorablement les prieres de ceux qui, reconnoiſſant ſon unité & ſa puiſſance, ſe convertiroient à lui. C'eſt en mémoire de cette réunion des premiers hommes, que les Pélerins vont offrir un véritable ſacrifice ſur cette Montagne, & pour renouveller ainſi la pratique des premiers tems.

Le chemin qui conduit de la Mecque à cette Montagne, eſt remarquable par les differentes routes auxquelles la Loi engage les Pélerins. La premiere eſt

eſt la vallée de Mina, à trois milles de la Ville. En menant eux-mêmes leurs victimes, ils ſont obligez de s'y purifier en ſe faiſant raſer la tête : ils jettent enſuite 7 petites pierres, ramaſſées dans le chemin, pour exprimer leur détachement interieur des choſes de la Terre, & des plus cheres de leurs paſſions. De Mina ils traverſent la vallée de Bathmohaſer, pour parvenir à un grand eſpace enfermé de murailles, au coin duquel s'éleve un haut Minaret à trois étages. Cet endroit eſt nommé le Mur d'*Ibmaar* : les Pélerins y font leurs prieres, & ſe rendent enſuite à la Moſquée dite *Meſcid-de-la-fach*, qui eſt le Lieu où ils s'aſſemblent & y continuent leurs prieres. Cette Moſquée eſt bâtie ſur le penchant méridional d'une petite Montagne qui donne ſur la vallée de *Gaſſan* : & le même chemin conduiroit par le plus court à la Ville de *Thaïf*, ſi l'on oſoit s'en ſervir pour un uſage profane. Car comme la plus grande partie des vivres qui ſe conſomment à la Mecque y ſont tranſportez de Thaïf, qui en eſt éloignée de cinq journées, les Voituriers ſont obligez de prendre un détour pour ne pas

embaraſſer ni diſtraire la dévotion des Pélerins.

On peut connoitre par ce récit, quelle eſt à peu près l'idée commune des Muſulmans touchant la Ville de la Mecque & ſes environs ; comment ils y rapportent les premiers évenemens du Monde ſuivant les notions qu'ils ont originairement puiſées dans les Livres des Juifs & qui ſont communes à tous les Orientaux. L'opinion d'une élection particuliere de certains Lieux & de certaine Races leur a fait adopter la penſée, qu la Mecque a été ſanctifiée dès l'origin du Monde par le Maitre abſolu de l Nature, qui a voulu choiſir un Deſer couvert de ſables & de rochers, par préference aux plus fertiles climats de l Terre, pour aſſujettir les hommes faire des efforts pour venir à lui ſan mêlange d'autres objets, Préjugé, qu a été confirmé dans leur idée par la pratique des hommes pieux de tous le ſiecles. Adam, le premier des Mortels, & des Pécheurs, tombé dans l diſgrace de ſon Créateur, n'eut poin de reſſource dans ſon malheur avant qu d'être parvenu au Lieu duquel il pouvoi

ave

avec confiance élever ſa voix vers la miſericorde toute-puiſſante. Les autres Prophetes ont toujours fréquenté le même Lieu, & tantôt ils y ont obtenu la converſion des méchans, & tantôt la vengeance de leur mépris & de leurs injures. Iſmaël, chaſſé avec ſa Mere par une Maitreſſe impérieuſe & jalouſe, trouva dans ce Lieu l'eau qui deſaltere efficacément, & qui deſabuſe de la vanité des objets dont le Monde préſente un ſpectacle toujours trompeur. Il y trouva auſſi la force dont il avoit beſoin contre les ennemis de la Vérité & les ſiens particuliers, & qui lui étoit néceſſaire pour devenir le Pere d'une Nation choiſie. Abraham reconnut à cette preuve l'élection de Dieu, & il y bâtit une maiſon dans la ſimplicité de ſa foi. C'eſt-là le fondement de tout le reſte; parce que l'on ne doute point que depuis le ſéjour d'Abraham, ou du moins depuis le temps de ce Patriarche, la Nation Arabe n'ait pratiqué un Culte continuel en ce même endroit.

L'ALCORAN a ſouvent exalté les avantages de ce Temple; mais il en parle ſpécialement aux Chapitres qui portent

le nom de *Brakan* & d'*Aram*. Dans l premier, il introduit DIEU parlant au hommes, & leur déclarant qu'il a étab une Maiſon qui doit leur ſervir de moye pour acquérir de grands mérites; & dan le ſecond il dit de lui-même, & parlan en ſon nom, que le premier Temple qu ait été bâti par les hommes en l'honneur d vrai DIEU, eſt le Temple de la Mecque que c'eſt un Lieu de bénédiction, qu doit ſervir à diriger tous les Fideles, & qu'il lui a plu d'y mettre des ſignes re marquables & évidens pour en convainc les plus incrédules. Les Interpretes qu ont expliqué ce dernier paſſage ſemblen avoir cherché le véritable ſens qu'on lu peut donner, avec moins de préventio que l'on n'en employe d'ordinaire dans le diſcuſſions religieuſes. En effet, ils con viennent tous qu'indépendamment du pré jugé reçu par tous les Muſulmans, la ſain teté & l'élection de ce Temple doivent ê tre prouvées par les ſignes évidens que l Prophete aſſûre y avoir été mis par Die même pour la conviction de tous les hom mes; & ils en diſtinguent de deux ſor tes, ſuivant la force du Texte & ſo expreſſion.

Les ſignes évidens deſtinez à forcer la perſuaſion des incrédules par la ſimple vue, ſont ; la *Pierre* qui a reçu les veſtiges des pieds d'Abraham : or ces veſtiges ſont tels, par la profondeur & la forme de l'impreſſion, qu'il eſt impoſſible que l'ouvrier & ſon ciſeau euſſent rien repréſenté de ſemblable : de ſorte que ceux qui les conſiderent n'en peuvent prendre d'autre idée, ſinon que la *pierre* s'eſt amollie par la volonté de Dieu ſous les pieds du Patriarche, & que, comme une pâte apprêtée, elle en a conſervé les moindres traits & les plus imperceptibles délinéamens. Mais il faut encore joindre à ce miracle la conſervation d'un monument ſi fragile, qui pouvoit être briſé par les ennemis du Culte pratiqué en ce Lieu, par le plus ſimple mouvement de leur volonté ; que le ſuprême pouvoir de Dieu a détourné à d'autres objets, qui n'ont pourtant pas diminué leurs crimes. Car encore que la *pierre* ait aujourd'hui toute ſa dureté naturelle, il eſt aiſé de voir qu'il étoit moins difficile de la réduire en poudre, que d'enlever la *Pierre noire* à cinq journées de diſtance, ou de com-

combler un Puits de cadavres infects Cette conſervation eſt encore ſignalée par ſon incroyable durée, qui s'étend aujourd'hui à plus de 5000 ans, ſans qu'il ſoit arrivé la moindre diminution à la figure repréſentée. Le ſecond ſigne eſt la *Pierre noire*; qui eſt un témoignage poſitif de la dépravation des hommes, conſiderez dans leur plus grand nombre, Dieu ayant permis qu'elle perdît ſa blancheur naturelle & l'éclat lumineux dont elle brilloit, pour repréſenter la perte de la premiere innocence, & la corruption préſente de la volonté de hommes. L'Infidele dira, (car c'eſt l'objection qui ſe préſente naturellement contre cette preuve,) que la Pierre eſt noire, & qu'elle l'a toujours été. L'Alcoran répond „ que la profeſſion des Mé„ chans eſt de ne pas croire le paſſé & d„ ne point craindre l'avenir, pour s'en„ tenir à ce qu'ils voyent. S'ils pen„ ſoient, ajoutent les Muſulmans, au„ exemples du paſſé, ils jugeroient qu„ celui qui a couvert la Terre du Délu„ ge pour noyer ſes ennemis; peut bien„ avoir ôté l'éclat d'une Pierre. Le Glo„ be eſt-il encore couvert d'eau, o

„

„ la Pierre eſt-elle encore blanche ? Le
„ Monde ſera jugé, les Méchans péri-
„ ront, & la Pierre reprendra ſa blancheur :
„ vous le croirez quand vous le verrez.
„ Plus heureux ſi vous l'aviez cru quand
„ cette perſuaſion pouvoit ſervir à vous
„ faire appréhender les maux que vous é-
„ prouverez alors ! " Le troiſieme ſigne eſt celui du *Puits* miraculeux, ouvert par l'Ange au milieu du Deſert, pour ſoutenir la vie d'un Enfant innocent, abandonné même par le JUSTE, quoiqu'il fût ſon pere. Emblème de l'ignorance de nos jugemens, des fautes où la foibleſſe de l'Humanité nous entraine : mais en même tems, preuve invincible de la protection que Dieu donne toujours à la Vertu, quoique non formée par la pratique, dont cet Enfant étoit encore incapable par ſon âge & ſon état.
„ L'élection de Dieu eſt précieuſe, *dit*
„ *l'Alcoran* ; & celui qui reçoit le té-
„ moignage de ce Puits, l'adore, y
„ conſent, ou la rejette, ſelon la me-
„ ſure qui lui eſt propre. C'eſt ceſte
„ terrible penſée, *dit-il encore ailleurs*,
„ qui a ſéparé, ou diſloqué l'aſſembla-
„ ge de mes os, & qui a fait blan-
„ chir

„ chir mes cheveux avant l'âge de la vieil
„ leſſe.

VOILA donc à quoi ſe réduiſent les ſignes exterieurs & évidens qui ſe trouvent dans ce Temple : mais il y faut joindre ces trois autres, qui, pour être du reſſort du jugement plus que de celui des ſens, n'en ſont pas moins certains.

LE premier eſt le *Droit d'aſyle*, dont ce Temple eſt en poſſeſſion depuis pluſieurs milliers d'années, ſans que perſonne ait jamais penſé à le revoquer en doute, & ſans qu'aucun impie l'ait jamais violé qu'il n'en ait été puni d'une maniere mémorable à la poſterité, & exemplaire pour le tems où il a vêcu juſques-là que ceux qui s'en ſont rendus coupables, ont été forcez d'avouer qu'ils avoient été très juſtement punis. Cet aſyle comprend, outre la ſûreté de criminels, la défenſe abſolue de toute violence dans l'enceinte conſacrée. Le ſecond témoignage eſt l'abondance incroyable qui ſe trouve toujours dans ce Déſert, malgré le concours perpétuel des Pélerins qui s'y rendent de toute part, malgré la ſtérilité du terroir, & ſa diſtance de tous les lieux cultivez. Le

Mu

Muſulmans reconnoiſſent à cette preuve l'effet de la promeſſe de l'Ange à Iſmaël & à ſa Mere, lorſqu'il les aſſûra que dans toute la durée du Monde ce Lieu ne manqueroit jamais, non ſeulement d'alimens néceſſaires à la conſervation de la vie, mais encore de commoditez, & même de délices. On ajoute, qu'il leur promit que Thaïf ſeroit ſa nourrice; ce qui s'accomplit encore aujourd'hui, parce que malgré ſa diſtance, c'eſt de cette Ville que la Mecque tire la meilleure partie de ſa ſubſiſtance, comme en recompenſe elle en reçoit des ſommes immenſes d'or & d'argent; entretien ordinaire du commerce, indépendant des Prophéties. Enfin, le troiſieme ſigne eſt l'inclination du cœur de tous les Fideles vers le Lieu ſaint, accompagnée d'un ſentiment vif & perçant qui fait verſer des larmes aux hommes les plus farouches & les plus durs, à la premiere vue de ſes Dômes, reſpectez depuis tant de ſiecles. Tout le monde ſait que la Religion Muſulmane oblige ſes Sectateurs à des prieres fréquentes, qui exigent beaucoup de précautions pour les faire avec régularité: mais que la principale eſt d'obſerver la ſituation du Temple

ple de la Mecque, vers lequel celui q prie doit avoir la face tournée. C'eſt vr ſemblablement cette premiere impreſſio reçue dès l'enfance avec un préjugé fav rable, qui diſpoſe les eſprits à en rec voir une grande idée, à le regarder con me un Lieu auquel, au moins une fo en la vie, tout Fidele doit faire un voy ge; duquel le fruit certain doit être paix interieure, le repos de la conſcienc & l'expérience d'une miſericorde qui cor duit au bonheur éternel. Il n'en faut p davantage pour attendrir les plus barbare ſur-tout envers un objet que l'on voit rarement.

QUANT aux témoignages de la ſe conde eſpece, & qui ne ſont qualifie que du titre de *remarquables*, parce qu les hommes en peuvent être plus o moins touchez ſuivant leurs diſpoſitions on compte 1°. la détermination de l Loi, qui oblige les Fideles dans leurs prie res à tourner leurs faces vers le Lieu où ils devroient être eux-mêmes pour ſe fair écouter du TOUT-PUISSANT. Car en core que cette inſtitution paroiſſe arbi traire, puisque Mahomed l'a changé deux fois; l'on en doit naturellement

pré-

préſumer des raiſons ſi fortes, qu'elles ont ſurmonté dans l'idée du Prophete les inconvéniens d'une variation qui ſeroit reprochable, même dans un ſujet de moindre importance. 2°. L'inutilité des entrepriſes faites en divers tems pour la deſtruction de ce Temple, qui, quoique profané & ſouillé par des Idoles, a toujours été protegé par le même pouvoir du TOUT-PUISSANT, qui a armé juſqu'à des oiſeaux pour ſa défenſe. L'Alcoran raporte cet évenement au chapitre de l'*Eléphant*, au ſujet de la défaite d'Abrahah l'Ethiopien, & de ſon Armée, qui „ fut détruite par une au„ tre Armée de Corneilles, laquelle volant „ au-deſſus de la premiere, l'accabla des pier„ res que chacun de ces oiſeaux avoit élevées „ en l'air avec le bec & les pieds. „ 3°. Le reſpect de toute la Nature pour ce même Temple, dont les animaux n'approchoient jamais, & ſur les Dômes duquel les oiſeaux même ne ſe repoſent pas. 4°. Le concours univerſel d'étrangers, aſſemblez de toutes les extrèmitez de la Terre, ainſi que des contrées les plus voiſines, qui viennent tous chercher en ce Lieu la conſolation, la joye, & la confiance que les richeſſes, les dignitez, &

les ſatisfactions du monde ne donn
point, ou qu'elles ſont incapables d'aſ
rer à ceux qui les poſſedent. 5°. Le
moignage que tous les Prophetes lui
ſucceſſivement rendu, en le viſitant p
adorer Dieu dans l'effuſion de leur ar
& puiſant dans ce ſaint Lieu les gra
& la force néceſſaires pour ſoutenir l
miſſion, ſans craindre les objets de
reur, & la mort même que les enne
de la vérité leur préſentoient. 6°.
dernier témoignage eſt celui de la m
titude d'Eſprits Angéliques qui veill
à la ſûreté de ce Temple & de la Vil
pour y faire regner le repos & pour
maintenir une abondance miraculeuſe. C
à quoi ſe réduiſent les preuves ou tém
gnages, par leſquels on prétend qu'i
plu à Dieu de ſignaler l'élection qu'i
faite d'un Lieu naturellement ſi ſauv
& ſi diſgracié de la Nature. Mais c
aſſez parlé de la Mecque & de ſon Te
ple; diſons quelque choſe de Médi
qui eſt plus proprement la Ville de M
homed.

APRE'S la Ville de la Mecque, c
de Médine eſt conſtamment la plus
nommée de l'Arabie, non pas à raiſon

ſon antiquité ou de ſes richeſſes, mais à cauſe du choix qu'en fit le Prophete pour y établir ſa réſidence, lorſque l'interêt de ſa Religion l'obligea d'abandonner ſa Patrie, aveugle pour la vérité, & ingrate à ſon zèle, afin de ſe reſerver au tems auquel une plus favorable diſpoſition aideroit au ſuccès de ſes travaux: C'eſt auſſi le Lieu où il eſt mort, & où ſon Sepulcre eſt encore viſité aujourd'hui par tous ceux qui font le grand Pélerinage. Son nom de Médine ne ſignifie autre choſe dans la Langue du pays, qu'une *Ville*, ou *l'habitation d'un Peuple nombreux*: c'eſt pourquoi l'on y joint dans l'uſage l'épithete *Alnabi*, pour dire que c'eſt *la Ville du Prophete*, & comme on l'entend aujourd'hui, *le Lieu de ſon repos*. Elle eſt ſituée dans une plaine fort baſſe, qui fait partie de la Province de l'Hégias: elle étoit autrefois connue ſous le nom de *Vallée de Jatret*; cependant, il ne s'y trouve point d'autre eau que celle des puits. Ptolomée le Géographe a connu ce même canton ſous le nom de *Jatriba*; que l'on voit bien être tiré de l'Arabe; mais il n'y avoit encore alors que quelques habitations diſperſées. Les

premiers Arabes qui ſongerent à y former une Ville, vivoient environ 150 an avant la naiſſance de Mahomed; ils lu donnerent le nom de *Thaiba*, qui fu changé en celui de *Médine* lorſqu'ell s'accrut en édifices & en nombre de citoyens, à l'occaſion de la réſidence d Prophete.

Les premiers Califes, ou Succeſſeurs, y ont auſſi fait leur réſidence, & y ſont inhumez auprès de Mahomed: ainſi cett Ville peut être regardée comme la plu ancienne Capitale de l'Empire Muſulman Haly, gendre de Mahomed, en tranſporta le ſiege à *Kufah* dans la Chaldée, où il étoit plus aimé, & ſes violence moins connues. Ses Enfans s'y maintinrent quelque temps auſſi, quoique leur interêt ſemblât demander qu'ils ſe rapprochaſſent du centre de la Religion, en qualité d'héritiers légitimes de Mahomed. La Ville de Médine leur devint même ſi affectionnée, qu'après leur mort elle refuſa de ſe ſoumettre à *Jeſie*, le regardant comme un Uſurpateur ſanguinaire, qui devoit tenir compte à la ſocieté du ſang qu'il avoit fait couler injuſtement. Mais ce refus lui coûta cher: *Moſlem*, l'un

des

des Généraux de *Jeſie*, ſe préſenta devant cette Ville, & y fit un carnage total de ſes habitans. Ce fut auſſi en la perſonne de ce Général que s'exécuta, pour la premiere fois, la malédiction du Prophete contre ceux qui ſe porteroient à faire violence au Lieu de ſon repos: car il ne ſurvêcut que trois jours à ſon crime. Cela ſe paſſa la LXII. année de l'Hégire. Valid VI. Calife de la Race des enfans d'*Ommias*, fit conſtruire, 25 ans après, dans cette Ville une grande & magnifique Moſquée, qui s'y voit encore; en laquelle il réunit tant celle que le Prophete avoit conſacrée lui-même, que le Jardin où il étoit inhumé avec ſes trois premiers Succeſſeurs; ſur leſquels Tombeaux il fit élever des Chapelles & des Coupoles dorées, d'une ſtructure digne des dépôts qu'elles renferment. Il y établit auſſi des *Mollahs*, ou Hommes d'étude, pour faire continuellement la lecture de l'Alcoran ſur ces Sepulcres, & y entretenir une certaine quantité de lampes, ſuivant l'uſage des Arabes à l'égard des Morts illuſtres. Etabliſſement que l'on peut regarder comme un effet de Politique en la perſonne du

perſécuteur déclaré de la famille du Pr
phete, mais qui détruit totalement l
idées que nos Anciens avoient priſes d'
Culte effectif rendu par les Muſulma
à Mahomed, ſelon la croyance que no
avons de nos plus grands Saints; q
nous regardons non ſeulement comme pa
venus à la béatitude, mais en pouve
d'operer en notre faveur autant de m
racles que nous deſirons de choſes diff
rentes. Bien éloignez de ce ſentimen
quoique perſuadez de la haute vocatic
du Prophete, les Muſulmans ne ceſſe
point de prier pour la continuation
ſon repos juſqu'à la recompenſe qui l
eſt préparée, ainſi qu'à tous les Juſte
au tems de la manifeſtation des Jugeme
de DIEU.

IL y avoit auſſi autrefois une imag
nation fort abſurde touchant la forme c
Sepulcre de Mahomed. L'on prétendo
que lui-même, ou ſes Succeſſeurs, a
voient ordonné que ſes os fuſſent enfe
mez dans un cercueil d'acier, & que l
murailles de la Chapelle où ils devoie
être mis, ayant été revêtues d'un Aima
le plus vif & le plus animé, le cercue
étoit demeuré ſuſpendu dans l'eſpace vu

de de cette Chapelle, par l'effort reſpectif de toutes ces pierres: adreſſe qui auroit été employée pour ſanctifier ou déifier dans l'eſprit du Peuple un Impoſteur notoire & reconnu, tel que l'a été Mahomed. Mais une telle fiction a ſi peu d'apparence de réalité, & ſe rapporte ſi ſenſiblement à nos idées touchant les Saints & leurs miracles; d'ailleurs, elle découvre une ſi profonde ignorance des fondemens de la Religion Muſulmane & de ſon œconomie, qu'il eſt impoſſible de ne pas attribuer cette invention aux Moines ignorans qui vivoient dans la Paleſtine au temps des Croiſades: temps auquel les Reliques & les Miracles particuliers étoient crus les points eſſentiels, ou pour ainſi dire les pivots du Chriſtianiſme. Marque bien évidente que l'on connoiſſoit auſſi peu l'une des Religions que l'autre, quand on a forgé de telles chimeres. Pour en revenir à la Moſquée de Médine, il eſt certain qu'elle a l'honneur d'être la premiere entre toutes celles du Muſulmaniſme, d'avoir eu Mahomed même pour Prédicateur; enfin, qu'elle a l'honneur de poſſeder dans ſon enceinte les cendres du dernier des Prophetes,

avec celles des Héros qu'il anima de ſon courage, pour porter avec terreur juſques aux dernieres limites du Monde, la connoiſſance de ce qu'il avoit conçu, & ſi heureuſement exprimé par ſes paroles & par ſes Ecrits, qu'il fit, comme on l'a déja dit, autant d'Enthouſiaſtes paſſionnez, qu'il eut d'hommes parmi ſes Diſciples. Je n'entrerai point dans un plus grand détail des autres Villes de l'Arabie, par la raiſon qu'aux temps dont j'écris l'Hiſtoire, la plupart des Lieux un peu conſiderables n'étoient habitez que par des Juifs. Car les Arabes préferoient alors la liberté & l'indépendance des Deſerts, aux charmes que les autres Nations trouvent dans une ſocieté plus étroite, telle qu'elle eſt pratiquée dans les Villes. C'eſt la raiſon pour laquelle Mahomed eſt ſi ſouvent aux priſes avec les Juifs, leſquels étant paſſez en grand nombre, après leur diſperſion, dans les Contrées inacceſſibles aux Romains, s'y multiplierent, & ſe trouverent aſſez puiſſans, tant par leur nombre que par leurs richeſſes, pour lui ſuſciter de grands obſtacles.

Mais il eſt néceſſaire de donner quelque idée de l'Hiſtoire du Pays, tant de l'an-

l'ancienne qui renferme ce qui eſt arrivé en Arabie peu de temps après l'Age des Patriarches, que de celle qui a immédiatement précedé celui de Mahomed. Par-là le Lecteur ſera mieux en état de juger des differentes circonſtances du temps où il a paru; des préjugez qui lui ont été ou favorables, ou contraires; des diſpoſitions que la Providence, ou la Nature avoient préparées ponr le prodigieux changement qu'un ſeul homme, foible & dépourvu de moyens, a porté dans l'Univers.

Nous avons déja vu que le Peuple Arabe rapporte ſa premiere origine à differens Patriarches, preſque conformément à ce que la Ste. Ecriture nous en apprend; & qu'entre ces premiers Peres on peut regarder Jochtan, Fils de Heber, comme le Fondateur principal des Nations qui habitent le fond de la Péninſule; & les habitans du Deſert voiſin de la Chaldée & du Sein Perſique, comme ſortis de Chuz Fils de Cham. Nous avons vu pareillement, que les Peuples de l'Arabie Pétrée & des autres bords de la Mer-Rouge ſont la poſterité d'Abraham, & qu'ils ſont ſortis, ou des Tribus iſſues

d'Iſmaël, ou des Enfans de Kétura ſa
conde Femme. Du moins on peut fa
ment imaginer que cette poſterité prit
deſſus ſur les Peuples qui habitoient
vant elle la même Contrée, les ayant
chaſſez, ou confondus avec elle-mên
Nous avons même appris que pour pr
venir l'idée d'une confuſion de Peuple
(toujours plus aiſément préſumée qu'u
exterminaſion totale, quelque barbare q
puiſſe être un Conquérant,) & pour f
re regarder le Peuple Iſmaëlite comi
pur & exempt de tout mélange étrange
la Tradition Arabe, confirmée par l'A
coran, veut que les Thémadites & les a
tres Enfans d'Aram, qui habitoient ce
même Contrée depuis longtems, ayent
détruits par un châtiment céleſte;
qu'ils ayent ainſi fait place aux Enfa
d'Abraham. L'attachement des Orienta
à conſerver la mémoire de leur origin
& à fonder ſur ce principe la diſtin
tion des Peuples, ne peut être igno
de perſonne; quoique la groſſiereté pr
ſente des Turcs, & des autres Natio
ſeptentrionales qui ont envahi l'Aſie
les Arabes, ait détruit toute cette d
tinction. L'uſage de l'Europe n'y
P

pas moins oppoſé, puiſqu'il n'y a que la diverſité des Langages qui maintienne une diſtinction effective entre nous. Mais en ces premiers tems, l'Orient ne pouvoit employer cette diſtinction naturelle, parce que la même Langue étoit entendue par-tout.

ABRAHAM, ſortant de Chaldée, ou même d'au-delà de l'Euphrate, étoit entendu en Egypte & en Arabie; comme il l'avoit été dans la Paleſtine. C'eſt ce que témoignent les differens voyages qu'il entreprit ſans ſecours l'Interpretes, & ſans interruption de la ſocieté civile. L'on nous apprend encore aujourd'hui, que les Langues de ces divers Pays paroiſſent dérivées d'une même racine, & que l'on en reconnoit l'uſage juſques dans l'Hébreu, qui eſt une Langue morte depuis plus de 2000 ans. Il n'y avoit donc alors que le ſouvenir de la premiere origine qui pût conſerver la diſtinction des Peuples, ſuivant une coutume qui avoit auſſi pénetré dans la Grece, & qui y a regné juſques au tems que l'inquietude des hommes s'étant augmentée, ils ont tant formé de Colonies, tant fait d'invaſions, tant de voyages & de détours

tours differens, que les Peuples ſe ſont confondus de toutes parts, auſſi bien par rapport à l'origine, que par rapport à la Langue & à ſes Dialectes. Ce fondement poſé, on peut aſſûrer que les Habitans de l'Yemen ont été les premiers Arabes qui ſe ſont donné des Rois. L'Hiſtoire raporte expreſſément, que ce furent les Enfans de Jaraab, Fils de Jochtan, qui porterent leur Pere à recevoir cette Dignité; qui lui fut conferée par une ſalutation particuliere, qui dans la ſuite eſt demeurée la formule de l'Inauguration des Rois du Pays. On donne à ce Jaraab une ſuite de XLVI. Succeſſeurs, pendant une durée de 2420 années; qui, ſelon notre Chronologie, doit ſe terminer environ 200 ans après l'Ere vulgaire.

On ne remarque rien dans cette longue ſuite de Rois, qu'un Gouvernement doux, paiſible, & uniforme; exempt des variations ſi fréquentes dans les autres Pays, où l'ambition des Souverains excite celle des Sujets, où la paſſion du luxe anime néceſſairement celles de l'avarice & de la prodigalité; & dans leſquels, enfin, nul Particulier ne ſauroit ſe réſoudre à ſe contenter de la fortune

qui auroit comblé l'ambition de ſon propre Pere. On prétend néanmoins qu'un de ces Princes, qui eſt le XL. dans la ſuite qu'on leur donne depuis Jaraab, (mais duquel l'âge n'eſt pas mieux déſigné par cette obſervation,) reconnut la vanité des Idoles, & s'efforça de retirer ſes Peuples de l'erreur, en leur faiſant prêcher le Judaïſme, & en les invitant par ſon exemple à l'embraſſer. On ajoute que ſon Succeſſeur, encore plus entêté, y voulut forcer ſes Sujets en établiſſant une eſpece d'Inquiſition qui infligeoit la peine du feu aux Réfractaires. On dit enfin, que le dernier de ces XLVI. Succeſſeurs fut chaſſé par les Perſes, & que ceux-ci poſſederent ou gouvernerent cette Province de l'Yemen pendant huit Générations depuis ce dernier Roi. Mais on ne convient pas néanmoins, ſi depuis ce temps il faut regarder le Royaume de l'Yemen comme une Province dépendante de la grande Monarchie des Perſes, & adminiſtrée par ſes Gouverneurs particuliers; ou s'il eſt demeuré Royaume diſtinct & ſéparé, quoique dépendant de cet Empire. L'Hiſtoire ne s'en explique pas aſſez poſitivement,

ment, ſe contentant de nous dire que l'Yemen fut conquis ſur les Perſes par les Abyſſins d'au-delà de la Mer, leſquels furent appellez dans le Païs par les Chrétiens, que la dureté du Gouvernement Perſan porta à cette extrêmité.

Cette Hiſtoire ſeroit juſtement ſuſpecte, par le peu d'apparence qu'il y a que les Chrétiens des premiers ſiecles fuſſent d'humeur de s'intriguer en Arabie dans les affaires de l'Etat; eux qui, au milieu de l'Empire Romain, déteſtoient encore la Guerre, & rejettoient tout Emploi qu'ils croyoient oppoſé à l'eſprit de la Religion. Mais comme l'on ſait preſque certainement, que l'invaſion des Abyſſins n'a précedé la naiſſance de Mahomed que d'environ cent ans, & que l'on en peut fixer la date en l'an du Salut 460. ou 470; on peut aſſurer qu'en ce tems-là les maximes des premiers Chrétiens n'étoient déja plus d'uſage; & comme ces derniers ne faiſoient plus de ſcrupule d'aller à la Guerre, ils n'en faiſoient point auſſi d'entrer dans les intrigues, ni même de conjurer contre les Princes, & contre les Gouvernemens les mieux établis. D'ailleurs, on juſtifie cette Chro-

no-

nologie par un calcul fort ſimple: car ſi de l'an 470. on ôte 230 ans pour la durée des 8 générations, pendant le cours deſquelles le pouvoir des Perſes a été reconnu dans l'Yemen; il ſe trouvera que leur Conquête ſe rapporte à l'an 240. de JESUS-CHRIST, 12 ans ſeulement après le rétabliſſement de la Monarchie des Perſes, qui arriva, comme l'on ſait, ſous le Regne d'Alexandre Sévere, environ l'an 228. de l'Ere vulgaire: & par ce moyen, la Chronologie des Arabes ſur la durée entiere de la Royauté dans le Pays d'Yemen demeurera exactement vérifiée, même par rapport à ſon commencement.

DE PLUS, ce même calcul rend croyable & preſque ſenſible ce que l'Hiſtoire rapporte de l'introduction du Judaïſme & du Chriſtianiſme dans l'Arabie, quoiqu'en divers temps, & par differens principes. En effet, celle du Judaïſme revient au tems, ou de la ruïne de Jeruſalem par l'Empereur Tite, ou à celui de l'Empereur Adrien; dont la ſéverité obligea les Juifs à abandonner les Contrées de ſa domination, pour ſe retirer par-tout où ils purent. C'eſt une cauſe évidente de

de la diſperſion générale de ce Peuple; d laquelle s'eſt enſuivi le paſſage d'un aſſe grand nombre de Juifs dans l'Arabie comme dans un Païs voiſin de la Judée & dans lequel ils ne pouvoient plus crain dre les effets de la haine des Romains Mais, d'autre part, ce Peuple inquiet & toujours deſireux de faire des Proſély tes, ne manqua point l'occaſion de l converſion du Roi de l'Yemen, & vou loit l'engager à forcer ſes Sujets à embraſ ſer la même Religion; peut-être dan l'idée d'y former une nouvelle Republi que à la place de celle que les Romain venoient de détruire, ou d'y appelle leurs Freres diſperſez: pour ſe rendre en ſuite maitres du Païs, & en chaſſer le premiers Habitans.

QUANT à la maniere dont le Chriſtia niſme a pénetré dans l'Arabie, on peu juſtement en attribuer la cauſe aux diſpute atroces qui s'éleverent entre ſes Sectes telles que les Ariens, Neſtoriens, Jacobi tes, Eutychiens, Monothélites, Orige niſtes & autres: leſquels ſe forçoient alter nativement à quitter la place, ou aux plu violens, ou à ceux qui avoient le plu de crédit à la Cour; ſe puniſſant les un

le

les autres par des dépoſitions, des excommunications, des exils, des enlevemens de biens, & de rigoureuſes priſons : on peut, dis-je, juſtement penſer, que dans de ſemblables périls, les véritables Chrétiens ne ſongerent qu'à ceder, & que ce fut l'une des occaſions qui en fit paſſer pluſieurs dans des Pays encore plus reculez que l'Arabie. A l'égard des Ethiopiens, ils entrererent dans l'Yemen ſous la conduite d'un Chef, que l'on nomme *Ariat*; lequel choiſit ſa réſidence en la Ville de Sanaa, qui étoit la principale de ce Canton. On ne ſait point exactement la durée de ſon Regne; mais on ſait qu'il étoit l'ennemi déclaré de la Religion du Pays, & que pour oppoſer un Culte éclatant à celui qui ſe pratiquoit à la Mecque, il fit élever à Sanaa un Temple de conſtruction pareille, & qu'il voulut que ſes Sujets y tranſportaſſent leur dévotion.

ABRAHAH, ſurnommé *Alaſchran*, à cauſe d'une cicatrice qu'il avoit au viſage, ſucceda à ce premier Roi; & prit un interêt ſi particulier au nouveau Culte de Sanaa, que pour le mieux établir, il jura la ruïne du Temple de la Mecque. Il y marcha en effet avec une puiſſante Armée:

mais elle ſe détruiſit elle-même, & en croit l'Alcoran, elle fut exte miraculeuſement par un nombre d'oiſeaux armez de pierres, qu'ils la tomber ſur la tête des ſoldats. *brahah* eſt ſurnommé dans l'Alcora *gneur des Eléphans*, parce qu'il en pluſieurs dans ſon Armée, à la des Indiens : mais cette redoutable p ce ne tint point contre la force inv qui le repouſſa de devant le Lieu ſa

Cet évenement étoit ſi connu a de Mahomed, & la notorieté en publique, qu'il n'en a point fait tail particulier; s'étant contenté d diquer comme un fait hors de dou d'en prendre un argument du ſou pouvoir de Dieu, qui peut arm créatures les plus viles contre le m ge, & en faveur de la vérité. dant, Abrahah n'a pas laiſſé de 50 ans, ſans qu'il paroiſſe qu'un ment ſi marqué ait fait dans la ſu ſa vie aucune impreſſion ſur ſa co ce. Il laiſſa ſon Royaume à ſes *Kalitum* lui ſucceda le premier, & lui ſon Frere *Maſruck* : mais leur nation n'eut pas la même force.

Particulier Arabe, nommé *Saif*, s'étant ménagé la protection des Perſes; après avoir vainement imploré celle des Romains, chaſſa les Abyſſins de l'Yemen, & les obligea à repaſſer la Mer. Ce fut ainſi que ſe termina la domination des étrangers, qui étoient en averſion aux naturels du Pays à cauſe de la difference de leur Religion, qui étoit vraiſemblablement la Chrétienne; parce que l'on ſait que les Abyſſins avoient été convertis dès le tems de Saint Athanaſe, Patriarche d'Alexandrie; qui, ſur leur inſtance, leur accorda un célebre Miſſionaire, nommé Fermentius, qui établit parmi eux, avec les Dogmes du Chriſtianiſme, tous les Rites & les Cérémonies dans leſquels on le faiſoit dès-lors conſiſter. Toutefois, ſoit que *Saif* fût lui-même Chrétien, ou pour quelque autre raiſon, l'Hiſtoire dit qu'il retint pluſieurs Ethiopiens auprès de ſa perſonne; & que ceux-ci, profitant des occaſions que ſa familiarité leur donnoit, l'aſſaſſinerent lorſqu'il y penſoit le moins.

CETTE revolution auroit pu ramener les Abyſſins dans l'Yemen, ſi le Roi de Perſe n'avoit pris la protection du Fils &

du Petit-fils de *Saïf*. Toutefois c
nier ayant encore ſuccombé aux emb
des Ethiopiens, les Perſes prirent le
d'aſſurer la Province par un plus·
nombre de Troupes, & d'y metti
Rois, ou des Gouverneurs, ſous leur
rité immédiate. Les Arabes en con
quatre ſucceſſifs ; le dernier deſqu
ſoumit à Mahomed, embraſſa ſa no
Religion, & reçut de lui la contin
du Commandement qu'il avoit da
Province. On peut juger ſur ces fait
ferens, qu'outre l'ambition & la
que, qui ſont toujours les mobiles p
paux des entrepriſes & des conquêtes
geres, la Religion entra pour beau
dans les motifs des changemens qui ſe
alors ſentir en cette partie de l'Arabi

Les Perſes étoient attachez à leu
cien Culte, ſavoir le Magiſme, qui
la Religion de leurs Peres, & qui eſt e
aujourd'hui pratiquée par les Gu
Ces Peuples la tenoient, dit-on, d
roaſtre, ou plus vraiſemblablement de
duſch, qui en fut le Reformateur du
de Darius Hiſtaſpe. L'ignorance où
étoit du Dogme eſſentiel à cette Reli
a fait que les Chretiens de ce tems-l

ont crus purement Idolatres, ou du moins Adorateurs du Feu matériel, parce qu'ils en tenoient toujours dans leurs Temples. Mahomed lui-même n'en prit pas une autre idée ; c'eſt pourquoi il les proſcrivit avec ſéverité, pendant qu'il témoigna beaucoup d'indulgence pour des opinions beaucoup moins ſpécieuſes que les leurs.

A l'égard du Chriſtianiſme, il trouva de grandes difficultez à s'introduire dans la Perſe ; parce qu'à peine avoit-il commencé à s'y faire connoitre, qu'il y fut confondu avec une Secte abominable, échapée des Manichéens, & prêchée par un célebre Impoſteur, nommé *Maſdack* ; qui, ſous le prétexte d'abolir les Guerres & les diſputes entre les hommes, établiſſoit la communauté des biens, & même celle des femmes. Ce *Maſdack*, ayant trouvé le moyen de s'introduire à la Cour de Cobad Roi de Perſe, lui fit goûter ſes Erreurs, & à la fin l'en perſuada ſi bien, qu'il ſe fit accorder la jouïſſance même de la Reine. Elle étoit alors Mere d'un Prince qui ſucceda depuis à la Couronne avec beaucoup de gloire, & qui eſt connu ſous le nom de *Nouſchirvan*, ou de *Roi Juſte*. Ce Prince, pénetré de l'injure que

ſa Mere alloit ſouffrir, & ne pouvo
s'oppoſer à l'abſolue volonté du Roi ſo
Pere, ſe jetta aux pieds de *Maſdack*, é
à force de prieres & de larmes, obti
de lui qu'il s'abſtiendroit d'un tel outr
ge. Ce fut la premiere raiſon pour l
quelle, étant parvenu à la Couronne,
s'appliqua à détruire le Chriſtianiſme da
ſes Etats, comme étant une ſource perp
tuelle de Fanatiſmes differens, plus o
moins blâmables les uns que les autre
mais toujours dangereux à la Societé.

QUELQUE tems après, il lui ſurvi
un nouveau ſujet de haine & d'éloign
ment pour le Chriſtianiſme: à raiſon d
ce qu'ayant épouſé une Femme Chrétien
ne, (qu'il ne put jamais amener à ſa pr
pre Religion, non plus que le Fils qu'
en avoit, & qu'elle avoit ſecretement in
truit dans les mêmes principes,) il cra
gnit juſtement que ce Prince, venant à r
gner après lui, ne ſe déclarât Chrétien, é
ne cauſât par-là un renverſement génér
dans l'Etat, & peut-être même avant
mort. Il paroit en effet que le Fils, nom
mé *Nouſchirad*, en ſuçant la Doctrin
Chrétienne, ne s'étoit pas nourri de ſo
eſprit; & qu'en prenant le nom de Chr
tie

tien avec entêtement, il n'en avoit pas pris les mœurs, & particulierement la douceur & l'obeïſſance ſi recommandées aux inferieurs. Sa conduite obligea donc le Pere à le renfermer, & même à le tenir dans la ſuite dans une priſon plus reſſerrée, lorſqu'il fut obligé de ſortir de ſa Capitale pour ſoutenir une Guerre que les Tartares & les Turcs venoient de porter dans ſes Etats.

Mais pendant cette expédition, le Pere étant tombé malade, & la nouvelle en étant venue au priſonnier, il en prit d'abord occaſion de s'évader, & enſuite de ſe ſaiſir du Tréſor de ſon Pere pour lever une Armée; avec laquelle il ſe rendit maitre en peu de jours des Provinces ſituées au centre de l'Empire. Alors *Nouſchirvan* détacha l'un de ſes Généraux avec des Troupes aguerries pour s'oppoſer au progrès de ſon Fils, & il lui donna par écrit un ordre qui contenoit les inſtructions qu'il avoit à ſuivre dans une Guerre ſi délicate. Mais la fortune en décida tout autrement que *Nouſchirvan* n'avoit eſperé. Le Fils perſiſta dans ſa revolte, & dans le deſſein de détrôner ſon pere; la bataille ſe donna, & le mauvais Chrétien y périt des premiers,

miers, ſans que la clémence du Pere
agir à ſon égard. L'Hiſtoire rapporte
Nouſchirad, ſe voyant bleſſé & moura
ordonna que l'on rapportât ſon corps
Mere, & qu'on la priât de ſa part d
faire inhumer aux pieds des Serviteurs
Meſſie, qui avoient déja ſouffert la m
pour la Religion: ce qui fait bien
qu'il y avoit déja eu quelque perſécu
dans la Perſe. Mais ſi *Nouſchirvan* s'é
élevé contre les Chrétiens dans le t
qu'il les confondoit avec les Manichée
dont il avoit éprouvé la fureur; on
penſer que la revolte de ſon Fils, & la
duction dont il les accuſoit à ſon ég
n'aida pas à lui donner meilleure opi
d'une profeſſion qu'il jugeoit cap
d'inſpirer la revolte aux Peuples, & l'i
delité aux Enfans; ſans parler de la
vention où il étoit, que cette Relig
favoriſoit les imaginations dérèglées.
fut donc dans cette perſuaſion qu'il p
crivit cette nouvelle Secte par les Edit
plus ſéveres, la regardant comme une
piniere d'Enthouſiaſtes; & ordonna
particulier, qu'elle fût exterminée da
Province de l'Yemen, où il ſe tranſ
ta lui-même pour faire un plus gr
ef

effort contre ce qu'il y reſtoit d'Abyſſins.

Le Regne de ce Monarque fut en tout de 48 ans; & Mahomed nâquit, comme il le dit lui-même, dans le cours de la XLII. Ses ſucceſſeurs conſerverent la même autorité dans la Province de l'Yemen, & dans le reſte de l'Arabie. Mais ils ne purent s'aſſujettir les habitans des Deſerts, dont la liberté n'a jamais pu être contrainte que par l'eſtime & l'amour qu'ils ont pris quelquefois pour des Princes d'un mérite ſupérieur, tel qu'avoit été Nouſchirvan. De plus, ce qui ſervit beaucoup à maintenir l'autorité des Perſes dans cette nouvelle Province de leur Empire, fut qu'outre la reputation de leur grandeur, la ſituation de leur Capitale, (qui étoit bâtie ſur le Tigre aſſez près du lieu où Bagdad a été depuis édifiée) les mettoit à portée de veiller continuellement ſur tous les mouvemens qui s'y faiſoient. Auſſi étoient-ils obligez de le faire avec d'autant plus de vigilance & d'attention, qu'ils avoient plus d'interêt à empêcher que les Arabes ne priſſent des liaiſons avec les Romains, leurs ennemis éternels. Et ce fut encore une des raiſons de leur haine contre la Religion Chrétienne, parce qu'à la fa-

veur de ſon Culte, les Romains faiſoien
paſſer leurs ſentimens & leur préjugez che
tous les Peuples qui l'embraſſoient : deſo
te que les Loix anciennes & les Coutum
de chaque Pays n'étoient plus reſpecté
des nouveaux Chrétiens, qu'autant qu'e
les convenoient avec les conſtitutions d
Romains & avec leurs mœurs commune

Ce diſcours touchant la ſituation de
capitale de l'Empire des Perſes nous rap
pelle naturellement à celle d'une autre pa
tie de l'Arabie, qui a eu ſes Rois auſſ
bien que le Pays de l'Yemen. Je par
de l'*Irack* Arabique, c'eſt-à-dire de cet
partie du Deſert, qui confinant à l'em
bouchure de l'Euphrate, & dans lequ
ont été bâties les célebres Villes de *Kufa*
& de *Waſid*, ne ſe trouvoit pas à ſi
journées de diſtance de la Capitale d
Perſes, connue des Grecs ſous le nom d
Ctéſiphon. Mais l'inſtitution de la Ro
yauté eſt bien moins ancienne parmi l
Peuples vagabonds & toujours errans
qu'elle ne ſe trouve chez une Natio
telle que les Habitans de l'Yemen. Néa
moins, comme la reputation des homm
n'eſt ordinairement que l'effet des mo
vemens qu'ils ſe donnent, ou du déra

gement qu'ils cauſent dans le cours naturel des évenemens, il faut reconnoître que les Hiſtoires parlent beaucoup plus des Arabes de l'Irack que de ceux de l'Yemen, parce qu'en effet nous ne connoiſſons rien ſur ce ſujet que par les monumens qu'en ont laiſſé les derniers Romains, ou plutôt les Grecs du bas Empire; qui, à l'occaſion de leurs guerres avec les Perſes, ont connu les Arabes de ce Canton. Ce n'eſt pas que les vieux Empereurs, tels qu'Auguſte, les Céſars, leurs Enfans, Tibere & Néron par leurs Généraux, & particulierement Trajan lui-même, n'euſſent fait la guerre en ces mêmes quartiers: mais le Deſert qu'il faloit traverſer par la route du Midi, (depuis *Byrras* au Nord, ou depuis *Damas* au Midi, juſqu'à l'Euphrate, pendant 16 ou 14 journées de Caravane, & cela ſans trouver d'eau) les détermina à prendre une autre route, qui ſe trouve beaucoup plus au Nord, ou du moins à la faire par la Méſopotamie, ou en ſuivant le cours de l'Euphrate; comme avoit fait Alexandre le Grand, & comme le voulut faire depuis Julien l'Apoſtat, qui y périt.

De tous ces Empereurs il n'y eut que Tra-

Trajan qui ſe hazardât à affronter la rou
du Deſert, au moyen de quelques intel
gences qu'il avoit pratiquées avec un R
de ces Cantons. Mais pour la rendre pr
ticable aux Convois néceſſaires à la ſubſ
tance de ſon Armée, il y fit creuſer c
puits de diſtance en diſtance, & paver
chemin depuis Damas juſqu'à l'Euphr
te, au travers d'un pays où il ne ſe tro
ve qu'un ſable profond, ſans aucune pi
re. Monument éternel de la grandeur R
maine, & du courage d'un Prince digne
grand poſte qu'il occupoit; lequel traç
ſes Succeſſeurs le chemin d'une gloire i
mortelle, s'ils n'avoient négligé d'y par
nir.

Le premier Roi de cette Contrée (q
nous pourrions auſſi nommer *Chaldée*,
l'uſage des Arabes, ſes habitans, ne la d
terminoit plus exactement par le nom d'
rack) s'appelloit *Maleik*: mot qui ne
gnifie autre choſe que celui de ſa Digni
Il vivoit au tems des *Rois des Natio*
c'eſt-à-dire, ſuivant l'idée des Orientau
au tems des Succeſſeurs d'Alexandre
Grand. Ce Prince, comme l'on ſa
ayant conquis les vaſtes pays de la Pe
& de l'Inde, s'en retira preſque auſſi-t
po

pour ſe rapprocher de l'Europe, & laiſſa par-tout des Gouverneurs, qui ſe rendirent Souverains après ſa mort; & qui, n'étant preſque point déſignez par leurs noms particuliers, ſont connus par celui de *Rois étrangers*, ou de *Rois en multitude*.

On compte dix Succeſſeurs de ce *Malek* juſqu'à *Nooman*, ſurnommé *le Louche*; Prince fort illuſtre dans l'Hiſtoire des Perſes, & qui à cauſe de ſes grandes qualitez fut choiſi par *Jaſdegerd*, XIII. Roi des ſeconds Perſes, pour élever ſon fils *Baharamgur*, qui a été un des Héros de l'Orient. Et il le choiſit avec cette ſingularité, qu'il envoya ſon Fils dans l'*Irack*, ſans déplacer *Nooman*, le conjurant de le nourrir à la maniere des Arabes, ſans aucun ménagement pour les eſperances de ſa future élevation. *Nooman*, de ſon côté, répondit à cette confiance par ſes ſoins & par ſa dépenſe. Car il fit bâtir, pour la demeure de ſon Pupile, deux Châteaux merveilleux, dont les beautez ſont chantées par pluſieurs anciens Poëtes Arabes, auſſi-bien que le ſort de l'Architecte (*Secmamar*) qui les avoit conſtruits. Cette occupation n'empêcha pourtant pas *Nooman* de ſonger à quelque cho-

choſe de plus important pour lui-même. Il embraſſa en effet la Religion Chrétienne avec une ſi grande Foi, & témoigna tant d'attachement pour le Ciel, & tant de mépris pour les choſes de la Terre, qu'après avoir regné 30 ans avec une autorité égale à ſa reputation, il ſe retira dans la Paleſtine, & y mourut avec les Solitaires de la grande Laure, dont il avoit embraſſé la profeſſion.

Ce Prince eut quatre Succeſſeurs juſqu'à *Almondar*, qui fut dépoſſedé par *Cobad* Roi de Perſe, en haine de ſa réſiſtance à l'impoſture du Manichéen *Mardak*. Nouſchirvan le rétablit quand il eut ſuccedé à la Couronne de ſon Pere, & il fut comme lui, par le même principe, ennemi-juré des Chrétiens. Il étoit Fils de Mauviah Fille d'Ausf, célebre Reine des Arabes au tems des Empereurs Juſtin & Juſtinien. Elle étoit auſſi la plus belle perſonne de ſon ſiecle; ce que les Arabes ont exprimé par le ſurnom de *Mauoſſamain* qu'ils lui donnerent, & qui ſignifie la *fraiche roſée du Ciel*, pour exprimer quelque choſe de l'éclat & de la délicateſſe de ſon teint. *Almondar* eut encore quatre autres Succeſſeurs juſqu'à un autre *Noo-*

man

qui ſe fit auſſi Chrétien à l'occaion d'une action de généroſité qu'il vit ratiquer à un Arabe, lequel en donna gloire à ſa Religion. Ce Roi fit bâir beaucoup d'Egliſes dans les endroits moins fréquentez du Deſert, & mouut après un Regne de 22 ans, dans une uerre que Coſrou Paravis, Roi de Perſe, avoit entrepriſe pour le détrôner. Il at encore trois Succeſſeurs; mais il paoit qu'ils furent d'une autre famille, & ue ſes Enfans ne monterent pas, après mort, ſur le Trône de leur Pere. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la onquête que les Muſulmans firent de l'Irack, ſous le Regne du Calife Omar I. ngloutit les uns & les autres; juſques à e que ces Conquérans apporterent eux-mêmes en ce même Pays le ſiege de leur Empire & de leur vaſte Domination.

Il réſulte du détail précedent, quoique très abregé, que les Rois de l'Irack n'étoient ordinairement placez ſur le Trône, ou ne s'y conſervoient, qu'autant qu'ils étoient agréables ou utiles aux Monarques Perſans. Mais d'ailleurs, il peut ſervir à faire connoitre le progrès que le Chriſtianiſme avoit fait parmi les Arabes,

bes, au tems auquel Mahomed parut. Lequel progrès étoit tel, que l'on en peut bien conclure que quelques Princes, & quelques Particuliers de la Nation, l'ont embraſſé par conviction des véritez qu'il enſeigne ; mais non pas que le Peuple en ait fait une profeſſion commune & générale. Les Arabes ſe contenterent de s'en former une idée groſſiere, & peu favorable. En effet, prévenus pour les notions ſimples ; & ennemis déclarez de toute contradiction, réelle ou apparente ; & ne pouvant d'ailleurs comprendre les dogmes dont la Religion Chrétienne eſt embaraſſée, voyant que ces mêmes dogmes étoient conteſtez par differens Partis, ils les rejetterent comme des erreurs groſſieres. D'ailleurs, la perfection de la Morale Chrétienne, qui reſſerre l'uſage des plaiſirs, revolta ces Peuples ; qui croyent que la Nature les a plutôt établis pour ſon propre ſentiment, que pour l'avantage de ceux qui en jouïſſent. Avec de tels préjugez, il leur étoit impoſſible d'accorder la conceſſion gratuite d'une faculté bizarre, inquiete ; & qui met tout l'homme en mouvement, avec la défenſe de l'employer ſelon le goût

goût qui en eſt conſéquent. C'eſt ainſi que Mahomed a depuis combattu la Doctrine Chrétienne, & donné des principes qui, couvrant les principales difficultez enfermées dans ce précepte de Morale à l'égard des plaiſirs, concilient la puiſſance de la Nature avec la Loi.

Au ſurplus, comme les Rois de Perſe s'étoient avantageuſement ſervis du petit Royaume de l'Irack pour leur propre ſûreté, en s'en faiſant une barriere pour retenir les courſes des autres Arabes du Deſert, & les empêcher de pénetrer au-delà des deux Rivieres de l'Euphrate & du Tigre; de même les Rois de Syrie, & après eux les Romains, ne négligerent pas de ſe procurer des défenſives de la même eſpece. Ils employerent à cet uſage une petite Domination, échapée de celle de l'Irack, & qui avoit établi ſa réſidence dans un territoire nommé Gaſſwan: lequel, quoiqu'au milieu des Deſerts, abonde en eaux délicieuſes, en pâturages verds, & en palmiers portant d'excellentes dattes. De la même maniere il ſe trouve, au milieu de la plaine la plus aride de la Libye, deux endroits que la Nature a fertiliſez ſingulierement, par l'abondance des eaux

qu'elle y fait couler. Ces lieux, qui ne ſont pas fort éloignez de la frontiere de l'Egypte vers l'Occident, ſont ceux que les anciens Grecs appelloient *Oaſis*, d'un nom manifeſtement tiré de l'Arabe *Al Oah*, qu'ils portent encore aujourd'hui & qui ne ſignifie autre choſe, malgré l'idée attachée à ce mot *Oaſis*, qu'un Lieu de repos & de béatitude dans le Deſert, comme le nom de *Gaſſwan* en exprime proprement la graiſſe, ou l'abondance.

Les Hiſtoriens prétendent donc qu'une troupe d'Arabes, ſortis de l'Yemen il y a pluſieurs ſiecles à l'occaſion de quelques diſgraces arrivées à leur pays cherchant une habitation, trouverent cette Contrée de Gaſſwan déja poſſedée par une ancienne Tribu, dite *Salih*. Ils ajoutent, qu'ils en chaſſerent les habitans & qu'ils ſe choiſirent un Roi de la famille des Princes de l'Irack, qui étoient devenus leurs voiſins, & qui leur étoient déja reſpectables parce qu'ils tiroient leur origine en ligne directe de Jochtan & de ſon Frere, Tige commune des Princes de l'Yemen.

Le premier de ces Rois de Gaſſwan

portoit le nom de *Jafuah*, & il a eu XXXI. Succeſſeurs: le dernier deſquels, nommé *Jabalah*, s'étant d'abord ſoumis au Calife Omar dans le tems de la Conquête de la Syrie, ſe repentit depuis d'avoir embraſſé le Mahometiſme; & s'étant échapé des mains des Généraux du Calife, & de ſes propres Sujets, ſe ſauva à Conſtantinople, où il acheva ſa vie dans l'humiliation & dans la pénitence.

On remarque, que parmi ces Rois de Gaſſwan, le nom commun des Princes a été de celui de *Hareth*, ou *Al-hareth*; d'où il eſt viſible que les Grecs & les Romains ont pris leur dénomination générale d'Ἀρέτας qu'ils donnent à tous les Rois de ce Canton. Cependant, à parler exactement, il n'y en a eu que cinq de la Tige de Jafuah qui ayent été ainſi nommez; dont l'un vivoit au tems de S. Paul, & en celui de l'Empereur *Trajan*: mais en recompenſe ceux qui gouvernoient avant eux la Tribu de Salih, (qui, comme je l'ai déja remarqué, poſſedoit la Terre de Gaſſwan avant la conquête des Yemenides) ont preſque tous porté le nom d'Hareth. Au reſte, s'il étoit vrai que les Rois particuliers de l'Irack n'euſſent en tout duré que 622

ans & 8 mois, comme quelques Auteurs l'établiſſent, on ne pourroit pas ajouter foi à ceux qui donnent une bien plus longue durée à ceux de Gaſſwan: puiſque ceux-ci ſont dits ſortir de la même famille, poſterieurement aux premieres générations qui doivent avoir précedé le Regne de Jaſuah. Mais quant à la fin de l'une & de l'autre Domination, il eſt certain qu'elles ont été, toutes deux englouties par la Puiſſance Muſulmane, & ſous le même Regne du Calife Omar I.

OUTRE ces Rois, que l'on peut appeller modernes en comparaiſon de l'antiquité de ceux de l'Yemen, il eſt certain que l'Hégias a auſſi eu les ſiens, ſortis de la même ſouche par un Fils de Jochtan. On donne X. Succeſſeurs à ce premier Prince juſqu'à Modad, dont le Patriarche Iſmaël épouſa la Fille; & l'on ajoute, que les Tribus qui reconnoiſſoient ces Princes, ayant été chaſſées de l'Hégias par la poſterité du même Iſmaël, elles ſe retirerent dans un Canton ſur le bord de la Mer, nommé *Johaina*, où les fréquentes inondations du terrein, qui eſt

fort

fort bas, ont cauſé dans la ſuite leur totale deſtruction.

Les Rois Kandes tiroient auſſi leur origine de la même famille de *Jerah*, Fils de Jochtan: mais on ne les connoit que par les derniers évenemens de leur Hiſtoire, parce que Nouſchirvan, après le rétabliſſement d'Almondar Roi de l'Irack, permit à celui-ci de ſe venger à ſa diſcretion du Roi des Kandes, qui avoit contribué à ſon oppreſſion. En conſéquence de cette permiſſion, Almondar porta la guerre dans le pays des Kandes, qui étoit ſitué en quelque partie de l'Yemen, & il détruiſit auſſi-bien la mémoire de ces Peuples, que leur Domination. De ſorte qu'il n'en reſte ni monument ni ſouvenir, ſi ce n'eſt de la perſonne d'un Poëte célebre, nommé *Amruleas*; lequel ne trouvant néanmoins aucune ſubſiſtance ni protection dans l'Arabie, au tems des premiers Mahometans, fut obligé de paſſer à la Cour de l'Empereur Grec, qui lui donna retraite dans la Ville d'Ancyre, où il eſt mort Chrétien, & ſans poſterité.

C'est-là en abregé ce qui eſt venu

juſqu'à nous, par les ſoins & les re
ches du célebre POCOK, Prof
pour l'Arabe en l'Univerſité d'Ox
touchant les Familles Royales qui or
reconnues en Arabie avant la vocati
Mahomed. Mais outre cela, les A
ſont ſouvent mention de certains G
hommes qui ont tenu le rang de R
de Princes parmi les Arabes; de
toutefois on ne ſauroit fixer la Domi
que d'une maniere incertaine par ra
au Canton où ils l'ont exercée, no
que par rapport au tems auquel il
vêcu. On les pourroit comparer av
ſez de vraiſemblance avec les Juges
raël, dont la vertu, & les actions
rieuſes & utiles à leur Patrie, ſont
rapportées, que les circonſtances d
naiſſance ou du tems de leur Gou
ment.

TELS ont été 1°. *Dahak* le *f*
dont les Grecs ont changé le nom e
lui de Dejoces, & l'ont cru un R
Médie. Il eſt fort renommé dans
l'Orient; tant pour s'être formé un
vaſte Monarchie, quoique né dans l
ſert, d'une Famille obſcure, ou
inconnue; que pour avoir chaſſé les

tes qui avoient fait une eſpece de conquête de l'Aſie ſuperieure, & qui avoient déja regné 28 ans. Mais, ſoit que ſa cruauté l'eût rendu odieux en ſa perſonne, & en celles de ſa poſterité; ſoit que la diviſion de ſes Etats, (qui a donné naiſſance à pluſieurs Monarchies particulieres dans la Chaldée, la Syrie, la Perſe, la Médie, &c.) ou toute autre raiſon, ayent obſcurci la gloire de ſes exploits, il eſt certain qu'il nous eſt plus connu par les Livres des Grecs, que par les Auteurs Arabes, qui ne ſe ſont point crus honorez d'un tel compatriote. 2°. *Amru*, fils de *Lah*, de la race des Rois de l'Yemen, lequel a commandé dans l'Hégias; qui le premier a ſouillé la ſainte Maiſon de la Mecque, en y plaçant les Idoles de *Habal*, *Aſaph*, & *Nayel*, que Mahomed eut tant de peine à détruire. 3°. *Zohair*, Fils de *Habal*, Devin, ou Aſtrologue célebre, & peut-être Chrétien, ſi l'on en peut juger par ce qui ſe paſſa entre lui & *Abrahah* l'Ethiopien, à qui il conſeilla d'élever un Temple nouveau dans la Ville de Sanaa, & d'y établir un aſyle pareil à celui de la Mecque. 4°. *Colaib*,

ou *Vayel Colrib*, dont la fierté & l'arrogance ont paſſé en proverbe chez les Arabes. 5°. *Kais* fils de *Zohair*, dont les chevaux *Dehet* & *Gabra* ſont en reputation d'avoir été les plus beaux que l'Arabie ait jamais portez. Il ſe fit Chrétien ſur la fin de ſes jours, & mourut Solitaire ſur le Mont Sinaï. 6°. A ces Hommes illuſtres il faut encore joindre la célebre *Mauviah*, Reine des Arabes de l'Irack, auſſi ſinguliere par ſon eſprit & ſes intrigues, que par ſa rare beauté. Il y a lieu de croire qu'elle étoit Chrétienne, mais de la Secte Jacobite, condamnée par les Grecs & les Romains; d'où elle prit occaſion d'engager les Perſes à faire la guerre contre l'Empereur Juſtinien.

MAIS en voilà ſuffiſamment ſur cette matiere pour pouvoir ſe former une idée de l'état politique des Arabes, & de la ſituation où ils ſe trouvoient à l'égard des Perſes & des Ethiopiens, leurs voiſins les plus redoutables. Car pour les Romains, l'Hiſtoire nous fait aſſez connoître, que, ſoit qu'ils euſſent penſé que leur Pays étoit impénetrable, ſoit qu'ils redoutaſſent leur maniere de combattre, ils

ils n'ont jamais porté leurs armes au-delà des Deſerts voiſins de la Syrie & de la Paleſtine.

Il ne faut pas toutefois terminer cet article de l'Hiſtoire Arabe, ſans dire quelque choſe du Royaume de Palmyre, & de la célebre *Zenobie* qui y a regné avec tant de gloire, après ou conjointement avec ſon Mari *Odenath*. *Tadmor*, dont le nom eſt traduit en Grec par celui de *Palmyre*, eſt un de ces Cantons heureux qui ſe rencontrent dans les Deſerts, & dans leſquels il a plu à la Nature de faire couler des eaux, qu'elle refuſe au reſte du pays. Leur effet eſt toujours de fertiliſer le terrein; qui étant rempli de ſels, n'a beſoin que d'être amolli par quelque humidité qui fourniſſe la nourriture des plantes. Les ſels attirent naturellement cette humidité dans les autres Pays du monde, parce que le terrein fournit des vapeurs qui ſont déterminées à ſe répandre dans un endroit plutôt que dans un autre, à proportion des engrais, c'eſt à dire, des ſels dont on couvre ſa ſuperficie. C'eſt-là tout l'art des Laboureurs: préparer la terre par une culture qui la rende facile à être pénetrée; & lui donner des ſels qui

puiſſent attirer l'humidité temperée qui nourrit les moiſſons : non pas en ſurchargeant, ou noyant la Nature ; mais en lui diſtribuant un aliment proportionné & converſible en la ſubſtance de la ſemence qui a été confiée à la terre.

MAIS dans les Deſerts, les eaux coulent toujours trop profondément ſous terre : & la ſuperficie n'étant qu'un terrein leger, que la continuité des ſiecles & de la chaleur a convertie en ſables arides; ſi ces mêmes eaux ne ſe trouvent élevées par une conformation bien rare de l'interieur de la terre, il arrive néceſſairement ou que l'air ne ſe charge d'aucune vapeur ou que s'il en éleve quelques-unes à force de chaleur, ce ne ſont que des ſoufphres, ou des ſels volatils, cauſtiques & brulans, qui ravagent plutôt les moiſſons qu'ils ne les nourriſſent. C'eſt auſſi ce qu'on expérimente ordinairement dans ce Pays; où l'on ne ſe garantit du vent brulant qui y ſouffle pendant l'Eté, ou dans les commencemens de l'Automne, qu'en ſe couchant à platte terre pour les laiſſer paſſer. Mais ces vents ne durent jamais longtemps, parce que la peſanteur des ſels les obligeant à raſer la terre, ou à s'abat-

tre tout-à-fait, l'air s'en trouve bien-tôt dégagé. Au contraire, les poſitions où l'eau interieure eſt plus élevée vers la ſuperficie de la terre, fourniſſant néceſſairement des vapeurs humides & abondantes, (qui donnent aux plantes convenables à ces mêmes lieux, toute l'humeur dont elles ont beſoin pour ſe nourrir & ſe fortifier,) les pluyes y ſont toujours fréquentes, parce qu'il n'y a que le froid qui puiſſe aſſez ſubtiliſer les vapeurs pour les rendre plus rares & plus capables d'être ſoutenues dans l'étendue de l'air. La chaleur, au contraire, n'a gueres qu'une voye uniforme d'agir ſur la terre, qui trouve ſon contraire à peu de diſtance dans la moyenne région, où le froid raſſemble ce que la force du Soleil avoit diſſipé. C'eſt la raiſon pour laquelle il couroit un Proverbe chez les Grecs qui s'étoient établis ſur la Côte de Cyrene en Afrique, & qui avoient peuplé la Pentapole, *que le Ciel y étoit percé*: les pluyes ſi rares dans la Libye étant ſi fréquentes en ce Canton, que leur Philoſophie, très bornée par rapport à la Phyſique, n'en pouvoit pénetrer la cauſe.

TEL

TEL ſe trouve donc, ou plutôt ſe trouvoit autrefois, le territoire célebre de Tadmor. On veut aujourd'hui que le Roi Salomon ſoit le Fondateur du ſuperbe édifice qui s'y voit, parce qu'il eſt dit dans l'Ecriture, qu'il édifia une Maiſon ſomptueuſe dans le Deſert; & que l'on ſuppoſe d'ailleurs que David avoit étendu le Royaume des Juifs juſqu'à l'Euphrate. Cependant, il eſt viſible que la conſtruction de cette Place peut être l'ouvrage d'un Roi tout different de Salomon, indépendamment des deux faits rapportez dans les Saints Livres. Et véritablement, les caracteres qui ont été tirez des ruïnes de Palmyre, ſont, ou Grecs, ou purs Syriaques. Les Médailles qui y ont été trouvées n'attribuent rien aux Juifs, qui puiſſe faire préſumer qu'ils ayent jamais eu aucune autorité dans ce Lieu. Ainſi ce n'eſt que par convenance, ou bienſéance, que dans l'idée que nous avons du Fils de David comme du Prince le plus riche qui ait regné, nous lui rapportons la conſtruction d'un édifice dont la ſomptuoſité ſurpaſſoit tous les ouvrages des Grecs & des Romains. On va même plus loin, & l'on préten-

prou

prouver que nul autre Prince de l'Orient n'a pu conſtruire un bâtiment ſi ſuperbe; parce que le ſéjour des Rois de Perſe étoit trop éloigné du Royaume de Palmyre; & parce que les Rois de Syrie ont regné avec trop de troubles domeſtiques & de guerres étrangeres, pour avoir pu entreprendre un ouvrage dont les ruïnes mêmes étonnent les ſpectateurs.

MAIS on répond à cela : Que l'Architecture de Palmyre n'a aucun rapport avec celle qui étoit en uſage chez les Juifs, au tems de Salomon : Que l'Ecriture même porte témoignage qu'il avoit employé beaucoup de bois à la conſtruction de ſes maiſons ; & que les ruïnes de Palmyre ne conſiſtent au contraire qu'en un amas immenſe de pierres, de colomnes de marbre, d'entablemens, & de plateformes : Que l'on y diſtingue poſitivement, non ſeulement les ruïnes d'un vaſte Palais, mais celles de deux Temples qui ne ſauroient être l'ouvrage de Salomon, lequel ne connoiſſoit ni ne pouvoit admettre que celui de Jeruſalem : Que les Rois de Syrie ont été très puiſſans, très riches, & que tous n'ont pas été également agitez de troubles & de guerres ; mais que quand

quand cela ſeroit vrai, rien n'empêcheroit que quelqu'un de ces Rois n'eût ordonné ce travail, qui s'eſt augmenté & perfectionné dans la ſuite, tant par l'autorité & la dépendance d'autres Princes, que par le concours des Peuples qui y ont à la fin formé une petite Republique: Qu'elle s'eſt longtemps maintenue à la faveur des Deſerts qui l'environnoient, & qui la mettoient à couvert des incurſions des Perſes: Enfin, qu'*Odenath*, le Chef de cette Republique, ſe rendit ſi capable d'une adminiſtration plus étendue, que Gallien l'aſſocia à l'Empire Romain, & lui ceda le Gouvernement de l'Orient: Que ſon Fils & ſa Veuve ont ſoutenu quelque temps cette haute fortune, juſques à ce que s'étant brouillez avec Aurelien, & s'étant même emparez de l'Egypte, elle ſe perdit par le ſort d'une bataille, & parut à Rome dans un Triomphe à la ſuite du Vainqueur. C'eſt-là ce que l'on connoit de plus véritable touchant cette célebre Ville de la Syrie. Les Arabes paroiſſent avoir peu de part à ce que nous en rapportons: cependant elle fait tellement partie de l'étendu Pays qui leur eſt propre, qu

ce qui la concerne ſeroit inexcuſable. Mais il faut ajouter à ce qui en a été dit, qu'il ſemble que la Langue de Palmyre n'étoit point l'Arabe, & qu'on doit plutôt la prendre pour quelque Dialecte particulier du Syriaque, de l'Arménien, ou de quelque autre Langue uſitée dans ce voiſinage. Peut-être étoit-ce un mêlange de toutes les trois, & ſurtout du Grec, comme le témoignent les Inſcriptions qui ſont parvenues juſques à nous; qui font préſumer que cette Ville reçut une Colonie Grecque dès le tems d'Alexandre, comme la plupart de Villes du même pays.

Mais ſi j'ai penſé qu'il ſeroit utile de donner au Lecteur quelque inſtruction touchant le Pays & l'Hiſtoire particuliere des Arabes; il ne ſera ſans doute pas moins convenable d'achever de lui faire connoitre l'état de la Religion parmi ces Peuples. On pourra juger par-là des fondemens ſur leſquels Mahomed a établi un ſyſtème de Religion, non ſeulement propre aux lumieres de ſes Compatriotes, convenable à leurs ſentimens & aux mœurs dominantes du Pays; mais encore tellement proportion-

né

né aux idées communes du Genre-humain, qu'il a entrainé plus de la moitié des hommes dans ſes opinions, en moins de XL. années : de ſorte qu'il ſemble qu'il ſuffiſoit d'en faire entendre la Doctrine, pour ſoumettre les eſprits.

Il eſt auſſi néceſſaire de faire attention au choix des moyens employez par ce nouveau Légiſlateur, pour enyvrer les hommes du même enthouſiaſme qui agiſſoit en lui : moyens qui paroiſſent ſe rapporter à une parfaite connoiſſance du caractere de ceux ſur leſquels il s'eſt repoſé pour exécuter un ſi grand ouvrage ſous ſa conduite, ou pour le perpétuer après ſa mort ; mais qui regardent plus particulierement le don de perſuaſion qui étoit en lui : par lequel il eſt venu à bout, non pas d'amener des hommes groſſiers à une Doctrine myſterieuſe, inexplicable, & néanmoins propre à toucher l'imagination ; mais les plus ſublimes Héros de leur ſiecle, en valeur, en généroſité, en moderation, en ſageſſe; (Héros d'eſprit & d'intelligence, auſſi-bien que de ſentitimens :) & de les convaincre de la maniere du monde la plus ſeche

& la

contraire à l'amour-propre, en leur imposant la nécessité de croire tout ce qu'il lui plaisoit de leur annoncer, sans être d'ailleurs secondé par aucun Miracle, ni Prestige, ni Don mis au rang des surnaturels. J'avoue qu'il est difficile de penser sans étonnement à un tel pouvoir de l'Eloquence humaine, se présentant d'ailleurs sans adoucissement, & même avec une hauteur si offensante, qu'il défioit les Hommes & les Anges de rien composer d'égal à ce qu'il donnoit au Public.

MAIS pour venir au fait, disons qu'il y a beaucoup d'apparence que les Arabes ont longtems conservé, ou plutôt qu'ils n'ont jamais perdu l'idée d'un DIEU suprême, Créateur de l'Univers. Il est difficile de prouver qu'ils tenoient cette tradition des premiers Patriarches : mais il est certain que Mahomed en a trouvé la notion répandue, & la croyance reçue parmi ses compatriotes, avec des differences de plus ou de moins de clarté dans cette idée, selon les lieux, & selon les caracteres de certaines Tribus. Il n'est pas douteux non plus, que ce qu'il y avoit de Juifs & de Chrétiens parmi les Arabes, ne reconnûssent cette vérité :

mais il eſt auſſi très certain que les Idolâtres mêmes ne la rejettoient pas. Leur erreur ne conſiſtoit pas dans la négation d'une Divinité ſuperieure ; mais, ſelon Mahomed lui-même, dans le mêlange qu'ils faiſoient de ſon pouvoir avec celui des Idoles, ou des Divinitez inférieures qu'elles repréſentoient. Mêlange qu'il proſcrit ſous le nom d'*aſſociation* ; parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'un Etre infini en nature & en puiſſance ait beſoin du concours de quelque autre volonté, ou de quelque autre puiſſance, pour produire un effet. Mais ce reproche d'aſſociation, & l'épithete conſéquente d'Aſſociateurs, ne ſe borne pas aux ſeuls Idolâtres. Mahomed l'applique pareillement aux Chrétiens, dont il condamne la Doctrine, principalement parce qu'ils admettent une génération dans la Divinité : génération qu'il dit être manifeſtement inutile, ſi elle ne produit qu'un même DIEU ; & manifeſtement contradictoire, ſi elle en produit un autre qu'il ſoit néceſſaire d'aſſocier au premier.

ON voit bien, à cette occaſion, que Mahomed n'a connu que l'écorce de notre

tre Doctrine, ou qu'il a été dégouté de l'approfondir, à raiſon des diſputes qui regnoient, alors préciſément, ſur la Génération du VERBE, & ſur les circonſtances de ſon Incarnation. Mais s'il n'a fait qu'effleurer la Doctrine Chrétienne, on peut dire qu'il a beaucoup mieux entendu celle du Paganiſme que nos anciens Docteurs : parce qu'il y a peu d'apparence que l'Idolatrie ait jamais banni l'idée d'une Divinité ſuperieure, pour mettre ſimplement à ſa place les fictions de quelque imagination touchée de crainte ou d'eſperance. Il y a bien plus d'apparence à croire qu'elle s'eſt toujours contentée de lui aſſocier dans le Culte, d'autres objets formez par les paſſions. C'eſt peut-être pourquoi S. Paul a dit expreſſément, *qu'il faloit adorer le Dieu des Grecs, mais non pas le ſervir à leur maniere.*

JE reviens volontiers à la louange de la ſolitude des Arabes, laquelle, ne leur permettant pas de connoître tous les déréglemens de l'imagination des autres Peuples, les a exemptez de prendre part & à leurs crimes, & au plus grand nombre de leurs ſuperſtitions. Elle a

conſervé chez eux plus longtems, & avec moins de mêlange, le ſentiment naturel de la véritable Divinité ; & ſi nous portons la réflexion juſques à examiner le principe des erreurs où ils ſont tombez ſur cette matiere, nous les trouverons plus excuſables que tous les autres.

En effet, outre l'extrême difficulté qui ſe trouve à conſerver l'idée d'une Divinité purement intellectuelle, & dont les ſens ne rendent aucun témoignage ; nous élevons ſi naturellement nos yeux vers le Ciel toutes les fois que nous penſons à Dieu, ou que nous implorons ſa puiſſance, que malgré la conviction où nous ſommes que ſon infinité le rend préſent par-tout, notre imagination ſe porte à regarder le Ciel comme ſon ſéjour particulier. De cette premiere idée nous paſſons bien-tôt à une ſeconde, qui eſt de reconnoitre la beauté de cette demeure, d'admirer la lumiere & la chaleur qui en ſortent pour animer la Nature. L'on paſſe de-là à la conſideration des Aſtres qui y brillent : on en obſerve les differentes circonſtances ; la régularité de leurs mouvemens & de leurs cours, accompagnée de certaines ſingularitez

ritez meſurées, qui ont été priſes en ces anciens temps pour les actes d'une volonté particuliere : ce qui a donné au plus grand nombre l'occaſion de penſer que les Aſtres étoient animez, ou du moins conduits par des Intelligences. A cette premiere notion s'eſt jointe l'expérience de leurs effets. On a jugé qu'ils ont un pouvoir réel, & une direction particuliere ; tant ſur les évenemens qui ſe rapportent à la temperature de l'air, comme la fertilité des années, la règle conſtante & néanmoins variée des quatre Saiſons, la production de certains Inſectes, & conſéquemment des maladies populaires, ſoit des hommes ſoit des animaux ; que ſur ceux qui ſont déterminez par une certaine fatalité qui ſemble gouverner le Monde & tout ce qu'il comprend, Rois, Monarques, Particuliers : leſquels croyent tous vouloir, & faire librement ce qu'ils exécutent, quoiqu'ils y ſoient néceſſitez par une cauſe qui dépend des premiers mouvemens de la Nature, deſquels les derniers ſont auſſi conſéquens que le peuvent être les premiers.

La réunion de ces divers ſentimens, conçus ſur le ſujet du Ciel & des Aſtres

qui le rempliſſent, n'a pas manqué de produire dans l'eſprit de ces premiers hommes, encore mal inſtruits des véritez mathématiques, un Culte religieux vers le Ciel, & pour les Aſtres ſi voiſins de la gloire du TRES-HAUT : lequel Culte ils ont également pratiqué, ou par le motif de l'eſperance de quelque bien, ou par celui de la crainte de quelque mal. Ce Culte eſt même ſi ancien, que l'on n'en a jamais découvert l'Auteur : de ſorte que toute l'Antiquité s'en trouva prévenue, avant que d'avoir réfléchi ſur cette innovation. Cependant, nous trouvons dans l'Ecriture, que DIEU en condamna l'uſage par ſes Prophetes, auſſitôt qu'il lui plut de donner aux hommes une Règle de conduite plus étroite que la Loi naturelle, & qu'il fixa le véritable & ſeul objet de leur Adoration, qui ne pouvoit être que lui-même. Moïſe défendit poſitivement le Culte de la *Milice du Ciel*, duquel on voit que véritablement les Cananéens & diverſes autres Nations avoient tiré d'abominables conſéquences : juſques-là qu'ils en avoient pris la coutume d'immoler leurs Enfans aux Dieux impitoyables, Maloch & Rem-

phan ; qui n'étoient autres que les Etoiles de Mars & de Saturne, honorées dans des Simulacres ou des Types, c'eſt à dire des Aiguilles de pierre conſacrées à leur honneur. Cette défenſe eut ſon effet à l'égard des Hébreux, durant quelques années : mais l'exemple des Peuples voiſins les fit bien-tôt retomber dans cette même Idolatrie, & il ne falut pas moins que des châtimens formidables, & réitérez à proportion de leurs rechûtes, pour les engager à y renoncer.

Les Arabes, de leur côté, moins expoſez que les Juifs à ces ſortes de châtimens, que l'on peut dire avoir plutôt été politiques & nationaux, que religieux, parce qu'ils s'appliquoient moins aux péchez des particuliers & au redreſſement de leur conſcience, qu'à la deſtruction de la Republique, laquelle ne ſe relevoit de ſes chûtes qu'en embraſſant avec un zèle nouveau les Obſervations Légales : les Arabes, dis-je, plus tranquilles dans leurs Deſerts, goûterent trop le mêlange d'un Culte matériel & objectif, avec une Religion purement intellectuelle. Leurs Défenſeurs ont beau dire que l'imagination des hommes eſt incapable de s'arrêter

par elle-même, & ſans un objet matériel qui la détermine : ils ſont véritablement coupables de s'être repoſez ſur une confiance certaine ; parce que, quand les Aſtres ſeroient les cauſes réelles de tous les effets qu'on leur attribue ils ne peuvent être regardez que comme des cauſes machinales, ſubordonnées à la volonté de celui qui leur a donné le premier mouvement, dont tous les autres paroiſſent être les ſuites & les conſéquences.

C'EST donc avec une juſte raiſon que Mahomed, à l'exemple de tous les autres Prophetes, a condamné le Culte des Etoiles ; non pas comme une prévarication conſommée, relative à la corruption de la volonté, mais comme un abus dans la notion & dans l'idée commune : puiſque l'ordre des choſes naturelles n'eſt autre choſe que l'exécution de la volonté du TOUT-PUISSANT : volonté qui n'eſt ni muable, ni occaſionelle, mais déterminée par un Décret éternel, auquel le mouvement des premiers moteurs eſt auſſi ſoumis que le dernier mouvement des choſes mûes. C'eſt l'un des argumens que Mahomed employe pour con-

confondre toute idée d'aſſociation, de concours de pouvoir, & de vertu étrangere dans la notion que l'on doit avoir d'un Etre ſuppoſé infini, & ſouverainement parfait.

Les anciens Sabéens, ou Sabiens, comme les Arabes les nomment encore aujourd'hui, ſont ceux qui pratiquoient ce Culte des Etoiles, qui ſe répandit non ſeulement dans le Deſert, où l'obſervation de leurs mouvemens ſe pouvoit faire avec plus de facilité, mais encore dans les Montagnes de l'Yemen. Cependant, comme il n'eſt point d'opinion humaine qui demeure longtems dans la ſimplicité où elle a été conçue; au-lieu de la Milice entiere du Ciel, qui étoit l'objet du premier Culte, il n'y eut point de Pays particulier, point de Tribu, & peut-être point de Famille en Arabie, qui, dans le grand nombre des Etoiles fixes ou dans les Planetes, n'en choiſit quelqu'une pour en faire l'objet de ſon Culte: la regardant comme une Protectrice ſpéciale, de laquelle on pouvoit eſperer du ſecours dans les entrepriſes, & un remede conſolant dans les diſgraces.

On rapporte, que parmi les Tribus

Arabes, qui s'étoient fait ces Dieux particuliers, celle d'*Hamyar* adoroit le Soleil ; celle de *Canaanah*, la Lune ; celle de *Miſſam*, l'œil du Taureau, dit en Langue du Pays, *Aldebaran ;* celle d'*Ocham* & *Jedam*, la Planete que nous nommons Jupiter ; celle de *Tai*, l'Etoile dite Caſſiope ; celle de *Kais*, le grand Chien, dit Sirius ; vraiſemblablement en conformité des obſervations faites en Egypte : celle d'*Aſad* adoroit la Planete Mercure, ſi difficile à découvrir aux obſervations vulgaires : & la Tribu de *Takif*, celle de Venus, communément dite l'Etoile du Berger ; & ainſi des autres, qu'il ſeroit trop long & très inutile de rapporter.

De dire après cela, juſqu'à quel point s'étendoit la foi ou la confiance que les Arabes mettoient en ces Etoiles, c'eſt ce qui paroit tout-à-fait impoſſible. Mais ſi l'on en peut juger par la condeſcendance que Mahomed eut pour eux, il paroitra qu'il ne les ſoupçonna point d'une Idolatrie complete, & qu'il les regarda plutôt comme les plus ſimplement abuſez d'entre ceux qu'il a nommez *Aſſociateurs* ; c'eſt-à-dire, comme les plus diſpoſez à re-

revenir de leurs erreurs : non que la Doctrine des Juifs n'approchât davantage de la ſienne, mais parce que les préjugez de ceux-ci lui parurent plus difficiles à ſurmonter, étant perſonels à leur Race, & à leur nom. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle la premiere tolerance qu'il accorda fut expédiée en faveur des Sabiens ; la ſeconde pour les Juifs ; & la troiſieme pour les Chrétiens. Mais il éprouva dans la ſuite, que la Doctrine de ces derniers, quoique plus éloignée de la ſienne, ne produiſoit pas d'ordinaire une opiniâtreté ſi inflexible : parce qu'on pouvoit entreprendre de les changer par voye de raiſonnement ; outre que leurs diviſions inteſtines lui firent eſperer qu'ils ſe détruiroient d'eux-mêmes.

Les Mages Perſans n'étoient pas ſans prétextes pour affoiblir l'idée de l'Idolatrie dont Mahomd les crut coupables. Ils adoroient la lumiere naturelle des Eſprits dans ſa plus vive image, qui eſt le Soleil ; & ſous le ſymbole le plus convenable, qui eſt le Feu matériel : qu'ils entretenoient avec les matieres les plus pures. D'ailleurs, l'innocence de leur vie, la ſimplicité de leurs mœurs auroient dû leur ren-

rendre favorable ce nouveau Doc
Mais ils avoient auſſi contre eux l'a
préjugé, par lequel les Orienteaux
tendent qu'Abraham, à leur occaſ
ait été prêt de périr dans les flâmes,
tôt que d'embraſſer leur Culte. A c
ſi l'on joint la ſuperſtition plus que
bare de leurs ſepultures; & cette pra
incroyable à toute Nation policée,
permet chez eux aux parens de ſe ſer
leurs propres Enfans pour en enge
d'autres, il paroitra que le Prophet
légitimement fondé à condamner leu
ligion, & que l'accuſation d'Idolat
fut un prétexte d'autant plus favora
ſes deſſeins, qu'il étoit moins ſujet à
contredit.

MAIS les Sabiens trouverent e
une raiſon ſpécieuſe pour ſe concil
bienveillance de Mahomed : il v
bien les croire dépoſitaires des I
des plus anciens Prophetes, tels q
dam, Seth & Enoch; leſquels Livi
ſe vantent encore aujourd'hui de p
der. Il y a toutefois peu d'appa
que ces deux Patriarches ayent écrit
moins que l'on ne ſuppoſe qu'ils
voulu avertir leurs deſcendans des

tres communs dont la Nature entiere étoit menacée ; tels que le Déluge, qui n'étoit pas fort éloigné, & l'Incendie qui doit finir la durée de la Terre. Monumens que l'Hiſtorien Joſephe dit avoir été gravez ſur des colomnes, pour l'inſtruction de tous les ſiecles ; mais qui, avant été détruits par le tems, peuvent avoir été recueillis par les premiers hommes, & perpétuez par leurs Ecrits. Or ſur cette ſuppoſition, rien n'empêche que les Sabiens ne s'en trouvaſſent les dépoſitaires du temps de Mahomed, d'autant plus que l'Hiſtoire nous repréſente cette Nation comme très curieuſe & très attentive. A l'égard du Livre d'Enoch, que les Arabes nomment *Idrif*, S. Jude lui a rendu témoignage dans ſon Epitre canonique, où il en cite un paſſage.

ENFIN, un Interprete de l'Alcoran, voulant pleinement juſtifier la tolerance que Mahomed accorda aux Sabiens, ne craint point de dire que toute la difference qui ſe trouve entre la Foi Muſulmane & le Culte Sabien, ne conſiſte que dans une erreur de fait, d'autant plus excuſable, qu'elle eſt incompatible avec l'orgueil

gueil & la vanité ſi naturelle aux hommes.
„ Ils croyent, *dit-il*, avoir beſoin de
„ Intelligences moyennes pour s'élever
„ juſqu'à Dieu, & pour trouver accès
„ devant ſon Trône : au-lieu que la vé-
„ rité découvre qu'il y a une telle liaiſon
„ du Créateur à ſon ouvrage, que le néant
„ & l'humilité de l'un attire néceſſaire-
„ ment la miſericorde de l'autre : laquelle
„ diſtribue des lumieres & des graces, à
„ proportion de la Foi & de la bonne vo-
„ lonté, *c'eſt à dire, du goût pour la vé-*
„ *rité*, qu'il rencontre dans les ames libres
„ ou pour le choix du bien, ou pour ce-
„ lui du mal.

VENONS maintenant aux Uſages communs des Arabes, ſur leſquels il ſemble que Mahomed a dreſſé la pratique extérieure de ſa Religion : Uſages que l'habitude a pu naturellement lui rendre préferables à ceux des autres Peuples, ou que le peu de commerce que la ſituation de ſon Pays lui avoit permis d'avoir au dehors, lui a peut-être fait imaginer être généraux chez tous les hommes. Telle eſt la Circonciſion, dont il ſemble que les Livres ſaints attribuent la même pratique à Abraham, comme

me d'un commandement à lui fait de la part de Dieu, dans une Viſion particuliere. Mais tous les Interpretes qui ont examiné cette matiere conviennent ſans difficulté, que cet Uſage n'a point été particulier à ce Patriarche, ni à ſa lignée; puiſqu'il a généralement été pratiqué par les Orientaux, & encore avant eux par les Egyptiens: qui l'ont regardé comme une précaution néceſſaire dans les pays chauds pour prévenir certains accidens de maladie, d'incommodité, ou de mal-propreté, auxquels la Circonciſion donne un remede efficace. Philon le Juif, ſi zèlé pour ſa Religion & pour la gloire de la Nation Juive, dont l'élection de Dieu eſt le titre principal, n'en a point donné d'autre raiſon. Il eſt vrai que les Grecs, après la conquête de l'Aſie ſous Alexandre, ayant reconnu que ces Nations avoient fait un précepte de Religion d'une ſimple précaution de Medecine, traiterent cet Uſage de puérilité & de ſuperſtition: d'où ſe forma bien-tôt, (parce qu'ils etoient les maitres de la fortune & des biens,) une eſpece de honte pour la Circonciſion, qui fut augmentée par la hai-

haine univerſelle que l'on portoit aux Juifs, comme à une Nation incommunicable & remplie de préjugez odieux. Les Romains ſuccederent aux Grecs, & agirent ſuivant le même principe. Cependant, quelque longue qu'ait été la durée de leur Domination, on ne voit point que les Peuples de l'Aſie, & particulierement les Arabes, ayent renoncé à cet uſage, établi chez eux, ou comme un précepte de Religion, ou ſimplement comme utile à la conſervation de la ſanté. De plus Mahomed, ſorti directement de la filiation d'Abraham, ne pouvoit manquer d'avoir un attachement particulier pour un uſage auquel le Patriarche s'étoit ſoumis dans un âge avancé, & après toute réflexion faite à la douleur que cette operation lui pourroit cauſer. Cette conſideration l'auroit déterminé toute ſeule à regarder la Circonciſion comme un acte religieux, quand elle n'auroit pas été pratiquée par la Nation Arabe toute entiere; à laquelle il auroit ſans doute fait violence, s'il l'avoit obligée d'y renoncer. Il ne faut donc pas s'étonner ſi, dans de ſemblables circonſtances, il s'eſt dé-

déterminé à en préſcrire l'obſervation à tous ceux qui embraſſeroient ſa Doctrine.

La défenſe de manger des Viandes immondes n'eſt pas un article moins fondé que la Circonciſion. L'on conçoit aſſez que les Cochons ne peuvent jamais être bien nourris dans un Pays où les recoltes ſont très petites, & ne fourniſſent qu'à peine à la ſubſiſtance des habitans. D'ailleurs, les Bois ſont ſi rares en Arabie, auſſi-bien que les racines qui ſe nourriſſent ſous terre, & les pâturages qui en couvrent la ſuperficie, que l'on peut comprendre qu'il ne ſe trouve dans cette Contrée aucune eſpece de nourriture propre à ces animaux. D'où l'on doit conclure, que s'il y en a quelqu'un, il doit être extrêmement mal nourri; & par conſéquent, que loin que la chair en ſoit délicate ou voluptueuſe, où qu'elle puiſſe ſervir à aſſaiſonner les autres viandes, elle doit être très méchante au goût, & très nuiſible à la ſanté: raiſon plus que ſuffiſante pour autoriſer une Coutume, ſuperſtitieuſe quant à la maniere de la concevoir, mais naturelle & juſte dans ſa pratique, puiſqu'elle eſt

fondée ſur le goût, & ſur les in
niens de la ſanté de tout un Peuple
perſonne n'ignore encore, qu'outre
poſition prochaine que ces anima
à la ladrerie, qui peut augmenter
venir effective par le défaut d'
convenables à leur eſpece, & ſe c
niquer aux autres beſtiaux & pri
ment aux hommes qui s'en nour
la ſalure des eaux & des alimens
on uſe en Arabie, rend néceſſaire
Peuple très ſuſceptible de toutes le
dies de la peau, dont la derniere
plus dangereuſe eſpece.

AINSI, le Légiſlateur qui a
la Coutume par une Loi, en dé
de manger d'une viande nature
mauvaiſe & corrompue, mais à
la néceſſité pouvoit réduire les mi
n'a fait autre choſe qu'augmenter
caution publique, & garantir, pa
de Religion, le même Peuple, c
l'uſage & la Raiſon avoient déja
l'abſtinence d'un aliment qui lui
être ſi préjudiciable. Les autres
chez qui les nourritures ſont pl
les, & qui font peu de réflexion
convéniens où l'on tombe nature

en certains Pays, ſont choquées d'une défenſe dont la cauſe ne ſe préſente pas d'abord à leur imagination, & en concluent que cette Loi eſt un pur effet du caprice du Légiſlateur. Les Juifs, haïs de tous leurs voiſins, étoient regardez comme des entêtez par rapport à cette abſtinence du Cochon, qu'ils pratiquoient également dans tous les lieux où ils étoient établis, ſoit en Grece, ſoit en Egypte, ſoit en Italie. Auſſi voyons-nous que les Flateurs de la Cour de l'Empereur Cajus la reprocherent à Philon, dans l'audience que ce Prince lui donna, & prétendoient lui en faire un crime: mais Philon excuſa tous les Juifs de cet uſage, en diſant, que *le Cochon étoit une viande fade & de petit goût*: ce qui n'eut garde d'être contredit. Si Philon eût été plus habile, il auroit pu juſtifier cette abſtinence par des raiſons d'un plus grand poids. Mais au fond, ſoit que l'uſage des Arabes touchant les Viandes immondes, comme le Cochon, le Lievre, les Reptiles, les Coquillages, ait un principe réſultant de l'expérience, ſoit qu'il n'en ait d'autre que l'imitation des Juifs leurs voiſins; il eſt certain que

Mahomed le trouva bien établi dans le temps qu'il ſe crut appellé au Miniſtere, & à l'établiſſement d'une nouvelle Religion : qu'il le confirma par une Loi, & par ſon exemple : de ſorte que tous les Muſulmans l'ont enſuite reçu avec obeïſſance, & ſans autre examen que d'en faire l'application à la propreté exacte qui leur eſt ſi recommandée ; laquelle, ſans difficulté, doit encore augmenter l'averſion qu'ils ont pour des Animaux auſſi ſales que les Cochons.

Ce diſcours nous conduit natrellement à parler des Purifications, & des Lotions, qui ont été de tout temps en uſage dans les Pays chauds, & particulierement en Arabie. Car la chaleur y étant extrême, & les vêtemens mal proportionnez à cette chaleur, (parce que le linge & la toile y ſont fort rares,) on ſe trouve dans la néceſſité d'uſer ſouvent du Bain, qui eſt le ſeul moyen de procurer un ſoulagement aux ordures dont le corps ſe trouveroit chargé par la tranſpiration toute ſeule, quand la legereté des ſables & l'impétuoſité des vents ne couvriroient pas de pouſſiere diverſes fois par jour des hommes qui vivent continuel-

tuellement dans les campagnes, où ils ſont expoſez aux plus fortes impulſions de l'air. On voit bien qu'il n'y a que la ſeule rareté d'eau, qui puiſſe mettre obſtacle au ſoulagement d'une ſemblable incommodité; & que tous les Arabes la doivent rechercher avec l'empreſſement le plus vif, comme un rafraichiſſement propre à calmer l'ardeur de leur ſang, & comme l'unique moyen de faciliter la tranſpiration des humeurs épaiſſes, dont des temperamens auſſi brulez que le leur abondent.

Ce ſentiment naturel des Peuples eſt vivement exprimé dans l'Alcoran, par la peinture continuelle que Mahomed y fait des ſatisfactions de la vie future, ſous les differens emblèmes de ruiſſeaux, de fontaines, d'ombrages, où l'on eſt à couvert des ardeurs d'un Soleil toujours brûlant; de prairies, où l'on ſe repoſe ſur de l'herbe fraiche; de Bains, qui diſſipent la craſſe contractée par les travaux journaliers; & de la propreté exquiſe des hommes heureux, *laquelle ne ſera plus expoſée aux ſouillures de cette vie, qui peuvent ſe contracter en tant de manieres, prévues & non prévues, qu'il*

n'y a perſonne qui s'en puiſſe garantir. C'eſt ſans doute par un effet bizarre de l'imagination, que les hommes aſpirent toujours à la poſſeſſion des biens dont la Nature a ſemblé vouloir les exclure, & qu'ils font peu d'uſage de ceux qu'elle leur a abandonnez. Ainſi les Arabes, au milieu des Deſerts, ſoupirent après l'abondance des eaux de l'Egypte, & affectent la même propreté qui y eſt pratiquée. Mahomet mourant, conſulté par ſes Diſciples ſur ce qu'il y avoit de plus eſſentiel dans les Commandemens qu'il leur laiſſoit, recommanda la Paix; & parmi les moyens de la conſerver, l'attention perpétuelle qu'ils devoient donner à la Propreté, & la précaution de renfermer & de ſéparer leurs Femmes.

ETRANGES moyens, diſent les Commentateurs; mais qui font bien ſentir à la réflexion des Sages la ſuperiorité du génie de celui parloit ainſi. En effet, qu'a de commun en apparence la jalouſie des Hommes à l'égard de leurs Femmes, & leur attention à la Propreté, avec la Paix & le Repos? Mais voici la maniere de l'entendre. La ſéparation des Femmes,

telle qu'elle eſt pratiquée dans tout
ent, eſt un moyen aſſûré pour les
re des intrigues du Gouvernement,
our prévenir les orages qu'elles ont
ſouvent excitez dans le Monde.
id elles ne s'occuperont chez elles
du ſoin de plaire à leurs Maris, la
domeſtique ſera conſervée dans les
ges, comme elle le ſera dans l'Uni-
lorſque leurs paſſions immoderées
augmenteront pas le trouble. Il en
le même de la Propreté : lorſque
ntion que l'on donnera à la conſer-
le peur de prendre part aux ſouillu-
les uns ou des autres, tiendra les
ulmans éloignez de ceux qui rejet-
les préceptes les plus ſalutaires, ſelon
idées ; il en arrivera une ſépara-
propre à maintenir la Paix. Sépa-
qui ſupprimera beaucoup de diſpu-
nutiles, beaucoup de diſcours dange-
, capables de porter le trouble, l'in-
tude, l'ambition & le deſordre chez
qui les écoutent : enfin, qui pro-
le repos & la tranquillité particu-
, qui font que l'homme jouït de
même par préference à ſes autres
. Voilà donc quelle eſt l'eſpece de

Propreté ſi néceſſaire aux Arabes ſelon état naturel; ſi précieuſe à cauſe de la ficulté qu'ils trouvent à l'entretenir, qui leur eſt devenue ſi chere par les tifs que la Religion Muſulmane leur pire.

ENFIN, le dernier Uſage des A bes, que Mahomed a fait auſſi paſſer Précepte religieux, eſt celui de l'att tion qu'ils ont toujours donnée à la m tiplication de l'Eſpece humaine: non lement pour la conſervation & la pe tuité de leur Nation, mais pour la dre forte & puiſſante par le nombre ſes Peuples. Dans cette vue ils avo toujours maintenu la pluralité des F mes, ſans excluſion des Concubines, timant une maiſon bien-heureuſe à portion des accouchemens qui y voient dans le cours de l'année. Ma med ne jugea pas néanmoins qu'un n bre indéterminé de Femmes légitim toutes maitreſſes, & toutes également pables d'obliger un Mari, fût comp ble avec le bon ordre & avec la t quillité de chaque ménage. Il réd donc ce nombre à quatre Femmes, forcer pourtant perſonne à le remp

mais il étendit l'uſage des Concubines auſſi loin que la concupiſcence de chaque Particulier le voudroit porter; n'y préſcrivant d'autres bornes, que l'obligation de les nourrir à leur aiſe & ſatisfaction. C'eſt ainſi qu'en remédiant aux malheurs trop ordinaires des mauvais ménages, il pourvut, ſuivant le génie Arabe, à la multiplication ſi recommandée par les Anciens; obligeant d'ailleurs les Femmes de l'une & de l'autre condition à vivre dans la retraite, & dans la dépendance de leurs Maitres. On peut faire quelques réflexions à ce ſujet, qui ſont ici d'autant plus néceſſaires, que nos idées ſont plus oppoſées à un tel uſage.

En effet, nous ne les prenons pas ſeulement dans le Chriſtianiſme, qui a fait une vertu de la Continence, par l'autorité du ſouverain Légiſlateur, par celle du plus ancien exemple que l'on puiſſe propoſer, qui eſt celui des premiers hommes; mais encore dans la pratique des Nations qui ont le plus de reputation dans l'Univers, je veux dire les Grecs & les Romains, de qui nous tenons nos Loix, aujourd'hui conſacrées par le ſuffrage & l'approbation de tant

de ſiecles. L'expérience prouve même, en notre faveur, que les Pays où la pluralité des Femmes eſt adoptée pour la multiplication de l'Eſpece, ne ſont pas plus peuplez que ceux dont les habitans ſont réduits à une ſeule. Mais comme cet argument peut être retorqué, d'autant qu'il eſt vrai de dire que la dureté du Gouvernement fait périr plus d'hommes en ces mêmes contrées, que la multitude des femmes n'en peut produire; outre que la plupart des Sujets y ſont Chretiens, & par conſéquent obligez à la même continence que les Européens: il en réſulte, que du côté de la premiere fin propoſée, qui eſt l'augmentation de l'Eſpece, à tout prendre, la pluralité des Femmes n'a pas aſſez d'avantage ſur l'uſage de n'en épouſer qu'une ſeule, pour en conclure qu'elle ſoit préferable. Mais de l'autre part, il ne ſauroit être douteux que des hommes retirez, accoutumez comme l'étoient les Arabes, à l'exemple des Patriarches, à une vie pénible; confinez dans une Région ſinguliere, où ils ne pouvoient goûter des ſatisfactions de ſimple amuſement, ni former d'autres deſirs que ceux que la Pieté, l'utilité pro-

propre, & le repos devoient leur inſpirer : il n'eſt pas, dis-je, douteux que des hommes, dans de pareilles circonſtances, n'euſſent beſoin de quelque ſoulagement. Et il eſt certain qu'ils n'en pouvoient trouver d'autre, que dans l'obeïſſance de leurs familles, en la voyant ſoumiſe, non ſeulement à leur volonté, mais au moindre témoignage qu'ils en auroient donné ; empreſſées à recevoir leurs graces, qui ne pouvoient conſiſter que dans la communication d'eux-mêmes, parce que celle des autres biens n'étoit pas à leur uſage.

OR il n'eſt perſonne qui ne conçoive que dans un tel cas, il ne fût preſque impraticable que le Mari & la Femme demeuraſſent toute leur vie dans une ennuyeuſe ſolitude, privez de tout commerce au dehors, & ſans occupation intereſſante au dedans. Il a donc falu qu'ils multipliaſſent leurs familles, & qu'ils en rendiſſent leur demeure agréable, afin de pouvoir ſupporter une vie dénuée d'ailleurs d'intrigues, de jeux, de ſpectacles, de repas, & de tous les amuſemens auxquels nous ſacrifions la nôtre.

APRE'S cela, il ſeroit fort inutile de com-

comparer l'innocence ou le mérite des deux ſyſtêmes. Il eſt, & doit être hors de doute, que le nôtre eſt le plus beau dans la ſpéculation, le plus méritoire dans la pratique, le plus utile par rapport au Salut; puiſqu'il eſt ordonné par le Maître & le Juge de nos actions. Mais il ne s'enſuit pas qu'il ſoit, ou le plus aiſé dans l'uſage, ou le plus commode à l'homme, ou le moins dangereux par rapport à la Societé. Nous ſommes obligez de courir, de vaquer, de chercher des plaiſirs étrangers, de nous amuſer d'objets ſéduiſans, propres à nous dérober notre premiere attention. Heureux s'ils n'enlevoient pas toute celle dont nous ſommes capables! En un mot, nos maximes ſont préferables, mais nous nous diſpenſons de les ſuivre; & c'eſt en-vain que la Pureté & la Continence ſe préſentent à nous ſous la forme la plus gracieuſe. Les maximes des Muſulmans ſont plus ſimples & plus naturelles, & ils y ſont attachez par un principe qui n'eſt point different du nôtre; puiſque c'eſt toujours la Religion qui conduit les Chrétiens & les Muſulmans par deux routes ſi extraordinairement oppoſées.

Tel a donc été le principe de Mahomed, conçu par rapport à l'uſage commun de ſa Nation, par rapport à la paix & à la ſatisfaction eſſentielle de ce qu'il appelle un *homme*; c'eſt-à-dire, le Chef, le Maitre, le Dominateur de ſa famille. Mais par rapport à l'ordre, à la police, & à la domination des mœurs, qui doivent être l'objet de tout Légiſlateur, il s'eſt ſans doute très évidemment abuſé: parce que le Commandement de Dieu exige poſitivement la mortification de notre concupiſcence, & la privation des plaiſirs ſenſuels. Il reſtoit à ſavoir, ſi l'extrême force de temperament dont il ſe piquoit, au-deſſus de tous ſes contemporains, n'a pas contribué à la détermination de ces préceptes; ou ſi, en aboliſſant ceux du Chriſtianiſme à cet égard, il a eu en vue tous les inconvéniens que notre Religion en reſſent elle-même.

Il reſte enfin, pour derniere obſervation des Coutumes des Arabes anterieurs à l'Age de Mahomed, de dire quelque choſe du motif qui a porté ce Légiſlateur à convertir les Aſſemblées qui ſe faiſoient autour du Temple de la Mecque, comme pour tenir lieu de Marchez publics,

blics, en un Pélerinage obligatoire
tous les Muſulmans; leſquels ſont obl
de s'y rendre en perſonne, ou par Pro
teur, une fois au moins en leur vie.

MAIS nous avons déja vu, que l'
de la ſainteté de ce Temple étoit une
dition généralement reçue dans le Pa
Tradition ſi ancienne, que l'on en
portoit l'origine aux premiers temps
Monde; & ſi ſolide, que l'introduc
des Idoles que l'on y avoit miſes ne
voit point alterée. D'ailleurs, Mahot
n'ignoroit pas que l'ancienne Religion
Juifs s'étoit propoſé le Tabernacle
l'Alliance, & enſuite le Temple de Je
ſalem, comme des Lieux d'élection; c
leſquels elle devoit avoir ſon ſiege pri
pal, & même excluſif de tous les au
endroits du Monde. Il imita, par
port à la Mecque, ce que l'on ne p
pas douter que Dieu n'eût ordonné
rapport à Jeruſalem. Néanmoins, il
roit qu'il balança quelque temps dans
détermination du Lieu où il devoit a
cher le Culte & la dévotion de ſes n
veaux Proſélytes. Enſorte que s'il
pu eſperer d'être maitre de Jeruſalem
lui auroit apparemment donné la préfe

ce. Mais enfin, la deſtinée lui ayant livré la Ville de la Mecque & ſon Temple, lorſqu'il s'y attendoit le moins, il regarda cette faveur du Ciel comme la preuve du choix que Dieu en faiſoit lui-même; & ne ſongea plus qu'à employer en cette occaſion tous les avantages que la Tradition, & la prévention des Arabes lui donnoient, pour y attacher un Culte qu'il ne prévoyoit peut-être pas alors devoir paſſer à d'autres Nations.

LA VIE DE MAHOMEI

LIVRE SECOND,

Contenant la Généalogie & la Vie de M med, juſqu'à la premiere Egire; av détail des moyens qu'il a employez, former une nouvelle Religion, pour faire déclarer le Prophete, & pou rendre Monarque de l'Arabie.

MAHOMED, ou *Mok med*, ſelon la meilleure niere de prononcer ſon n choiſi dans un Peuple in

* *Les Mahometans comptent deux Egires: ce arriva l'an 5. de la Miſſion du Prophete.*

nu, & dans une famille ignorée d'une partie de ſa Nation; Fils unique du dernier Enfant de cette Famille, & abandonné dès ſon enfance par la mort prématurée de tous ſes proches; livré dès ſa jeuneſſe à la dure condition de ſuivre perpétuellement un Tuteur adonné à tous les exercices les plus violens, ou à ſervir les Marchands les plus avides & les plus intereſſez; qui lui refuſerent également toute eſpece d'inſtruction, ou ne l'occuperent pendant un temps ſi précieux qu'à la conduite de leurs équipages & de leurs chameaux: tel enfin, qu'il ſemble que c'eſt proprement à ſon ſujet que l'on peut imaginer qu'il plait quelquefois à DIEU d'humilier & de confondre les admirateurs de la Sageſſe humaine par une apparente Folie, dont on n'auroit jamais l'idée ſans le ſuccès des évenemens: Ce MAHOMED eſt celui duquel DIEU, Diſpenſateur abſolu de tout ce qui s'exécute dans la Nature & dans l'ordre de ſes mouvemens, a voulu ſe ſervir:

PREMIEREMENT, pour faire périr & pour confondre les mauvais Chrétiens de l'Orient, qui déſoloient la Religion par leurs diſputes & leurs animoſitez réciproques:

ques : abandonnant ce qu'il y a d'eſſenti au Chriſtianiſme, pour s'attacher à d queſtions impénetrables à la curioſité d hommes, ou ſe plonger dans la ſuperſt tion. *Secondement*, pour renverſer tou les Trophées des Romains & des Grec abolir leur gloire ; leur arracher ces déli cieuſes contrées de la Syrie & de l'Egypt qui ſoutenoient autant leur orgueil, qu'el les ſervoient à leur avarice & à leurs plai ſirs ; pour leur ôter auſſi la poſſeſſion d ces Lieux conſacrez par le ſéjour du Mes SIE, par ſes Prédications, & par ſes Mi racles : deſquels ils abuſoient pour fomen ter des dévotions puériles, & pour détrui re le véritable eſprit de la Religion. *Troi ſiemement*, pour ſoumettre les Perſans leur enlever les honneurs qu'ils poſſé doient depuis tant de Siecles, & les puni des miſeres qu'ils avoient autrefois cauſée aux victimes de leur ambition. *Enfin* pour porter la connoiſſance de l'Unité d DIEU depuis l'Inde juſqu'à l'Eſpagne, & y détruire tout autre Culte que le ſien Effets prodigieux ! & qui ſe rapporten mal à l'idée que l'on nous donne du mê me Mahomed ; comme d'un Impoſteu haïſſable & malin, également rempli d

dé-

défauts dans le corps & dans l'eſprit ; & tel que ſes accès d'épilepſie, qui naturellement ne devoient ſervir qu'à redoubler l'horreur de ſa perſonne, ont été ménagez & employez à augmenter ſon déguiſement, & à tromper les témoins les plus proches de ſa conduite.

UN Savant Anglois, touché, comme je le ſuis, de la ſingularité de l'Hiſtoire Arabe, vient de donner au Public un Abregé du Regne des premiers Succeſſeurs de Mahomed. Il ſe plaint dans la Préface de ſon ſecond volume, que le ſuccès de ſon Ouvrage n'a pas répondu aux eſperances dont il s'étoit flaté, à cauſe de l'indiſpoſition générale des Lecteurs. Quels hommes étoient donc les Arabes de ce tems-là, demande-t-on à M. OKLEY? Etoient-ils tous enchantez, ou Enchanteurs? Le ſang des Romains & des Grecs, & celui des Perſans, s'étoit-il ſoudainement glacé dans leurs veines? Ne reſtoit-il plus d'idée de Religion, ni de Doctrine? En un mot, les ſentimens les plus naturels que l'on peut avoir pour ſa propre défenſe, & celle de la Patrie, diſparoiſſoient-ils à la ſimple vue de ces hommes extraordinaires? S'il répondoit à

ces queſtions en juſtifiant les Faits hiſtoriques par les autoritez qui les rendent ordinairement inconteſtables ; s'il parloit de talens dont la Nature avoit comblé la perſonne de ce Mahomed ; s'il relevoit le courage & la capacité des Généraux & des Miniſtres qu'il avoit lui-même formez ; s'il repréſentoit l'Enthouſiaſme & le Fanatiſme dont la Nation entiere ſe trouvoit poſſedée au ſujet d'une Religion qu'elle croyoit la plus ſimple, ou la plus intelligible, & qui étoit renouvellée dans un temps où le Chriſtianiſme n'étoit plus entendu de ceux mêmes qui le profeſſoient : on retorquoit auſſi-tôt contre lui l'idée d'une Impoſture manifeſte, tramée par un homme vil ; ſoutenu par quelques heureux ſuccès, malgré les défauts naturels de ſon Auteur, malgré ſon éducation dans la ſervitude, & malgré les attaques d'une épilepſie habituelle, capable toute ſeule d'abrutir l'homme le plus ſenſé & le plus courageux.

Mr. OKLEY auroit certainement pu répondre à de telles objections : que ſuppoſant la vérité des faits, inconteſtez, & inconteſtables, ſelon l'eſpece de démonſtration propre à l'Hiſtoire, il s'enſuit ; ou que les talens naturels des Auteurs d'une telle Im-

Impoſture en ont facilité le ſuccès; ou que la ſuprême Providence en a diſpoſé par la voye des miracles. Conſéquence ſi contraire à la conduite juſte & ſage que l'on doit ſuppoſer être eſſentielle à la Divinité, qu'il n'eſt point de conjoncture, ni de diſpoſition naturelle, propre à produire de tels évenemens, qu'il ne faille plutôt accorder, que de recourir à la faveur des miracles, diſpenſez pour autoriſer le menſonge. Cependant, l'impreſſion de ces diſcours publics a été ſi puiſſante ſur l'eſprit d'un Eccléſiaſtique tel que Mr. Okley, qu'il n'a pas jugé devoir entreprendre d'écrire la Vie particuliere de Mahomed; ſe rapportant à celle qu'en a donné M. Prideaux; lequel, quoiqu'Hiſtorien très judicieux, n'a pas cru devoir ſe départir de l'idée commune, qui fait de ce Prophete prétendu, un Impoſteur auſſi ignorant que mépriſable; & qui n'imagine dans cette impoſture d'autre artifice pour ſéduire les hommes, que de leur permettre la pluralité des Femmes, & de leur promettre un Paradis où ils en auroient en abondance. Mais, à parler naturellement & véritablement d'une telle fiction, dont

on a vu le principe dans le Livre précedent, c'eſt mal connoitre l'*homme*, ou pour mieux dire, c'eſt donner trop peu de reſſorts à ſa nature, que d'imaginer que la ſeule paſſion de l'incontinence ait pu produire un ouvrage auſſi grand & auſſi ſolide que le Culte Muſulman.

A la bonne heure, que l'on faſſe conſiſter aujourd'huí l'Héroïſme Chrétien dans l'abſtinence des plaiſirs, & même dans les incommoditez du corps: à la bonne heure, que l'on n'établiſſe plus la Pénitence dans le changement de l'eſprit & du cœur, mais dans la peine & l'affliction des membres d'un corps, qui ayant été créé ſenſible, deſire néceſſairement le plaiſir par la même raiſon qui lui fait craindre la douleur: il ſera toujours vrai de dire que la permiſſion, ou l'eſperance d'uſer à diſcretion de cette eſpece de plaiſir, ne ſont point, & n'ont jamais été des motifs ſuffiſans pour cauſer un renverſement général dans le Monde par principe de Religion. Le deſſein de répandre une Doctrine commode n'a jamais porté perſonne à l'enthouſiaſme: au contraire, on ſe pique, on ſe paſſionne pour l'amour intellectuel d'un objet

jet inviſible. Le zèle de lui procurer quelque ſorte d'adoration nouvelle, l'ardeur de combattre une Doctrine que l'on imagine fauſſe, & ſur-tout l'imagination des ſens impétueux, que le commun des hommes prend pour ces objets inconnus, ſont les reſſorts effectifs des mouvemens religieux qui ont ſi ſouvent ébranlé la conſtitution du Monde, & ceux mêmes qui ont conduit les Arabes dont nous parlons.

A la vérité, il a falu les perſuader, & les enyvrer, pour ainſi dire, d'une Doctrine; les intereſſer par l'eſperance & par la crainte; les flater par l'idée d'une premiere vérité, confiée à la ſageſſe de leurs Peres pour la faire paſſer à leurs Enfans, mais que les ſoins dont la vie eſt remplie, & la diſtraction naturelle des hommes ont ſouvent fait échaper à leur ſouvenir, deſorte qu'il a été néceſſaire que la bonté de DIEU ſuſcitât de temps en temps des Miniſtres particuliers pour y rappeller les hommes, qui s'écartent ſi aiſément des voyes ſimples de la vérité. Il a falu principalement les convaincre de la Vocation ſpéciale de MAHOMED pour la même fin: ce qui n'a

pas été ſi difficile, dans la conjoncture de cet évenement.

Alors les Ethiopiens & les Perſans, (les uns Chrétiens, & les autres Mages,) avoient envahi differentes parties de l'Arabie; pendant que les Grecs ou les Romains s'efforçoient d'en faire autant d'un autre côté; & que les Juifs avoient pénetré dans le cœur du Pays, ainſi qu'on l'a vu dans le Livre précedent. Or comme tous ces differens Peuples faiſoient également tous leurs efforts pour introduire leur Religion en Arabie, ce qui tendoit manifeſtement à détruire toutes les anciennes Traditions, & les notions communément reçues; Mahomed, qui en entreprit la défenſe, & qui ſut les conſerver en les faiſant entrer dans ſon nouveau Syſtème avec pluſieurs Dogmes Juifs & Chrétiens, ſe concilia bien mieux les eſprits qu'aucune autre Secte ne le pouvoit faire. Mais croit-on aiſément que la perſuaſion d'une Nation toute entiere, ſoutenue ſurtout par une valeur qui a ſoumis une ſi grande partie du Monde dans un ſi petit nombre d'années, ſoit, ou puiſſe être l'ouvrage d'un homme dépourvu de tous ta-

talens, hors celui de l'artifice; dont tout l'effort ſe réduit pourtant à avoir permis la pluralité des Femmes? Ne juge-t-on pas plutôt que cette permiſſion, & l'eſperance qu'il a donnée aux hommes d'en avoir d'autres après la Réſurrection, eſt, ou l'effet de ſa prévention particuliere en faveur du Sexe, ou une conſéquence de l'égard que tout Légiſlateur raiſonnable doit avoir pour les Coutumes particulieres & populaires, quand elles ne bleſſent pas le Droit naturel?

On n'imagine qu'à peine, combien les hommes ſont injuſtes dans l'animoſité & la paſſion avec leſquelles ils condamnent ce qui n'eſt pas conforme à leurs préjugez, & dans le zèle qu'ils ont pour ſoutenir des Uſages dont tout le mérite & l'eſtime ne ſont ſouvent fondez que ſur l'habitude que l'on a de les pratiquer. A juger par notre conſtitution générale, il ſembleroit que nos idées & nos opinions devroient être toujours pareilles chez toutes les Nations. Nous n'avons qu'une même voye pour acquérir des connoiſſances, qui eſt celle de la perception des objets, jointe à la faculté qu'ont tous les eſprits d'en comparer di-

verſement les idées, de les diviſer, & les compoſer à leur volonté. Il y a plus : car puiſque les objets ſont à peu près les mêmes dans toutes les parties de la Terre, & que les appétits naturels ſont conſéquens de l'organiſation commune à tous les hommes ; il en devroit ſuivre une ſenſation pareille par rapport aux mêmes objets, s'il n'étoit encore plus véritable, que toute ſenſation n'étant qu'une affection paſſive de la ſubſtance qui la reſſent, elle ne peut jamais devenir une forme univerſelle & active, dont on puiſſe préſumer que l'effet ſoit toujours ſemblable. C'eſt pourquoi nous éprouvons nous-mêmes qu'un objet ne fait pas toujours la même impreſſion ſur notre ſentiment ; & que nous en ſommes diverſement touchez, ſelon notre diſpoſition : ſans compter l'incertitude où nous ſommes ſur le ſentiment d'autrui, qui peut avoir ſur les couleurs, les ſons, les ſaveurs, des idées toutes differentes des nôtres, & convenir néanmoins avec nous dans la maniere de les exprimer. Il arrive de-là que nos idées perſonelles n'ont pour l'ordinaire ni relation ni connexité avec celles des autres, qu'autant

tant qu'on les prend par imitation: ce qui ne peut arriver que dans les Societez où l'uſage d'une même Langue fait que l'on s'approprie réciproquement des paſſions & des ſentimens que l'on n'auroit jamais reſſentis ſi l'on avoit été privé d'exemples. Mais cette méchanique, qui fait pleurer ou rire les Enfans à la diſcretion de leurs Nourrices, eſt commune à tous les âges, & dans les trois états de la vie. Elle ne nous préſente rien de ſenſible, qu'une triſte image de la foibleſſe de notre conſtitution, laquelle, au défaut d'un ſentiment propre, ſe ſoumet à celui des autres. Il ſuit néanmoins de cette obſervation, que les notions éloignées, ou ſéparées par la diverſité du Langage, ne ſont point expoſées à cette imitation réciproque d'idées, de ſentimens, & de paſſions: deſorte que n'ayant que les premieres perceptions de communes, elles ignorent reſpectivement les concluſions que chacune d'elles en peut tirer; leſquelles concluſions, diverſement combinées ou compoſées, produiſent des ſenſations, des mœurs, & des uſages plus differens que ne le peuvent être les habits ou les traits de la phyſionomie.

Ne ſoyons donc plus étonnez, nou qui recevons une Révèlation ſurnaturell pour règle de nos connoiſſances, de no tre Foi, & de notre Juſtice; (Révèla tion propoſée comme l'unique remede à la corruption de la Nature, & à l'igno rance où le Péché nous a plongez,) d trouver à l'autre bout du Monde, de Chinois; leſquels, privez de ce ſecours ne connoiſſent que ce qu'ils voyent, & ne ſachant raiſonner que ſur ce qui leu eſt ſenſible, donnent à la puiſſance d la Matiere tous les effets que nous attri buons à la Nature ſpirituelle, dont il rejettent l'exiſtence & la poſſibilité. Il ſont aveugles, & peut-être opiniâtres mais ils ſont tels depuis 4 à 5 mille an & leur ignorance, ou entêtement, n' privé leur Etat politique d'aucun de ce merveilleux avantages que l'homme rai ſonnable eſpere, & doit tirer naturell ment de la Societé; commoditez, abon dance, pratique des Arts néceſſaires, é tudes, tranquillité, ſûreté. Et par même raiſon, ne nous prévenons p contre les Arabes, ſituez à la demie di tance des premiers; leſquels, plus écla rez qu'eux, (en conſéquence de l'ar

ciè

cienne inſtitution de leurs Peres, qui leur a fait connoitre qu'il eſt un DIEU unique, parfait dans ſon eſſence, infini dans ſon pouvoir, Créateur bien-faiſant de tout ce qui exiſte hors de lui, juſte Rémunerateur du bien & du mal; & qui veut être craint, & aimé de ceux qui ſont capables de le connoitre;) mais auſſi plus défians que nous ne le ſommes du côté des progrès que la crédulité peut faire ſous la forme de la Pieté, n'ont point voulu confondre une Doctrine ſi magnifique & ſi vraye, avec de ſimples Opinions doctorales.

ILS n'ont point imaginé que l'affliction de la Nature, & la privation continuelle du plaiſir fût un hommage de la Créature envers ſon Auteur, qui l'auroit aiſément privée des ſenſations agréables, s'il en avoit condamné l'uſage. Ils n'ont point cru non plus que les Prophetes, (dont ils reconnoiſſent la Miſſion néceſſaire, comme on l'a déja dit, pour réveiller des notions intellectuelles qui ſe diſſipent ſi facilement parmi les diſtractions & les occupations mondaines,) fuſſent envoyez pour enſeigner des Doctrines nouvelles, ou myſterieuſes,

ou

ou ſujettes à conteſtations. Ils n'adm
tent point de differentes œconomies c
la manifeſtation de la ſageſſe de Di
Ils veulent enfin, que ce qui eſt
jourd'hui reconnu vrai, l'ait été dè
commencement du Monde; & que
obligations d'un Fidele n'ayent jam
changé.

VOILA de part & d'autre des pr
cipes bien éloignez des nôtres: dans
quels nous ne pouvons remarquer qu
ſimple progrès du raiſonnement huma
abandonné à lui-même, ou privé du
cours de la pleine Révèlation. Les
rabes, qui tiennent le milieu entre
Chinois & nous, ſe fondent, comme
l'a vu, ſur leurs Traditions paternell
qui paroiſſent leur avoir conſervé la r
moire de la Création du Monde, c
du Déluge, & des autres premiers é
nemens qui ſervent à établir la foi d
DIEU inviſible, & la crainte de ſes
gemens. Mais cette mémoire ne do
aucune règle particuliere aux mœu
par rapport à la Continence, ou à
mortification des ſens; elle ne s'ap
que qu'à la Juſtice reſpective, ſans
quelle il n'y auroit point de Socie

ni pareillement ne donne aucune connoiſſance intellectuelle, ſinon la ſimple croyance qu'il y a des Anges, Miniſtres particuliers de la volonté de Dieu, deſquels ils ignorent cependant l'état & la nature. Ces idées, comparées à celles que nous tenons de la Grace & de la Révèlation, ou qui en ſont les conſéquences les plus juſtes & les plus néceſſaires que de grands Théologiens en ayent pu tirer, ne nous paroiſſent que des atômes de connoiſſances. Toutefois, on n'en ſauroit conclure, que, pour remuer des hommes imbus de telles opinions, Mahomed n'a eu autre choſe à faire qu'à lâcher la bride à leur incontinence dans cette vie, & à leur promettre des Femmes toutes neuves dans l'éternité. Ce raiſonnement eſt manifeſtement faux: puiſqu'il ſuppoſe qu'avant la Miſſion de ce prétendu Prophete, l'Arabie n'avoit point connu la pluralité des Femmes, ni que l'Orient entier ne l'avoit point pratiqué: ce qui eſt contraire à la vérité & à la notorieté la plus certaine dans ce fait.

Revenons donc à dire que chaque Nation a ſes uſages conſacrez par l'ha-

l'habitude, & qu'ils ſont indépendans des notions & des coutumes differentes que d'autres Peuples ont ſur un même ſujet. Ainſi, que chacun d'eux, ſe perſuadant avoir ſuivi les meilleures conſéquences qu'ils pouvoient tirer des principes à eux connus, a établi la Religion, les Loix politiques, & la forme de Societé qui leur ſont particulieres. Deſorte que les Chinois, dans une certaine étendue de connoiſſances ; les Arabes, dans une autre ; & les Chrétiens dans la lumiere parfaite de la Révèlation, n'ont chacun, de leur part, pu tirer de meilleures concluſions de leurs principes que celles qu'ils ont ſuivies. Cette raiſon nous doit porter 1°. A reſpecter mutuellement les coutumes de chaque Contrée. 2°. A deſirer l'inſtruction de ceux qui s'abuſent de bonne-foi. 3°. A plaindre ceux ſur qui le pouvoir du préjugé l'emporte ſur la clarté des lumieres qu'ils pouvoient acquérir. 4°. A ne point imaginer de faux principes pour calomnier les évenemens qui ſont contraires à nos idées, & dont nous voudrions nier la vérité. 5°. A reconnoitre dans la perſonne de Mahomed lui-même, que tout hom-

omme qui projette d'auſſi grandes cho-
s, & qui les exécute avec tant de
iccès, dans la Religion comme dans la
olitique, n'a jamais pu être un ſujet
épriſable par ſes défauts naturels. Le
on-ſens nous porte au contraire à ju-
ger, que s'il a été un Impoſteur, il a
dû poſſeder d'ailleurs tant de qualitez
ſupérieures pour en impoſer aux autres
hommes, pour les entrainer dans ſes ſen-
timens, & pour les aſſujetir, que ſa
fraude a toujours eu les apparences d'une
entiere vérité, du moins par rapport à
ceux qu'il a ſéduits. Au-lieu qu'en le
dépouillant arbitrairement des talens qui
peuvent avoir favoriſé ſes ſuccès, dans
la ſeule vue de contenter un ſentiment
de haine, que tout Chrétien peut, à la
vérité, juſtement concevoir contre le plus
grand ennemi de ſa Religion; (quoique
dans le fond ces qualitez ou talens n'in-
tereſſent en aucune maniere le Chriſtia-
niſme, puiſqu'il s'agit d'un homme mort
l y a plus de mille ans;) il faudra re-
connoitre que cette vengeance réduit no-
re raiſonnement à l'abſurde; puiſque ſi
a fortune de ce perſonnage s'eſt faite ſans
noyens naturels, le ſuccès n'en peut être

dû qu'à Dieu, que les Impies accuſeront d'avoir induit en erreur une moitié du Monde, & détruit violemment ſa propre Révélation.

CE Mahomed, à la naiſſance duquel il ſemble, ſelon les Auteurs Arabes, que toute la Nation étoit préparée, qu'elle l'attendoit même avec ardeur depuis pluſieurs ſiecles, (ſelon l'étymologie de ſon nom, qui exprime le *deſiré des Peuples*,) & qui en devoit être auſſi le ſecours & le Conſolateur, ſuivant une autre interpretation; nâquit à la Mecque l'an de JÉSUS-CHRIST DLXXI. le XLII. du Regne de *Coſrou* Roi de Perſe, duquel il a été parlé ci-devant, & qui étoit Fils de *Cobad* le Manichéen. *Amroun*, fils de *Hend*, regnoit ſur les Arabes de *Gaſſouan*, depuis huit mois ſeulement; & l'on comptoit par toute l'Aſie l'an 881. de la victoire remportée à *Arbelles* par Alexandre ſur Darius. Epoque donnée par Elmacin, mais qui convient beaucoup mieux à l'Ere des Séleucides, ou à la mort d'Alexandre, qu'à ſa victoire. Cette naiſſance arriva à la pointe de l'aurore du lundi 8. jour du mois *Rabié* premier, qui revient exactement

ment au 9. d'Avril de la même année 571. de JESUS-CHRIST. Mais quoique Mahomed reconnoiſſe lui-même avoir vêcu parmi ſon Peuple, depuis ſa naiſſance juſqu'à l'âge de 40 ans, ſans aucune diſtinction particuliere, & par conſéquent ſans aucun Don ſurnatu[illegible] qui ait pu attirer l'attention : cependant, le zèle des Dévots de fantaiſie & de paſſion, qui ne ſauroit ſe contenter de la ſimplicité des voyes communes, n'a pu s'empêcher d'imaginer pluſieurs circonſtances qu'ils prétendent avoir ſignalé cette naiſſance, & l'avoir annoncée au Ciel & à la Terre.

EMINAH, Mere de Mahomed, étoit Veuve depuis deux mois, quand elle mit au monde cet Enfant ; deſorte qu'*Abdol-Mualleb* ſon Ayeul paternel fut obligé de prendre ſoin du Fils & de la Mere, & de ſoutenir leur pauvreté, parce que tout leur bien ne conſiſtoit qu'en quelques beſtiaux dont toute la famille tiroit ſa ſubſiſtance. On ne laiſſa pas de pourvoir cet Enfant d'une Nourrice, qui fut *Halimah*, native de *Saad*, habitation dans le Deſert, où il fut élevé juſqu'à ſix ans ; auquel temps elle le rendit à ſa Me-

re. Mais avant de nous engager plu avant dans ce récit, il eſt néceſſaire d faire connoitre la Famille de cet illuſtr Enfant ; non pas tant par rapport ſon origine, que pour l'intelligence d l'Hiſtoire : afin de pouvoir juger, pa les differens degrez de ſa parenté ou affinité, des motifs qui ont donné lieu à l'élevation de divers perſonnages pendant ſa vie, & après ſa mort.

MAHOMED étoit certainement de la Tribu de *Koreïſh*, proprietaire de la Ville de Mecque, & gardienne du Temple qui s'y voit encore. Dans cette Tribu on diſtinguoit la filiation de *Haſchem*, comme une race particuliere conſacrée à la pieté; & dans cette filiation le vieil *Abdol-Motalleb*, Pere de douze Fils, tous animez d'un zèle particulier pour la gloire & la réputation de la ſainte Maiſon. *Abdollah*, Pere de Mahomed, ſe trouva le dernier de ces douze Fils, & fut conſacré dès ſa naiſſance, par un nom qui ſignifie ſpécialement le *Service de Dieu*; ce qui le porta pendant toute ſa vie à s'appliquer au Miniſtere de la *Kaaba*, ſans reconnoitre néanmoins l'abus des Idoles qui la profanoient. *Eminah*,

ſa

ſa Femme, n'eut pas d'autre objet dans ſa dévotion ; & ce fut dans la ſuite un regret bien ſenſible à leur Fils, lorſque, parvenu à la connoiſſance de la vérité, & penſant à l'erreur de ceux qui lui avoient donné la vie, (d'où ſuivoit l'incertitude de leur ſalut,) il ne ſe conſoloit qu'après avoir verſé un torrent de larmes ſur leurs ſépultures. On remarque toutefois, qu'il s'attendriſſoit davantage à la mémoire de ſa Mere, qu'il avoit connue dans ſon enfance ; au-lieu qu'il avoit perdu ſon Pere avant que de naitre. Au-reſte, l'on prétend que la réputation d'*Abdol-Motalleb* étoit ſi grande dans la Province de l'Hégias, & que les idées populaires y étoient ſi fortes touchant les évenemens prochains, que ſur les bruits que certains Juifs en avoient répandus dans le Pays, une Reine de Syrie, (ce qui ne peut s'entendre que de quelque Princeſſe de Gaſſouan, alliée des Romains,) lui fit demander ſon alliance, avec des offres avantageuſes tant pour ſa perſonne, que pour celui de ſes Enfans qu'il lui donneroit pour Epoux. Mais ce Vieillard, peu ſenſible au faſte & à l'ambition, préfera ſon Deſert & l'innocence de la vie

champêtre, aux appas d'une fortune plus élevée. Il crut que ſi les Décrets de DIEU avoient arrêté quelque choſe en faveur de ſa famille, il en mériteroit bien moins l'exécution par un changement de conduite, que par la continuation de celle qu'il devoit juger lui avoir été agréable, puiſqu'il la vouloit recompenſer. Ainſi, réſolu de ne ſe point détourner de ſa ſimplicité accoutumée, il maria le dernier de ſes Enfans à Eminah, Fille de *Vaheb*, l'un des Fils de ſon Ayeul *Abdmonaph*.

LE célebre NOUSCHIRVAN, Roi de Perſe, étant alors venu dans l'Yemen pour y aſſûrer la paix & tranquillité des habitans, voulut voir ce Vieillard vénerable, âgé de plus de cent ans; & recevoir de ſa bouche même, les conſeils qu'il le croyoit en état de donner pour l'avantage de la Nation Arabe. *Abdol-Motalleb* ſe rendit à ſon invitation, & entreprit un long voyage pour joindre ce Prince, dans le deſir qu'il eut, de ſon côté, de voir un Monarque ſi renommé par ſa ſageſſe & ſa bonne intention. Il lui fit préſent de quelques chevaux rares, & l'on dit qu'il refuſa l'or que le Perſan lui

lui offrit en recompenſe. Mais quelques-uns de ſes Enfans, ſurpris par l'éclat d'une Cour ſuperbe, auroient été tentez de s'y attacher, ſi le Pere ne les en eût détournez ; en leur repréſentant les avantages de la liberté, qu'ils alloient ſacrifier, ou à de vaines eſperances, ou même, en cas de ſuccès, à des inquietudes certaines, inſéparables de la vie de la Cour.

Mais, qu'auroit dit ou penſé, & le Prince, & le Vieillard, lorſqu'ils s'entretenoient des moyens d'établir la proſperité du Pays, ſi le Livre du Deſtin leur eût été préſenté, & qu'ils euſſent pu découvrir la fin ſi prochaine de l'Empire des Perſans ; qui alloit être détruit par le plus foible rejetton de ce vieux Arabe, duquel les jeunes Courtiſans faiſoient apparemment peu de cas?

Venons, enfin, à la Généalogie certaine & reconnue de ce Prophete ſi renommé, de ce Deſtructeur de tant d'Empirés & de Royaumes, duquel, quand l'origine pourroit être douteuſe, il n'eſt perſonne qui ne dût tirer autant de gloire d'être ſorti de ſon ſang, que de celui des Céſars ou d'Alexandre.

Il deſcendoit en ligne directe du Patriarche *Abraham*, connu des Chrétiens, ainſi que des Arabes & des Juifs, pour avoir été le Pere de deux Nations choiſies pour differens deſſeins de la Providence: & en deſcendoit par *Iſmaël*, lequel, quoique Fils de ſa Servante, a conſervé & jouï de l'avantage de la primogéniture, & l'a tranſmis à ſa Poſterité. *Kedar* fut le Fils d'*Iſmaël*, comme on le reconnoit par les filiations rapportées dans la Sainte Ecriture; & l'on ne ſauroit douter qu'il n'ait communiqué ſon nom à la plus grande partie de l'Arabie *Pétrée*, ainſi que les Pſeaumes le témoignent. *Kedar* fut Pere de *Hamal*. Celui-ci, de *Nobet*. *Nobet* eut pour Fils *Salaman*, Pere d'*Homaiſa*; duquel nâquit *Alyaſa*, qui devint Pere d'*Odad*, Pere d'*Odd*, qui engendra *Adnan*, célebre pour ſa ſinguliere beauté, ou, ſelon l'expreſſion des Arabes, *pour la ſtructure excellente de ſon corps*. Ce fut de ſon tems que la Nation Arabe fixa & détermina la règle qui devoit être obſervée pour la conſervation des Généalogies, afin de maintenir la diſtinction des Tribus & des Familles qui les compoſoient. Cet eſpace contient onze Générations, en comptant *Abraham*

pour

pour la premiere tête, & *Ednan* pour la derniere. Le ſecond eſpace en contient dix juſquà *Phaër*, dit *Koreis*, qui a été l'auteur d'une Tribu particuliere. *Ednan* fut Pere de *Moad*, homme guerrier, ennemi déclaré des Juifs, qu'il aſſujettit, comme on le voit au Livre des *Juges*, où la ſervitude du Peuple d'Iſraël eſt rapportée aux Madianites. Il fut Pere de *Nizar*, autre guerrier, dont l'Etendard eſt encore gardé au Temple de la Mecque, qui dès ce tems-là étoit regardé comme le principal Sanctuaire de l'Arabie, & un lieu de ſureté pour tous les dépôts publics. *Nizar* devint Pere de *Modhar*; lequel engendra *Elias*, Pere de *Medrika*; qui l'a été de *Chazaïma*, duquel eſt ſorti *Kenana*, Pere de *Nodhar*; dont le fils *Malec* renouvella dans ſa famille la lumiere prophétique, qui le rendit très fameux pendant ſa vie; dont la durée ſe rapporte au tems de *Joſaphat* Roi de Juda.

QUANT à cette lumiere prophétique, dont il eſt à propos de donner la définition, pour l'intelligence de ce qui doit ſuivre, & parce que les Muſulmans l'ont en ſinguliere vénération; ils en expli-

quent ainſi la nature, & les proprietez. Ils diſent que c'eſt un témoignage intérieur, qui rappelle conſtamment l'homme au plus parfait uſage de ſa Raiſon; d'où il acquiert une habitude de prudence & de ſagacité qui lui découvre ſouvent l'avenir, & même le fond des cœurs de ceux qui lui parlent. Ils prétendent que cette lumiere fut communiquée à *Adam*, après ſa pénitence; & que depuis elle a paſſé, non ſeulement à tous les Prophetes, mais encore à pluſieurs hommes ſages & courageux, qui ſe ſont rendus recommandables par leur pieté. Ils ajoutent enfin, quoiqu'il faille la diſtinguer du Don de Prophétie; entant que celui-ci conſiſte proprement dans une Miſſion extraordinaire pour annoncer aux hommes des vérités anciennes qu'ils ne connoiſſent plus, & qu'ils négligent, (auquel ſens ils tiennent que Mahomed a été & ſera le dernier des Prophetes;) cette lumiere prophétique ne s'éteindra pourtant jamais totalement parmi les hommes, afin qu'ils ayent toujours des exemples qui puiſſent ſervir à leur correction. Le mal eſt qu'après ces grands éloges de la lumiere prophétique, le Peuple groſſier y fait part

ciper juſqu'aux inſenſez ; prétendant que malgré l'aliénation de leur eſprit, ils n'en ſont que plus propres à pénetrer les choſes cachées, par un enthouſiaſme où il entre moins de préjugez qu'en ceux qui peuvent uſer de leur raiſon.

APRE'S cette digreſſion néceſſaire, il en faut revenir à la Généalogie que nous avons interrompue en la perſonne de *Malech* Pere de *Phaer*, ſurnommé *Koreïs*, duquel la Tribu entiere des *Koreïſhites* a pris le nom, & reçu la proprieté de la Ville de la Mecque, & la garde du Temple, qui leur fut conſervée par Mahomed. C'eſt en la perſonne de *Phaer*, que finiſſent les dix générations qui ſont comptées depuis *Ednan*. L'on en compte pareillement dix autres, depuis ce même *Phaer* juſqu'à *Abdol-Motalleb* ayeul de Mahomed. Mais comme celles-ci ſont embaraſſées de pluſieurs filiations, & de differentes branches, dont l'explication eſt abſolument néceſſaire pour l'intelligence de la parenté du Prophete, il faudra entrer dans un détail plus étendu que le précedent.

PHAER fut Pere de *Galib*, qualifié du titre de Roi dans les ouvrages de Chy-

Chymie qu'il a laiſſez, & qui ſont e
grande réputation, depuis que les Tra
ductions en Langue vulgaire les ont m
entre nos mains. *Galib* fut Pere de *L*
wa; & celui-ci le devint de *Kaab*, e
la perſonne duquel la Généalogie com
mence à ſe partager. *Amrou*, l'un d
ſes Enfans, a été la tige dont eſt ſorti
à la quatrieme génération, *Abubeker*
ſurnommé *le Juſte*, Beau-pere de M
homed, & premier Calife. Un auti
Fils du même *Kaab* fut *Adi*, duquel
à la huitieme génération, ſont ſortis C
mar & *Zeïd*, tous deux Enfans d'*A*
chattab. *Omar*, après avoir été lon
tems ennemi du Prophete, en devint l'a
pui, ou le Protecteur le plus illuſtre
puiſqu'il a été l'organe & l'auteur d
plus importantes conquêtes des Muſu
mans. Un autre Fils de *Kaab* a été *Mo*
rhah Pere de *Kelab*, dont le Fils non
mé *Kaſſi* a pareillement fait deux branche
De la premiere, ſortie d'*Abdolazi*, ſo
venus à la cinquieme génération, *Ob*
dallah & *Abdollah*, Enfans de *Zube*
deux des plus illuſtres Chefs des premie
Muſulmans. *Abdomenaf*, Chef de
ſeconde branche, mais qui avoit le dro

de primogéniture, a de ſon côté fait trois branches. Celle de *Vaheb*, Pere d'*Eminah* Mere du Prophete: celle d'*Abdoſchems* qui en produiſit deux autres; ſavoir celle de *Rebiah* Pere de deux Filles, *Arwi* Mere du Calife *Othman*, & *Hindah* Mere du Calife *Mohaviah*; & celle d'*Omiah*, Pere d'*Abulas* & de *Haleb*; dont le premier a engendré *Afan*, Pere du Calife *Othman*, & le ſecond a produit *Abuſophian*, Pere du Calife *Moaviah*, Chef des *Ommiades*, & deſtructeur impitoyable de la famille du Prophete.

HASCHEM, ainé des Enfans d'Abdomenaf, & celui duquel la famille de Mahomed a pris ſa diſtinction, a fait deux branches. Celle d'*Aſed*, duquel étoit ſortie *Phatime* Mere d'*Ali*, IV. Calife & Gendre de Mahomed; & celle d'*Abdol-Motalleb*, qui eſt ce renommé Vieillard duquel nous avons ci-devant parlé, qui fut Pere de douze Fils illuſtres dans l'Hiſtoire des Califes, & Ayeul de Mahomed Fils du dernier des douze Enfans. On prétend que ce Haſchem a joui de la lumiere prophétique; laquelle, après une longue interruption, il auroit fait revivre dans ſa famille. On

dit

dit auſſi qu'il condamnoit le Culte de Idoles, mais qu'il n'eut point aſſez d'autorité pour les détruire : ce grand ouvrage étant d'ailleurs reſervé à ſa poſtérité. Mais il eſt toujours certain qu'il ſe diſtingua entre ſes contemporains par une pieté ſolide, & par l'exercice de pluſieurs vertus, dont la généroſité & l'hoſpitalité ont été celles qui lui ont procuré le plus d'amis & le plus d'eſtime. Les Califes de la Maiſon d'*Abbas*, qui détruiſirent à la fin les Uſurpateurs *Ommiades*, ſe faiſoient tant d'honneur de ſortir de ce vertueux Arabe, que lorſque *Abulabas Saffah* eut occupé l'Empire, ſe premier ouvrage ayant été la conſtruction d'une Ville ſuperbe, (qu'il bâtit ſur le rivage de l'Euphrate, & où il réſolut de faire ſa réſidence, la déclara Capitale de la Monarchie Muſulmane; il la nomma *Haſchemiah*, du nom de Haſchem, qui étoit ſon Ayeul auſſi-bien que celui de Mahomed; voulant en quelque ſorte ſuppléer à la filiation directe & marquer le droit que ſa proximité du Prophete lui donnoit à l'Empire des Muſulmans, & au premier Miniſtere de la Religion : pendant que les véritables

idans de Mahomed, occupez de
le pieté & détachez des vanitez, ne
oient ni à l'Empire, ni à ſes ri-
:s, ni à rien de ce qui détourne or-
ement les hommes du grand objet
ur ſalut. On ne ſait point quelle a
i durée de la vie de *Haſchem*, ni
uel tems il eſt mort; mais on ſait
a laiſſé une telle quantité d'En-
, qu'ils ont formé une eſpece de di-
n dans la Tribu des Koreïſhites,
par rapport à leur grand nombre,
raiſon de leurs opinions particulie-
ouchant la Religion; parce que plu-
s d'entre eux rejettoient & condam-
it les Idoles, & que les autres les approu-
it en conſéquence de leur ancien uſage.
.BDOL-MOTALLEB, aîné des
ns de *Haſchem*, eut * douze Fils,
com-

*Mr. Prideaux en compte treize, & dit que le
le Mahomed étoit l'aîné; comme on peut le voir
énumeration qu'il en fait, que j'ai cru devoir
ter ici. Il* (Abdol-Motalleb) *eut* 13 *fils, dont
m étoient.*, Abdollah, Hamza, All-Abbas,
lleb, Abulaheb, Al-Gidack, Ab-Hareth,
, Almo-Kavarn, Dorar, Al-Zobaïr, Ke-
& Abdolkaaba. *L'aîné d'eux tous*, Abdallah,
épouſé Amena, *fut par elle le Pere de* Maho-
&c. Vie de Mahomed, par M. PRIDEAUX
T. Amſterdam, M. DC. XCVIII. *p.* 6.

comme je l'ai déja remarqué. Le pr
mier ſe nomme *Abutaleb*, le 2. *Harel*
le 3. *Arecach*, le 4. *Aidar*, le 5. *Abou*
her, qui a été l'ennemi déclaré du Pr
phete; le 6. *Abbuabdallah*, le 7. *Abdu*
kaaba, le 8. a été *Heran*, le 9. *Abba*
tige de tous les Califes Abbaſſides; le 1
a été *Hamzah*, l'un des premiers Proſél
tes à la Foi Muſulmane, & qui fut hon
ré de la garde de l'Etendart du Prophe
dans la premiere guerre qu'il eut à ſout
nir contre les Koreïſhites; le 11. a é
Zobeir, pere d'Abdallah X. Calife, l'e
nemi juré des Ommiades, lequel fut t
à la défenſe du Temple de la Mecque; e
fin le 12. a été *Abdallah* Pere du Proph
te, comme nous l'avons déja dit. Ai
ſi la Généalogie entiere de Mahomed
trouve confirmée par trente & une gén
rations, comptées depuis Abraham juſqu
à lui.

ABDOL-MOTALLEB mourut l'an 58
de JESUS-CHRIST, le 11. de l'â
du Prophete, 4 ans après *Nouſchirvan* R
des Perſes. Il étoit âgé de 112 ans;
comme il avoit imité la conduite &
vie des anciens Patriarches, il termina
carriere, à leur exemple, par la béné
dictio

diction qu'il donna à ſes Enfans : dans les expreſſions de laquelle on voit qu'il proportionna ſes ſouhaits au mérite de leur conduite, & en quelque ſorte aux évenemens ſuivans : ce qui en releve encore la ſingularité, pouvant être priſe pour une eſpece de Prophétie de ce qui devoit arriver à ſa famille. Il ſouhaita à *Hareth*, le ſecond de ſes Enfans, la jouïſſance des pâturages, & celle des plus fertiles montagnes ; ce qui fait, à la maniere des Orientaux, une alluſion ſenſible à la ſignification du nom *Hareth*. Il ſouhaita des richeſſes à *Abugehul*, & qu'il n'endurcît point ſon cœur à leur occaſion. Il dit à *Abbas*, qu'il ſeroit Roi de ſes Freres : promeſſe qui s'eſt accomplie dans ſa Poſterité, qui a poſſédé le Califat pendant près de 500 ans. Il promit à *Derar*, le ſuccès du commerce qu'il feroit en la Terre d'*Oman*. Il avertit *Hamza*, des dangers de la guerre ; & il y périt en effet. Il promit une grande fortune à *Zobeir*, & lui recommanda de ne ſe point laiſſer corrompre par l'avarice. A ce ſujet, l'Hiſtorien remarque qu'*Abdallah*, Fils de *Zobeir*, ayant été élevé au Califat d'un conſentement unanime

nime de toutes les Provinces de l'Arabie, il n'y eut que ſon avarice qui fit obſtacle à ſa fortune ; deſorte qu'il s'en eſt fait un Proverbe qui porte, *qu'il n'y a jamais eu d'homme brave, qu'il n'ait été auſſi liberal, juſqu'à Abdallah Fils de Zobeir.* Il reſtoit encore l'ainé des Fils à partager, lequel étoit *Abutaleb*, homme vif, impétueux, amateur des chevaux, de la chaſſe, & des exercices violens. Ce fut à lui qu'*Abdol-Motalleb* confia le tréſor de ſa famille, *Mahomed* Fils unique, orphelin du dernier de ſes Enfans: & il l'avertit que s'il le négligeoit, Dieu lui-même en prendroit ſoin. Il lui recommanda de plus la moderation & la temperance, comme des vertus néceſſaires pour perfectionner celles qu'il poſſedoit déja. Cela dit, il mourut : & l'Hiſtoire n'a point receuilli ce qu'il annonça à ſes autres Enfans, ſoit qu'ils fuſſent abſens, ſoit qu'ils fuſſent morts avant lui, comme *Abdollah* Pere de Mahomed.

REVENONS maintenant à cet Enfant, que nous avons laiſſé entre les mains de *Halimah* ſa Nourrice, & tranſporté, à cette occaſion, hors du lieu de ſa naiſſance, pour y être élevé à la maniere des au-

autres Enfans. Sa Mere *Eminah* vivoit dans le regret de la perte de ſon Epoux, & dans la confiance que le Ciel protegeroit le Fils qu'il lui avoit laiſſé. Et à cette occaſion les Hiſtoriens poſterieurs, plus dévots que les anciens, ou du moins plus féconds en ſuppoſitions pieuſes, ont imaginé que cette Veuve affligée avoit eu un ſi grand nombre de témoignages miraculeux de la future grandeur de Mahomed, qu'elle ne pouvoit ignorer qu'il ne fût deſtiné à changer l'état de l'Arabie & du Monde entier, à rétablir le véritable Culte de la Divinité, & à éclairer tous les hommes par des inſtructions & des Loix oubliées depuis pluſieurs ſiecles. Ils diſent enfin, avec une témerité inſenſée, que les arbres & les pierres qui ſe trouverent ſur le paſſage de cet Enfant, lorſque ſa Nourrice l'emportoit, le ſaluerent tous ſur la route, par des mouvemens de differentes eſpeces. Les arbres ſe courboient; les rochers étoient agitez, ou ſe fendoient du haut en-bas, pour lui témoigner leurs reſpects. Mais entre ces divers prodiges inventez, comme on vient de le dire, leſquels, quoique hors de vrai-

ſemblance, ſont rapportez par tant d'Auteurs, & crus ſi généralement des Muſulmans, qu'il eſt néceſſaire d'en faire mention particuliere ; on convient que l'éducation de Mahomed chez ſa Nourrice fut extrêmement ſimple.

L'HISTOIRE de ſa vie porte expreſſément, que dès qu'il put marcher, elle l'envoyoit tout nud, avec les autres Enfans du Lieu, à la ſuite des Troupeaux communs du Village ; portant avec lui le peu de nourriture dont il avoit beſoin pour quelques jours. On infere juſtement de-là, qu'il couchoit & vivoit à l'air, comme les autres Enfans, ſans aucune diſtinction, ſelon l'uſage pratiqué en Arabie, où on les accoutume dès cet âge tendre à ſupporter la chaleur ſur la terre, & à ſe contenter d'une très legere nourriture. Or un jour que l'Enfant étoit à la pâture des Troupeaux, étant déja de l'âge de 4 à 5 ans, *Helimah*, dormant ſur ſa natte dans ſa hutte ordinaire, rêva que deux hommes inconnus s'étant ſaiſis du petit Mahomed, lui ouvroient le ventre, & en arrachoient le cœur. Son effroi & ſon inquiétude furent grands à cette occaſion. Toutefois s'étant raſſûrée,

ſurée, comme on le peut faire au ſujet d'une chimere conçue dans le ſommeil, elle n'y penſoit plus; quand, le jour venu, elle apprit par la fuite de quelques Enfans, revenus du Troupeau pleins de terreur & de crainte, qu'il étoit arrivé quelque choſe d'extraordinaire à ſon Nourriſſon. Cette nouvelle l'engagea à ſe rendre elle-même dès le lendemain au Troupeau; où elle trouva le petit Mahomed en bonne ſanté. Cependant elle apprit, & des hommes qui gardoient le Troupeau, & des Enfans qui étoient reſtez, que Mahomed avoit été véritablement enlevé par des inconnus ſur la Montagne voiſine; & que les Enfans qui l'avoient ſuivi de loin lui avoient vu ouvrir le ventre avec un couteau brillant comme du feu: ce qui leur avoit fait une ſi grande peur, que les uns étoient retournez au Village, & les autres avoient regagné le Troupeau avec toute la vîteſſe poſſible. Elle interrogea donc Mahomed lui-même ſur ce qui lui étoit arrivé, & apprit de lui, quoiqu'avec beaucoup de peine, parce qu'il ne vouloit rien dire, que les hommes qui l'avoient pris, lui avoient dit qu'ils étoient des Anges envoyez pour

lui ôter la racine du mal que tous les hommes apportent au Monde : Qu'à l'inſtant ils l'avoient couché ſur le dos, lui avoient fendu l'eſtomac avec un couteau de feu ; & qu'ayant pris ſon cœur, l'un des deux l'avoit tant preſſé, qu'il en étoit ſorti quelques gouttes noires : Qu'enſuite ils l'avoient lavé de neige, & peſé dans une balance, d'abord contre dix autres cœurs, & enſuite contre cent, & qu'il s'étoit trouvé plus peſant : Que cela fait, ils avoient remis le cœur à ſa place, & lui ayant refermé l'eſtomac, l'avoient redreſſé ſur ſes pieds : Qu'il avoit cru dormir pendant ce tems-là ; cependant, qu'il voyoit ce qu'ils faiſoient, qu'il entendoit leurs paroles, & qu'il leur répondoit quand elles s'adreſſoient à lui : Qu'étant remis ſur ſes pieds, l'un des Anges lui avoit montré le Ciel & la Terre, en lui diſant : *Regarde ; c'eſt un ſeul* DIEU *qui a fait tout cela : ne veux-tu pas l'aimer & lui obeïr ?* Qu'ils l'avoient enſuite renvoyé au Troupeau, lui commandant de ne point parler de ce qui s'étoit paſſé, & de ſe ſouvenir tous les jours, de DIEU, quand il regarderoit le Ciel & la Terre.

LA

La Nourrice, extrèmement touchée d'un évenement ſi ſingulier, & en appréhendant les ſuites, ramena peu après l'Enfant à ſa Mere. *Eminah* ayant jugé néceſſaire d'inſtruire *Abdol-Motalleb* de ce qui s'étoit paſſé au ſujet du petit Mahomed, reçut de lui un commandement très exprès de ne jamais revèler ce ſecret à perſonne, & d'attendre avec patience les exécutions des Décrets du Tout-Puissant. C'étoit ſans doute la conduite la plus ſage, & la plus convenable; mais la vanité d'une Mere ne s'arrête pas toujours par de juſtes conſiderations. *Eminah* publia mal à propos cet évenement, qui ne fut reçu par les *Koreiſhites* que comme une extravagance, ou plutôt comme une tentative des *Haſchemites* pour préparer les changemens qu'ils avoient envie de faire à la Religion commune. Pour *Eminah*, elle fut punie de ſon indiſcretion par une prompte mort, qui l'emporta dans la ſixieme année de l'âge de ſon Fils. Ce jeune Orphelin fut conduit auſſi-tôt chez ſon Ayeul, en la maiſon duquel il vêcut juſqu'à ſa mort; après laquelle il paſſa en celle de ſon Oncle *Abutaleb*, auquel

la garde & l'éducation en furent confiées, ſelon la diſpoſition d'*Abdol-Motalleb*.

J'AI déja obſervé, que l'on ſait fort peu de circonſtances de la premiere jeuneſſe de Mahomed, & qu'il n'eſt point ſûr d'en croire les Hiſtoriens poſtérieurs à ſon âge; dont la dévotion trop ardente s'eſt répandue en fictions, deſquelles nous n'avons nous-mêmes que trop d'exemples juſques dans le ſein de la Vérité. D'ailleurs, il eſt aſſez croyable que l'humeur active de ſon Oncle *Abutaleb* ne lui permit pas de s'occuper d'autres objets que de ceux qui le poſſedoient lui-même tout entier, qui faiſoient ſa ſatisfaction & ſon plaiſir. Telle étoit une eſpece de vie militaire qu'il menoit au milieu de la paix, s'exerçant continuellement à manier des chevaux, qu'il dreſſoit après les avoir nourris; à tirer de l'arc; à ſignaler ſon adreſſe avec l'épée, ou par des coups de force ſinguliers. Mais ſon occupation principale étoit la Chaſſe, qu'il alloit faire dans les montagnes de Naged & de l'Yemen aux bêtes les plus farouches, Tigres & Lions, qu'il attaquoit dans le temps de leur plus grande fureur; s'imaginant que c'étoit celui où elles avoient

voient le moins de forces, à cauſe du manque d'eau général pendant les grandes chaleurs.

Ce fut à cette Ecole que le Ciel deſtina d'abord Mahomed, & non à l'étude de l'Eloquence; de laquelle il fit néanmoins tant d'uſage pendant le reſte de ſa vie. Mais la Providence, diſent les Auteurs Arabes, vouloit l'inſtruire par degrez, & lui procurer par cette inſtruction les talens qui ne s'acquierent que par une longue habitude: entre leſquels, ceux qui conſiſtent dans la force & dans l'adreſſe n'atteignent jamais la perfection, ſi on ne s'y eſt exercé dans la premiere jeuneſſe. Les Arabes reconnoiſſent auſſi que cette éducation a procuré à Mahomed la meilleure partie des rares diſpoſitions de ſon corps, comme il devoit celles de ſon eſprit à ſes voyages. Les premiers, dont il s'agit ici, étoient une vigueur infatigable, & une force proportionnée pour ſoutenir la chaleur, la faim, la ſoif, & ſe priver de ſommeil dans les occaſions néceſſaires; une grande connoiſſance des chevaux & des chameaux, juſqu'à ſavoir guérir leurs maladies; beaucoup d'adreſſe pour les gou-

gouverner ou les monter ; pour tirer de fleches , pour ſe ſervir du ſabre ou d l'épée : enfin , la connoiſſance de toute les ruſes néceſſaires dans les Chaſſes pé rilleuſes qu'il entreprenoit à la ſuite d ſon Oncle : connoiſſance qui s'étan mûrie , & unie à celles qu'il acquit dan ſes Caravanes , l'a rendu le premier Ca pitaine de ſa Nation , & l'a mis en é tat de former des Généraux capables d conquérir le Monde. D'autres Auteu ont dit que c'eſt véritablement par cet te éducation qu'il s'eſt diſpoſé à appren dre parfaitement la Guerre; mais qu' ne s'y eſt conſommé que par la prat que effective qu'il en a faite. A quo ils ajoutent , que s'il n'étoit enco qu'un Ecolier à cet égard , il en ſort Maitre en un autre genre bien plus im portant , qui eſt celui de ſavoir choiſ les moyens les plus propres pour parven à une fin propoſée : talent que les Au teurs contemporains lui attribuent au-de ſus de tout homme , & qui ſemb lui avoir été juſtement adjugé par ſes ſu cès.

A l'âge de vingt ans , ce jeune-hon me , preſſé par ſes beſoins , & dans

néceſſité de ſe procurer quelque ſubſiſtance indépendante, s'engagea dans les Caravanes qui négocioient de la Mecque à Damas ; dans leſquelles pluſieurs de ſes proches étoient intereſſez, & où il pouvoit ſe flater de quelque profit par des retours ordinairement avantageux. Cependant on rapporte, que comme la Providence vouloit former en lui des qualitez auſſi néceſſaires aux Grands-hommes que leur courage, ſavoir, la fermeté, & la patience dans les accidens contraires ; elle ne permit pas qu'il tirât aucune utilité lucrative des divers voyages qu'il entreprit. La dureté & l'avarice du Gouverneur de Damas, qui vouloit prendre des droits arbitraires ſur l'entrée & la ſortie des marchandiſes, & qui exerçoit des avanies juſques ſur les Arabes de *Gaſſan* & de la Mecque ; ces vexations obligerent Mahomed à tenter la fortune en d'autres Villes, comme à *Balbech*, dite anciennement Heliopolis, à *Elia* qui étoit l'ancienne Ville de Jeruſalem, & en differens autres endroits. Mais il rencontra par-tout le même eſprit de Gouvernement, la même avidité pour dé-

dépouiller les Marchands d'un gain légitime qui doit être la recompense de leur travail. Ainsi il revint toujours en sa Patrie, rempli d'indignation contre l'injustice des Chrétiens.

Il lui arriva néanmoins dans un de ses voyages, une avanture capable de relever son esperance, s'il avoit voulu la regarder comme un présage de sa future élevation. La Caravane avec laquelle il marchoit, passoit ordinairement au voisinage d'un Monastere, autrement dit une *Laure*, selon l'usage des Grecs. Elle étoit bâtie dans le Desert de Bosra, à quelque distance du Mont Sinaï; & les Dévots la faisoient passer pour le lieu où la Manne, qui nourrit si longtems les Israëlites errans, étoit premierement tombée. Les Moines de cette solitude, vivant sous la conduite d'un Abbé, fournissoient aux Passagers quelques rafraichissemens pour leur argent, & les uns & les autres y trouvoient leurs avantages. Cet usage fut une occasion pour Mahomed d'y accompagner un jour les Chefs de la Caravane, qui y alloient conclure quelque marché; & quoiqu'il fût obligé de

ster à la porte pour y garder les chameaux qui devoient servir à rapporter au Campement les vivres que l'on vouloit chercher, il fut si bien remarqué par le supérieur, qu'au retour de la Caravane, ne voyant point paroître ce même jeune homme que le hazard avoit retenu au Camp, il s'informa s'il n'avoit pas passé plus loin : sur quoi ayant appris qu'il étoit resté avec le gros de la Caravane, il témoigna desirer de le voir une seconde fois. Mahomed y alla donc, sur l'invitation de l'Abbé ; qui le voyant le salua d'abord profondément, & dit ensuite aux assistans, surpris de la vénération qu'il témoignoit avoir pour le jeune Mahomed, qu'il la rendoit à un homme qui seroit un jour le Chef de la Nation Arabe. Puis s'adressant à lui-même, il recommanda à sa protection les solitaires en général, & ceux de cette maison en particulier ; le priant de s'en souvenir quand le temps de son élevation seroit venu. Mahomed reçut, dit-on, cette soumission avec aussi peu d'embarras que s'il eût été déja Monarque de l'Arabie ; & répondit en riant : *J'aimerai toujours les Solitaires qui ne se mêleront*

leront que de leurs nattes & de leurs paniers ; faiſant alluſion au travail ordinaire des Moines de ce temps-là. Cependant l'Abbé affirma aux autres Arabes, après que Mahomed ſe fut retiré, qu'il avoit vû ſa tête environnée d'une lumiere rayonnante ; ce qu'il regardoit comme un préſage aſſuré d'une haute fortune.

CETTE Hiſtoire a vraiſemblablement ſervi de prétexte à la ſuppoſition que l'on fait vulgairement d'un certain complot de Mahomed, & du Moine *Sergius* ; par lequel on prétend que celui-ci lui apprit les moyens de reformer la Religion de ſon Pays, & de rendre celle qu'il annonceroit, plus croyable & plus conforme au goût général des Peuples ; en prenant ſa Morale dans le Judaïſme & le Chriſtianiſme, rejettant néanmoins ce qu'il trouveroit dans l'une & dans l'autre de trop contraire aux inclinations naturelles des hommes vers le plaiſir, & l'uſage des Femmes. On prétend encore qu'il lui apprit à mettre en uſage l'épilepſie dont il étoit attaqué, en faiſant croire que c'étoit l'effet d'une eſpece de raviſſement ou d'extaſe ; pendant la durée duquel un Pi-

igeon, dreſſé à venir prendre quelques rains de ris dans ſon oreille, faiſoit roire qu'il recevoit alors par le Miſtere d'un Ange les differens articles e l'Alcoran, qu'il prononçoit enſuite Peuple, mais que le Moine Apoſtat envoyoit ſecretement après les avoir poſez, ſelon le rapport qu'ils deent avoir aux circonſtances du temps & affaires. Mais dans la vérité, ce e eſt ſi mal inventé, & choque ſi erement la vraiſemblance & la poſté de la réuſſite d'un tel artifice, oyé pour tromper des Peuples auſſi ts & auſſi clairvoyans que les Araque quelque fondement qu'il puiſvoir, il eſt impoſſible d'y pouvoir ner la moindre croyance, pour peu e l'on faſſe d'attention au caractere des ens auxquels il auroit falu faire illuſion, u à celui de l'homme à qui l'on impute une ſi pitoyable maniere de ſe conduire pour une fin auſſi délicate.

DISONS plutôt, que cette avanture eſt peut-être le fondement de l'eſpece de compaſſion que Mahomed a toujours eue pour les Solitaires & pour les Moines, pendant qu'il condamnoit avec la der-

derniere rigueur tout le Clergé
à la mort, ou à l'abjuration form
ſa Religion & de ſon Culte. Il
doit les premiers comme des malh
ſes victimes de leur propre c
té, & celles d'une erreur domi
qui les perſuadoit que le retranch
de tout plaiſir, la mortification
nuelle de leurs corps, & la ſéparati
toute ſocieté, étoient des moyen
caces de vivre dans l'innocence; c
étant ſeuls capables d'éteindre les
ſions, du moins après pluſieurs
de pratique. Il regardoit au contra
Evêques, les Prêtres, & tout le
gé ſéculier; premierement, comm
aſſemblage politique d'hommes ré
ce point-ci, de faire ſervir la
gion à leurs paſſions, convoitiſe,
rice, faſte, domination; & qui a
trouvé le ſecret de perſuader aux
ples, que l'obéiſſance aveugle qu'i
exigeoient eſt inſéparable de celle q
dûe à DIEU. De plus, il les reg
comme les véritables auteurs d'une
nité de diſputes qui diviſoient al
Chriſtianiſme; comme les inver
des ſuperſtitions du temps; enfin,

me des faux Docteurs, qui s'efforçoient de plonger tous les hommes dans l'erreur, ſelon les conditions, les rangs, les richeſſes, & la meſure de capacité de chacun d'eux.

REVENONS cependant aux voyages de Mahomed, qui ont été l'occaſion de tant de nouvelles connoiſſances portées dans l'Arabie, & en particulier l'occaſion de celles qui ont converti les notions d'un Chaſſeur ou d'un Marchand de Caravane, en celles d'un Homme-d'Etat incomparable, & d'un Légiſlateur ſupérieur à tous ceux que l'ancienne Grece avoit produits. A meſure que Mahomed avançoit en âge & en force, ſon cœur concevoit de plus grands deſſeins: & quoique le Commerce parût être ſon objet principal, il ne fit aucun voyage duquel il ne ſe procurât quelque eſpece d'inſtruction d'un autre genre. Il entreprit d'abord d'aller aux Villes maritimes de la Côte méridionale de l'Arabie, telles que *Moka*, *Aden*, & *Maſcate*, où ſe faiſoit le trafic des Indes. Il ſe propoſoit d'en rapporter directement des marchandiſes propres à la Syrie, & particulierement des Soyes, dont le luxe de

Conſtantinople faiſoit une grande
ſommation, mais qui y paſſant dir
ment de l'Egypte, n'avoient ni l'ag
ni les differentes couleurs qu'on leu
roit pu donner à Tyr & à Sidon
elles y étoient premierement portées.
deſſein, qui par rapport à la profe
d'un Marchand ne laiſſoit pas de tén
gner que celui qui l'avoit conçu
capable de plus grandes vues; ce deſſ
dis-je, lui donna occaſion de trav
diverſes fois les Montagnes de l'Yem
& par conſéquent d'y connoitre les
nions, les uſages & les mœurs les
générales des Peuples de ce vaſte P
Il trafiqua pareillement dans la T
d'*Oman*, pour acheter de la Poudre d
& même des Perles que l'on pêchoit
la côte, à *Ormus*, & à *Bahrain*. M
il en trouva peu de débit dans la C
tale de l'Empire des Perſes; parce q
outre que les Grands y étoient m
faſtueux que dans les Pays de la D
mination des Romains, l'on y tiroit
mêmes marchandiſes ſans paſſer dans
mains de l'Etranger. C'eſt vraiſem
blement ce qui l'indiſpoſa contre la p
ſance des Perſes, qu'il jugea dès-lors

ceſſaire à l'avantage public d'exterminer, les chaſſant de l'Arabie.

D'AILLEURS, la Perſe étoit alors déirée par des guerres civiles, qui en ndoient le ſéjour très dangereux aux trangers. L'origine de ces troubles ſe oit rapporter à la conduite des Prins, ſucceſſeurs de Nouſchirvan. Un oi ſage & moderé a rarement des héiers qui lui reſſemblent; principalement la longueur de ſon Regne a fatigué attente de ceux qui aſpiroient à occuer ſa place. La patience fait à cette ccaſion, à peu près le même effet que haine: c'eſt à dire, qu'elle éloigne es mœurs & des maximes de celui à ui l'on reproche d'avoir trop longtems écu. Mais le changement qui en réulte dans le Gouvernement de l'Etat, e manque jamais de produire le blâme u Succeſſeur; quand il ne feroit d'aue faute, que celle d'aller contre l'uſage t la longue accoutumance. Ainſi Horouz, Succeſſeur de Nouſchirvan, s'éant porté à une extrême ſévérité, parculierement contre les Grands & les agiſtrats, on compara cette conduite l'humanité de ſon Pere. Elle parut

un prodige de cruauté, & ne manqua pas de produire, entre pluſieurs revoltes, celle de *Baharam Tchoubin*, qui le dépoſſeda, & obligea ſon Fils, nommé *Koſrou Parwis*, de ſe refugier entre les bras de *Maurice* Empereur Grec; qui fut lui-même dépoſſedé peu après par *Phocas*. Les Romains ſaiſirent cette occaſion favorable pour porter la guerre dans la Perſe; où *Koſrou*, Monarque légitime, avoit un grand Parti. Non ſeulement Maurice lui donna un puiſſant ſecours de troupes, mais il lui promit ſa fille *Irene* en mariage. Cette guerre dura deux ans, & ne fut pas même terminée par la mort de Baharam. Ainſi, lorſque Mahomed vint en Perſe, il y trouva les affaires dans une ſi grande confuſion, qu'il ſe dégoûta du ſéjour qu'il y avoit à faire.

CEPENDANT la Fortune, qui ſe joue des Empires comme des hommes, prit plaiſir à perdre *Maurice*, en lui ſuſcitant l'ennemi le plus indigne & le plus vil qui fût alors dans la Grece. Ce fut *Phocas*; qui le vainquit ſans combattre, par les intrigues des Prêtres, & des Evêques de la Cour, qui s'étoient rendus

ns maitres de ſa perſonne & de ſa fa-
ille. *Maurice* & ſa Maiſon périrent
ar la main du Bourreau. La ſeule *Ire-*
e, mariée en Perſe avec un Prince dé-
oſſedé, échapa au malheur de ſa fa-
ille. Mais, quoiqu'elle ſoit devenue
ans la ſuite l'une des plus puiſſantes
eines du Monde, & qu'elle ait poſ-
édé le cœur de ſon Epoux qui étoit
nchanté de ſa beauté, elle n'en a pas
té plus heureuſe, ayant eu le malheur
e livrer ſon cœur à un autre Amant
u'à ce Mari ſi paſſionné. Leur Hiſ-
oire, ſous les noms de *Koſrou* & de
chirin, eſt encore aujourd'hui entre les
ains de tous les Perſans, qui la regar-
ent comme la plus belle & la plus amu-
ante leçon que l'on puiſſe prendre ſur
s triſtes effets des paſſions violentes.
Coſrou, infiniment ſenſible à la déplora-
le fin de l'Empereur Maurice ſon Beau-
ere, déclara d'abord la guerre à *Pho-*
as, & la continua avec bonheur contre
Heraclius ſon Succeſſeur, auquel il en-
va la Méſopotamie & toute la Syrie;
uſqu'à ce que la fortune des armes ayant
hangé ſubitement, celui-ci ne reprit pas
eulement ces mêmes Provinces, mais

porta encore la guerre dans la Perſe avec de ſi grands avantages, qu'ils devinrent l'occaſion de la dépoſition & de la mort de *Koſrou*, après un Regne de 38 ans.

Ce fut pendant ce même Regne que Mahomed vint en Perſe, où il reconnut bien-tôt, par un effet de ſa merveilleuſe ſagacité, que cette Monarchie tiroit à ſa fin, puiſqu'il n'y ſubſiſtoit plus aucune des anciennes Loix, & que la démangeaiſon d'en faire continuellement de nouvelles, pour remédier à de prétendus abus, alteroit de plus en plus ſon ancienne conſtitution. Il crut auſſi appercevoir dans tous les Sujets, une eſpece d'yvreſſe, qui, les éloignant de penſer au bien-public, ne les rempliſſoit que de deſſeins particuliers, incompatibles avec l'interêt général. D'ailleurs, Mahomed n'y trouva plus ce même zèle qui animoit autrefois toute la Nation à ſoutenir & à étendre ſa gloire. La Nobleſſe ne ſe connoiſſoit plus; les Grands ſe tiroient de ſon rang, pour affecter celui de Princes; qui, par un autre caprice, ne vouloient pas ſeulement ſonger à ſe rendre des hommes eſtimables, s'abandon-

donnant aux dérèglemens d'une imagination corrompue, qui n'étoit ſatisfaite que par des excès. Cependant, les Tréſors de la Perſe ſubſiſtoient encore. On conſervoit à Madaien, dans les ſouterrains d'un * Château inexpugnable, plus d'or que le reſte du Monde n'en contenoit; & un autre Tréſor extérieur préſentoit à la vue des curieux une ſi grande abondance de Perles, de Diamans, & d'autres pieces d'argent mis en œuvre, de riches Tapiſſeries brodées d'or & de perles, que jamais la magnificence des Romains n'y avoit été comparable. *Mais que ſont des Tréſors ſans uſage*, s'écrie l'Alcoran, *ou ſans une diſpenſation prudente qui connoiſſe les tems de les ouvrir, & de les fermer?* Les Grands-hommes qui avoient amaſſé celui-ci, n'avoient penſé qu'à préparer à leurs Succeſſeurs les moyens d'épargner les Peuples: de méchans Princes, au contraire, gardent leurs Tréſors ou les diſſipent, & n'en ſont pas moins durs envers leurs Sujets.

MA-

* *On comptoit dans ce Château* 40000 *Colonnes ou tables d'argent, &* 30000 *pieces de tapiſſeries brodées.*

MAHOMED s'inſtruiſit encore avec plus d'exactitude de la maniere dont les Perſes faiſoient la guerre, & dont ils aſſembloient leurs Armées. Mais il n'eut garde d'approuver leur uſage ſur ce dernier point, parce qu'ils n'avoient aucun Corps de Troupes règlées, & qu'ils ſe contentoient de commander, ſelon les occaſions, un plus grand ou un moindre nombre d'hommes par Province; ſans s'informer de la diſpoſition de ceux que l'on faiſoit ainſi marcher, ni du nombre de ceux qui reſtoient en chaque Pays pour ſoutenir les travaux journaliers de la campagne, qui par cette raiſon demeuroit quelquefois ſans culture. D'un autre côté, il trouva que la méthode avec laquelle les Perſes faiſoient ſubſiſter leurs Armées dans les Pays les plus difficiles, par le moyen des Convois, qui ne leur manquoient jamais, & qu'ils ſavoient aſſûrer avec tant de précaution que l'Ennemi ne pouvoit les enlever; il trouva, dis-je, que cette méthode étoit digne d'être imitée par les Généraux de toute Nation guerriere: puiſque c'étoit le moyen qui les avoit ſi ſouvent rendus victorieux des Romains, leſquels,

de

de leur part, n'étant capables ni de ſupporter la chaleur des ſables, ni de ſe paſſer d'eau, perdoient immanquablement leurs Troupes toutes les fois qu'ils s'éloignoient des Rivieres. Quant à la Religion des Perſes, il la condamna, ſur le ſeul préjugé que lui donna la conſtruction des Temples où ils conſervoient des Feux perpétuels, auxquels ils rendoient les honneurs divins. Il ne paroit pas toutefois qu'il ait jamais approfondi ſi cette vénération étoit abſolue, ou relative: mais il y a apparence qu'il conçut, que DIEU étant un Etre inviſible, ne peut raiſonnablement être figuré par rien de corporel: outre qu'en s'expliquant ſur cette matiere dans l'Alcoran, il dit expreſſément; „ que la fa„ cilité qu'il y a à tranſporter à la „ Créature l'adoration qui n'eſt dûe qu'à „ DIEU, témoigne combien il eſt dan„ gereux d'imaginer qu'il puiſſe être re„ préſenté par aucune choſe.

APRE'S qu'il eut connu la Perſe, la même occaſion de Commerce rappella Mahomed en Syrie. C'étoit de ce Pays qu'il pouvoit tirer des Toiles & des Etoffes d'un débit avantageux pour l'ha-

billement des Arabes. Ce fut auſſi dans ce Pays qu'il redoubla d'attention pour s'inſtruire de la Diſcipline militaire, du Gouvernement politique, & de la Religion d'une Nation auſſi puiſſante & d'auſſi grande reputation que les Romains. Mais il fut bien étonné de trouver que cet Empire, ſi vanté par ceux qui n'en connoiſſoient que le nom, étoit, auſſi-bien que celui des Perſes, ſur le penchant d'une ruïne très prochaine. Ce n'étoit plus en effet qu'une vaine repréſentation, ou plutôt un fantôme de ce qu'il avoit été. Les Monarques n'avoient plus de droit à l'Empire, par le ſang ni par la naiſſance. Ils le tenoient, ou comme le fruit de leurs crimes, & d'une uſurpation tyranique; ou comme un don de la ſeule Fortune. Ils ne ſe maintenoient dans cette élevation, ni par l'amour des Peuples, ni par l'eſtime des Soldats; mais au moyen des mêmes artifices, intrigues, & violences qui les y avoient conduits. Et dans ce point de fortune, ils ne ſe donnoient plus d'autre occupation que celle de piller les Peuples, & d'amaſſer de l'argent: non pour s'en ſervir à faire du bien, mais pour ſou-

ſoudoyer une Milice de Barbares; qui, après les avoir épuiſez, pilloient enſuite à diſcretion les Villes & les Provinces, déja déſolées par l'avarice du Prince. Les Grands, les Généraux, les Officiers & les Magiſtrats n'étoient plus que ces mêmes Barbares qui ſe naturaliſoient Romains, de leur ſeule autorité, quand ils s'étoient fait des noms aſſez conſiderables, & qu'ils avoient acquis aſſez de biens pour forcer l'Empereur à leur accorder les poſtes qu'ils vouloient choiſir, ou pour eux-mêmes, ou pour leurs créatures.

Il apprit, que les Armées n'étoient plus compoſées des anciens Soldats qui avoient vieilli à l'école de *Belizaire* & de *Narſes*: Que les têtes des Légions & des Centuries s'étoient perdues & diſſipées, ſans que l'on pût dire comment cela s'étoit fait: Que les Milices nouvelles étoient ſans valeur, comme ſans expérience; accoutumées à fuir dès qu'elles rencontroient des Perſes ou des Arabes: Qu'aucun Soldat n'alloit à la guerre par ſon choix & par ſa volonté; mais qu'on les arrachoit du ſein de leurs familles pour les faire marcher d'un bout

de

de Monde à l'autre, ſans eſperance de revoir jamais leurs amis, ou leurs parens : Que les meilleurs de ces Soldats n'étoient que ceux qui, ayant réuſſi quelquefois à éviter le pillage des Barbares, ſoit en défendant leurs Villes, ſoit en ſe cantonnant dans les Bois, avoient continué la vie militaire qu'une premiere néceſſité leur avoit fait embraſſer ; mais qu'en les retirant de leurs differentes Provinces, il en arrivoit un autre mal, puiſqu'elles demeuroient alors expoſées aux entrepriſes de tous ceux qui vouloient profiter des conjonctures. Il apprit encore, que le dérèglement des mœurs, & l'improbité des hommes étoient montées à un tel degré, que l'on ne connoiſſoit plus d'honneur ni de vertu. *Phocas*, qui regnoit alors, tenoit pour maxime : „ Qu'il n'y avoit que les Imbécilles qui „ reſpectaſſent ces Idoles, que l'on nom„ me *Vertu* ou *Probité* ; que les autres „ hommes étoient tous également per„ vers, n'y ayant que le plus ou le moins „ d'habileté à ſuivre ſon interêt, qui en „ fît la difference.

En conſéquence de ce principe, il n'y avoit plus de Courtiſan qui ne trafiquât

ſiquât publiquement la Juſtice, ſous le nom de *Protection*; aucun Chef militaire, qui ne fût un de ces Barbares féroces, *Goth*, *Vandale*, *Maure*, ou *Gépide*, incapable d'aucune vue de bien-public; ou qui ne fût le protegé déclaré de quelque Evêque ou Prêtre accrédité, ou de quelque Eunuque du Palais. Tous, uniquement attentifs aux moyens de ſe procurer de l'argent, ne s'en ſervoient qu'à ſoutenir un luxe d'autant plus odieux, qu'il inſultoit à la miſere publique, & une débauche effrénée qui ne reſpectoit aucune Loi. Cependant, ces Peuples étoient des Chrétiens, qui, ſelon la premiere idée que Mahomed en avoit priſe en Arabie, devoient être des hommes juſtes, deſintereſſez, fideles, compâtiſſans, & mortifiez. Il vit au contraire avec horreur, que ces Chrétiens, dans leur propre Pays, n'étoient que des gens vendus à toute iniquité, & dont la Religion ne ſe diſtinguoit du Paganiſme que par l'atrocité des querelles & des diviſions qu'elle cauſoit. Il fut le témoin de cette ſuperſtition plus que honteuſe, où l'on avoit porté le Culte des Saints, & la terreur de leurs Images; dont on fai-

faiſoit dépendre non ſeulement la pieté mais toute eſpece de confiance pour ob tenir les évenemens deſirez. Si l'Empereur donnoit quelque Emploi important une Charge, le Gouvernement d'une Province, le Généralat d'une Armée, il y joignoit toujours le préſent d'une Image qui devoit lui répondre de la fidelité de celui qui la recevoit, ou le punir atrocement par quelque grande infortune s'il venoit à y manquer. On raiſonnoit de même à l'égard des Troupes. Non-ſeulement chaque Officier avoit ſon Image particuliere, à laquelle il recouroit pour en obtenir du courage dans les occaſions, ou plutôt un ſuccès qui coutât peu d'effort à ſa vertu: mais les Corps entiers, Légions & Cohortes, avoient chacune leur Image dans une petite Chapelle à deux roues, laquelle marchoit à ſa tête, & qui dans les Campemens ne manquoit pas d'être placée au poſte le moins périlleux. C'étoit à cette Image que l'on demandoit, premierement la conſervation de ſa vie, & d'être préſervé de bleſſures; après quoi on la prioit auſſi pour le ſuccès des armes de l'Empire. Mais comme le premier des vœux qui lui étoient adreſſez étoit formé pour un

bien

qui s'obtenoit facilement & ſûrement
ſuite, le fruit de ces prieres n'alloit
irement qu'à leur donner de bonnes
es.

n juge bien, qu'un eſprit auſſi juſte
uſſi ſolide que celui de Mahomed
ut appercevoir de tels abus, ſans en
rer la ruïne & la diſſolution prochai-
le l'Etat où ils regnoient. On peut
e porter la conjecture plus loin, &
r que ces réflexions le conduiſirent
lors à projeter les moyens de réunir
lation Arabe, & de l'employer enſui-
la deſtruction de l'un & de l'autre
ire, ainſi qu'il l'a exécuté 25 ou
ans après. Il y a plus: car ſi l'on
ine les moyens qui peuvent s'être
ntez à l'imagination de Mahomed
parvenir à cette réunion des eſprits,
laquelle il faloit commencer un tel
age; on jugera qu'il n'y en avoit
n ſi puiſſant que celui de la Reli-
; vers laquelle les Arabes, tels que
les avons repréſentez ci-devant, a-
nt une pente naturelle; laquelle, pru-
nent ménagée, pouvoit être portée
à l'enthouſiaſme, ou au fanatiſme.
il arriva malheureuſement, qu'au-

lieu

lieu de choiſir la Religion Chrétienne, laquelle, par les titres de ſa vérité & de la rectitude de ſa Morale méritoit une préference évidente, Mahomed ſe revolta ſi violemment contre les abus qu'il y avoit reconnus dans la pratique, qu'il ſe porta plutôt à l'attaquer elle-même, qu'à reformer ce que les bons Chrétiens n'y ſupportoient qu'avec peine & douleur. D'ailleurs il ſe repréſenta, que la puiſſance & la Religion des Romains étoient ſi fortement unies, qu'on ne pouvoit les combattre ſéparément. Je ne pretends pas dire qu'il conçut de ſi hauts deſſeins dès le tems de ſes premiers voyages; mais je repréſente l'état véritable & les diſpoſitions où il trouva les Romains & les Perſes, ſur leſquels il a dans la ſuite formé le plan d'une nouvelle Religion qui devoit lui ſervir de moyen pour anéantir leurs Dominations.

On ne ſauroit nier que Mahomed n'ait connu les principes de la Religion Chrétienne; ſur leſquels nous verrons qu'il a amplement refléchi, par rapport à l'étendue que la Révèlation de Jesus-Christ a donné à celle de Moyſe. Il a ſans doute lu les ſaintes Ecritures des deux Teſtamens; & il en a fait une très heureuſe application aux ma-

matieres contenues dans ſon Alcoran. Car quoiqu'il ſemble en avoir alteré les récits en quelques endroits, il eſt viſible qu'il n'a ſongé qu'à ſatisfaire les préjugez de ſa Nation, & qu'à remplir l'opinion ou tradition qu'elle avoit ſur differens articles peu importans en eux-mêmes; parce que ſon premier objet étoit d'amener les Arabes au Syſtème de Doctrine qu'il avoit conçu, & que tout le ſuccès de ſes deſſeins rouloit ſur le degré de perſuaſion où il ſe propoſoit de les conduire. Auſſi voyons-nous qu'il n'a pas mieux traité l'Hiſtoire profane; & quand nous nous recrions ſi hautement à l'ignorance & à l'abſurdité, de ce qu'il a imaginé, par exemple, de faire un Prophete d'Alexandre le Grand, que nous ſavons poſitivement n'avoir jamais connu le vrai Dieu; il paroit que l'on peut découvrir dans ce trait particulier, beaucoup plus d'adreſſe que d'ignorance: puiſqu'il avoit un très grand interêt à perſuader les Arabes, que Dieu deſtine quelquefois les Prophetes à faire des conquêtes extraordinaires, & à ſoumettre un grand nombre de differens Peuples afin de leur faire connoitre la

vérité par la force, quand la perſuaſion ſimple ne ſuffit pas. D'ailleurs, la maniere dont il a attaqué la Religion Chrétienne n'eſt point directe: elle eſt plutôt ironique, & ne paroit pouvoir s'appliquer qu'aux abus que tout le monde y reconnoiſſoit, & dont lui-même avoit été le témoin. Car puiſqu'il a non ſeulement établi l'Unité de DIEU, comme la baſe de toute vérité dans la Religion; la néceſſité de l'aimer, d'obeïr à ſes Loix, qui ne conſiſtent qu'à faire un bon uſage de la Raiſon qu'il nous a donnée; mais encore la Réſurrection, le Jugement final & la Rémuneration, qui ſont des Dogmes particuliers au Chriſtianiſme: enfin, puiſqu'il a reconnu la vérité de la Miſſion de JESUS-CHRIST, ſa naiſſance d'une Vierge, ſes miracles, & la ſainteté de ſa Doctrine; il ſemble avoir adopté & embraſſé tout ce que le Chriſtianiſme admet lui-même de plus incroyable: deſorte que ce qu'il en a retranché n'a de rapport ſenſible qu'aux abus qu'il étoit impoſſible qu'il ne condamnât point.

C'EST ainſi que n'ayant point imaginé

que

que la Juſtice de DIEU pût imputer à perſonne le péché qu'il n'a point commis, il n'a point conçu que la Satisfaction de JESUS-CHRIST fût néceſſaire pour purger le Genre-humain d'aucune tache originelle. Après cela, conſiderant que le principe du Culte déréglé des Images ne pouvoit être autre que l'idée d'une Aſſociation des Saints à la Divinité; (c'eſt-à-dire, l'opinion d'une communication de la puiſſance de faire des miracles & des prodiges, qu'il a cru réſervée à DIEU ſeul, répandue néanmoins ſur de certains Morts reputez bien-heureux avant le Jugement final;) il a proſcrit ce ſentiment, & l'a condamné, non ſeulement comme une contradiction évidente, mais comme une injure faite à DIEU, qui ne peut avoir de Compagnon. De-là, portant ſa vue ſur le Dogme de l'Incarnation du VERBE, qui fait un DIEU d'un véritable Homme, par l'union ineffable de deux *Natures* incompatibles, telles que le *fini* & l'*infini*; il a voulu croire que l'on avoit abuſé des expreſſions de JESUS-CHRIST même, & de ſes Diſciples, pour leur donner un ſens qu'elles ne ſauroient

roient avoir, & qu'à l'exception des plus emportez, aucun n'avoit prétendu leur donner. Il ne fut pas moins choqué du Dogme qui ſépare le même DIEU de ſon Eſprit, pour en faire deux Perſonnes diſtinctes : & ſans remonter au Platoniſme, ni aux ſpéculations des Philoſophes de cette Ecole, il s'eſt imaginé rendre à Dieu ſa véritable gloire, & aux Peuples l'uſage de la plus ſaine Raiſon, en aboliſſant toutes les idées confuſes, équivoques, & diſputables qui avoient juſques-là donné occaſion à tant de querelles : & réduiſant la Foi des Fideles à la profeſſion d'un ſeul DIEU infini, Créateur de l'Univers, juſte Rémunateur du bien & du mal, il a formé cette Loi principale qui condamne les Aſſociations, avec tous ceux qui, méconnoiſſant la ſimplicité de l'Etre Divin, lui donnent un Fils & un Eſprit autres que lui-même.

VOILA de quelle maniere Mahomed a conçu le deſſein & le ſyſtème d'une Religion dépouillée de toutes controverſes, & qui ne propoſant aucun Myſtere qui puiſſe forcer la Raiſon, réduit l'imagination des hommes à ſe contenter d'un

Culte

Culte ſimple & invariable, malgré les emportemens & le zèle aveugle qui les tire ſi ſouvent hors d'eux-mêmes. Syſtème que l'on ne peut attribuer à la ſuggeſtion de quelque Moine ignorant, ou de quelque Fourbe bizarre, qui ait préciſément choiſi un homme rempli de vices, de défauts naturels, qu'ils ont enſuiti obligé de déguiſer par toute ſorte d'artifices pour en faire leur Prophete: mais qui paroit avoir été l'effet d'une longue & forte méditation ſur la nature des choſes, ſur l'état & la diſpoſition du Monde de ce temps-là, & ſur la compatibilité des objets de la Religion avec la Raiſon, qui doit toujours éprouver ce qui eſt préſenté au Jugement. On peut encore regarder ce Syſtème comme l'ouvrage le plus étonnant auquel l'ambition ait jamais pu déterminer un homme de grand courage; puis qu'ayant compris la poſſibilité de la ruïne de deux Empires formidables au Genre-humain depuis tant de ſiecles, il n'a pas balancé à l'entreprendre; quoiqu'il ait d'abord reconnu que pour venir à bout d'un deſſein ſi prodigieux, il ne faloit pas moins que changer le cœur & l'eſprit de tous les hommes, les enlever à

eux-mêmes, à leurs habitudes, à leurs préjugez, aux connoiſſances dans leſquelles ils avoient été nourris, & où ils avoient vieilli; qu'enfin ayant pu voir de ſang-froid toutes les difficultez d'un ſemblable deſſein, & les ayant longuement méditées, il a eu le courage de l'entreprendre, & la gloire d'y réuſſir.

Tel a été le fruit des voyages de Mahomed, & des connoiſſances où il eſt parvenu par leur moyen. Si l'on oſe cependant le dire, ce n'eſt pas ſeulement à l'indignation excitée par un ſi grand nombre d'objets honteux dans la Religion, ou tyranniques dans le Gouvernement, qu'il faut rapporter une ſi haute entrepriſe: c'eſt encore à la compaſſion qu'il avoit pour tant de malheureux, ſoumis au caprice de méchans Princes & de leurs Miniſtres. L'idée de leur miſere, comparée à la liberté dont on jouïſſoit en Arabie, quoique ſans faſte & ſans tréſors, attendriſſoit tellement ce cœur, à qui l'on reproche aujourd'hui une férocité barbare, qu'en s'entretenant de ſes voyages, & racontant ce qu'il avoit vu ſouffrir aux Peuples de la Syrie, il finiſſoit ordinairement ſon récit par ces expreſſions: *Les Grecs*

ſont

t *pourtant des hommes.* Ce qui montroit itié, & le deſir qu'il avoit de les ſoulager.

ENFIN, Mahomed etant parvenu à ge de 28 ans, beaucoup plus riche de ens naturels, de qualitez acquiſes, d'obvations & de réflexions ſur tout ce 'il avoit pu connoitre, qu'il ne l'étoit biens de la fortune, ſe détermina à réndre à l'affection d'une Veuve de la ecque, qui depuis quelques années téaignoit de l'eſtime pour ſa probité & de nclination pour la perſonne. Il avoit t pendant le cours de ſes voyages quelques gociations pour elle; & le compte qu'il en ort rendu s'étoit trouvé ſi juſte & ſi destereſſé, qu'elle ne put s'empêcher de conoir une grande eſtime pour les ſentimens un homme que l'adverſité ſembloit n'avoir aqué que pour rendre ſa fidelité plus brilte. Il ſe trouvoit alors à la fleur de ſon âge; quoique ſa taille n'eût rien d'extraordinai-, ſa phyſionomie très ſpirituelle, le feu ſes yeux, & la modeſtie qui accompaoit ſes démarches, avoient fait une telle imeſſion ſur le cœur de cette Dame, qu'elui fit connoitre le deſſein qu'elle avoit is de l'épouſer par préference aux Arabes s plus riches qui s'empreſſoient de par-

venir à cette fortune. Le nom de cette Veuve étoit *Chadije*, ou *Chadijah*, que ſon Mari *Abdumenaf* avoit enrichie par le don général de tous ſes biens; deſquels elle crut, à ſon tour, faire une diſpoſition digne de l'approbation générale en choiſiſſant Mahomed pour ſon Epoux, & lui tranſportant toutes les richeſſes qu'elle auroit pu conſerver pour elle-même. *Abutaleb*, Oncle & ci-devant Tuteur de Mahomed, s'empreſſa vivement pour la concluſion de ce mariage, auquel *Abugebel* & *Abbas*, ſes autres Oncles, n'étoient pas ſi favorables; à raiſon d'une ſecrete jalouſie qu'ils avoient conçue contre leur Neveu à cauſe des qualitez éminentes qu'ils reconnoiſſoient en ſa perſonne, & qu'ils jugeoient telles, qu'il n'y avoit que la pauvreté qui pût le retenir dans le rang d'inferiorité où il étoit né, étant le dernier ou le puiſné de ſa famille. Cette jalouſie s'augmenta avec la réputation de ce prétendu Prophete, & fit naitre dans la ſuite quantité d'obſtacles à tout ce qu'il entreprit: auſſi n'y eut-il que la mort du premier, & la priſon du ſecond qui ayent pu mettre des bornes aux effets de leurs paſſions.

MA-

MAHOMED étant marié, parut ſe ivrer tout entier à la ſatisfaction de ſon Epouſe. Jamais Mari ne fut plus tendre ni plus attentif, qu'il ſe montra pour *Chadije*; comme de ſa part, jamais Femme riche n'avoit été ſi ſoumiſe à un Mari pauvre, ni plus occupée à lui faire oublier ſes travaux précedens dans la tranquillité & le repos d'un ménage abondant. Il ne penſa point, pendant la vie de *Chadije*, à multiplier le nombre de ſes Femmes, ou à prendre des Concubines, comme il auroit pu le faire ſuivant l'uſage & la Loi du Pays: mais ne travaillant qu'à lui donner des Enfans qui fuſſent les gages de ſa tendreſſe & de ſa reconnoiſſance, il en eut cinq dans le cours de ſept années; ſavoir trois Fils & deux Filles. L'aîné qui fut nommé *Caſem*, & qui nâquit dans ſa 31. année, lui donna tant de joye, qu'il en prit le ſurnom d'*Aboul-Caſem*, c'eſt à dire de *Pere de Caſem*, ſelon un uſage aſſez fréquent en Arabie, lorſque l'on a été longtemps ſans eſperance de poſterité maſculine. Cependant cet Enfant ſi cher, & dans la perſonne duquel il eſperoit voir l'effet des promeſſes qui lui avoient été faites

à lui-même dans ſa jeuneſſe, lui fut enlevé par une maladie imprévue à l'âge de 4 ans. Il perdit rapidemment ſes autres Fils, & leur Mere bientôt après, avec une douleur que tout le bien qu'elle leur laiſſa ne put adoucir ni diminuer. Et c'eſt ainſi, diſent les Interpretes, *que l'élection de Dieu le vouloit détacher de toutes les choſes de la Terre, & de ce qu'il devoit aimer le plus légitimement parmi les choſes périſſables, afin qu'il apprît à aimer ſolidement ce qui eſt éternel.* Mais lorſque dans la ſuite, ſon Miniſtere Prophétique & ſa puiſſance commencerent à éclater en Arabie, ſes ennemis, qui s'y trouverent d'abord en grand nombre, lui reprocherent cette perte de ſa Femme, & la privation de poſterité, comme l'effet d'une eſpece de réprobation divine: parce que, ſuivant l'ancienne Tradition, les Prophetes avoient toujours laiſſé une poſterité nombreuſe, & reſpectée dans les ſiecles ſuivans. Ils joignirent même les dériſions aux reproches, & le ſurnommerent *Abtar*, c'eſt à dire, *ſans queue*, par un terme injurieux dont ils prétendirent le flétrir.

MAHOMED s'en tint véritablement offenſé, & pour y répondre, produiſit le

e Chapitre CVIII. de l'Alcoran; dans equel Dieu déclare „ qu'à la place de , poſterité, il a donné au Prophete le , Monde entier pour héritage, & tous , les Peuples qui l'habitent pour Enfans , ſoumis, & obéiſſans aux leçons de ſa , Doctrine, qui ne contient que véri- , té. „ Le terme Arabe *Cautar*, em- loyé dans cette occaſion, eſt un de es mots emphatiques qui ſont en uſage n cette Langue, & qui renferment au- ant de ſignifications qu'on leur en veut onner. En effet, il y a des Intrepre- es qui expliquent ce mot par ceux de ultitude ou d'abondance; enſorte qu'il ignifie proprement l'aſſemblage & le oncours de toute ſorte de biens ſpiri- uels & temporels; lequel comprend ri- heſſes, famille, ſcience, bonnes œu- res, ſectateurs, Principautez, reputa- ion, autorité, amis, actions éclatantes, niracles, vertus habituelles, & généra- lement toutes les eſpeces de biens dont a grace de Dieu a comblé la perſonne le Mahomed. D'autres Interpretes pré- endent que le *Cautar* eſt réellement n Fleuve du Paradis, dont Dieu pro- net la poſſeſſion au Prophete, en échan-

ge

ge d'une poſterité parmi laquelle il ſe ſeroit trouvé des méchans & des pécheurs. *Ce Fleuve eſt*, dit-on, *d'une immenſe étendue ; ſes rivages ſont d'or le plus pur ; les cailloux qu'il roule ſont des diamans, des perles, & des rubis ; ſon eau, plus douce & plus blanche que le lait ; ſon écume, plus brillante que les étoiles ; & qui boit de ſa liqueur une ſeule fois, ne ſouffre plus d'alteration pendant ſa vie.* Enfin, d'autres interpretent myſtiquement cette deſcription fabuleuſe d'un ſujet qui ne ſauroit exiſter, & y découvrent les proprietez & les merveilles de la Vie ſpirituelle & intellectuelle, à laquelle tout Muſulman doit tendre pour répondre à ſa vocation. J'ai donné cet échantillon de l'Eloquence Arabe, pour faire comprendre non ſeulement quel en eſt le caractere, & la difficulté de l'imiter ; mais plus proprement encore quelle a été celle de Mahomed, qui, par rapport au choix des termes employes dans l'Alcoran, & à l'ample ſignification dont ils ſont ſuſceptibles, outre la force, l'énergie, & la beauté de la diction, n'a point eu de pareil dans ſon Pays, ni avant le temps où il a

paru,

paru, ni depuis 1150 ans écoulez entre ſa naiſſance & le temps auquel nous vivons.

MAHOMED étant déja parvenu à l'âge de 36 ans, & accoutumé à la retraite où l'avoient retenu un domeſtique paiſible, la compagnie d'une Femme qu'il aimoit, & ſur-tout les fortes méditations qui l'occupoient; ſongea à prendre une autre Femme: & comme ſes biens le rendoient un aſſez bon parti, & qu'il avoit de plus la reputation d'un homme juſte, integre, de grande valeur, & d'une capacité ſinguliere dans le Négoce, il ſe trouvoit à portée d'aſpirer aux meilleures alliances. Il jetta donc les yeux ſur l'une des Filles d'*Abdallah*, ſurnommé *Abubeker*, fils d'*Othman*, de la famille de *Teim*, deſcendue de *Kaab* Pere de *Koreïſh* ſon huitieme Ayeul. Cet *Abubeker* étoit l'un des principaux habitans de la Mecque; il étoit encore ſurnommé *Al-Seddick*, c'eſt à dire le *Juſte*, par un titre accordé à ſa vertu, qui étoit honorée de tous ſes compatriotes. Il avoit de ſa part beaucoup de reſpect pour celle de Mahomed; de ſorte que, pleins d'eſtime l'un pour l'autre, ils ſe porterent avec joye à s'unir plus étroitement

ment par une telle alliance. La Fille, nommé *Aiſcha*, étoit fort jeune lorſque Mahomed l'épouſa ; on la mit ſous la conduite d'une Sœur de ſon Pere, qui ne la rendit gueres plus ſage ; ſon tempérament l'ayant porté à la coquetterie & aux intrigues, où elle ſe jetta toute ſa vie, malgré les corrections de ſon Mari & de ſon Pere. Ainſi elle auroit mis un grand obſtacle à la douceur que Mahomed ſe propoſoit de trouver dans ſon domeſtique, s'il n'avoit attribué durant quelque temps ſes échapées à ſa grande jeuneſſe. Mais dans la ſuite, il fut forcé de les reprimer par autorité ; & c'eſt ce qui a donné occaſion aux diverſes Loix qui ſe trouvent dans l'Alcoran touchant la conduite des Femmes & la puiſſance des Maris. Au reſte, la jeuneſſe d'*Aiſcha* rend très probable l'opinion de ceux qui diſent qu'elle étoit Vierge au temps de ſes nôces, de ſorte que le principal ſurnom de ſon Pere a été pris dans cette qualité de ſa Fille. En effet, *Abubeker* ne ſignifie autre choſe que *Pere de la Pucelle* ; & c'eſt un titre duquel *Abdallah* ſe fit honneur, non ſeulement tant qu'il vêcut ſous l'Empire de Mahomed ſon Gendre, mais lorſ-

orſqu'il fut parvenu à la ſouveraine puiſſance avec le titre de Calife. D'autre côté Mahomed, inſtruit une fois en ſa vie de l'eſpece de plaiſir propre à un tel mariage, n'en voulut plus tâter, & ſe contenta de Femmes qui avoient déja quelque expérience dans la vie conjugale, ſoit qu'elles euſſent été repudiées, ſoit qu'elles fuſſent demeurées veuves: & il ne ſe trompa point dans l'eſperance qu'il conçut de trouver avec elles plus de douceur, plus d'attention à lui plaire, & plus de conduite ou d'obſervation de bienſéances.

Mr. *Prideaux*, dans la *Vie de Mahomed* qu'il a donnée au Public, décide nettement que *Phatime*, ſeule des Enfans de Mahomed qui lui ait ſurvêcu, étoit Fille de *Chadije*, & la derniere de ſes Enfans. M. *D'Herbelot*, au contraire, aſſure qu'elle étoit le premier fruit du mariage d'*Aiſcha*, fondé ſur la tradition commune, qui porte que Mahomed perdit ſa premiere Femme à 24 ans, après 7 ans & un mois de mariage; que *Phatime* lui eſt née dans le cours de ſa 36. année, puiſqu'elle eſt morte avant que d'avoir atteint l'âge de 27 ans, & préciſément ſix ſemaines après le décès de ſon Pere. Cependant,

dant, comme il eſt certain qu'*Aiſcha* ſe déclara ouvertement contre *Ali* Epoux de *Phatime*, & qu'elle lui arracha l'Empire des mains pour le donner à *Moaviah*, qui n'étoit ni de la famille du Prophete, ni de la ſienne; il y a bien de l'apparence qu'elle n'auroit pas rejetté ſon propre Gendre en faveur d'un étranger : ainſi l'on peut conclure que *Prideaux* a l'avantage de la vraiſemblance en faveur de ſon ſentiment, & que *D'Herbelot* a celui de l'exactitude chronologique. Quoi qu'il en ſoit, Mahomed, peu ſatisfait de la ſocieté d'un Enfant, paroit avoir alors, & pour la premiere fois, multiplié le nombre de ſes Femmes; quoiqu'il ſoit certain, que c'eſt préciſément en ce temps-là qu'il a été le plus occupé pour donner une forme à l'entrepriſe qu'il étoit prêt de faire éclore, & qu'il ſemble avoir fixé à la 40. année de ſon âge, comme au tems le plus convenable à la maturité de l'eſprit & aux forces du corps.

Ce fut donc dans l'intervalle de la 36. à la 40. année de ſon âge qu'il épouſa *Sewda* Fille de *Hareth*, ſurnommé *Zama*, que l'on peut croire avoir été ſon Oncle, & le ſecond des Enfans de ſon Ayeul *Abdol-*

Abd-Motalleb. Ce n'eſt pas celle de ſes Femmes qu'il a le mieux aimé, puiſqu'elle renonça en faveur d'*Aiſcha*, aux nuits que Mahomed lui devoit donner à ſon tour, ſuivant l'obligation réciproque d'un Mari & d'une Femme légitimes. Il épouſa auſſi *Safia*, qui étoit Juive, & Lévite d'extraction ; ce qui lui faiſoit dire, après que le Don de Prophétie ſe fut manifeſté en la perſonne de ſon Epoux, qu'Aron étoit ſon pere, que Moyſe étoit ſon Oncle, & Mahomed ſon Mari ; raiſons qui la rendirent préferable à toutes les autres Femmes de l'Arabie, par ſa liaiſon avec les plus grands Prophetes. Il eſt impoſſible de marquer exactement le temps des autres mariages de Mahomed, qui furent en grand nombre : tant parce qu'il étoit extrêmement robuſte & vigoureux, que parce que n'étant plus attaché par aucune paſſion bien vive, il avoit beſoin de changement pour ſa recréation, ou plutôt pour le ſoulagement des travaux de ſon eſprit. Il y a des Auteurs qui lui donnent juſqu'à 21 Femmes differentes, deſquelles 5 moururent avant lui, 6 tomberent par leurs fautes dans le malheur de ſe voir repudiées, & 10 autres reſterent Veuves après ſa

mort. D'autres réduiſent le nombre de ſes Femmes à 15 : ce qui fait juger que les premiers comptent quelques Concubines Eſclaves au nombre des Femmes légitimes, dont il eut néanmoins un très grand nombre, & beaucoup au-deſſus de ce que la néceſſité de l'ordre lui a permis d'accorder à ſes Sectateurs : auxquels en recompenſe il a laiſſé l'entiere diſpoſition de leurs Eſclaves achetées à prix d'argent ; au moyen toutefois de leur conſentement à un ouvrage, qui étant deſtiné par la Nature à donner un plaiſir réciproque aux deux ſexes, exige que le plus fort renonce alors à ſon pouvoir. Les autres Femmes que Mahomed épouſa vers le milieu de ſon âge viril, furent *Om-Salama*, *Om-Habiba*, *Maimmah*, & peut-être *Giowaira*, quoiqu'il y ait plus d'apparence que le mariage de celle-ci eſt poſterieur aux autres de quelques années ; car comme toutes ces Femmes avoient déja été à d'autres Maris, elles perdirent, long-temps avant la mort du Prophete, les beautez qui l'avoient engagé d'en faire ſes Epouſes. C'eſt auſſi ce qui l'obligea à remplacer dans la ſuite cette troupe uſée, dont il n'avoit point d'Enfans,

fans ; par de la jeuneſſe ; laquelle au moins devoit ranimer ſes plaiſirs, & l'eſperance de quelque poſterité. Il y employa, ſuivant le Droit naturel, quelques Eſclaves Concubines, & entre autres la belle *Marie*, ſurnommée *l'Egyptienne* ; qui paroit avoir été la plus chere à ſon Maitre ; & la plus redoutable à ſes Femmes, à cauſe de la préference qu'il ſembloit donner, non ſeulement à ſes graces, mais à ſa douceur & à ſa complaiſance.

AU-RESTE, nous aurons toujours bien de la peine à imaginer, comment il s'eſt pu faire qu'un homme d'un caractere auſſi ſérieux qu'un Prophete ; chargé de l'inſtruction des Peuples, de la reformation de la Doctrine & des Mœurs ; organe & dépoſitaire des promeſſes & des menaces du TOUT-PUISSANT, Prédicateur aſſidu des véritez éternelles qui lui étoient révélées de moment à autre, & qui devoient par conſéquent occuper toute ſon attention journaliere, ait pû être en même temps ſi emporté, & ſi ſenſible à des plaiſirs qui ne ſemblent faits que pour des perſonnes peu occupées ; & dont l'imagination n'eſt pas enlevée par

des perceptions incomparablement plus vives & plus animées que celles du corps. Il eſt d'ailleurs étonnant, qu'un homme qui rouloit dans ſon eſprit d'auſſi grands deſſeins, qui avoit tant beſoin de repos pour la méditation d'un projet, (dont les moyens devoient être infiniment compliquez, & les conſéquences d'une étendue que l'eſprit ne ſe repréſente qu'avec difficulté;) qu'un tel homme, dis-je, ait choiſi volontairement, & en vue d'une ſatisfaction ſi peu convenable à ſon objet principal, l'agitation, le trouble, & l'inquietude, qui ne pouvoient manquer de réſulter de la compagnie d'une telle multitude de Femmes, renfermées, & en même temps ſi intereſſées à ſavoir ce qui ſe paſſoit dans le monde au ſujet de leur Mari; qui l'expoſoit à mille hazards, dont les moindres étoient la honte & l'infamie qui pouvoient retomber ſur elles. A cela il faut joindre les troubles domeſtiques qui naiſſent des préferences données aux unes ou aux autres de ces Femmes par le Mari même; les effets de leur jalouſie mutuelle pour éprouver l'amour, la conſideration, la ſupériorité, qui ſont des objets auxquels

on ſe porte machinalement, & malgré toute contrainte. Enfin il y a tant d'indécence à un homme public, parvenu à un âge de maturité, de laiſſer voir une foibleſſe qui en ſuppoſe tant d'autres, que la conduite de Mahomed à cet égard paroit totalement inexcuſable. Cependant, les Interpretes n'ont pas négligé de répondre aux objections qui ſe préſentent naturellement ſur ce ſujet.

Ils diſent 1°. que la grande ardeur, & l'extrême force de temperament avec laquelle Mahomed rempliſſoit les devoirs du mariage, étoit un don de Dieu, qui le vouloit conſoler par cette eſpece de plaiſir, des diſgraces auxquelles il devoit être expoſé pour la cauſe de ſa gloire. Ils diſent 2°. que Dieu a voulu deſabuſer les hommes, par cet exemple, de l'idée abſurde qu'il s'étoient faite d'une vertu de Continence inutile, & même préjudiciable à la Societé; pendant qu'ils ſe permettent une vraye incontinence, qui y peut cauſer de véritables deſordres; qui enleve les Filles & les Femmes à leurs Peres & à leurs Maris; qui peuple les familles d'Enfans étrangers; & qui couvre les violences & les injuſtices les plus

blâmables, du prétexte d'une liberté de cœur & d'esprit, à laquelle toutes les autres passions se prêtent pour corrompre l'innocence, & la vertu même. 3°. Ils disent que les superstitions Chrétiennes ayant dépeuplé le Monde d'une partie de ses habitans, des deux sexes, pour faire habiter des Deserts & des Monasteres, & frustrer la Nature de la posterité qu'elle en devoit attendre; il étoit nécessaire qu'un Prophete, appellé pour ouvrir les yeux de tous les hommes & leur faire connoitre la véritable Vertu, pratiquât lui-même en ce genre quelque chose d'excessif; afin de les engager à mépriser une fiction de Vertu, à laquelle une vénération bizarre les soumettoit par habitude; & à estimer au contraire la Vertu solide, qui ne consiste jamais que dans son rapport avec le bien universel de la Societé: lequel est aussi éloigné des entreprises que le Libertinage suggere, qu'il l'est d'une basse superstition, qui ne peut être produite que par l'ignorance & la timidité. Enfin ils disent, que la force de l'ame est tellement relative à celle du corps, que Dieu, en donnant la premiere au Prophete, n'a pu

pu lui refuſer les qualitez qui ſont les effets de la plus parfaite conſtitution des organes.

Il avoit, diſent-ils, un courage au-deſſus de la crainte dont tout homme vulgairement conſtant & ferme pourroit être ébranlé: une généroſité qui s'étendoit à l'Etranger comme au Compatriote, parce qu'elle enviſageoit toujours l'utilité la plus générale, & qu'elle n'étoit point retrécie dans les bornes où les ſenſations communes & le plus prochain interêt la reſſerent: une fidelité à toute épreuve: une diſcretion qui l'aſſuroit de ſes Amis, qui ne les chicanoit jamais, & qui les lui faiſoit aimer & eſtimer d'auſſi bonne foi, qu'il deſiroit lui-même d'en être aimé & eſtimé: une prudence qui découvroit de loin les ſentimens des hommes, à la ſimple & premiere inſpection. Enfin, parce que l'énumeration deviendroit ennuyeuſe, il avoit une ſuperiorité de génie, qui ſavoit eſtimer le Vrai, & la capacité des moyens, avec une préciſion ſans pareille. Voilà les vertus que les Arabes mettent au-deſſus de la Continence, du Jeûne, de la Diſcipline, & des Pratiques des Mo-

naſteres, & pour l'interêt deſquelles il ſemble que Dieu a ſacrifié juſqu'à la reputation de ſon Prophete, par rapport au trop grand amour du ſexe qu'on lui reproche. Après ces mariages, il eſt certain qu'il continua de vivre comme auparavant, dans la familiarité de ſes Amis, qu'il choiſit toute ſa vie avec une grande diſtinction ; enſorte qu'on a dit de lui, qu'il a eu l'avantage de ne s'y être jamais mépris. C'eſt ſans doute à l'excellence de ſon jugement, que l'on doit rapporter une telle fortune : mais comme nous avons à parler dans la ſuite du choix qu'il ſut faire des premiers hommes auxquels il confia ſon ſecret, il ſeroit inutile de s'étendre ici ſur cette matiere.

C'est toutefois l'occaſion dans laquelle nos Hiſtoriens Chrétiens ont imaginé de lui donner des Amis intimes, dont aucun contemporain n'a jamais parlé ; & d'en faire les complices du crime qu'il méditoit, & qu'il a exécuté. Ces Amis ſont, dans la ſuppoſition de M. Prideaux, le Moine *Serguis*, auparavant Abbé de la Laure de Boſra, ſous le nom de *Bahira* ; & le Juif *Abdias Ben-Salom*, ſous

ſous le nom d'*Abdallah Ebn-Salem*; avec leſquels on l'accuſe d'avoir concerté & mis à fin le projet qu'ils lui avoient inſpiré, de renverſer toute la Terre par le moyen d'une Religion imaginaire, compoſée du Judaïſme, du Chriſtianiſme & des Paſſions humaines, dont les trois enſemble ont fait un mêlange artificieux qui a ſéduit la moitié du Monde. Mais M. Prideaux convient en même tems, que le concert de ces trois Impoſteurs a été ſi bien ménagé, que l'on n'en a jamais eu aucune preuve directe ni indirecte. Il convient auſſi d'un fait certain, qui eſt, que Mahomed étoit ſans Lettres, & ſans connoiſſance de tout ce que l'on veut appeller Science, ou Litterature, & qu'il en fait lui-même la premiere preuve de ſa Miſſion extraordinaire. M. Prideaux ajoute, que le zèle Chrétien, animé dans les anciennes Croiſades, & néanmoins auſſi dépourvu de la connoiſſance des faits, que de celle de la Doctrine que Mahomed combattoit, n'a pu ſe priver de la conſolation de ſe ſervir de toutes ſortes d'armes, bonnes & mauvaiſes, tant pour attaquer un tel ennemi, que pour s'en défendre. Il dit encore,

& je ne ſaurois m'empêcher d'y ſouſcrire, qu'avant les Traductions qui nous ont été données de quelques Ouvrages Arabes par les Savans du ſiecle paſſé, tels que Golius, Eugenius, Pocok, Gabriel Etoniſſa, Echellenſis, & autres, nous connoiſſions ſi peu l'Hiſtoire de Mahomed, que nous ignorions qu'il eût eu des Succeſſeurs autres que les Turcs : tant s'en faut que nous euſſions quelque connoiſſance de ſa vie & de ſes mœurs. Ainſi, crédules par zèle & par contradiction, nous avons reçu tout ce qui s'eſt préſenté pour dépoſer contre lui. Mais s'il eſt permis d'en revenir à la plus raiſonnable façon de penſer, je croi pouvoir dire que Mahomed, Impoſteur, ne s'eſt ouvert de ſon ſecret à perſonne; d'autant plus qu'il auroit commis une indiſcretion très inutile, puiſque le ſuccès a preſque toujours paſſé ſes eſperances, & qu'il a toujours fourni de ſon propre fonds cette éloquence admirable & inimitable qui entrainoit tous les cœurs après lui. Il étoit ignorant des Lettres vulgaires, je le veux croire ; mais il ne l'étoit pas aſſûrément de toutes les connoiſſances qu'un grand Voyageur peut acqué-

quérir avec beaucoup d'eſprit naturel, rſqu'il s'efforce de l'employer utile- ient. Il n'étoit point ignorant dans ſa ropre Langue, dont l'uſage, & non lecture, lui avoit appris toute la fineſſe c les beautez. Il n'étoit pas ignorant ans l'art de ſavoir rendre odieux ce qui ſt véritablement condamnable, & de eindre la vérité avec des couleurs ſimples k vives, qui ne permettent pas de la néconnoitre. En effet, tout ce qu'il dit eſt *vrai*, par rapport aux Dogmes ſſentiels à la Religion; mais il n'a pas lit *tout* ce qui eſt *vrai*: & c'eſt en ce- a ſeul que notre Religion differe de la ſienne.

Il eſt temps après cela d'en venir à moi- même, & de me juſtifier devant le Lec- teur, de l'impreſſion que peut faire le ſtyle Oriental & Arabe que j'employe dans ce récit. Je ſuis Chrétien comme lui, & j'en fais une profeſſion auſſi ſin- cere; mais je ſuis oppoſé à deux princi- pes, ſur leſquels a roulé juſqu'à préſent notre Controverſe avec les Muſulmans. Le premier eſt, *Qu'il ne ſe trouve aucun motif raiſonnable dans tout ce qu'ils croyent & pratiquent; enſorte qu'il faille renon-*

cer

cer au ſens-commun pour s'y ſoumettre. Le ſecond, *que Mahomed ait été un Impoſteur ſi groſſier & ſi barbare, qu'il n'eſt point d'homme qui n'ait dû, & qui n'ait pu s'appercevoir de ſa tromperie & de ſa ſéduction.* Contre ces principes je ſoutiens 1°. Que ſans la grace de la Révèlation Chrétienne, qui nous éclaire bien au-delà de ce que Mahomed a voulu connoitre & ſavoir, il n'y auroit ſyſtème de Doctrine ſi plauſible que le ſien, ſi conforme aux lumieres de la Raiſon, ſi conſolant pour les Juſtes, & ſi terrible aux Pécheurs volontaires ou inappliquez; & que dans les pratiques du Culte qu'il a établi, on découvre manifeſtement la cauſe & la démonſtration de cet attachement invincible qu'ont les Muſulmans pour leur Religion : attachement très connu par nos Miſſionaires, qui ſont obligez d'avouer le peu de progrès qu'ils ſont parmi eux. 2°. Je ſoutiens que Mahomed, Impoſteur, n'a été ni groſſier, ni barbare; qu'il a conduit ſon entrepriſe avec tout l'art, toute la délicateſſe, toute la conſtance, l'intrépidité, les grandes vues dont Alexandre & Céſar euſſent été capables dans ſa pla-

place. Il eſt vrai que ſes mœurs ont été plus ſimples que celles de ces deux Conquérans ; qu'il a moins connu l'interêt, l'avarice, le luxe, & la prodigalité : au-lieu deſquels il a employé la Religion pour motif de ſes exploits. Il n'a point non plus aſſujetti ſa Patrie ; au contraire, il ne l'a voulu gouverner que pour la rendre Maitreſſe du Monde, & de ſes diverſes richeſſes, deſquelles & lui, & ſes premiers Succeſſeurs ont fait un uſage ſi deſintereſſé, qu'ils doivent être admirez à cet égard par leurs plus grands ennemis. Au-reſte, comme le but de cet Ouvrage n'eſt que mon amuſement particulier, après lequel je ſubſtitue celui d'un Lecteur équitable, je ne croi pas avoir beſoin de juſtifier mon ſtyle, & les termes que j'emprunte des Livres Arabes. Un pareil Ouvrage, où nous ne pouvons prendre que peu d'interêt du côté de l'inſtruction, & de la connoiſſance des véritez dogmatiques, doit au-moins eſſayer de plaire par la ſingularité des expreſſions.

Nous voici donc parvenus à cette fameuſe année XLI. de la vie de Mahomed, commencée du 20. Avril 611. dans

dans laquelle nous allons voir la métamorphoſe d'un homme particulier en Prophete ; illuminé par des révélations ; d'autant plus ſingulieres qu'elles ne précedent preſque jamais les événemens, & ne ſemblent avoir été données que pour expliquer les raiſons de la Providence Divine dans leur diverſe diſpenſation ; ou pour montrer que ſon motif principal eſt toujours de conduire les hommes à la connoiſſance du Vrai ; & à la pratique des bonnes œuvres ; c'eſt à dire de celles qui ſont relatives à la Juſtice & au bien général de la Societé. Les idées que nous avons de la Prophétie, ſont bien differentes de celles des Arabes. Nous penſons, ſur les exemples des Prophetes d'Iſraël, tels qu'ESAYE, JEREMIE, DANIEL, & autres, qu'un Prophete connoiſſoit l'avenir avec tant de lumiere & de clarté, qu'il ſavoit tout ce qui devoit arriver à peu près comme Dieu le connoit lui-même. Ainſi nous jugeons qu'*Eſaye* a connu les circonſtances de la Vie du Meſſie, de ſa Mort, & de ſa Paſſion, & qu'il les a écrites avec autant d'évidence pour nous qui liſons ſon Livre, que l'auroit pu

un cinquieme Evangéliſte. Nous
ns auſſi que *Jérémie* vît toutes les
ſtances de la deſtruction de Jeruſa-
& qu'ils les ait dépeintes avec des
rs capables de toucher les pécheurs
tems-là, s'ils avoient eu quelque
de ſentiment pour leur Patrie. On
d enfin que *Daniel* a annoncé de
tout ce qui appartient aujourd'hui
Hiſtoire des Monarchies Perſanes,
ques, & Romaines; car nous ne
iſſons gueres mieux le paſſé
cette Hiſtoire, à certains égards,
paroit en avoir connu l'avenir.
les Arabes ne regardent pas la Pro-
comme un Don de Dieu, ſimi-
t abſolu, tel que nous l'imagi-
Ils croyent qu'il eſt toujours ca-
iſé par les talens naturels de ceux qui
oivent, ou ſelon l'application que
ovidence en veut faire pour l'inſtruc-
le ceux à qui les Prophetes ſont eux-
s adreſſez. Ainſi, peuvent-ils di-
lorsque Dieu a voulu faire connoi-
ux Juifs la mauvaiſe Politique de
Rois, qui s'empreſſoient de recher-
l'Alliance des Rois d'Egypte, qui
d'ail-

d'ailleurs laiſſoient corrompre les mœurs de leurs Peuples, ſouffroient que l'eſprit de diſſolution & de vertige s'emparât de la Capitale, & qu'il empoiſonnât tous les cœurs juſqu'à leur faire haïr & mépriſer leur Religion, & les maximes les plus importantes à tout Gouvernement : alors Dieu paroit avoir ſuſcité divers Hommes excellens, qu'il a remplis de l'eſpece de diſcernement néceſſaire pour être touchez de l'abus de cette Politique, qui alloit confondre l'Etat. Ces Hommes extraordinaires reçurent auſſi de la Providence, la vivacité, l'éloquence, & le pathétique, avec la hardieſſe convenable pour exprimer la vérité, & pour la faire ſentir à ceux que le Deſordre & l'Illuſion n'avoient pas encore endurcis.

PAREILLEMENT, lorſque les Juifs captifs, tranſportez dans la Terre de Babylone, ſe croyoient perdus, & confondus pour jamais avec les Nations Idolatres ; Dieu ſuſcita Daniel pour les conſoler par l'eſperance d'une révolution prochaine ; laquelle mettant l'Empire en d'autres mains, les employeroit auſſi pour

leur

leur rétabliſſement. C'eſt la raiſon pour laquelle les Viſions de Daniel repréſentent le grand évenement qui détruiſit peu après la Monarchie des Babyloniens, & qui tranſporta leur puiſſance aux anciens Perſes. Mais comme ceux-ci furent vaincus à leur tour par les Macédoniens, qui fonderent un autre Empire dans la Syrie, duquel les Juifs ſouffroient beaucoup; & que les Macédoniens furent eux-mêmes ſoumis par les Romains, leſquels diſperſerent la Nation Juive, ruïnerent ſon Temple, & détruiſirent abſolument le Culte qui y étoit pratiqué; il étoit néceſſaire que ces mêmes révélations repréſentaſſent quelque choſe de tout cela. Cependant, comme il ſeroit abſurde d'imaginer que le Prophete ait connu cet avenir avec la clarté dont nous joüiſſons après l'évenement, contentons-nous de dire qu'il peut en avoir découvert une ombre très confuſe; laquelle auroit été même bien inutile, ſans l'interpretation qu'un Ange lui en donna par l'ordre de Dieu. Ainſi nous reviendrons à croire avec les Arabes, que c'eſt bien moins la connoiſſance de l'avenir qui diſtingue & conſtitue le

Prophete, que le talent de parler ou d'écrire avec une force capable de retirer les hommes de l'erreur, ou de les rappeller à l'attention qu'ils doivent particulierement à la Vérité & à la Juſtice.

MAIS il y a bien une autre objection, que les Arabes mêmes ont employée contre Mahomed, au tems où ſa Vocation étoit encore incertaine à l'égard du public. Ils lui demandoient des miracles; comme s'il eût été de l'eſſence d'un homme qui avoit entrepris d'inſtruire les autres, d'autoriſer ſes paroles, plutôt par des prodiges que par des raiſons. Ils citoient, à la vérité, leurs Traditions paternelles touchant les Prophetes qui avoient été dans leur Pays; & ils avoient de plus les exemples de *Moyſe*, d'*Elie* & d'*Eliſée*, parmi les Hébreux, comme celui de JESUS-CHRIST parmi les Chrétiens. Mais peut-on conclure de ces exemples, que les veritez morales & pratiques n'ayent pas leurs démonſtrations en elles-mêmes? En effet, s'il a falu que le Meſſie operât tant de merveilles, & ſe reſſuſcitât lui-même pour prouver ſa Divinité, il n'a pas eu beſoin de miracle pour faire re-

ce-

cevoir ſa Morale. Tout le monde y a généralement applaudi ; & on l'admire encore aujourd'hui, quoiqu'on la pratique ſi peu. Ainſi Mahomed, en prêchant une ſemblable Morale, n'a eu d'ailleurs aucune vérité douteuſe ou ſuſpecte à perſuader, ſi l'on en excepte le Dogme de la Réſurrection, peu croyable aux hommes charnels. L'Unité & la ſuprême Puiſſance de DIEU, ne ſont point des vérités de même eſpece que celles-là : elles ſont démonſtratives par la ſimple Raiſon humaine. Partant, les Arabes, & moins encore les Chrétiens, ont-ils été en droit d'exiger des miracles de la part d'un homme, qui déclaroit & proteſtoit ſans ceſſe n'avoir d'autre pouvoir que de perſuader ceux qui le vouloient écouter pacifiquement, ou celui de ſoumettre par les armes ceux qui réſiſteroient à la puiſſance de ſes raiſons ; par rapport auxquelles il oſoit défier les Hommes & les Anges d'entrer en lice avec lui.

CELA poſé, il ne ſemble pas que le ſentiment des Muſulmans ſur le titre de Prophete qu'ils donnent à Mahomed, ſoit auſſi dépourvu de prétextes qu'on le dit

communément parmi nous. Il ſuffit, en effet, qu'ils le puiſſent juſtifier par l'exemple de ce qui s'eſt paſſé chez les Juifs en cas pareil ; puisque nous adoptons leur croyance à cet égard : & partant, il n'eſt point néceſſaire qu'ils nous déſignent des prédictions formelles de l'avenir, faites avant l'évenement. Il doit ſuffire qu'ils faſſent voir que Mahomed a réellement poſſedé des talens extraordinaires pour le raiſonnement, l'éloquence & la compoſition ; & qu'il les ait employez à l'inſtruction des hommes, avec un ſi grand courage ; qu'on a pu croire que Dieu en étoit l'auteur. Car c'eſt-là ce qui conſtitue le caractere de Prophete, bien plutôt que des prédictions de l'avenir, ordinairement ſi ſujettes à n'être point entendues, ou à être ſi mal interpretées, que l'on n'en peut tirer de démonſtration qu'après leur accompliſſement, lequel n'arrive ſouvent que 7 ou 800 ans après la mort de ceux qui les ont prononcées. Et tels ſont, par exemple, les fameux Oracles qui prédirent *que la Sainte Vierge devoit enfanter ;* ou *du Sceptre des Juifs, qui ne devoit ſortir de leurs mains qu'à la ve-*

ue du Meſſie. D'ailleurs, la réſiſtance que
ı a lòngtems apportée à ſon prétendu
niſtere de Prophete, ne fait point de
uve contre lui, qui ne s'étende à
ıs ceux qui ont été appellez à une
ıblable fonction; de qui les perſé-
ions ſervent à préſent de titre à leur
ıcation, & convainquent leurs enne-
ı d'une malignité cruelle & opiniâtre,
ı n'eſt plus conteſtée. Ainſi, ce que
n peut oppoſer valablement à Maho-
d. doit ſe réduire, ou à la négation
ı Dogmes & des Préceptes qu'il a
blis; (ce qui ſouffre déja une grande
ficulté, parce qu'il demeure certain
e ſa Doctrine ne péche que par ſon
ıffiſance, ſi on la compare à l'étendue
la Foi Chrétienne;) ou à la négation
la vérité de ſa Miſſion, laquelle n'a
ıtablement d'autre preuve que ſes
ıcès, & la beauté de ſa Morale. En-
, telle opinion que l'on puiſſe pren-
ı de cette Miſſion, ou Vocation de
ahomed à la Prophetie, en voici l'Hiſ-
re, telle que les Auteurs ont voulu la
nner.

UNE certaine nuit de l'Hyver de l'an
CXI. de l'Ere Chrétienne, le 12 de

Janvier ſelon Elmacin, il fut ſoudainement réveillé d'un ſommeil profond où il étoit, par l'apparition d'une lumiere très vive, dont il ſe ſentit pénetré, ſans reſſentir néanmoins aucune chaleur. Le premier éblouïſſement étant paſſé, il ouvrit les yeux, & apperçut un Ange, dont l'énorme grandeur l'épouvanta, parce que ſa tête & ſes pieds lui parurent toucher le Ciel & la Terre. Ce qu'il en reconnut dans le premier moment, lui parut plus blanc que la neige la plus pure, & plus brillant que la lumiere du Soleil : de ſorte que n'en pouvant ſoutenir l'éclat, il referma les yeux, réfléchiſſant en lui-même ſur ce que ce pouvoit être, & s'il étoit bien aſſûré de ne point rêver. En ce moment il ſe ſentit ſaiſi par les cheveux, ſans violence ni douleur, & ſe trouva dreſſé ſur ſes pieds. Ce mouvement lui ouvrit les yeux, & l'Ange lui parut alors moins terrible ; mais la crainte & l'effroi le pénetrerent de nouveau, lorsqu'il entendit le ſon de ſa voix. Il retomba le viſage contre terre, les mains jointes ſur ſa face, en la poſture d'un homme qui adore. Il entendit alors diſtinctement ces paroles : *Leve toi, ne*

nom

nom de ton Seigneur & le mien, qui a créé toutes choſes, & qui a formé l'homme d'un peu de ſang épaiſſi. Il ſe trouva debout, & l'Ange lui préſenta un papier en lui diſant; *Prens & lis, au nom de ton Seigneur. Il a donné l'écriture aux hommes, pour leur apprendre ce qu'ils ignorent. Loue ton Seigneur, exalte ton Seigneur à jamais.* Alors Mahomed reſſentit en lui-même une joye inconnue, & une ſi grande dilatation de ſon cœur, que n'en pouvant ſupporter l'excès, il retomba à terre ſans force & ſans mouvement. L'Ange lui répéta les premieres paroles, *Prens & lis;* & Mahomed répondit: *Seigneur, je ſuis pauvre & ignorant, & je ne connois point les lettres, & n'ai jamais ſu lire.* A cet aveu plein d'humilité, l'Ange repartit par les magnifiques & célebres paroles qui ſont devenues le Formulaire de la Foi de tous les Muſulmans: DIEU: *il n'y a point d'autre* DIEU que DIEU; & *Mahomed eſt ſon Prophete.* Cela dit, l'Ange ne fut plus viſible à ſes yeux, & il demeura rempli de ſentimens inexprimables, mêlez de terreur, d'eſperance, & de foi. Cependant étant revenu à lui, il appella le ſecours de

ſes Femmes, en leur criant : *Venez, venez, envelopez moi de couvertures, envelopez moi ; je ſuis prêt de mourir.* Elles le trouverent en effet dans une fueur extraordinaire, & ſi foible, qu'elles appréhenderent pour ſa vie. C'eſt ainſi que ſe paſſa le premier entretien de l'Ange avec Mahomed.

Mais d'autres Auteurs, qui ne ſe contentent pas de ſi peu, ajoutent que l'Ange le fondit & refondit juſqu'à trois fois; tant pour lui donner la connoiſſance de l'Ecriture, que pour lui communiquer le courage, la patience, & l'intelligence des choſes cachées qui étoit néceſſaire pour ſa nouvelle fonction. Les paroles de cette premiere converſation ſe trouvent rapportées au Chapitre 96. de l'Alcoran. Mais elles y ſont dénuées de toutes les circonſtances, que nous apprenons ſeulement de ceux qui ont recueilli les diſcours familiers du Prophete, & ſes actions particulieres : ce qui fait voir qu'en effet l'Alcoran eſt proprement un Livre découſu, dont les Verſets n'ont aucune connexité ni rapport; quoiqu'il ſoit évident qu'on auroit pu leur donner une ſuite naturelle & raiſon-

ſonable, ſoit en vue des évenemens qui en ont été l'occaſion, ſoit en vue des matieres qui y ſont traitées. Mais l'on a reſpecté l'antiquité de la Collection qui en fut faite par les ordres du Calife *Abubeker*, auſſi-tôt après la mort de Mahomed, dans un temps où l'on ſongeoit ſeulement à empêcher qu'il n'y en eût de perdus.

Quant à la diviſion des Chapitres, on la tient poſterieure de pluſieurs ſiecles à la premiere Collection, & elle paroit n'être qu'un effet du hazard, parce que leur dénomination n'eſt jamais priſe de la matiere qu'ils contiennent, mais bien de quelque mot ſingulier qui s'y rencontre. C'eſt auſſi un témoignage bien évident que les Muſulmans n'ont pas travaillé à faire connoitre ce Livre plus beau, plus éloquent, ou mieux compoſé qu'il ne l'eſt naturellement: mais qu'ils ſe ſont contentez de l'eſpece de ſublimité qui s'y trouve au milieu de ce délabrement. Le Chapitre 96. paſſe, en conſéquence des paroles que nous venons de rapporter, pour devoir être le premier de tous. Et l'on juge auſſi que le 95. devroit être immédiatement à ſa ſuite, parce qu'il eſt

adreſſé à l'*homme craintif*, *enveloppé de nattes & de couvertures :* ce qui ſemble faire alluſion à l'Hiſtoire précedente. Cependant, le Chapitre 94. intitulé *du Décret Divin*, paroit expliquer le 96. d'une maniere beaucoup plus claire.

Voici de quelle maniere le Seigneur parle. *Nous avons fait deſcendre du Ciel, dans la profondeur de la nuit que nous avions choiſie, l'Ange qui t'a délié la langue, & éclairé l'entendement; & nous t'apprendrons quel eſt le mérite de cette nuit, préferable à mille autres nuits, à mille jours, & à mille années, puiſque c'eſt le temps de la deſcente des Anges, Miniſtres de l'Eſprit de Dieu, qui a porté la vérité dans ton cœur, quand ils ſe ſont faits entendre à ton oreille.* L'intelligence de ces paroles eſt ſans doute très facile, ſi l'on en fait l'application à l'évenement ci-deſſus rapporté. Mais un Interprete célebre leur donne une autre origine. Il dit que le Prophete, exhortant un jour ſes Soldats à ſupporter les fatigues d'une guerre néceſſaire, leur parla d'un Iſraëlite qui avoit porté les armes durant mille mois pour le ſervice

de

de Dieu & la défenſe de ſa Religion; mais qu'un tel exemple, loin de faire impreſſion ſur eux, les porta à lui répondre, que la vie eſt trop courte pour ſe propoſer d'acquérir un ſemblable mérite. Ainſi, plutôt rebutez qu'animez, chacun penſoit à retourner chez ſoi; lorſque ce nouveau Verſet fut communiqué au Prophete, qui le répandit auſſi-tôt parmi le Peuple.

Mais dans la ſuite, on en a fait une application fort éloignée de l'eſprit & du ſens de Mahomed; puiſque l'on a prétendu qu'il ſignifie, qu'une ſimple lecture de l'Alcoran eſt préferable à un ſervice militaire de pluſieurs mois, ou de pluſieurs années. Or l'on conçoit aſſez combien un Dogme pareil pouvoit être contraire aux efforts de courage & de perſévérance, qui étoient néceſſaires pour établir cette nouvelle Religion. Auſſi ne voit-on pas qu'une telle interpretation ait été ſuivie juſques au temps où la pieté des Muſulmans s'imagina devoir imiter celle des Chrétiens, en ce que ceux-ci récitent tous les jours certaine partie de leurs Ecritures. Mais elle ne ſe piqua point de les imiter dans le Chant

Chant muſical, & la varieté des Airs qu'ils y donnent ; les regardant plutôt comme indécens dans la Priere, ou comme un obſtacle à la méditation que l'on doit faire des Livres ſaints. Ce furent les *Mollahs*, *Imans*, & autres perſonnes du Clergé Muſulman, qui inventerent le mérite de cette lecture de l'Alcoran, dont ils firent une fonction differente de la Priere & de la Prédication, depuis que les Califes & les Gouverneurs eurent abandonné le Miniſtere Eccléſiaſtique, qui étoit autrefois le premier reſſort de leur autorité, & que les nouveaux Miniſtres des Moſquées furent des hommes vils, dépourvus de tous les talens qui avoient fondé la Religion. Ces Eccléſiaſtiques ne purent ſe diſtinguer, ni acquérir de la conſideration parmi le Peuple, qu'en introduiſant de nouvelles pratiques de dévotion, ſous le ſpécieux prétexte de la ſpiritualité. Il en eſt arrivé à peu près autant dans le Chriſtianiſme, par l'établiſſement de tant d'Ordres Religieux, qui renferment une infinité de perſonnes des deux Sexes, dont la plupart ſeroient inutiles au Monde dans toute autre profeſſion. Ainſi l'on

voit

voit que les Eccléſiaſtiques ont également profité, dans deux Cultes ſi contraires, des moyens qui ſe ſont préſentez pour pouvoir ſe ſéparer des autres Citoyens, & s'établir un mérite diſtinctif, même devant Dieu. Au-reſte, cette premiere apparition de l'Ange fut ſuivie durant plus de 22 ans d'une ſi grande quantité d'autres ſemblables, & de la diſtribution d'un nombre ſi conſiderable de Verſets, qu'on en a formé un volume que les Muſulmans nomment *Coran*, ou *Al-Coran* quand on y joint l'*article*, pour exprimer le Livre par excellence, ou le Livre auquel nul autre n'eſt comparable: puiſqu'il contient la pure Parole de Dieu, ou l'expreſſion de ſa Volonté, telle qu'elle a été révèlée par l'Ange au Prophete choiſi qui devoit la faire connoitre aux hommes, ſans mêlange d'aucun fait humain, ni d'autre expreſſion étrangere qui puiſſe en affoiblir l'autorité.

Mais le terme de *Parole de Dieu* ne doit pas être pris au ſens, que ce ſoit une parole ſortie de lui ou de ſa bouche; comme le pourroient penſer des eſprits aſſez groſſiers pour attribuer un corps

corps & des membres à la Divinité. Les Interpretes ont pris ſoin d'avertir les Muſulmans à cet égard, & de prévenir l'impreſſion qu'ils pouvoient recevoir du Dogme des Chrétiens qui perſonifient cette Parole. Ils diſent donc, que c'eſt une partie du Décret éternel qu'il a plu à la bonté & à la juſtice de Dieu, concourantes enſemble, de manifeſter aux hommes par le miniſtere de Mahomed, pour leur faire connoitre le plus parfait uſage qu'ils puiſſent faire de leur Raiſoin. Ils ne veulent pas non plus que ce ſoit une Règle, ou une Loi occaſionelle, qui n'ait commencé d'être vraye que quand il a plu à Dieu de la manifeſter. Ils la nomment, au contraire, *la juſtice de tous les ſiecles*, & aſſûrent que la perfection d'un Fidele, en quelque temps qu'il ait vêcu, a toujours été relative à cette ſouveraine Juſtice, qui a perpétuellement ſubſiſté dans le Décret divin. Mais ce ſentiment n'en eſt pas demeuré à la ſimple ſpéculation. Comme les hommes ſe portent naturellement à renchérir ſur la ſimplicité des opinions qui leur ſont propoſées, il eſt arrivé qu'au-lieu de renfermer le reſpect dû à cette

cette Loi, ſous l'idée de Parole de Dieu, dans la néceſſité abſolue de ſa pratique; on eſt venu à diſputer ſur la dignité de ſon origine, & à mettre en queſtion, ſi elle étoit créée ou incréée. Mais pendant que l'on employoit les dernieres violences pour l'une ou l'autre theſe, ſelon la portion du crédit ou de l'autorité de ceux qui les ſoutenoient, on a totalement négligé d'y conformer ſes mœurs.

L'ALCORAN, conſideré comme Loi ſuprême en cette qualité de Parole de Dieu, fut pris pour Arbitre du grand differend ſurvenu pour la ſucceſſion du Prophete, entre *Ali* ſon Gendre & le Calife *Moaviah*. Mais l'artifice de l'Uſurpateur ayant prévalu ſur la candeur du légitime héritier, le Public mécontent commença à raiſonner ſur la maniere frauduleuſe dont les Grands s'exemptoient de l'obſerver. Et comme la ſucceſſion des *Alides* n'a jamais manqué de partiſans, il y eut des Docteurs qui s'échaufferent ſi fort l'imagination à ce ſujet, qu'ils ſoutinrent que le préjudice fait à *Ali* n'étoit pas une injuſtice ordinaire, commiſe au mépris d'une Loi uſuelle; mais

mais qu'elle attaquoit Dieu même, & la vérité de ſon Etre; parce que l'Alcoran, qui adjuge aux Enfans la ſucceſſion de leurs Peres, eſt une Loi invariable, & auſſi éternelle que Dieu même, dont le Décret eſt eſſentiel à ſon Etre, puiſqu'il ne peut exiſter ſans ſa volonté. Cependant d'autres Docteurs, non moins attachez à la ſucceſſion des *Alides*, mais qui ſe piquoient de ne donner que des notions claires & préciſes, uſerent bien-tôt de diſtinction pour ſe mettre à couvert de l'autorité deſpotique des Califes, qui vouloient faire recevoir l'une ou l'autre opinion ſelon qu'ils l'imaginoient contraire ou favorable à leur autorité; & qui pour cet effet faiſoient dreſſer des Formulaires qu'ils contraignoient de ſigner, ſous differentes peines de mort, d'exil, de priſon, de privation de biens, &c.

Ces Docteurs convenoient que l'Alcoran, conſideré comme partie du Décret divin, ne pouvoit être mis au nombre des choſes créées; parce qu'étant eſſentiel à Dieu, il lui doit être coéternel. Mais ils diſoient en même temps, que par rapport aux hommes, auxquels

il

il n'avoit pas toujours été connu, on ne pouvoit ſe diſpenſer d'admettre un changement qui avoit rendu manifeſte & obligatoire ce qui ne l'étoit pas auparavant; ou bien, que ce ſeroit nier la vérité & la néceſſité de la Miſſion du Prophete par le miniſtere duquel cette Loi avoit été révèlée. Toutefois, comme l'Autorité ne reſpecte que rarement les bonnes raiſons, le Docteur *Ahmad Ben Hambal* ne put éviter une correction de 50 coups de fouet, que le Calife *Motaſſem* lui fit donner publiquement dans la Moſquée, & même une longue priſon, dont il ne fut délivré que par ſon Succeſſeur, pour n'avoir pu fléchir, contre ſa conſcience, à la volonté d'un Prince qui n'entendoit pas la queſtion, ou qui du moins ignoroit les conſéquences fâcheuſes que ſa propre opinion pouvoit avoir.

QUAND je dis que ce Prince n'entendoit pas la queſtion, je veux marquer qu'il lui arriva dans cette occaſion ce qui eſt ordinaire à tous les Princes qui n'étant pas Théologiens, & ne pénetrant pas les motifs ni les conſéquences des diſputes, ſe laiſſent prévenir par l'un des

Partis, qui rend toujours l'autre ſuſpect à leur autorité. En effet, c'étoit ſi peu par zèle pour la Maiſon d'*Ali*, que *Motaſſem* s'entêta de cette opinion, qu'il en a été le perſécuteur déclaré pendant ſa vie, & qu'il en tranſmit la haine à ſon Succeſſeur. Mais d'autre part, les Docteurs, piquez de voir que tout le fruit qu'ils retiroient de leurs études & de leurs méditations, n'étoit que de s'expoſer davantage aux violences des Princes, ne voulurent plus s'entendre avec la Politique mondaine, ni concourir avec elle pour recevoir les opinions dominantes à la Cour, ou jugées néceſſaires pour augmenter la ſoumiſſion des Peuples. Et c'eſt ce qui a perpétué les Sectes qui diviſent encore aujourd'hui la Religion Muſulmane; que l'Autorité civile & militaire ont dans la ſuite également négligées, parce que leurs differens ſentimens n'influent en aucune maniere ſur le Gouvernement, depuis qu'il ne s'agit plus entre elles des droits de la ſucceſſion, abandonnée, ou plutôt demeurée vacante, après un ſi grand nombre de ſiecles, & ſur-tout depuis que l'Empire eſt paſſé à des Nations étrangeres, telles que les Turcs,

Turcs, les Tartares, Uzbecks, & Mogols.

TELLE eſt donc l'idée générale que les Muſulmans ont priſe de l'Alcoran révélé à Mahomed: à quoi ils ajoutent, que la compoſition du Livre entier eſt ſi ſublime, ſi élégante, & ſi perſuaſive, qu'il n'eſt point de Lecteur attentif qui n'en reconnoiſſe d'abord l'excellence & la divinité. Enfin, ils n'oublient pas d'employer, en faveur de ce Livre, le même argument dont Mahomed s'étoit ſi heureuſement ſervi; en diſant, qu'il eſt au-deſſus des forces ordinaires de la Nature, qu'un homme ſans Lettres, nourri dans l'ignorance, & dépourvu de toutes les connoiſſances théologiques, (qu'un Savant auroit pu tirer en Arabie même, ſoit des Mages, des Juifs, des Chrétiens; ſoit des autres Nations Aſiatiques; Indiens, Brachmanes, Mogols, Chinois, ou Inſulaires; ſoit de l'ancien Paganiſme des Grecs & des Romains,) ait pu inventer par ſes propres forces un ſyſtème de Doctrine capable d'ouvrir les yeux de tout le monde, & d'anéantir ou diſſiper, comme par un ſouffle, tout ce que l'adreſſe humaine, la fourbe, l'étude, l'interêt, le libertinage, & l'ambition ont

pu imaginer, depuis qu'il y a des hommes, pour tromper les ſimples, & les engager dans des pratiques convenables à leurs differentes vues. *C'eſt ici la cauſe de tous ceux qui ont le cœur droit*, dit l'Alcoran au Chapitre 47. *Ceux qui n'ont pas l'intention ſincere, ou que l'interêt de leur propre Raiſon & celui d'une Juſtice univerſelle ne touchent pas, ceux-là ne doivent rien à notre ſocieté. Qu'ils nous perſécutent, qu'ils nous combattent; Dieu ſera pour nous, avec le plus grand nombre. Ceux qui ne veulent pas aujourd'hui être vos Freres, ſeront bientôt vos Eſclaves. Il vous payeront un tribut amer, de leurs biens, de leurs ſervices, de leurs Enfans, & de tout ce qu'ils poſſedent. Vous les paſſerez au tranchant de l'épée: vous n'en laiſſerez vivre que ce qu'il vous plaira; parce qu'ils ont mépriſé la Raiſon & la Vérité, les dons excellens que Dieu leur vouloit partager avec vous.*

CEPENDANT, Mahomed donna un ſi bon ordre à ſon domeſtique, que le ſecret important de ſes Apparitions ne tranſpira point dans le public. Pendant deux ou trois années que dura cette pré-

cau-

caution, Mahomed parut toujours le même Particulier que ſes Concitoyens avoient vu & connu juſques-là; vivant & converſant avec eux dans une ſimplicité bien éloignée de ce qui ſe préparoit. Mais dans l'interieur de ſa maiſon, on le trouvoit & plus ſérieux, & plus abſtrait, & plus retenu avec ſes Femmes. Il s'en abſtenoit aſſez ſouvent, pendant des jours & des nuits entiers; enſorte que ſes Femmes, & principalement *Aiſcha* qui étoit la plus jeune, en conçut de l'inquietude, dans la crainte que quelque amour nouveau n'en fût le véritable ſujet. Toutefois, Mahomed ne penſoit alors qu'à s'éloigner de toute ſorte de commerce: il ſe cachoit dans les montagnes voiſines de la Ville, pour s'occuper, ou de Dieu, ou des projets de ſon ambition, & des moyens les plus propres pour les conduire au ſuccès dont il ſe flatoit. La Montagne de *Thour* étoit celle qu'il fréquentoit davantage, parce qu'elle étoit la plus voiſine de ſa demeure; mais il étoit auſſi quelquefois à des diſtances plus éloignées, & principalement à l'*Abucabis*, où la Tradition porte qu'il a eu ſes

plus étroites communications avec l'Ange.

CEPENDANT, comme l'inquietude des Femmes ſembloit exiger de ſa prudence quelque précaution particuliere, pour conſerver la paix & le ſilence néceſſaire au ſecret qu'il vouloit garder, il jugea à propos d'appeller dans ſa maiſon *Chadije* ſa Femme, pour lui confier cet important ſecret. Elle avoit été Veuve aſſez longtemps; & quoique privée d'Enfans, elle n'avoit pas voulu ſe donner à un autre Mari, duquel elle n'auroit pu attendre une préference qui flate ſi ſenſiblement les Femmes les plus vertueuſes. Elle avoit d'ailleurs, avec beaucoup d'eſprit, un courage au-deſſus de ſon ſexe, & un ſentiment de pieté digne de la famille dont elle étoit ſortie. Mahomed éprouva pendant quelque temps la ſolidité de ſon caractere; après quoi ayant jugé y pouvoir prendre une entiere confiance, elle fut la premiere à laquelle il oſa déclarer ſa Vocation Prophétique, avec le détail de tous les moyens qu'il avoit projettez pour rétablir la Religion & le Culte pu-

dans la pureté dont il avoit l'i-

[A D I J E, pleine d'élevation dans
ntimens, & d'une pieté ſuperieure
e qui eſt ordinairement pratiquée
le Sexe tendre, goûta les propoſi-
du Prophete, & conçut avec évi-
que le rétabliſſement de la Reli-
ſerviroit, non ſeulement à délivrer
tion du joug des Etrangers, mais
ttroit en état d'aſpirer à des con-
: faciles, qui porteroient la gloire
renommée de ſon Epoux auſſi loin
elle des plus illuſtres Conquérans.
Chadije, perſuadée de l'utilité du
, ne ceſſa plus d'exhorter Maho-
à le pourſuivre & à vaincre ſa
: modeſtie, qui faiſoit ſeule un ſi
obſtacle à l'exécution des deſſeins
IEU.
)s Auteurs Chrétiens, qui affec-
oujours d'attribuer à l'impoſture de
med toute la honte dont il leur eſt
le de la charger, comparent cette
ion de *Chadije* à celle que fit le
: dans le Paradis terreſtre: préten-
que comme le Serpent ſe ſervit

d'une Femme pour porter le premier Homme au mépris du commandement de Dieu; Mahomed, pour répondre à ſon véritable original, avoit dû faire couler le poiſon de ſa mauvaiſe Doctrine par l'organe d'une autre Femme, capable d'adreſſe & d'inſinuation. Cependant, les Auteurs Mahometans ne nous apprennent point que *Chadije* ait jamais travaillé à répandre la Doctrine du nouveau Prophete. Et véritablement, il y a peu d'apparence qu'il eût voulu choiſir une Femme, que ſon Sexe obligeoit de vivre renfermée, pour en faire le premier Apôtre de ſa prétendue Religion. Tout ce que l'on peut préſumer de plus, eſt que *Chadije*, une fois perſuadée, a pu jetter les premieres ſemences de la Doctrine de Mahomed dans le cœur des perſonnes qui étoient à ſon ſervice, ou à celui du Prophete.

Le ſecond Proſélyte de la Religion Muſulmane a été *Zeid*, fils de Hareth, Couſin-germain & Beau-frere de Mahomed, duquel il eſt auſſi qualifié *Serviteur*, non ſeulement parce qu'il s'étoit intimement attaché à ſa perſonne, mais plutôt parce que depuis l'élevation du Pro-

ophete à la Dignité de Chef de la ation Arabe, il a fait la charge de ſon iniſtre: fonction qui, en ce tems de nplicité, ne donnoit encore à ceux qui étoient revêtus, d'autre titre que ce- i d'Employé, ou de Serviteur. C'eſt- urquoi l'Hiſtorien Elmacin, qui nom- e exactement les *Viſirs*, ou Miniſtres s Princes dont il a donné l'Hiſtoire, qualifie ceux des premiers Califes que nom de *Serviteurs:* ce qui fait voir 'ils étoient encore éloignez du faſte s Rois de l'Orient qui les avoient écedez. Au-reſte, ce *Zeïd* eſt fameux ns cette Hiſtoire par rapport à l'injuſ- e que Mahomed commit envers lui r l'enlevement de ſa Femme, dont étoit devenu amoureux, & qu'il l'o- igea de repudier pour l'épouſer enſui-

ENFIN, le troiſieme Proſélyte fut *li*, qui fut depuis Gendre de Maho- ed; qui l'aimoit autant que ſi c'eût é ſon Fils, tant à cauſe de ſa hardieſ- ſurprenante, (qui l'a porté à exécu- r des choſes comparables, ou ſupérieu- s à tout ce qu'on lit de plus merveil- ux dans l'Hiſtoire, par rapport au cou-

rage & à la force du corps ;) qu'à cauſe de ſa docilité à ſe ſoumettre à la juſtice & à la raiſon, malgré l'impétuoſité de ſon temperament. On a dit de lui, qu'il étoit auſſi véritable & auſſi juſte, qu'il étoit courageux. Mais la ſimplicité de ſes mœurs, & ſa conſtance redoutable aux méchans, les engagea à pratiquer des artifices dont il ſe méfia trop peu, & qui le priverent de l'Empire, lui & ſa poſterité. On a dit de lui, qu'il étoit Muſulman avant que de naitre; & qu'ayant empêché ſa Mere de ſe proſterner devant ſon Idole particuliere pendant tout le tems qu'elle le porta dans ſon ventre, elle le mit au monde dans l'enceinte de la *Kaaba*, où elle étoit allée faire ſes prieres. Mahomed diſoit lui-même, par rapport à cette ſingularité: *Ali eſt né pour ſoutenir la vérité de Dieu, comme je ſuis né pour la publier.*

Ces trois ſont reconnus ſans conteſtation pour les premiers Muſulmans. Mais les ſix qui les ont ſuivis dans la même vocation ne ſont pas moins illuſtres.

Le premier d'entre eux eſt *Abdollah* ſur-

nommé *Abubeker*, Beau-pere du Pro-
ete, & en même temps l'homme de
ute l'Arabie qui avoit une plus grande
putation de juſtice & de probité. Ma-
med ſe rendit maitre de ſon eſprit, &
porta à l'enthouſiaſme dont il étoit
ſſedé lui-même, en lui faiſant conſide-
r l'état de la Nation Arabe, preſque
ujettie par les Etrangers ; & ſi peu
tentive à ſon bonheur & à ſa gloire,
'elle alloit elle-même au-devant du
ug, tantôt vers les Perſes, & tantôt
rs les Romains, ſelon que l'un ou l'au-
e Peuple avoit la fortune favorable. Il
i fit enviſager comme un grand mal-
ur, la faute d'avoir reçu les Juifs dans
ſein de la Patrie; parce que cette Na-
on n'étoit plus ſenſible qu'à l'interêt;
'elle avoit oublié la pieté & l'Alliance
e ſes Peres avec Dieu, ſi ce n'eſt quand
s'agiſſoit d'uſurper le bien des Arabes,
: de s'approprier les plus fertiles endroits
e leur Pays; que c'étoit alors qu'ils fai-
ient valoir leur filiation d'Araham ;
ais qu'ils ne reconnoiſſoient les Arabes
our leurs Freres, qu'à la condition de
alomnier leur origine, & de traiter leur
ere Iſmaël comme un Enfant proſcrit
&

& deshérité. L'Eſprit divin, ou plutôt l'enthouſiaſme, ſe ſaiſit alors de l'imagination de Mahomed, qui commença un nouveau diſcours, tel que le peut faire un homme tranſporté. Il y parla ſous le nom d'Abraham, en diſant à Dieu: *Seigneur, j'ai placé un de mes Enfans dans une vallée ſtérile, auprès de votre Maiſon ſacrée: Seigneur, donnez protection & immunité à ce Pays; & ne permettez pas que ni moi, ni mon Fils adorions jamais des Idoles, ni autre choſe que vous.* Il fit voir enſuite à *Abubeker*, que les malheurs de la Nation Arabe n'avoient d'autres principes que la corruption du Culte de Dieu: Que chaque Particulier, & chaque Famille avoient des Idoles ſelon leur goût & leur fantaiſie: Que cette abomination avoit pénetré juſques dans le Lieu ſaint, où l'on voyoit, à la honte des Anges, d'Iſmaël, & d'Abraham, les infames Idoles de *Lath* & d'*Ozza*, auxquelles on rendoit des honneurs qui n'étoient dûs qu'à Dieu. Ce diſcours, naturellement ſuſceptible de véhémence & de traits, fut pouſſé auſſi loin que Mahomed le jugea convenable à ſon auditeur: puis, avec une modeſtie adroitement ménа-

igée, il feignit de craindre d'en avoir op dit, & de s'être laiſſé emporter par on zèle; quoique ſans regret d'avoir ainſi éclaré ſes ſentimens à un Beau-pere de la igeſſe & de l'amour duquel il étoit aſſû-é. Il vit toutefois l'effet de ſon diſ-ours, & il eut la joye de s'en pouvoir pplaudir; ayant remarqué que pendant u'il dura, les larmes coulerent des yeux lu perſonnage qui l'écoutoit.

PEU de jours après, *Abubeker* revint iſiter Mahomed, accompagné d'*Othman* Fils d'*Affan*, (l'un des plus conſiderables Citoyens de la Mecque, & qui dans la ſuite eſt devenu le troiſieme Succeſſeur du Prophete;) d'*Abdol-Rahman*, Fils d'*Aawf*; de *Zobeïr*, Fils d'*Awam* Beau-frere de Mahomed; & de *Saad*, Fils d'*Abu-Wakas*; tous perſonnages importans, & qui le ſont encore devenus davantage depuis leur converſion au Muſulmaniſme.

ABUBEKER, portant la parole, témoigna à ſon Gendre, par une ſoumiſſion qui ſe trouve rapportée au Chapiere 46. de l'Alcoran, qu'il avoit été ſi touché des véritez qu'il lui avoit découvertes dans la converſation précedente, qu'il étoit

étoit réſolu d'embraſſer ſa Doctrine; puis adreſſant à Dieu ſa priere, il dit; comme il eſt rapporté au même Chapitre 46: *Seigneur, enſeigne moi par ton inſpiration. Touche moi de la reconnoiſſance qui eſt dûe à tes bienfaits. Eclaire mes Parens, qui m'ont donné la naiſſance; éclaire mes Enfans, à qui je l'ai pareillement donnée par ta volonté. Je m'abandonne à toi, & je deſire d'être un véritable Muſulman*; c'eſt à dire, de ſuivre la Religion d'Iſmaël & d'Abraham; qui étant nommé *Iſlam*, communique le nom de *Moſlem* à ſes Sectateurs, d'où nous formons celui de *Muſulman*. Cette Profeſſion fut reçue de Mahomed avec applaudiſſement, comme on peut aiſément l'imaginer; & il y répondit par les paroles qui ſe trouvent au même Chapitre: dans leſquelles, après avoir loué l'affection d'*Abubeker* envers ſes Parens, par la conſideration des peines & des ſoins que l'éducation des Enfans coûte aux Peres & aux Meres pour les conduire juſqu'à la virilité; il aſſure le nouveau Croyant, que tous ceux qui croiront en DIEU, & qui exerceront la Juſtice, n'auront ni crainte, ni triſteſſe, &

qu'ils

qu'ils recevront en Paradis une recompenſe inexprimable & éternelle de leurs bonnes œuvres. Il y a lieu de douter que le reſte de ce Chapitre doive être pris pour la continuation du Diſcours que Mahomed fit en cette occaſion; à cauſe qu'il y eſt parlé au Verſet 10. de la nouvelle converſion d'un Juif, qui eſt certainement poſterieure. Mais on croit au contraire, qu'il prononça alors une partie du Chapitre 21. qui eſt intitulé *les Prophetes*; & qui paroit en effet un Diſcours neuf, & très propre à toucher des perſonnes capables de réflexion, ou plus inſtruits que le commun du Peuple; pour lequel il ſemble qu'il ait deſtiné d'autres Chapitres qui ne contiennent que des deſcriptions du Paradis & de l'Enfer, des exhortations à la guerre, ou la promulgation des Loix dont il jugea l'établiſſement néceſſaire. Voici quelque traits de ce Diſcours.

„ CITOYENS de la Mecque: L'heure „ eſt venue, de rendre compte de votre „ raiſon & de votre courage. En-vain „ vous les avez reçus d'un Maitre tout-„ puiſſant, liberal, & bien-faiſant, ſi „ vous les traitez avec négligence, & ſi „ vous ne refléchiſſez jamais. Je vous „ avertis

„ avertis de la part de ce Maitre. Je
„ ſuis nouvellement chargé de ſa Légation,
„ pour vous dire qu'il ne veut plus que
„ vous abuſiez de ſes dons précieux, en
„ paſſant une vie inutile, & ne les em-
„ ployant qu'à des amuſemens indignes
„ de lui. Ne laiſſez plus diſtraire vos
„ cœurs par des plaiſirs imaginaires :
„ ouvrez vos ames, & recevez y la vé-
„ rité. Mais ce Mahomed qui vous
„ parle, n'eſt-il pas un homme tel que
„ vous ? Etes-vous venus écouter les
„ chimeres de quelque Songe, des Vers
„ rimez par un Poëte adroit, ou de
„ vieux Contes des anciennes Hiſtoires,
„ amuſemens frivoles des Vieillards &
„ des Enfans ? Attendez-vous des mira-
„ cles, ou des preſtiges ? Hommes A-
„ rabez, écoutez ; c'eſt Dieu qui va
„ parler : c'eſt lui qui a fait le Ciel &
„ la Terre, & qui n'ignore rien de ce
„ qui s'y paſſe ; il connoit le fond de
„ vos cœurs. *Di leur* *, Prophete, que
„ de

* *C'eſt une de ces expreſſions, communes dans l'Alcoran, par leſquelles le nouveau Prophete faiſoit entendre à ceux qui l'écoutoient, qu'il ne parloit plus de lui-même, & que l'Eſprit de Dieu le tranſportoit.*

„ de toutes les Villes qui ſont péries
„ pour la dureté de leurs cœurs, nous
„ ne leur avons adreſſé que des hommes
„ ſemblables aux autres, que nous avions
„ inſtruits par la révèlation. *Di leur*
„ qu'ils interrogent les familles de la Loi
„ & de l'Evangile, & qu'ils apprennent
„ d'elles que ces Envoyez n'ont point
„ été des Anges, ou des Hommes qui
„ vécuſſent ſans manger. Ils n'ont point
„ été éternels ſur la Terre, & n'ont
„ point prolongé leurs vies au-delà du
„ terme déterminé. *Di leur*: Nous n'en
„ avons pas été moins fideles à exécuter
„ ce qu'ils ont promis de notre part;
„ nous les avons toujours délivrez, &
„ nous avons perdu les prévaricateurs
„ & les endurcis. Et maintenant nous
„ t'envoyons une Parole qu'ils ne peu-
„ vent pas refuſer d'entendre. Nous
„ parlons un langage vulgaire, qui eſt à
„ la portée du plus foible, & du plus
„ fort. Combien avons-nous fait périr
„ de Villes injuſtes, à la place desquelles
„ nous avons fait naitre d'autres géné-
„ rations? Quand ces Nations mauvai-
„ ſes ſentoient notre châtiment, elles
„ fuyoient avec vîteſſe des lieux qu'elles

„ croyoient frappez de notre colere. Mais
„ *di leur*, que les Anges s'en moquoient.
„ Ne hâtez point votre fuite, Enfans
„ d'iniquité ; retournez à votre Patrie,
„ & à vos demeures paternelles : on vous
„ interrogera ſans doute, avant que de
„ vous punir. Oh malheureux que nous
„ ſommes ! *répondront-ils* ; nous n'a-
„ vons point été auſſi méchans que l'on
„ nous en accuſe ; & ils n'ont point ceſ-
„ ſé de nous reprocher leur punition
„ comme une injuſtice, juſqu'à ce qu'ils
„ ayent été détruits & renverſez comme
„ une moiſſon coupée. *Di-leur* : Avons
„ nous tiré du néant le Ciel, la Terre,
„ & tout ce qu'ils contiennent, pour un
„ divertiſſement odieux, ſans égard à
„ la vérité & à la juſtice ? *Prophete*, fais
„ évanouïr le menſonge, fai diſparoître
„ la vanité, perce-les de mille traits ; les
„ fleches feront la vérité, & ce ſont les
„ armes que nous te mettrons entre les
„ mains. *Di-leur* : Malheur à vous, à
„ la fauſſe opinion que vous avez de
„ Dieu ! Les Cieux & la Terre ſont à
„ lui, & rien de ce qu'ils contiennent ne
„ s'eſt encore laſſé de lui obeïr. Le So-
„ leil & les Aſtres n'ont point dédaigné

„ leur

„ leur ſervitude : ils n'ont point appellé
„ d'autres Dieux de la Terre pour reſſuſ-
„ citer les morts. *Citoyens*, ne voyez-
„ vous pas, que s'il y avoit pluſieurs
„ Dieux égaux en puiſſance, ils ſe dé-
„ tuiroient les uns les autres ? Mais
„ louange à DIEU, Seigneur de la Gloi-
„ re. Il eſt unique, & nul ne lui de-
„ mandera compte de ſa volonté, ni de
„ l'uſage de ſon pouvoir. C'eſt lui qui
„ interrogera les hommes, & qui leur
„ demandera raiſon des Dieux qu'ils ſe
„ ſont forgez ſans raiſon. C'eſt l'avertiſ-
„ ſement que je vous donne, pareil à ce-
„ lui des Prophetes qui ont été avant
„ moi. Il n'y a point d'autre DIEU que
„ DIEU, & c'eſt lui ſeul que vous de-
„ vez adorer.

J'ARRETE ici cette Traduction d'une Pieçe ſi magnifique, dans la crainte que ſa longueur ne la rendît ennuyeuſe malgré la ſingularité des penſées ; ne s'agiſſant que de Lieux-communs, qui ſont traitez à peu-près de même maniere parmi nous. Mahomed y rapporte enſuite l'Hiſtoire abregée des differens Prophetes, avec des circonſtances qui nous ſont inconnues. Il dit, par exemple, qu'Abraham étant en-

core Enfant, s'inſtruiſit de la vérité de Dieu par la contemplation du Ciel: Qu'il demanda à ſon Pere la raiſon du Culte qu'il rendoit à ſes Idoles; & que le Pere ne lui en donna d'autre, que l'imitation de la Religion de ſes Ancêtres, qu'ils avoient pratiquée juſqu'à la mort: Qu'Abraham lui en avoit montré l'erreur, ſans autre fruit que d'exciter ſa colere; ce qui avoit réduit le jeune Enfant à la néceſſité de former le deſſein de briſer ces Idoles, à la premiere occaſion que l'abſence de ſon Pere lui pourroit procurer. Il ajoute, qu'en effet cet Enfant les briſa toutes, à la réſerve de la plus grande; & que le Pere étant revenu, ſurpris de cette deſtruction, en demanda la cauſe à ſon Fils; qui répondit, que puiſque c'étoient des Dieux, il pouvoit les interroger eux-mêmes, & qu'ils en diroient mieux la vérité. Sur quoi le Pere s'irritant davantage, le Fils oſa lui reprocher qu'il ſervoit des Dieux qui ne pouvoient ni parler, ni ſe défendre. On le condamna pour ce ſujet à mourir dans une fournaiſe ardente, de laquelle Dieu le délivra, comme il délivra depuis de pareils ennemis, Loth, Moy-

Moyſe, & tous les Prophetes juſqu'à JESUS-CHRIST Fils de Marie, né l'une Vierge, & conçu par le ſouffle du TRÈS-HAUT, pour être un prodige à toutes les Nations.

„ Pour vous, Arabes, *reprend Mahomed au Verſet 92. du même Chapitre* 25. vous n'êtes qu'un Peuple. Je „ ne ſuis qu'un ſeul Dieu, votre Seigneur; & vous ne devez ſervir que „ moi. Les Chrétiens & les Juifs ont „ eux-mêmes diviſé leur Foi, & ils en „ rendront compte au dernier jour; „ Jour terrible! où les méchans ſeront „ rappellez du néant, non pour vivre „ comme la premiere fois ſur la Terre, „ mais pour être des tiſons de l'Enfer, „ dans un lieu ſi profond que leurs cris „ épouvantables ne ſeront entendus d'aucun endroit." Ceci nous repréſente un échantillon des autres Diſcours de Mahomed; dans leſquels on trouve partout la même force, mais non pas la même nouveauté; puis qu'il eſt ſujet aux dites & redites, & aux défauts de compoſitions ordinaires à ceux qui n'ont point rectifié, par l'uſage de l'Eloquence, ou par une étude méthodique, les

talens naturels qui rempliſſent leur imagination de figures, & leurs bouches d'expreſſions, les unes mieux choiſies que les autres.

L'EFFET de ce Diſcours fut de perſuader les cinq Auditeurs nouveaux, qu'Abubeker avoit conduits au prétendu Prophete : lequel, de ſa part, touché d'un ſuccès qui lui avoit ſoumis une partie des plus renommez Citoyens de la premiere Ville de l'Arabie, prit plus de confiance à la Vocation qui lui avoit été manifeſtée, & ne fit plus de difficulté de parler en public. Ce fut d'abord en ſa maiſon, où les curieux le venoient entendre ; enſuite dans les Places de la Ville, où le Peuple s'aſſembloit pour l'écouter ; enfin dans le Portique du Temple, où les Pélerins & les Dévots de profeſſion ſe trouvoient en plus grand nombre. Il ne paroit pas cependant, que ſes diſcours fiſſent d'abord un grand effet. On étoit bien aiſe de l'entendre, parce qu'il débitoit des Hiſtoires inconnues, & qu'il les narroit d'une maniere agréable ; mais les peintures qu'il faiſoit du Paradis & de l'Enfer touchoient peu ſes Auditeurs, parce

parce que la Réſurrection étoit pour les Arabes un Dogme étranger, dont ils n'avoient jamais ouï parler, & qui leur parut tellement incroyable quand il leur fut propoſé, que la plupart s'en moquerent, ou le mépriſerent comme une puérilité. Il gagna donc très peu de monde, dans ces premiers commencemens: mais on s'apperçut néanmoins que ſes opinions n'avoient pas laiſſé de ſe répandre, & de faire impreſſion ſur les eſprits, ſinon juſqu'au point de les ſoumettre totalement, au moins juſqu'à celui de former des ſcrupules dans leurs conſciences, & d'animer leur courage à l'amour de la liberté, & à la haine des Etrangers. Mahomed ſe ſervit avantageuſement du conſentement que les Juifs & les Chrétiens donnoient au Dogme de la Réſurrection; car il renvoyoit toujours les Arabes à leurs Livres, dans leſquels il ſuppoſoit que les premieres vérités avoient été fidelement écrites, quoiqu'elles euſſent depuis été corrompues en divers endroits par des motifs d'interêt & de malice, dont il les accuſoit.

Il imputoit aux Juifs la corruption du Texte de la Loi, par principe de haine

contre les autres Nations ; par le motif de l'orgueil & de la vanité avec lesquels ils ſe préferoient à tous les Peuples du Monde ; & par celui de l'avarice qui les portoit à des uſures énormes, pour dépouiller les autres hommes de leurs biens, loin d'exercer la charité & la compaſſion, qui ſont les vertus les plus néceſſaires à la Societé, & qui leur avoient été ſi recommandées par la Loi. Pareillement, il imputoit aux Chrétiens la corruption du Texte de l'Evangile, par le principe des diviſions extraordinaires qui regnoient entre eux, & dont le premier effet, après les perſécutions réciproques, (qui contentent les paſſions particulieres,) avoit été l'alteration d'un Livre qui n'enſeignant que des véritez très ſimples, & ne recommandant que la paix & l'union, condamnoit également les animoſitez & les opinions extrêmes de tous les Partis.

AINSI, après bien des Prédications, & au bout de trois années ; Mahomed ne ſe trouva gueres plus avancé que le premier jour. Il ne comptoit encore au nombre de ſes véritables Diſciples que 39 perſonnes, entre leſquelles il y avoit

is Femmes, avec le nommé *Thela*, i prétendoit avoir été préſent à l'a-ıture de l'Abbé de *Boſra*, ci-devant rap-:tée ; & un autre Fils d'*Abucaab*, e *Nophail* Fils de *Haulah*, qui ſe uva Prince des Koréiſhites, fit met-en priſon ſous prétexte qu'il avoit :ité quelques troubles dans la Ville. ahomed avoit de grands ennemis par-les Koréiſhites : car outre que le uple, (qui ne ſe départ que diffici-ıent des uſages pratiquez depuis long-ups,) lui étoit oppoſé, parce qu'il uloit conſerver ſes Dieux, & conti-er le même Culte & la même habitu-de vie; les Chefs de leur côté, qui uloient gouverner cette eſpece de Re-blique, avoient un interêt ſenſible à ;venir les deſſeins de Mahomed; qui, ıs prétexte d'une reforme dans la Re-ion, tendoient manifeſtement à le ıdre maitre de tous les eſprits, pour conduire à des fins ignorées, mais i les excluroient infailliblement du ouvernement. Entre ces Chefs de la lle l'on comptoit *Abu-Sophian* Fils de *ub*, Chef des Enfans d'*Ommias*; *bu-Taleb* Chef des *Haſhémites*, & On-

cle de Mahomed ; *Abulahab*, & *Abugehel*, Frere puisné d'*Abutaleb*, & par conſéquent Oncle du Prophete ; & *Omar*, Fils d'*Alchattab*, homme d'une extrême conſideration parmi le Peuple ; prévenu contre les nouveautez, mais d'ailleurs judicieux, d'une inviolable fermeté pour la Juſtice, & très acceſſible à tout ce qui pouvoit ſe préſenter à lui ſous le titre de vérité. Cet *Omar* eut un jour quelques paroles avec Mahomed, & les ſuites en furent ſi fâcheuſes, que le premier tira ſon poignard pour en frapper le Prophete : ce qu'il auroit fait, s'il n'avoit été arrêté par *Naim* Fils d'*Abdallah*, qui ſe jetta au milieu d'eux, & les empêcha de s'approcher. L'occaſion de cette querelle fut qu'une Sœur d'*Omar*, & le Fils unique qu'elle avoit, ayant embraſſé la Religion du nouveau Prophete, Omar lui reprocha leur changement comme l'effet d'une ſéduction, de laquelle il ſe tenoit offenſé. Cependant, cette même converſion devint l'occaſion de la ſienne, qui ſe fit de la maniere ſuivante. *Omar*, ayant un jour trouvé ſon Neveu liſant un Livre à lui inconnu,

dont

dont le titre étoit *Thab*, il le lui arracha des mains, en ſuppoſant que c'étoit quelque ouvrage de l'Impoſteur qui lui avoit troublé l'imagination. Mais quand il l'eut en ſa poſſeſſion, il ne put s'empêcher d'y jetter les yeux, qui tomberent ſur ces mots. *Nous ne t'avons point adreſſé la parole pour affliger la nature, ni te rendre miſerable ; c'eſt un avertiſſement de miſericorde que donne aux hommes celui qui a créé la Terre qui les porte, & les Cieux qui les éclairent.*

OMAR, frappé de ces magnifiques paroles, s'informa de l'Auteur du Livre, & apprit que c'étoit en effet un Diſcours de Mahomed, qui ſe trouve aujourd'hui le 20. Chapitre de l'Alcoran. Il le lut en entier, & fut autant ſurpris de la force des raiſons qu'il crut y découvrir, que de la douceur & des charmes de l'expreſſion. Cependant, comme il ne vouloit point ſe prévenir, il prit le deſſein de communiquer cet ouvrage à *Valid*, Fils de *Mogehirah*, Poëte de ſon métier, & qui paſſoit dans la Ville pour le plus fin connoiſſeur en matiere d'Eloquence & d'Erudition. L'Hiſtoire remarque que ce *Valid* étoit natif d'*Iamamah*, où le Peu-

Peuple employe quelque expreſſion en un ſens different de celui qu'on lui donne dans la Langue polie : ce qui fit que le Poëte ſe mit à rire immoderément à la ſeule lecture du titre, qui ne contient cependant autre choſe que la Formule ordinaire qui ſe voit à la tête de tous les Chapitres de l'Alcoran: *Au nom de* DIEU *très clément & miſericordieux.* Cette indiſcretion, cauſée par quelque idée ridicule qui vint à la tête du Poëte en cette occaſion, impatienta *Omar*, qui ne voulut pas lui en laiſſer lire davantage; ainſi la choſe en demeura là pour cette fois.

MAIS *Valid* ayant fait ſes réflexions, alla lui-même trouver Mahomed, & le pria de lui montrer quelque choſe de ſes compoſitions. Le Prophete n'en fit point de difficulté, & lui récita le Chapitre intitulé *L'Adoration*, qui ſe trouve aujourd'hui le 41. de l'Alcoran. Le Poëte l'écouta ſans émotion. Il admira la vive peinture que Mahomed lui fit du peu de charité qui ſe trouve d'ordinaire parmi les Superſtitieux & les Aſſociateurs; dont la Religion, toute perſonnelle, n'imagine, dit Mahomed, des Inter-

ceſ-

ceſſeurs auprès de Dieu, ou des Puiſſances qui lui ſont collaterales, que dans la fauſſe eſperance de gagner leur protection par des hommages & des dévotions faciles : parce que leur propre conſcience accuſe leur dureté & leur avarice, devant le Dieu de tous les hommes, qui n'a voulu ſuppléer a l'inégale diviſion des richeſſes que par l'humanité & la liberalité, qu'il a tant recommandées en faveur des pauvres. Mais quand il en vint à ces paroles des Verſets 13. & 14. du même Chapitre: *C'eſt la diſpoſition de celui qui voit tout, & qui ſait tout; de celui qui m'a commandé d'avertir les Citoyens de la Mecque.* Di-leur, Prophete, *qu'il n'y aura bientôt plus que des ſupplices, & des ſupplices ſans compaſſion, comme ceux d'Aad & de Zhemud;* à ces mots, le ſaiſiſſement & l'horreur s'emparerent du Poëte; ſes cheveux ſe dreſſerent ſur ſa tête, & ſon cœur étonné ne lui fourniſſant que des ſoupirs & des larmes, il tomba aux pieds du Prophete, qui le releva en lui diſant ces paroles pleines de conſolation, qui ſe trouvent dans un autre Chapitre : *Dieu ne commande aux hommes que juſtice & charité, afin que le pro-*

prochain ne ſoit pas abandonné: il vous défend les choſes honteuſes, l'injuſtice, & la violence. Ces menaces ne s'adreſſent qu'aux endurcis, & je ne ſuis envoyé que pour avertir le monde des moyens d'éviter la punition.

CEPENDANT *Valid* devint Muſulman, & *Omar* en apprit la nouvelle avec beaucoup de ſurpriſe. Il en voulut ſavoir le motif, de la bouche même du nouveau-converti: & le récit qu'il lui en fit ébranla ſans doute ce courage, dont la fermeté devoit être bientôt le principal appui de la nouvelle Doctrine. Vers la fin de la troiſieme année de la Vocation du Prophete, un jour d'Hiver, où le Peuple ſe promenoit au ſoleil ſur la Place de la Ville; Mahomed, qui y paſſa, apperçut *Omar* & *Abulahab* ſon Oncle ſe promenant enſemble ſéparément du reſte des Citoyens. Il penſa d'abord que ces deux hommes, qu'il ſavoit être ſes ennemis, s'entretenoient de lui, & complotoient quelque choſe à ſon deſavantage. Mais loin de s'en irriter, il ſentit ſon cœur touché de compaſſion pour leur aveuglement; en ſorte que portant ſur ſes yeux & ſur ſon viſage une partie de

ſa

robe, pour dérober ſa contenance aux ectateurs, il pria Dieu ardemment & ſqu'à l'effuſion de quelques larmes, ur la converſion de ces deux hommes, i pour celle de l'un des deux qu'il lui plaîr toucher de ſa grace. Il paſſa de la lace dans ſa maiſon, où il arriva vers ieure de la Priere, dont il s'acquitta a- c un ſouvenir aſſez vif de celle qu'il oit faite au ſujet de ſes ennemis : a- rès quoi il s'endormit ſur des carreaux, *Sophas*, qui ſe trouverent ſur ſon Eſ- ade.

QUOIQU'IL ne dormît que d'un mmeil leger, il rêva dans ce moment, u'il ſe trouvoit tranſporté dans un Jar- in délicieux, rempli de fleurs & de uits, qu'on lui dit être le Paradis. Il ut toutefois ſurpris d'y voir une eſpece le ſeau qui ſert à tirer l'eau des Puits, t crut demander à quoi ce meuble pou- oit ſervir dans le Paradis, & à qui il ppartenoit. Sur quoi il lui fut répon- u, qu'il étoit à ſon Oncle *Abulahab:* laquelle réponſe il s'écria : *Eh, Sei- neur ! Qu'eſt ce qu'Abulahab peut avoir le commun avec le Paradis ?* Il fut alors éveillé par un bruit que l'on fit à ſa por- te,

te, & qui l'obligea de ſe lever. Mais il fut en même temps bien étonné d'entendre dire que c'étoit *Omar* qui le venoit viſiter, accompagné d'*Achiamah* Fils de ſon Oncle *Abulahab*. *Omar* étant entré, le ſalua par ces paroles tirées d'un Chapitre de l'Alcoran : *J'ai rendu la vie à celui qui étoit mort :* & Mahomed lui répondit par ces autres paroles qui ſe trouvent dans le Chapitre 34. intitulé *Saba : Voilà le ſigne que Dieu donne à celui qui ſe convertit à lui. S'il aime l'élevation, il trouvera en lui toute ſorte de grandeurs ; il te donnera l'Empire du Monde, ſi tu lui demeures fidele : mais l'Univers eſt peu de choſe, & tu le mépriſeras.* Ces paroles ſemblerent percer le cœur d'*Omar*. Il verſa beaucoup de larmes, qui interrompirent ſa Profeſſion de Foi : pendant laquelle *Achiamah* embraſſoit les genoux du prétendu Prophete. Alors l'idée du ſonge, & ſon explication s'étant tout à coup préſentées à l'eſprit de Mahomed, il s'écria en s'adreſſant à ce dernier ; *Pleure à jamais ton Pere, il eſt perdu ; Dieu ne ſauvera que ceux qu'il lui plait d'éclairer.*

C'EST ainſi que ſe fit la célebre conver-

verſion d'*Omar* & d'*Achimah*, dont le bruit s'étant bientôt répandu dans la Ville, combla d'abord *Aboulahab* de douleur & de rage, & tous les Koréiſhites d'étonnement & de crainte. Mahomed ſe trouva, par le moyen de cette derniere augmentation du nombre de ſes Diſciples, à la tête de 42 perſonnes, qui reconnoiſſoient ſa Vocation & ſon Miniſtere. C'eſt l'état où il avoit pu conduite ſa fortune, pendant trois années de peine & de travail aſſidu : ce qui fait ſentir combien les grandes entrepriſes rencontrent de difficultez dans leur exécution, malgré les idées de poſſibilité dont l'imagination les revêt avant de les commencer. Mais, d'un autre côté, il y avoit dequoi s'applaudir par rapport à la diſtinction perſonelle de ſes Diſciples ; qui ſe trouvoient, non ſeulement les plus illuſtres de la Ville, mais en même tems les plus vertueux & les plus capables, par leur caractere, de contribuer au ſuccès de ſon entrepriſe. Cependant, comme la converſion de la multitude étoit le point capital, il réſolut de faire effort pour la gagner, en redoublant ſes inſtructions publiques, &

ne refuſant à perſonne les entretiens particuliers que l'on vouloit avoir avec lui. Ce fut à cette occaſion qu'il renouvella dans ſes diſcours les deſcriptions les plus vives de l'Enfer & du Paradis, qu'il jugeoit être propres à toucher les cœurs timorez. Mais peu après, il éprouva qu'il avoit une reſſource bien plus certaine dans les diſcours qui recommandoient la compaſſion & la liberalité envers les pauvres : parce qu'ils flatoient également les riches & les indigens ; les uns, par le ſentiment de la vérité ; & les autres, par celui de l'interêt. Toutefois, il ne jugea pas que de ſimples paroles fuſſent ſuffiſantes pour porter la conviction de ſa Doctrine auſſi loin qu'il le deſiroit. Il y joignit la pratique réelle d'une extrême liberalité, tant par lui-même, que par ceux d'entre ſes Diſciples qui ſe trouverent en état de l'exercer. Enfin, dans le deſſein de la rendre perpétuelle parmi ceux qui embraſſeroient ſa Religion, il en fit un précepte obligatoire ; portant, que tout Muſulman ſeroit tenu de diſtribuer liberalement aux pauvres, ou indigens, la dixieme partie de ſes biens, ſoit qu'ils conſiſtaſſent en argent,

gent, en recoltes, en revenus, ou en autres profits.

On lui reproche néanmoins, que ce précepte eſt conçu en des termes un peu équivoques, & qui ſemblent favoriſer le relâchement qui s'eſt introduit dans la ſuite, de ne donner en aumône que le dixieme des fruits & revenus de ſon bien, ſans toucher au capital. Mais on ne peut pas dire auſſi que ces termes excluent le ſentiment des Rigoriſtes, qui y ſoumettent tout ce que l'on poſſede; & même, de quelque maniere qu'on le prenne, on ne trouve pas que le Chriſtianiſme, ni aucune autre Religion, ait jamais pris une précaution ſi formelle pour le ſoulagement des malheureux, que l'a fait Mahomed: puiſque, ſans s'arrêter à une charité vague & indéterminée, (qu'il ne recommande pourtant pas moins que les autres Légiſlateurs,) il a donné le commandement poſitif de diſtribuer le dixieme de ſon bien dans toutes les années de ſa vie. C'eſt donc à ce tems, où la force & la vigueur de ſes idées ſe peignoient facilement à ſes Auditeurs, & où la contention de ſon eſprit devoit être la plus

grande par rapport à la néceſſité où il ſe trouvoit, ou de périr bientôt, ou de parvenir promptement au ſuccès dont il s'étoit flaté : c'eſt, dis-je, à ce tems que ſe doivent rapporter les compoſitions qu'il a le plus travaillées, ſoit pour les matieres hiſtoriques qu'elles contiennent; ſoit pour l'application qu'il en fait toujours vivement aux erreurs & aux vices de ſon tems ; ſoit enfin, pour l'expoſition de ſa Théologie, laquelle, quoique très ſimple, a pu donner beaucoup d'exercice à ſon eſprit par rapport à la déduction des preuves, & à la maniere de les propoſer ; non-ſeulement à cauſe de ſon peu d'uſage dans la méthode de ſuivre un raiſonnement juſqu'à la démonſtration; mais auſſi à cauſe de l'extrême ignorance du Peuple Arabe ſur de pareilles matieres : lequel, d'ailleurs, avoit la délicateſſe la plus incommode pour juger de l'Eloquence & des expreſſions d'un Orateur ou d'un Poëte.

Mais, puisque nous parlons ici de la Théologie de ce nouveau Prophete, il eſt néceſſaire de remarquer encore, que c'eſt à ce même tems qu'il en faut raporter la fixation à trois Points capitaux,

x, qu'il eſt important d'indiquer ici. Le premier eſt, de *croire la vérité*, ſt-à-dire l'Exiſtence & l'Unité de Dieu ; :luſivement de toute autre Puiſſance qui iſſe être imaginée partager ou modi- r ſon pouvoir & ſa volonté : ce qu'il ette en général, ſous le nom d'*Aſſo-tion*, comme l'idée la plus baſſe & la ıs indigne que l'on puiſſe avoir de la vinité. Le ſecond eſt, de croire e DIEU, Créateur univerſel, eſt ınoiſſant, puiſſant, & juſte pour *re-ɐpenſer* la vertu & *punir* le vice, le n & le mal, non ſeulement en cette , mais encore après la mort ; parce- : tous les hommes reſſuſciteront & nparoitront devant lui, pour rece-ir le jugement très équitable qu'il :tera de leurs actions. Le troiſie- , de croire que DIEU, pitoyable ers les hommes qui ſe perdent par dé- t d'inſtruction qui pourroit les re- r du vice, & leur faire connoitre vérité, a dans les derniers temps cialement & perſonellement *ſuſcité Ma-ved*, pour être ſon *Prophete*, ou ſon *voyé* ; duquel ils doivent apprendre moyens de lui plaire, & de parvenir

à la recompenſe des bons, & d'éviter la punition des méchans. C'eſt à quoi ſe réduiſoit alors la Théologie de ce Prophete ; & même l'on ne voit pas qu'il l'ait étendue davantage dans la ſuite, ſi ce n'eſt par rapport aux Anges, & à la conſtruction du Ciel, dont il n'a parlé que très groſſierement & très inſuffiſamment. Quant aux préceptes particuliers du ſyſtême de Morale, affirmatifs & négatifs, deſquels il a compoſé ſa nouvelle Loi ; il y a beaucoup d'apparence qu'il ne s'en eſt aviſé que ſucceſſivement, & à meſure que les occaſions de les établir ſe ſont préſentées.

Si la converſion d'Omar avoit fait un grand éclat parmi le Peuple de la Mecque, la conduite franche & ſincere avec laquelle il rendoit compte aux grands & aux petits des motifs de ſon changement, & les liberalitez qu'il faiſoit avec une eſpece de profuſion, ne firent pas un moindre effet pour juſtifier la nouvelle Religion. Le nombre des Diſciples s'augmenta même ſi conſiderablement, que vers le milieu de l'année 615. de Jesus Christ, qui étoit la 5. de la Vocation de Mahomed, on en

comp-

comptoit 114. Ce fut alors qu'*Abuſophian*, *Aboulahab*, & *Nophail*, Prince des Koéiſhites en cette année, plus irritez que jamais d'un progrès qui leur faiſoit craindre de ſe voir bientôt ſoumis à un homme qu'ils accuſoient hautement d'impoſture, ou de tomber néceſſairement dans le malheur d'une guerre civile, ſe déterminerent à convoquer une Aſſemblée générale du Peuple, pour y prendre en commun les réſolutions qui ſeroient jugées les plus convenables au péril qui menaçoit la Patrie. Les Auteurs Arabes qui ont écrit la Vie de Mahomed, ont beaucoup parlé de la déliberation de cette Aſſemblée, & ne manquent pas d'en attribuer le ſuccès à la diſpoſition ſinguliere de la Providence, qui fait avorter, quand il lui plait, tous les efforts de la Politique mondaine quand elle s'oppoſe à ſes deſſeins. En effet, quoiqu'*Abutaleb* Chef des *Haſchémites*, & Oncle de Mahomed, y eût déclaré qu'il n'embraſſeroit jamais la Doctrine de ſon Neveu, & qu'il étoit réſolu de perſévérer dans les pratiques & dans les uſages où il avoit conſtamment vêcu, (leſquels il te-

noit d'un Pere que toute la Nation avoit reſpecté juſqu'à ſa mort ;) il ne laiſſa pas de défendre avec chaleur les interêts de Mahomed ; en ſoutenant qu'il s'étoit toujours conduit en bon Citoyen ; qu'on ne pouvoit lui reprocher qu'une particularité d'opinions, dont on ne connoiſſoit encore ni le crime ni le mérite ; mais qu'à en juger par la conduite de ceux que l'on diſoit les avoir embraſſées, il n'étoit pas poſſible de les condamner, puiſque l'on ne remarquoit en eux qu'une augmentation des bonnes qualitez & des vertus qui les avoient fait ci-devant eſtimer à tout le monde. Enfin, il inſiſta ſur la néceſſité de garder à l'égard de ce Citoyen les règles ordinaires de la Juſtice, qui ne permettent pas de condamner perſonne ſans l'entendre.

Au contraire *Abuſophian*, ſoutenu par un Vieillard inconnu, que les Auteurs poſterieurs ont imaginé avoir été le Diable déguiſé ſous cette forme, prétendit prouver que Mahomed s'étoit rendu coupable de mort en attaquant la Religion commune du Pays ; en tenant des Aſſemblées particulieres ; & en s'efforçant

çant de ſoulever le Peuple par des Harangues publiques & des Ecrits ſéditieux qu'il répandoit, leſquels ne contenoient que des menaces propres à répandre la terreur, & à troubler la Societé. Ces deux avis partagerent l'Aſſemblée, juſqu'à ce qu'*Abulahab*, Frere puiſné d'*Abutaleb*, deſeſperant de voir paſſer le plus rigoureux, propoſa l'exil comme la ſeule précaution qui pût être priſe pour la ſûreté & la tranquillité de la Ville, au défaut de la condamnation capitale. Le Vieillard inconnu ſoutint, au contraire, que la mort de Mahomed étoit le ſeul moyen qui pût garantir l'Arabie des troubles & des guerres civiles qui étoient inévitables s'il avoit la liberté de répandre ſa pernicieuſe Doctrine en d'autres lieux. Cependant, la grande conſideration que l'on avoit pour *Abutaleb*, l'emporta dans la déliberation. L'on n'y réſolut autre choſe, ſinon qu'il ſeroit fait une Députation à Mahomed pour l'interroger ſur quelques faits; & une autre aux Juifs de *Chaïbar*, pour leur demander l'uſage qu'ils faiſoient de certains Points de Doctrine que Mahomed prétendoit établir par l'autorité de leur Loi.

D'AUTRE part, *Abutaleb*, frappé du péril que ſon Neveu avoit couru dans cette rencontre, jugea lui devoir un avertiſſement particulier; & comme ſon âge & ſa qualité d'ancien Tuteur de ſa jeuneſſe lui donnoient un droit évident ſur ſa perſonne, il l'envoya chercher. Mahomed, préſent devant ſon Oncle, défendit ſa Doctrine, & s'engagea de prouver qu'il étoit plus raiſonnable d'obeïr à Dieu qu'aux hommes, ſur-tout à l'égard d'une Révèlation qui l'obligeoit d'agir & de parler, par une force invincible. Il la compara à une évidence d'une vérité propoſée, qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de rejetter contre le ſentiment intérieur de ſa conſcience. Sur cela, *Abutaleb* prétendit l'intimider par une menace de l'abandonner à la diſcretion de ſes ennemis; diſant, qu'il étoit auſſi plus raiſonnable de ſe rendre aux ſentimens communs, que de ſoutenir opiniâtrément des imaginations dérèglées; que, non content de ſe montrer inflexible aux remontrances de ſes Amis, il vouloit perdre tous ſes Compatriotes, en les entêtant du même caprice. Ce fut alors que Mahomed, par un trait de généroſité au-

auquel les Hiſtoriens donnent les plus grands éloges, répondit à ſon Oncle, qu'il choiſiroit plutôt la mort, que de s'engager envers lui par une promeſſe téméraire qu'il ne dépendroit pas de lui d'accomplir, ne pouvant manquer à Dieu, qui l'avoit choiſi pour le Miniſtere qu'il accompliſſoit.

Cet entretien dégénerant en conteſtation, Mahomed ſe retira: mais peu après *Abutaleb* le rappella, & lui promit que malgré les efforts de ſes ennemis, il le défendroit toujours de leurs pourſuites & de leurs violences. Cette derniere partie de la converſation ne ſe paſſa pas ſans larmes, qui furent les témoignages réciproques de l'amitié qui étoit entre l'Oncle & le Neveu. Cependant *Aboulahab*, n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit détacher ſon Frere aîné de l'amitié qu'il portoit à Mahomed, l'attaqua par un autre endroit, qui fait connoitre combien les mœurs communes des Arabes étoient corrompues, & que ce n'eſt pas ſans ſujet que le Prophete a ſi ſouvent rebattu dans l'Alcoran l'Hiſtoire de *Lot*, & des cinq Villes criminelles qui périrent par le feu. Il y avoit à la Mecque

que un jeune Garçon, nommé *Emarat*, Fils de *Valid*, qui paſſoit pour le plus beau & le plus accompli de l'Arabie. *Aboulahab* le fit offrir à ſon Frere, pour la recompenſe du ſacrifice qu'il lui feroit de la perſonne de Mahomed. Mais *Abutaleb* ne ſe trouva point acceſſible à une corruption ſi indigne, & il n'en fut que mieux perſuadé de l'injuſtice de la haine & de la paſſion de ſon Frere.

REVENONS maintenant à la Députation des Mecquois vers le prétendu Prophete, & aux remontrances qui lui furent faites de leur part touchant le trouble qu'ils l'accuſoient de mettre dans la Ville, entre ſes Compatriotes & ſes Freres. On lui reprochoit auſſi, qu'il enſeignoit un Culte nouveau, contraire à la pratique immémoriale des Arabes; qui avoient toujours joint à l'adoration de Dieu, celle du Ciel & de tous les Aſtres dont il eſt orné, ainſi que celle des Images. Ils diſoient qu'on conſervoit ces Simulacres dans les Temples publics & dans les maiſons particulieres, parce que l'on n'avoit jamais douté qu'une partie de la vertu & de la puiſſance des Aſtres

; n'y fût renfermée; ſoit comme une
ce faite avec connoiſſance, en faveur
la nature humaine ; ſoit comme un
et de la ſcience de ceux qui les a-
ient ou fabriquées, ou conſacrées dans
momens propres à multiplier & à re-
ir leur influence, (laquelle idée eſt à
1 près ſemblable à celle qu'on a au-
ird'hui des Taliſmans.) Ils ajoutoient
core, que la Doctrine de la Réſurrec-
n étoit non ſeulement inouïe, mais
olument incroyable, contraire à l'ex-
ience de tous les ſiecles ; pendant
durée deſquels on n'avoit jamais vu
morts reſſuſciter. Que l'opinion d'un
gement futur & général des actions de
us les hommes étoit plus propre à les
imider, qu'à les conduire : l'utilité
mmune, & le reſpect dû à la Societé
nt des motifs ſuffiſans pour porter les
toyens à remplir leurs devoirs, ſans y
indre des fables & des inventions puiſées
ez des Nations étrangeres, accablées de
perſtitions. Ils lui dirent enfin, que
; liberalitez & celles de ſes Diſciples
ſtifioient ſon intention, à l'égard de
ux que leur naturel portoit à penſer
vorablement des actions extérieures ; mais
qu'elles

qu'elles étoient auſſi fort ſuſpectes à ceux qui les regardoient comme une eſpece de corruption, pratiquée pour ſurprendre les ſuffrages de la populace. Qu'ainſi, la conduite la plus convenable à un homme ſage, tel qu'il s'étoit montré juſqu'alors, étoit celle qui donneroit le moins d'occaſion au ſcandale de ſes Concitoyens, & aux accuſations de ſes ennemis; à moins qu'il n'entreprît de faire des Miracles publics, ſuivant l'exemple des Prophetes précedens, qui n'avoient point refuſé aux differens Peuples vers leſquels ils avoient été envoyez, cette eſpece de démonſtration des véritez qu'ils leur annonçoient. Enſorte que s'il prétendoit enſeigner la même Doctrine, il devoit employer les mêmes preuves; qu'autrement il encourroit avec juſtice l'indignation générale, & peut-être, encore plus malheureuſement, les ſuites d'une accuſation capitale devant ſes propres Concitoyens.

On voit auſſi par ces propoſitions, de même que par les réponſes qui vont ſuivre, que la difficulté que ſe formoient alors les Arabes, n'a jamais regardé l'impoſſibilité d'un Jugement général

eral des actions humaines, conſiderée ar rapport à l'équité, à la connoiſſance, ɛ au pouvoir de celui qui le doit faire; ais que n'ayant aucune notion de la piritualité de l'Ame, ni de ſa difference ſſentielle d'avec le Corps, ils ne conce-oient pas que ce Jugement pût s'ac-omplir ſans la reſtitution des Corps dans ur intégrité : enſorte que les mêmes ommes, qui d'une part étoient ſuppo-z ne plus exiſter, puiſqu'ils étoient orts, & même réduits en pouſſiere de-uis plus ou moins de tems, fuſſent l'autre part ſuppoſez rétablis dans leur xiſtence propre, pour rendre compte du ien & du mal qu'ils auroient fait pen-ant leur vie; ce qui leur paroiſſoit éga-ement incroyable, & impoſſible. On oit au Chapitre 17. de l'Alcoran, in-itulé, *Le Voyage*, que les Miracles qu'ils emandoient pour fonder leur approba-ion de la nouvelle Doctrine, étoient, u la naiſſance ſubite de quelque Fon-aine ſur les Montagnes voiſines de la Mecque; ou la ſtructure de quelque Jar-in délicieux dans le Deſert; ou la chûte e quelque morceau de la voûte du Ciel, u'ils jugeoient être ſolide, n'ayant pas

de

de meilleure idée touchant la conſtruction de l'Univers, qu'ils en avoient d'eux-mêmes & de leur propre nature. Ils demandoient encore l'apparition d'un Ange, ou de quelque autre ſubſtance inviſible; ou bien que le Livre ſublime que Mahomed ſe vantoit de recevoir par les mains d'un Ange, leur fût adreſſé à eux-mêmes, afin qu'ils puſſent être aſſurez de la vérité d'une telle Révèlation.

Les réponſes que le prétendu Prophete fit à ces demandes, ſe trouvent répétées en differens Verſets de l'Alcoran: mais il n'y en a aucune qui paroiſſe ſi préciſe & ſi ſolide que celle qui eſt rapporté au Chapitre 6. au Verſet 105. & ſuivans. *Ils ont juré*, dit-il, *par le ſerment le plus ſacré, que s'il ſe faiſoit l'un de ces Miracles en leur préſence, ils croiroient au Livre qui t'eſt adreſſé.* Réponds; *Certes, les miracles ſont au pouvoir de Dieu: il eſt le Maitre de la Nature, quoique les Infideles ne le comprennent pas.* Di leur; *Celui qui fait croitre les moiſſons ſur la Terre avec quelques gouttes d'eau qu'il y répand des Cieux; celui qui nourrit l'homme avec du pain dont il fait de la chair & des os, n'eſt-il pas tout-puiſ-*

t pour planter un Jardin dans le
, ou pour faire couler les eaux du
les Montagnes ? Oui certes, il eſt
uiſſant ; car il renverſe la raiſon des
les, & frappe leurs yeux d'aveugle-
, afin qu'ils perſéverent dans l'erreur
ont choiſie, l'erreur qu'ils ont préfe-
la vérité. Di-leur, Prophete, *que*
ils verroient deſcendre les Anges,
uand les morts leur parleroient, &
verroient toute la Nature découverte
eurs yeux, il ne croiroient que par le
it de Dieu. Peuples, vous en voyez
pour vous convaincre : nous n'avons
yé les prodiges, que pour la terreur
punition des Incrédules. Ne choiſiſ-
as votre perte, comme ont fait les Aſ-
eurs. Louange ſoit à DIEU. *Ne*
e pas un homme tel que les autres ?
t-il conſié le pouvoir de faire des Mi-
s ? Je ne ſuis envoyé que pour vous
er à choiſir le bien qui vous eſt offert,
craindre le mal qui ſera punir les mé-
. Je ne vous dis que ce qui eſt en-
, ce que je dois crier à force de voix
ux qui voudront m'entendre, & à
qui refuſeront de m'écouter.

VEC cette réponſe, qui fait aſſez

connoitre que Mahomed ne s'attribuoit point le pouvoir de faire des Miracles, & qu'il s'en tenoit à prouver ſa Doctrine par un raiſonnement ſolide, n'ayant d'ailleurs à combattre que des Erreurs d'habitude, ou d'opinion : avec cette réponſe, dis-je, les Députez retournerent à leurs Chefs, qui virent bien que tant de fermeté de la part du prétendu Prophete, & ſi peu de vérité à lui oppoſer de leur côté, leur annonçoit que la Ville, & peut-être l'Arabie entiere ſe tourneroit bientôt en ſa faveur. C'eſt pourquoi revenant à l'exécution du réſultat de l'Aſſemblée générale précedente, ils réſolurent de conſulter les Juifs pour apprendre d'eux, par le moyen des Livres anciens qu'ils avoient conſervez, ſi les Prophetes qui avoient paru dans leur Nation avoient tellement enſeigné l'Unité de Dieu, qu'ils euſſent poſitivement défendu de n'adorer ou d'invoquer aucun autre objet. On devoit auſſi s'informer de leur Doctrine & de leur ſentiment touchant la Réſurrection des morts. Enfin, on devoit leur demander à quel ſigne on reconnoiſſoit les Prophetes, & s'ils n'étoient pas obligez

z de prouver leur Miſſion par des Mi-
:les. Cette conſultation, qui devoit
re faite aux Juifs de *Chaïbar*, fut
nvoyée à ceux de *Medine*, que l'on
gea plus ſavans & plus capables de don-
r de juſtes ſolutions à de telles diffi-
ıltez. Les Envoyez des Mecquois
rent *Al-Nadar* Fils d'*Al-Hareth*, &
l-Abas Fils d'*Abumaach*, tous habi-
s, & capables de rapporter les inſtruc-
ons ſuffiſantes ſur ces importantes ma-
eres.

Les Juifs, ou plutôt la Synagogue
: Medine, répondit à la premiere de-
ande : Que la Loi prononce qu'il n'y
qu'un ſeul Dieu, auquel appartient
ute gloire, honneur & puiſſance; par-
: que ceux que les Nations ſe ſont
les-mêmes forgez, ſont des Démons,
ı autres Créatures incapables de leur
ocurer aucun bien. Sur le ſecond Ar-
cle elle répondit : Que le Dogme de
Réſurrection, & celui d'un Jugement
nal de toutes les actions des hommes,
e ſe trouvoient point dans le Texte de
Loi; mais qu'on ne les en croyoit
as moins véritables, parce que c'étoit
ne Tradition des Peres, qui ne con-

tenoit rien que de conforme à la Juſtice, à la Sageſſe, & à la Puiſſance de Dieu. Enfin, ſur la demande particuliere que firent les Députez touchant le caractere propre qui devoit faire connoître les Prophetes, ils répondirent : Que de tous ceux qui avoient paru chez leur Nation, il n'y en avoit que cinq qui euſſent poſſedé le don des Miracles : Que les autres pouvoient l'avoir, mais qu'ils ne l'avoient pas exercé ; qu'ils s'étoient contentez d'annoncer aux hommes des véritez oubliées par laps de tems, négligence, ou diſtraction : Qu'aucun de ces Prophetes n'avoit rien changé à la Loi écrite, ni à la Doctrine révèlée ; Qu'ils en avoient, au contraire, demandé l'exécution avec un très grand ſoin, en menaçant les prévaricateurs, de la colére de l'Eternel : Que c'étoit la pierre de touche, & la marque certaine qui les avoit toujours diſtinguez des Prophetes des fauſſes Divinitez, leſquels ont employé, en certaines occaſions, juſques aux Preſtiges & aux Miracles apparens pour empêcher les Fideles d'acquieſcer à la vérité.

Ces réponſes, très juſtes, & très con-

venables à des témoins ſi anciens de la Vérité révèlée, furent ſuivies d'un avis particulier que la Synagogue de Médine donnoit aux Mecquois, pour ſonder l'étendue des connoiſſances de Mahomed, & pour éprouver la vérité des Révèlations qu'il diſoit lui être ſi familieres. C'eſt *Abmed*, Fils d'*Abdal Ali*, qui en a conſervé la Tradition, qui ſe trouve rapportée dans ſon Apologie pour le Muſulmaniſme, citée par Maracci dans ſon Prodrome. Cette épreuve conſiſtoit en trois interrogations qui lui devoient être faites publiquement, & auxquelles il faloit l'engager de répondre dans un eſpace fort court. La premiere contenoit la vérité de l'Hiſtoire des *jeunes Témoins* : ce que l'Intreprete explique de l'Hiſtoire des Sept Dormans, qui étoit auſſi cachée, dit-il, & auſſi ignorée avant la révèlation qui en fut faite au Prophete, qu'elle paroit préſentement admirable depuis qu'il l'a rendue publique par un Diſcours qui ſuivit cette interrogation.

MAIS, pour entendre ce fait, il faut ſavoir que les Chrétiens de l'Orient avoient, dit-on, une Tradition confuſe d'une Hiſtoire de certains Freres, natifs de la Ville de Smirne ; qui, après avoir

confeſſé l'Evangile devant le Magiſtrat, & avoir été renvoyez chez eux, s'étoient enſuite retirez dans une Caverne éloignée, par la crainte des tourmens que l'on faiſoit alors ſouffrir à ceux qui perſéveroient dans la profeſſion du Chriſtianiſme: Qu'ils s'étoient miraculeuſement endormis dans cette Caverne, & ne s'étoient réveillez que longtemps après que les perſécution eurent ceſſé: enſorte que quand ils revinrent dans la Ville de leur naiſſance, ils trouverent non ſeulement d'autres hommes, mais un autre langage, un autre monnoye, & un ſi grand changement dans tous les objets, qu'ils ſe crurent tranſportez dans un autre Monde. Or l'on ignoroit par rapport à cette Hiſtoire, 1°. ſi elle avoit quelque fondement de vérité; 2°. le nombre de ces Freres dormans; 3°. la durée de leur ſommeil; 4°. le nom de la Caverne & du Pays où cet évenement s'étoit paſſé. Mahomed répondit, comme nous l'allons voir, affirmativement & hardiment à tous ces faits, ſur leſquels il ne pouvoit être démenti: & l'on ne ſauroit diſconvenir que cette effronterie ne ſoit préjudiciable à l'eſtime que ſes autres grandes qualitez pouvoient mériter. Mais il ſa-

loit

loit être Prophete, ou paſſer pour tel à quelque prix que ce pût être, & ſurtout ne pas demeurer court dans une action publique telle que celle-ci.

La ſeconde interrogation rouloit ſur l'Hiſtoire du *Conquérant Voyageur*, auquel l'Orient & l'Occident ont été également ſoumis. L'Interprete applique cette queſtion à Alexandre le Grand, Conquérant de la Perſe & de l'Inde, qui pourtant n'a jamais rien poſſedé dans l'Occident. Mais il le fait ſans doute parce que Mahomed, dans ſa réponſe, ſemble en avoir fait la même application, quoique ſous un nom different; puiſqu'il le nomme l'*Homme aux deux cornes*; vraiſemblablement en conſéquence de ce que ce Prince ſe trouve ordinairement coëffé, dans les effigies qu'on en fait, de deux cornes de bélier, depuis qu'il eut pris la fantaiſie de vouloir ſe dire Fils de Jupiter Hammon: ce qui n'arriva qu'après qu'il eut fait la conquête de l'Egypte, & après qu'il eut viſité ſon Temple; dont le Prêtre, Interprete de l'Oracle, le reconnut pour Fils de la Divinité qui y étoit adorée. D'autres rapportent differens motifs de

cette appellation, qui eſt généralement en uſage dans tout l'Orient, pour ſignifier Alexandre Conquérant de l'Aſie. Il y a pourtant encore un autre ſentiment qui ſuppoſe un autre Conquérant du même Pays, plus ancien qu'Alexandre, & qui pourroit bien être le célebre *Seſoſtris* Roi d'Egypte. Mais, comme ce qu'en dit Mahomed ne convient pas mieux à l'un qu'à l'autre, parce qu'il en rapporte des choſes incroyables & hors de raiſon; cette ſuppoſition ne peut être d'aucun uſage pour éclaircir la difficulté. Quoi qu'il en ſoit, on peut aſſûrer qu'il n'y a rien de plus abſurde que la réponſe de Mahomed touchant l'Hiſtoire de l'un ou de l'autre de ces Heros. Car, ſans dire un mot de ce que tout le monde connoit de leurs actions, il ſe contente de rapporter qu'Alexandre, qu'il nomme *Dulcarnaim*, étant parvenu à l'extrêmité de l'Occident, trouva que le Soleil s'enfonçoit dans un Lac de boue noire, & qu'à l'Orient il trouva qu'il s'y levoit ſur des Peuples qui n'avoient aucun abri pour ſe garantir de ſa chaleur; étant d'ailleurs expoſez aux ravages & aux incurſions de deux autres Peuples nommez *Jujug* & *Magug*, qui paſ-

paſſoient entre deux Montagnes fort élevées, pour venir du Nord tourmenter leurs malheureux voiſins. Que l'*Homme à deux cornes*, touché de compaſſion pour leurs miſeres, bâtit entre ces Montagnes une muraille de fer, de la hauteur de mille coudées, & leur ferma par ce moyen le paſſage, qui ne ſera ouvert qu'à la fin du Monde, où cette muraille ſera ſoudainement réduite en pouſſiere.

ENFIN, la troiſieme queſtion ſe devoit faire ſur l'*origine* de l'*Ame* ſpirituelle, & ſur les *moyens* par leſquels elle peut animer un corps matériel, ſe rendre ſenſible, & capable de communiquer ſon ſentiment & ſa raiſon aux autres par l'organe de la parole. Or l'on voit, à l'occaſion de cette demande, que Mahomed pouvoit éclaircir par la force de ſon propre jugement, & faire entendre aux autres avec le talent de la parole qu'il poſſedoit ſi éminemment; on voit, dis-je, qu'autant qu'il a employé de hardieſſe, & même de témerité pour ſuppléer à ſon ignorance par rapport aux autres queſtions; autant il s'eſt ménagé à l'égard de celle-ci, n'ayant puiſé que dans ſon bon-ſens & dans ſa raiſon

la réponſe qu'il y devoit faire, comme je le montrerai incontinent.

TELLES furent donc les trois réponſes que la Synagogue de Médine rendit aux Députez des Mecquois, & les avis dont ils accompagnerent leurs réponſes, pour témoigner le deſir qu'ils avoient de contribuer à l'éclairciſſement de la vérité, par rapport à l'apparition inattendue d'un nouveau Prophete. Au reſte, les *Recueils des Traditions Muſulmanes* de *Bockari* & de *Moſlem* rapportent le fait avec quelque difference, ſurtout à l'égard des interrogations que les Juifs conſeilloient de faire au prétendu Prophete ; mais comme ces réponſes, qui ſont conſervées dans l'Alcoran, ont un rapport évident à la narration d'*Ahmed*, je n'ai fait aucune difficulté de le ſuivre par préference.

CEPENDANT, les ennemis de Mahomed, plus irritez que ſurpris du ſuccès de cette Légation par rapport aux réponſes principales, s'imaginerent que du moins il leur ſeroit aiſé de le ſurprendre par les trois queſtions que les plus ſubtils d'entre les Docteurs de Médine avoient bizarrement imaginées. Ils les propoſerent

oſerent ſolemnellement un ſoir du ſeptieme mois, ſous la condition que Mahomed y répondroit publiquement le lendemain avant l'heure de midi. Le même jour, le Peuple, aſſemblé en très grand nombre dans le Portique de la ſainte Maiſon, entendit le Diſcours qui fait aujourd'hui le 18. Chapitre de l'Alcoran, & qui eſt intitulé, *De la Caverne.* Ce Diſcours, que l'on peut ſoupçonner d'avoir été compoſé avec précipitation à cauſe des mauvaiſes ſolutions qu'il y donne aux deux premieres queſtions, n'eſt pas d'ailleurs dénué de grace, & de la véhémence ordinaire à ſes autres Prédications. Il commence par les actions de graces qu'il rend à l'Etre tout-puiſſant, de ce qu'ayant réſolu de l'employer à ſon ſervice, & d'envoyer aux hommes une nouvelle Révélation par ſon miniſtere, il ne l'avoit chargé d'annoncer que des choſes ſi conformes à la raiſon, que ſes plus grands ennemis n'avoient pu lui refuſer un témoignage approbatif. Il s'encourage enſuite lui-même pour réſiſter aux aſſauts de la contradiction. Puis paſſant à l'invective contre les Juifs & les

les Chrétiens, il les accuſe d'une ignorance profonde, qui leur cache la véritable interpretation des Livres ſaints; & d'une jalouſie criminelle qui les a portez à les corrompre. Il touche quelque choſe de la honte qu'il trouve dans l'opinion de ceux qui admettent une génération dans la Divinité, & qui donnent un Fils au Créateur de toutes choſes.

De là venant à la premiere queſtion, il déclare qu'elle regarde de jeunes-gens qui vivoient au temps paſſé; leſquels ayant rendu un témoignage public à la vérité, ſe retirerent enſuite dans une Caverne ſpacieuſe, nommée *Abrakim*, où ils s'endormirent par la volonté de Dieu juſqu'à ce que le tems des perſécutions fût accompli: Que leur ſommeil étoit tel que des gens extaſiez, parce qu'ils avoient les yeux ouverts. Il ajoute que leur Chien, qui étoit couché à l'entrée de la Caverne, paroiſſoit vouloir la défendre contre ceux qui s'y ſeroient préſentez, quoiqu'il fût auſſi réellement endormi que ſes Maitres: leſquels étoient au nombre de ſept, non compris le Chien, qui faiſoit le huitieme vivant; & il en termine l'Hiſtoire

en

aſſurant que leur ſommeil avoit duré 309
, ce que les Interpretes expliquent d'an-
es lunaires. Toute cette narration eſt char-
e de figures propres à faire comprendre aux
ıditeurs que la vérité de ce fait, étant to-
ement ignorée des hommes, lui avoit é-
révèlée pour leur conviction.

Il paſſe enſuite à l'Hiſtoire de la for-
ıtion de l'Homme; qu'il dit avoir é-
créé d'un peu de pouſſiere, & ſe
rpétuer ſur la Terre par une ſemence,
laquelle la volonté de Dieu fait ti-
un Sexe parfait ſelon ſon eſpece. Il
diſtingue point l'Ame, du reſte de la
bſtance matérielle, ſi ce n'eſt en ſup-
ſant que Dieu l'a rendue vivante &
pable de toutes ſes fonctions anima-
& raiſonnables. Il s'étend enſuite ſur la
ıeralité plus que magnifique dont la
ınté de Dieu a uſé envers les hom-
es, en leur abandonnant la Terre avec
utes ſes commoditez & ſes richeſſes,
ur être leur ſéjour & leur héritage de
re en Fils. Il dit que malgré cela,
utes les Nations ſe ſont égarées, &
ı'elles méconnoiſſent les titres eſſentiels
la Divinité: les unes lui ayant don-
des Compagnons, les autres des Fils &
des

des Filles ; comme ſi ſon pouvoir n'étoit pas infini, ou que ſon exiſtence éternelle eût beſoin d'être perpétuée par la génération. Il releve ce diſcours par des paraboles & des allégories, qui dépeignent vivement l'inquietude naturelle des hommes : laquelle les porte toujours à abandonner la vérité pour courir après des fictions, que le dérèglement de l'imagination fait naitre au dommage de la Raiſon.

PROPOSE *leur*, dit-il au Verſet 46. *l'exemple de leur propre vie : elle eſt comme l'eau qui tombe du Ciel, qui, ſe joignant aux germes de la Terre, la rend verte & agréable aux yeux pour un peu de tems ; car quand la moiſſon eſt paſſée, il n'y reſte que des pailles ſeches, que le vent diſſipe comme ſi elles n'avoient jamais été.* Dieur ; *Les richeſſes & les Enfans ſont la verdure de la Terre ; ils ſont l'ornement de votre vie ; mais les bonnes œuvres en ſont la moiſſon : elles vous aſſureront le prix éternel qui eſt deſtiné à ceux qui cherchent la vérité, & elles vous conſerveront dès cette vie, par l'eſperance dont vous ſerez remplis en ce jour, où vous ſerez marcher les montagnes pour ſe précipiter dans la mer. En ce jour, où la Terre appa-*

roi-

n'aura rien qui puiſſe vous mettre à vert de notre indignation, vous paroî-z dépouillez de toutes choſes, comme jour de votre premiere naiſſance, & vous aurez de Protecteurs que vos propres ac-ns. Au Verſet 55. il ajoute ; *Nous us peignons la vérité telle qu'elle puiſſe us étonner, ou vous plaire ; mais les mmes aiment les diſputes, ils recherchent greable, & ſe muniſſent contre la crain-. Puiſſiez-vous toutefois la connoître, te vérité, & vous en laiſſer toucher ! Di-z-vous qu'elle n'eſt point venue juſqu'à us, que l'on vous a arrêté lorſque vous aliez l'embraſſer ? Dites plutôt, que vous jettez le pardon qui vous eſt offert, & e vous attendez avec tranquillité la puni-n dont les méchans ſont menacez.* Di-ar encore ; *que nous n'envoyons des Pro-etes aux hommes, que pour les inviter r la douceur & l'eſperance. Les menа-s ne regardent que les méchans ; les Diſ-teurs, qui, par de vaines ſubtilitez cher-ent à faire diſparoître la vérité ; & ceux ui prennent nos avertiſſemens en dériſion. a-t-il en effet des hommes plus injuſtes, ue ceux qui ayant bien compris ce qui leur proposé touchant la vérité de Dieu, s'ob-ſtinent*

ſtinent à la combattre, ou s'en font un ſujet de raillerie? Ils périront &c.

IL reprend enſuite l'allégorie, & raconte un voyage ſuppoſé de Moyſe avec un Prophete inconnu, lequel mit à bout la patience du premier par des actions dont l'apparence n'avoit aucune raiſon; mais qu'il juſtifia dans la ſuite par l'expoſition du motif qui en avoit été le principe. Après quoi il entame l'Hiſtoire d'Alexandre, en la maniere dont nous l'avons rapportée ci-deſſus, & finit ce long Diſcours par le Verſet 110. qui porte ces mots: *Enfin* di-leur, Prophete, *que tu es un homme comme eux, & que tu ne leur rapportes que ce qui t'a été révélé; ſavoir, que* DIEU *eſt* UN; *qu'il n'a jamais eu de Compagnons dans le Gouvernement ni la formation de l'Univers, & qu'il n'en doit point avoir dans le Culte de ſes Créatures.*

C'EST ainſi que Mahomed ſe tira, en partie par ſa hardieſſe, & en partie par ſon bon-ſens, du piege dangereux que les Juifs, concourans avec ſes ennemis, avoient tendu à ſa prudence, ſur le pié qu'il n'employoit qu'un artifice fa-

facile à démaſquer par des demandes imprévues, qui l'obligeroient d'avouer ſon ignorance, ou le défaut de ſa révèlation. Mais il en arriva tout au contraire, puiſqu'elles donnerent occaſion au diſcours que nous venons de rapporter, dont l'effet augmenta la réputation & le ſuccès du nouveau Prophete, juſqu'à doubler & tripler le nombre de ſes Diſciples, & à lui en procurer encore d'autres dans la Ville de Médine, ſoit parmi les Juifs, ſoit parmi les Arabes, qui eurent connoiſſance de ſes réponſes.

Mais, quelque reſpect que les Muſulmans conſervent encore aujourd'hui pour le Chapitre où elles ſont contenues, & quelque réputation qu'elles ayent procurée à leur Auteur, on peut aſſurer avec certitude que c'eſt la partie la plus foible de l'Alcoran, & qu'il n'y a que la profonde ignorance où vivoient les Arabes qui puiſſe excuſer la bizarre vénération qu'ils ont priſe pour des Contes auſſi frivoles que l'Hiſtoire des *Sept Dormans*, ou que celle *de la Muraille bâtie par Alexandre* pour renfermer les Peuples chimeriques de *Jujug* & *Magug*. Mais en recompenſe, il faut avouer que la ma-

niere dont il y traite la queſtion de *l'origine de l'Ame*, eſt non ſeulement fine & délicate ; mais qu'elle eſt encore très phyſique, & convenable aux tems où l'on ne diſtinguoit point les proprietez de l'Eſprit de celles de la Matiere.

En cette même année 615. de Jesus-Christ, & la 5. de la Vocation du prétendu Prophete, il lui arriva une autre avanture, digne d'être rapportée avec toutes ſes circonſtances. *Koſrou* Roi des Perſes, duquel nous avons déja parlé, pourſuivant contre l'Empereur *Heraclius*, Succeſſeur de *Phocas*, la vengeance de la mort de ſon beau-pere *Maurice*, conquit toute la Syrie contre les Romains ; ſe rendit maitre d'Antioche, Capitale de l'Orient ; d'où ſe rabattant ſur la Ville de Jéruſalem, il en ruïna & profana les Egliſes, à la ſollicitation des Juifs de Tiberiade & de Rahma. Il enleva l'Arbre ou le tronc de la Croix, qui y étoit révéré depuis longtemps, dont, par les ſoins de l'Imperatrice *Helene*, on avoit fait la découverte ſous le Regne de *Conſtantin* ſon Fils. Ces nouvelles parvinrent juſques en Arabie, à la honte & au dommage des Chrétiens, & des Mo-

Monaſtères, qui ſe trouverent, à cette occaſion, inſultez par les Juifs en differens lieux du Pays. Mahomed lui-même en fut ému, & jugea, peut-être avec trop de précipitation, qu'il pourroit amener le Prince victorieux à la foi des véritez qu'il annonçoit: ce qui donneroit à ſa nouvelle Religion tout l'éclat qu'il deſiroit lui procurer, & la rendroit vraiſemblablement maitreſſe de l'Orient. Il réſolut donc de tenter fortune à cet égard, & de ſe ſervir du prétexte d'une félicitation ſur la victoire récente du Perſan, pour lui faire entendre, que le moyen le plus réel de conſerver ſes grands avantages, étoit de mériter la protection céleſte, en procurant à l'Etre ſuprême un Culte pur, exempt de toutes les ſuperſtitions qui défiguroient la Religion dans toutes les Contrées Orientales. Il ſemble donc qu'il abandonna pour-lors ſon ancien deſſein, d'employer ſa propre Nation à la ruïne des deux Empires; & qu'il imagina que celui des Romains étant ſur le point d'être détruit par les Perſans, la force de ceux-ci alloit tellement devenir ſupérieure aux autres Puiſſances de l'Orient, que le projet de les

ſoumettre ne pourroit plus s'exécuter que par le moyen de la Religion, qui captive auſſi-tôt les Victorieux que les Vaincus.

POUR parvenir à cette fin, il écrivit une Lettre à Koſrou, & penſant la lui faire tenir à Jeruſalem, ou du moins dans la Syrie pendant qu'il y goûtoit le fruit de ſes victoires; celui qu'il en avoit chargé trouva que ce Prince s'étoit déja retiré à Madajem, Capitale de ſon Empire, pour y faire triompher la belle *Schirein* ſon Epouſe, à l'occaſion de laquelle il avoit entrepris cette guerre, ainſi que nous l'avons dit plus haut. On remarque, que Mahomed eut deſſein de confier ſa Lettre & cette négociation à la capacité d'*Omar* Fils d'Al-Chattab, dont il imagina que la hauteur & l'inflexibilité de courage pourroient faire plus d'impreſſion ſur le Conquérant: mais qu'Omar lui-même s'en excuſa, par le peu d'eſperance qu'il conçut de cette entrepriſe; & qu'il conſeilla d'y envoyer plutôt *Saad* fils d'Abuacas, qui fut celui dont il plut à Dieu de ſe ſervir dans la ſuite pour la ruïne totale de cet Empire.

QUOI

QUOI QU'IL en ſoit, la Lettre fut rendue à Koſrou dans un temps auquel, enyvré de ſa proſperité, il n'étoit gueres en état de faire réflexion à la grande incertitude des fortunes humaines. Il mépriſa l'Arabe qui la porta, & celui qui l'avoit écrite; deſorte qu'ayant demandé fierement, *quel étoit ce Mahomed qui avoit oſé lui écrire*, & appris *qu'il étoit Fils d'un homme pour lequel Nouſchirvan ſon Ayeul avoit témoigné beaucoup d'eſtime dans un voyage qu'il avoit fait en Arabie*, il parcourut la lettre des yeux, aſſez legerement, & la déchira ſans y faire d'autre réponſe. Le Prophete fut inſtruit & touché de ce mépris; mais il ſe contenta de dire à ſes Amis : *Notre entrepriſe auprès du Monarque des Perſes n'a point réuſſi: il a rejetté une grande grace. Louange ſoit à Dieu, qui n'abandonnera point la vérité, & déchirera ſon Empire comme il a déchiré ma Lettre.* Toutefois, le bruit de ce méchant ſuccès ne laiſſa pas de ſe répandre dans la Ville de la Mecque. Ses ennemis en firent valoir les conſéquences ; comme ſi le Perſan eût dû en cette occaſion envahir bientôt toute l'Arabie, & que

l'on vît déja les Coureurs de ſon Armée déſoler les campagnes des environs. Sur quoi Mahomed, croyant devoir une inſtruction au Public, capable de diminuer ſes allarmes en lui découvrant le ſecret de l'avenir, prononça à ſes Amis, & répandit dans la Ville un Diſcours qui ſe trouve aujourd'hui le 30. Chapitre de l'Alcoran, lequel eſt intitulé *Les Romains*.

Ce Chapitre paroit véritablement contenir une Prophétie évidente d'un évenement futur, & peu croyable au tems où il avoit été annoncé: & il feroit aujourd'hui le ſujet d'une Controverſe importante entre les Chrétiens & les Muſulmans, ſi ceux-ci n'étoient avertis par le texte même, de ne point diſputer avec les Chrétiens & les Juifs. Cependant les Chrétiens, portez par un penchant naturel à contredire l'idée qui ſuppoſe que l'Alcoran contient des véritez prophétiques, & ſingulierement l'Abbé *Maracci* qui en a publié une réfutation complette, n'ont pas manqué d'attaquer cette Prophétie, peut-être avec plus de véhémence que de valables argumens. Les Muſulmans, de leur côté, évitant la diſ-

diſpute, ainſi qu'il leur eſt ordonné, ſont demeurez dans le ſilence, parce qu'en effet ils s'embaraſſent peu de ce que nous pouvons penſer ſur un ſujet dont les preuves demeurent entieres à leur égard. C'eſt auſſi pourquoi nous ne trouvons que d'anciens Interpretes de l'Alcoran, tels que *Galaleddin* & *Zamaſchari*, qui ayent fait valoir cette Prophétie comme un Titre juſtificatif de la Miſſion de Mahomed. Mais d'ailleurs, ils ſont tombez à ce ſujet dans une faute trop ordinaire à ceux qui défendent une opinion par préjugé; ne s'étant point embaraſſez de faire connoitre la conformité de l'évenement avec la promeſſe, & s'étant contentez de ſuppoſer, que puiſque c'eſt une Prophétie, elle a dû avoir un accompliſſement néceſſaire.

C'EST à peu près par l'effet d'une ſemblable prévention, que nous demeurons nous-mêmes dans l'ignorance de pluſieurs véritez par rapport à l'accompliſſement d'un grand nombre de Prophéties qui ſe trouvent dans les Livres Saints, deſquelles la juſte application ſeroit auſſi utile pour la confirmation de ce que

nous devons croire, quepour faire connoître le véritable uſage que Dieu vouloit que les hommes fiſſent alors de la Prophétie : lequel tendoit peut-être moins à ſoutenir une Religion déja formée par une Loi poſitive, & par une pratique de pluſieurs ſiecles, qu'à corriger les mœurs contraires qui ſe gliſſoient dans la Societé. Mais l'ignorance de l'Hiſtoire ancienne, & la pareſſe qui nous éloigne des recherches qui pourroient l'éclaircir, dans un autre goût que celui des controverſes, ſeront toujours des obſtacles ſupérieurs au deſir que l'on peut former ſur ce ſujet. De plus, il faut reconnoitre, que ſi les Muſulmans ſe ſont mis ſi peu en peine de juſtifier l'accompliſſement de cette Prophétie; les Chrétiens, de leur côté, n'ont pas eu plus d'empreſſement pour faire voir qu'elle eſt véritablement demeurée ſans effet. Ils ſe ſont contentez d'en parler avec dériſion, ſans approfondir s'il y avoit eu pour-lors des guerres effectives entre les Grecs & les Perſes, comme l'Alcoran le ſuppoſe. C'eſt-pourquoi je penſe qu'avant d'aller plus loin dans ce récit, il eſt important d'examiner, & les expreſſions de cette pré-

prétendue Prophétie, & les diverſes circonſtances chronologiques qui peuvent ſervir à l'éclaircir.

A l'égard de la Prophétie, voici préciſément ce qu'elle porte. *Les Romains ont été vaincus dans notre voiſinage ; mais après leur défaite, ils vaincront à leur tour, dans l'intervalle de 20 années. Les ſuccès réciproques des deux ennemis ſeront l'ouvrage du Tout-puiſſant, avant ou après le terme marqué en ce jour. Les Fideles ſe réjouïront, parce qu'ils ſavent que la victoire n'eſt donnée que par le ſecours du Très-haut, puiſſant, miſericordieux, & juſte. Ah ! promeſſe de Dieu, vous ſerez toujours infaillible, & vous ne trouverez de réſiſtance ou de contradiction que dans l'impuiſſance des méchans.* Le reſte du Chapitre eſt extrèmement prophétique, & eſt même ſingulier pour le choix & la force des expreſſions, la beauté des figures, la varieté & la dignité des penſées. Mais comme il n'a preſque aucun rapport avec les 7 premiers Verſets, que l'on regarde comme prophétiques, & que d'ailleurs l'Auteur n'y employe que des lieux-communs, ordinaires dans les diſcours préparez pour animer la Pieté & la

Religion, il ne ſera pas néceſſaire d'en dire davantage.

QUANT aux faits hiſtoriques du même tems, voici ce que l'on peut recueillir des meilleurs Ecrivains, Grecs, Syriaques, & Arabes: quoique ces derniers, tels qu'*Abulfarage* & *Eutichius*, ne s'accordent pas avec les autres dans toutes les particularitez de leur narration. On compte le commencement du Regne de *Koſrou* Monarque des Perſes, de l'an 589. de JESUS-CHRIST: mais il ne fut paiſible dans la poſſeſſion de ſes Etats que dix ans après; & l'Empereur *Maurice* ſon Beau-pere fut dépoſſedé par *Phocas* dès l'an 603. au mois de Novembre. Koſrou commença la guerre contre les Romains en 604. Il reprit ſur eux la Méſopotamie, tout ce qu'ils poſſedoient en Arménie, avec les Villes de Dara, Amida, & d'Alep, qui étoit l'ancienne Beroé. Il continua cette guerre après la mort de *Phocas*, qui arriva en Octobre 609. & conquit la Syrie en l'année 615. de JESUS-CHRIST, que l'on compte la 27. du Regne du même Koſrou. Cette conquête le rendit maître d'*Antioche*, ancienne Capitale de l'Orient; d'*Epheſe*;

phese; de *Balbeck*, dite auparavant *Heliopolis*; de *Damas*, alors la plus grande & la plus riche Ville de l'Empire; de *Ceſarée*, & enfin de *Jéruſalem*; d'où il tranſporta la précieuſe Relique de la Sainte Croix de JESUS-CHRIST. Il y a donc beaucoup d'apparence que c'eſt de cette Victoire célebre, qui jetta la terreur dans toute la Chrétienté de l'Aſie, & qui ſe paſſa dans le plus proche voiſinage de l'Arabie, que Mahomed a voulu parler dans le commencement de ce Chapitre, comme d'un évenement qui cauſoit une égale ſurpriſe chez tous les Peuples, qui les menaçoit d'un changement abſolu de Domination; ce qui pourtant ne devoit pas arriver, comme il le témoigne en ce lieu.

L'année ſuivante, l'Empereur *Heraclius* ne croyant pas qu'il lui fût poſſible de conſerver l'Egypte, ni ce qui pouvoit reſter au-delà de la Cilicie, ſongea à en retirer le plus d'argent qu'il pourroit. Pluſieurs Villes ſe racheterent de ſa domination, pour ſe donner aux Perſes; & de tout ce qu'il ramaſſa en or, ou en marchandiſes précieuſes, il chargea une Flotte dans les Ports d'Egypte; qui de-

devoit porter à Conſtantinople cette conſiderable partie des richeſſes de l'Orient. Mais la Providence en diſpoſa bien autrement. Les vaiſſeaux furent ſurpris d'une tempête qui les jetta tous à la Côte de Syrie, où ils furent dépouillez de leurs differentes charges ; les Soldats & Mariniers réduits en eſclavage, & les Tréſors portez dans la ſuperbe Capitale de la Perſe. Ce Tréſor, dû à la tempête, fut appellé par les Perſes *Badaverd*, qui ſignifie à la lettre, *un don fait par le vent*. Il fut enfermé, ſous ce titre, dans l'une des cent voûtes du Palais de *Madajem* ; & l'on dit qu'il conſiſtoit principalement en une grande quantité d'Or ployable & maniable comme de la pâte; ce qui a fait imaginer aux Chymiſtes que c'étoit de l'Or artificiel, fabriqué en Egypte, où le ſecret d'en faire, qui y étoit autrefois commun, ne s'eſt perdu que par les précautions que Diocletien avoit priſes pour en éteindre la connoiſſance, en faiſant brûler tous les Livres qui y avoient quelque rapport. C'eſt peut-être en vue de la conquête que les Muſulmans firent de ce Tréſo, & de la Ville même de *Ma-*

da-

dajem, environ 20 ans après cet événement, que Mahomed annonce la réjouïſſance des Fideles, qui devoit arriver en un certain jour qu'il n'exprime pas.

En l'année 618. *Coſrou* ayant renouvellé ſes Armées, & l'Empereur Grec ne lui oppoſant aucune défenſe, il ſe rendit maître des Clefs de l'Egypte. On appelloit ainſi trois Places, ſituées le long des canaux qui avoient été tirez depuis *Damiete* juſqu'au célebre Port de *Suès*, qui eſt à l'extrèmité de la Mer-Rouge. Après quoi il s'empara de *Babylone*; puis d'*Alexandrie*, avec la même facilité, Heraclius n'ayant point ſecouru cette ville par Mer; comme il le pouvoit faire, le Perſan n'ayant point de Vaiſſeaux, ni aucune connoiſſance de la Mer. Enfin, les Conquêtes devenant de plus en plus faciles à ce Prince victorieux, il entra dans la *Pentapole*; & ſuivant le rivage de la Mer, il parvint juſques au Golphe de la grande Syrte; ayant chaſſé les Romains & les Grecs de tous les lieux qu'il occupa. Ainſi, c'eſt proprement à ce Prince qu'il faut rapporter la déſolation & la ruïne des

ſu-

ſuperbes Villes qui ſe trouvoient autrefois le long de cette Côte, dont il ne reſte plus que de triſtes veſtiges qui témoignent ce qu'elles étoient.

En 619. *Coſrou* revint de cette expédition au travers des ſables de la Nubie, comme pour imiter Alexandre. Il ne ſongea qu'à rétablir ſes troupes, & par ce moyen ſe trouva l'année ſuivante à la tête de trois Armées: leſquelles agiſſant enſemble, quoiqu'en des lieux bien differens, forcerent les paſſages de la Cilicie, & ceux des Rivieres qui couvroient la Baſſe Aſie; de ſorte que tout le Pays lui étoit ouvert. Il s'avança juſqu'au *Boſphore*, ayant occupé toutes les groſſes Villes, & pris celle de *Calcédoine* ſous les yeux même de l'Empereur, qui renfermé dans Conſtantinople ſe trouva réduit à ſubir les conditions les plus dures de la Paix que le Conquérant voulut bien lui accorder; à la charge cependant d'un Tribut de mille Talens d'or pour l'avenir, & de payer comptant, pour les frais de la guerre, une ſomme immenſe à certains termes. Mais comme le recouvrement en étoit infiniment difficile, *Conſtantin*, Fils aîné de

e l'Empereur, & ſon Collegue, obtint a liberté de parcourir les Villes d'Aſie, le Syrie, & d'Arménie, pour les engager à contribuer, chacune ſelon ſon pouvoir, aux payemens ſtipulez. Cependant, au-lieu d'exécuter un ſemblable Traité que la ſeule néceſſité avoit forcé les Grecs de conclure, il ne penſa qu'à lever des troupes, & à former une bonne Armée, pour porter lui-même la guerre dans la Perſe.

MAIS, comme ce n'étoit pas une entrepriſe qui pût s'exécuter en peu de temps, le Perſan demeura trois ans entiers à Calcédoine, attendant tranquillement ſon retour; & pendant cet intervalle, *Heraclius* paya exactement, du revenu de ſes autres Etats, le Tribut convenu: duquel *Coſroa* ſe ſervit pour faire ſubſiſter ſes troupes. Toutefois, s'étant à la fin laſſé, & ayant eu quelques avis de ce qui ſe tramoit contre lui, il reconnut la faute qu'il avoit faite de ne s'être pas pourvu de Vaiſſeaux pour tranſporter ſon Armée dans la Grece, & de ne s'être pas rendu maitre de Conſtantinople, & de la perſonne même de l'Empereur. Il voulut donc la re-

reparer, en ſe ſaiſiſſant de la Ville ou de l'Ile de *Rhodes*, où toutes les forces navales de l'Empereur étoient renfermées. Mais il étoit trop tard; car les nouvelles de l'irruption des Romains dans la Perſe, & des grands ſuccès qu'ils y avoient obtenus, obligerent Coſrou d'abandonner ſes conquêtes, & d'aller au ſecours de ſes Etats de Perſe. Son Fils ainé s'étoit même tourné du côté des Ennemis de ſon Pere, ſous prétexte que Coſrou avoit mal adminiſtré le Gouvernement du Royaume, & qu'il avoit abandonné ſes Sujets aux incurſions de l'Etranger. Mais la principale vue de ce Fils dénaturé étoit de hâter le tems d'une ſucceſſion, après laquelle il aſpiroit. Cet infortuné Prince s'efforça donc de regagner la Perſe à grandes journées. Mais, ſuivi par Heraclius, & coupé par Conſtantin, il ſe trouva dans la néceſſité de combattre deux ennemis fort animez. Il perdit la Bataille préciſément en l'an 15. d'Héraclius, qui revient à l'an 625. de JESUS-CHRIST; juſtement dix ans après la Prophétie qui avoit aſſuré la Victoire aux Romains. Ce Monarque chicana encore deux ans con-

ontre la fortune, juſqu'à ce qu'ayant ncore été arrêté par les ordres de ſon ropre Fils, il fut maſſacré dans ſa riſon, en la 38. année de ſon Regne, qui tombe en l'an 626. ou 27. de l'E-re Chrétienne. Les Orientaux le regar-dent aujourd'hui comme l'un des plus rares exemples de la bizarrerie de la for-tune; puiſqu'aucun Monarque n'a éprou-vé tant d'adverſité au commencement & à la fin de ſon Empire; ni qu'aucun n'a pareillement porté ſi loin la ſplendeur des richeſſes immenſes dont il s'eſt trouvé le maitre.

TELS ont donc été les évenemens des deux Monarchies, Perſanne & Ro-maine, qui paroiſſent avoir quelque rap-port avec la prétendue Prophétie dont il eſt ici queſtion. J'ai ci-devant mon-tré, que les Chrétiens & les Muſul-mans, ſans s'accorder dans l'opinion qu'ils en ont, (puiſque ceux-ci la croyent très véritable, & que nous au contrai-re la diſons & voulons croire très fauſ-ſe,) s'accordent en ceci; c'eſt que ni les uns ni les autres n'ont fondé leurs differentes opinions ſur la moindre eſ-pece de preuves. *Zamaſcari* dit avec

raiſon, qu'il n'y a qu'un Prophete inſpiré qui ait pu connoître un évenement futur, ſi contraire à l'attente des hommes, & à l'apparence probable des ſuccès qu'ils eſperoient: mais il ne dit point quel a été cet évenement. *Géla'eddin* diſpute ſur le lieu où les Romains ont été défaits, & veut prouver, par la proprieté des termes de la Prophétie, que le Combat a dû ſe faire en Arabie. *Ebn-abbas* prétend, au contraire, que ces mêmes termes doivent s'entendre des bords du Jourdain, c'eſt-à-dire, de la Paleſtine, ou du moins du Pays de Damas. Un quatrieme Interprête en exalte les termes, parce qu'ils ſont ſans équivoque, & parfaitement intelligibles quant aux faits, & aux dates de l'évenement promis. Cependant, un autre les explique du Combat de *Hadil*; & un autre encore les applique à la Guerre de *Bedr*; qui ſont des actions particulieres de Mahomed, & qui n'ont aucun rapport, ni aux paroles de cette Prophétie, ni aux dates qui y ſont exprimées, ni moins encore aux affaires des Romains ou des Perſes. Ainſi l'on peut juſtement conclure que c'eſt l'ignorance de l'Hiſtoire,

re, & de la véritable application que l'on pouvoit faire de cette Prophétie à un évenement certain, & toutefois inconnu à ces Auteurs, qui eſt la cauſe de la contrarieté de leurs opinions.

TOUTEFOIS, *Maracci* n'a pas attaqué leurs ſentimens avec plus de connoiſſance, que de bonne-foi. Entêté du préjugé de la plupart des Controverſiſtes, qui croyent que ce ſeroit faire préjudice aux Véritez Chrétiennes & Catholiques, que d'accorder la moindre probabilité aux opinions de leurs Adverſaires; il n'a ſongé qu'à prendre avantage de la diverſité qu'il a trouvée parmi celles des Interpretes, & n'a pas manqué d'en conclure, que ſi cette Prophétie contenoit quelque vérité, on ne ſeroit pas incertain de ſon application. J'avouerai néanmoins, que ce raiſonnement ne me perſuade en aucune façon; parce qu'il s'agit bien moins, dans une diſcuſſion pareille, de fermer la bouche à des Adverſaires, que d'examiner la vérité effective qui doit déterminer notre jugement. Ainſi je me ſuis cru obligé d'entrer dans le détail des faits hiſtoriques, qui ſeuls pouvoient faire connoi-

tre l'application légitime des paroles de Mahomed. Or l'Hiſtoire nous apprend, ainſi que l'on l'a vu, que les Romains ayant été continuellement battus par les Perſes depuis l'an 615. de J. C. juſqu'à l'an 625. ils regagnerent alors leur premiere ſupériorité, & devinrent les Vainqueurs de leurs redoutables ennemis, par un coup tellement ineſperé, que la mémoire des hommes n'en conſerve point de pareil. Il eſt encore remarquable, que l'intervalle de dix années, marqué par Mahomed, entre la Défaite & la Victoire, ſe trouve juſtement rempli entre 615. & 625. Partant il faut reconnoitre, que ſi le 30. Chapitre de l'Alcoran a été réellement compoſé & rendu public en 615; on ne ſauroit diſconvenir de l'accompliſſement de la Prophétie qui y eſt contenue.

CEPENDANT, je ſuis bien éloigné d'accorder à Mahomed, en conſéquence de cet aveu, un Don de Prophétie, qui puiſſe ſervir à autoriſer ſa prétendue Miſſion. Car premierement, il ne s'agit ici que d'une expreſſion hazardée, qui, n'étant point ſoutenue dans le même Livre par d'autres Prophéties de même natu-

ture, ne peut faire de preuve intégrale. Secondement, il n'eſt pas extraordinaire qu'une imagination très vive, capable de fournir des idées & des expreſſions toutes ſingulieres, étant encore échauffée par de puiſſans objets, & par l'interêt le plus ſenſible & le plus actif, atteigne quelquefois certaines véritez que le hazard ſemble lui préſenter, plutôt que la réflexion.

Ainſi Mahomed, le plus grand & le plus beau parleur de ſon ſiecle, frappé d'un enthouſiaſme de Religion, a cru découvrir dans l'avenir un évenement qui n'a en lui-même rien que de poſſible, puiſque la fortune des armes eſt toujours journaliere. Il l'a enſuite annoncé avec une hardieſſe, qui a été produite par ſa perſuaſion fanatique. Mais la marque certaine qu'il n'a pas compté lui-même ſur une telle Prophétie, c'eſt qu'après ſon accompliſſement, il ne paroit pas qu'il en ait fait aucun uſage, & qu'il ait laiſſé à ſes Succeſſeurs le ſoin de la faire valoir. Au reſte, il ne faut pas oublier d'obſerver ici, que cette Prophétie eſt la ſeule expreſſe & formelle qui ſoit contenue dans l'Alcoran; parce

que, encore que l'on en attribue quantité d'autres à Mahomed, elles ne ſe trouvent rapportées que dans les Receuils de ſes actions & de ſes paroles, qui ont été compoſez après ſa mort, & qui n'ont pas la même autorité que le Livre de ſes Révélations.

LA VIE DE MAHOMED.

LIVRE TROISIEME,

Qui contient la Vie du faux Prophete, depuis la premiere Egire juſqu'à ſa mort.

IL n'eſt pas néceſſaire d'avertir le Lecteur, que c'eſt ici que finit l'Ouvrage de M. le Comte de BOULAINVILLIERS. On ne trouvera dans cette Continuation, ni le même ſtyle, ni les

réflexions ſingulieres des deux premiers Livres. Je me contenterai de rapporter, avec toute l'exactitude & toute la brieveté poſſibles, les differens évenemens de cette Hiſtoire, tels que je les ai trouvez dans *Abulfeda*, *Prideaux*, l'Abbé *Maracci*, *Herbelot*, & d'autres qui ont écrit quelque choſe de cet Impoſteur.

NOTRE Auteur a laiſſé Mahomed aux priſes avec les Mecquois, qui, choquez de la Miſſion qu'il diſoit avoir reçue de Dieu même, & de la Doctrine qu'il enſeignoit, avoient déliberé s'ils le puniroient capitalement, ou s'ils ſe contenteroient de le chaſſer de leur Ville. Le ruſé Prophete trouva moyen de les appaiſer pour cette fois, tant par les réponſes témeraires & extravagantes qu'il donna aux trois Queſtions qui lui avoient été propoſées, que par l'interceſſion de ſon Oncle *Abutaleb*. Mais, quelque crédit que ce vénérable Magiſtrat eût à la Mecque, il ne put empêcher les *Koréiſhites* de moleſter les Diſciples de ſon Neveu, toutes les fois que l'occaſion s'en préſenta.

ſenta. * Ainſi, expoſez à tous momens aux inſultes & aux railleries de leurs Concitoyens, ſeize d'entre eux, qui n'avoient pas famille, réſolurent d'aller chercher dans un autre Païs la tranquillité qui leur étoit refuſée dans leur propre Patrie. Mahomed, qui ne demandoit pas mieux que de ſe faire des Créatures en differens endroits, & d'étendre ſa Doctrine, n'eut pas de peine à leur accorder cette permiſſion ; il l'accompagna auſſi d'inſtructions néceſſaires, & d'une Lettre pour le Roi d'Ethiopie, chez qui ſes Diſciples perſécutez devoient chercher un aſyle. Ce Prince étoit Chrétien ; &, ſoit par un motif de charité, ſoit par déference aux recommandations du Prophete, il reçut ſi bien ces Fugitifs, que la nouvelle en étant venue à la Mecque, pluſieurs de leurs Freres prirent le même chemin ; tellement qu'il ſe trouva dans la ſuite un aſſez bon nombre de Muſulmans dans ſes Etats. C'eſt cette Epoque que les Mahométans célebrent encore au-

* *L'an 5. de la Miſſion du Prophete, & la 45. de ſon âge.*

aujourd'hui, ſous le nom de premiere *Egire*.

MAIS les mêmes Mecquois, qui d'abord avoient voulu exiler ces premiers Proſélytes de la Religion de Mahomed, ne les furent pas plutôt en Ethiopie, qu'ils députerent deux de leurs Citoyens, *Abdollah* & *Amru*, au Roi de ce Païs, pour les reclamer. On voit dans les Notes de M. *Ganier* ſur * *Abulfeda*, quelques particularitez de cette députation; par exemple: Que ces Envoyez, étant arrivez en Ethiopie, repréſenterent au Roi, que ceux qu'ils venoient redemander étoient de pauvres Viſionaires, qui s'étoient laiſſez entêter de la Doctrine d'un homme qui prenoit le titre d'*Apôtre de Dieu*: Que ſi ce Prince vouloit ſe convaincre lui-même de l'extravagance de leurs ſentimens, il n'avoit qu'à les mander, & qu'il verroit, par le refus qu'ils feroient de ſe proſterner devant lui, combien leur Doctrine étoit ſuperſtitieuſe: Que les Muſulmans refuſe-

* *Iſmael Abulfeda de vitâ Mahomedis*, p. 25. & 26.

ſerent en effet de ſe proſterner devant le Roi, lui diſant, qu'ils ne ſuivoient plus cet uſage, depuis que Dieu leur avoit ſuſcité un Prophete duquel ils avoient appris la véritable maniere de ſaluer leurs Superieurs : Que le Roi Africain convint que cette pratique étoit conforme à la Loi & à l'Evangile. Le même Auteur ajoute, qu'après une grande diſpute entre les Envoyez de la Mecque & les Fugitifs, au ſujet de quelque point de leur Doctrine, *Giafar*, Fils d'Abutaleb, avoit parlé au Roi de l'*Alcoran*, comme d'un Livre ſemblable à celui d'*Iſa* (c'eſt-à-dire JESUS) Fils de *Marie*. Ce qui ayant excité la curioſité du Roi Ethiopien, il fit aſſembler ſon Clergé, & lui demanda ſi les Livres ſacrez n'annonçoient point quelque Prophete poſterieur à *Jeſus Chriſt* : Que les Evêques & les Prêtres répondirent, que J. C. lui-même en avoit annoncé un, qui devoit venir après lui : Que les Mecquois, ne ſe rebutant pas encore, aſſûrerent le Roi, que les Diſciples de Mahomed tenoient de *Jeſus* & de ſa Mere, des diſcours injurieux ; & que le Roi leur ayant demandé ce qu'ils en diſoient, les Muſulmans lui

lui lurent, pour ſe juſtifier, le Chapitre XIX. de l'Alcoran, dont le titre eſt, *Marie.* Enfin, que le Roi fut tellement touché de la beauté de leur Doctrine, qu'après s'être attendri lui & ſon Clergé à la lecture de divers paſſages de l'Alcoran, il fit profeſſion du Muſulmaniſme, & s'en déclara dans la ſuite le zèlé défenſeur.

QUOI QU'IL en ſoit, les Envoyez de la Mecque revinrent chez eux ſans avoir rien obtenu du Roi *Atzam.* Mais, pour ſe venger des peines & des dépenſes auxquelles ce voyage les avoit inutilement engagez, ils perſuaderent aux Koréiſhites de faire un Traité avec les autres Tribus des Arabes; par lequel elles s'obligeoient de ne contracter aucune Alliance avec les Deſcendans d'*Haſhem* & d'*Abdolmotalleb*, & de n'avoir aucun commerce avec eux. Par ce Decret, les parens de Mahomed, ceux-même qui étoient encore oppoſez à ſes ſentimens, ſe virent obligez à ſortir de la Mecque, & à ſe retirer dans une Terre d'*Abutaleb*, peu éloignée de la Ville. Ce fut dans cet Exil que Mahomed, accompagné de quelques-uns de ſes Diſciples, paſſa les an-

années 6. 7. 8. & 9. de ſa Miſſion ; & a peu près dans ce temps-là que 30 Muſulmans, de ceux qui avoient paſſé en Ethiopie, reprirent le chemin de la Mecque, ſur le faux bruit qui s'étoit répandu parmi eux, que les Mecquois avoient embraſſé le Muſulmaniſme. Mais s'en étant mieux informez, à meſure qu'ils approchoient de cette Ville, ils apprirent que non ſeulement ils étoient toujours attachez à l'ancien Culte, mais encore qu'ils avoient proſcrit les principaux de la nouvelle Secte par un Traité ſolemnel. Cette nouvelle obligea la plupart d'entre eux à rebrouſſer chemin ; & ceux qui furent aſſez hardis pour entrer dans la Ville, à s'y tenir bien cachez.

* L'ANNE'E X. de la Miſſion du Prophete, les habitans de la Mecque abrogerent le Traité qu'ils avoient fait 3 ans auparavant ; & voici, ſelon les Auteurs Muſulmans, ce qui les y détermina. Un jour Mahomed, s'entretenant avec ſon Oncle Abutaleb, lui dit entre autres choſes, que le Decret injurieux que les

* *An X. de la Miſſion du Prophete.*

les Koréiſhites avoient fait contre la Tribu d'*Haſhem*, ne ſubſiſtoit plus ; & que, par une miraculeuſe permiſſion de Dieu, un petit Ver l'avoit rongé, & n'y avoit préciſément laiſſé que les endroits où le nom de DIEU étoit exprimé : ſur cela, *Abutaleb* fut trouver les Koréiſhites, & leur repréſenta, que ſi le Decret ſe trouvoit effectivement rongé, ils devoient reconnoitre la protection diſtinguée que Dieu accordoit à ſon Neveu, & faire ceſſer les effets de leur haine contre lui. Les Mecquois furent effectivement à la *Kaaba*, où ce Traité étoit dépoſé ; & ayant trouvé qu'il étoit effectivement tout rongé, après quelque déliberation, ils l'annullerent.

CETTE même année, Mahomed fit deux pertes qui lui furent très ſenſibles : ſon Oncle *Abutaleb*, & *Chadije* ſa Femme. Le premier étoit âgé d'environ 83 ans, quand il mourut. Pendant ſa maladie, Mahomed ne ceſſa de l'exhorter à réciter la Profeſſion de Foi qui diſtingue encore aujourd'hui ſes Sectateurs : *Il n'y a point de Dieu que DIEU, &* MAHOMED *eſt l'Envoyé de DIEU.* Le Vieillard mourant s'excuſoit de prononcer

cer ces paroles, de peur, diſoit-il, que les Koréiſhites n'attribuaſſent ſon changement à la crainte de la mort. Mais quelques momens avant qu'il expirât, il paſſa ſur cette conſideration, & un de ceux qui étoient préſens aſſûra le Prophete qu'il avoit entendu ſon Oncle articuler les mêmes paroles qu'il lui avoit ordonné de réciter. Cette Converſion, tout incertaine qu'elle parut, remplit l'ame de Mahomed de conſolation, & de reconnoiſſance envers Dieu, qui avoit bien voulu éclairer le meilleur & le plus puiſſant Ami de ſon Prophete. *Chadije*, cette généreuſe Femme qui avoit jetté les premiers fondemens de la fortune de Mahomed, en lui faiſant part de ſes grands biens, ſuivit de près *Abutaleb*; & Mahomed donna à cette Epouſe chérie tout le regret dont un cœur tendre & reconnoiſſant peut être capable.

CEPENDANT *Abuſophian*, le plus grand Ennemi du Prophete, ſe trouva revêtu de la principale autorité dans la Ville de la Mecque, par la mort d'Abutaleb; circonſtance peu favorable aux projets de Mahomed, & qui anima tellement contre lui les Koréiſhites, (qui juſ-

juſques-là avoient été retenus par le grand crédit d'*Abutaleb*,) qu'ils commencerent dès-lors à s'oppoſer vigoureuſement aux progrès conſiderables que le Muſulmaniſme avoit déja faits à la Mecque & aux environs. Ils y réuſſirent même ſi bien, que pluſieurs des Diſciples du Prophete, voyant qu'il n'y avoit rien à gagner avec lui, & qu'au contraire il y avoit tout à craindre, l'abandonnerent, lui & ſa nouvelle Religion.

MAHOMED n'étoit pas homme à ſe rebuter ; & les difficultez qu'il rencontroit ne ſervoient qu'à animer ſon courage, & à le rendre plus attentif. Voyant donc que les Mecquois étoient ſi fort prévenus contre ſa Doctrine, il jugea devoir ceder au tems, & attendre des circonſtances plus favorables pour les amener à ſes ſentimens. Il ſortit donc de la Mecque, & s'en vint à *Taif* Ville de l'*Hégiaz*, à 60 milles de là. Il s'étoit flaté d'y faire des Proſélytes, & de trouver chez ſes habitans quelque protection contre les perſécutions des Mecquois. Dans cette vue il leur annonça ſa Doctrine, dans pluſieurs diſcours publics, leſquels, bien-loin de faire quelque impreſ-

ſion

ion ſur ſes auditeurs, attirerent au Prophete des railleries & des inſultes, qui l'obligerent enfin à ſortir de cette Ville peu docile. De *Taïf* Mahomed revint à la Mecque. Il ne perdit jamais de vue la converſion de cette Ville, ſi importante à la réuſſite de ſes deſſeins. Rien n'étoit capable d'arrêter ſon zèle à cet égard. Il ne ceſſoit d'exhorter ſes Concitoyens à abandonner leur Culte idolatre, & à embraſſer ſa Religion; dont les Dogmes principaux établiſſoient l'unité d'un Dieu, & la vérité de ſa Miſſion.

* Les prédications de ce Docteur n'étoient pas toujours infructueuſes: une, entre autres, fit entrer dans ſon parti ſix habitans de la Ville d'*Yatreb*, qui fut depuis nommée Médine. Ces nouveaux Croyans étoient de la Tribu des *Chazrégites*, dont la Ville, habitée par des Juifs, des Chrétiens, & des Arabes, éprouvoit les effets de la diviſion que des Peuples d'origine & de Religion differentes excitent ordinairement dans un Etat. Mahomed étoit trop habile pour ne pas pro-

* *An. XI. de la Miſſion du Prophete.*

profiter de cette meſintelligence. Il s'étudia d'abord à gagner l'affection de ces nouveaux Proſélytes, & il ne lui fut pas difficile, avec ſes manieres inſinuantes, d'attacher à ſes interêts des gens qu'il avoit déja ſu perſuader. Il y réuſſit ſi bien, que ces *Yatrébites*, étant de retour chez eux, dirent mille biens de la perſonne de Mahomed & de ſa Doctrine; deſorte que quand il y vint lui-même, il en trouva un grand nombre diſpoſé à l'écouter favorablement. On les appella depuis *Anſariens*, c'eſt à dire *Auxiliaires*; parce qu'en effet ils furent d'un grand ſecours à Mahomed, & le reçurent enſuite dans leur Ville, dès qu'il ne ſe trouva plus en ſûreté ailleurs. M. Gagnier remarque, qu'ils étoient Idolatres quand ils embraſſerent le Mahometiſme, & non pas Chrétiens, comme M. Prideaux l'a cru.

Les progrès du Muſulmaniſme étoient juſques alors fort médiocres; mais ils auroient été conſiderables ſi le prétendu Prophete eût pu ſatisfaire le Peuple ſur l'article des Miracles, qu'on ne ceſſoit de lui demander pour preuve de ſa Miſſion. Il avoit beau alléguer ſes entretiens fa-

familiers avec l'Ange Gabriel ; ou dire que l'Alcoran étant un Livre au-deſſus de ce que les plus habiles d'entre les hommes, & les Anges mêmes étoient capables de compoſer, il s'enſuivoit qu'il ne pouvoit lui être parvenu que par une révèlation immediate du Créateur: les Mecquois en revenoient toujours aux Miracles, & en exigeoient de publics & de réels.

Enfin, on dit que preſſé de tous côtez, & ne ſachant plus que répondre, il imagina un prétendu voyage de la Mecque à Jeruſalem, & de cette Ville au Ciel, où il auroit reçu de la bouche de Dieu même la Loi qu'il vouloit établir dans le Monde. Mais il y a bien peu d'apparence que Mahomed, tout Impoſteur qu'il ait été, ſe ſoit aviſé d'inventer une fable ſi groſſiere, qui contient des abſurditez & des contradictions palpables ; d'autant plus qu'on ne trouve dans l'Alcoran aucune des circonſtances dont ſes Interpretes accompagnent ce voyage. Le Cha-

* *An. XII. de la Miſſion du Prophete.*

Chapitre intitulé *le Voyage nocturne*, commence à la vérité par ces mots ; *Au nom de Dieu clément & miſericordieux ; loué ſoit celui qui a fait aller de nuit ſon Prophete du Temple de la Mecque à Jéruſalem.* Le reſte ne contient que des Dogmes ſur l'Unité de l'Etre ſuprême, des moralitez, des dénonciations de Jugemens de Dieu contre les méchans, des reproches à ceux de la Mecque qui lui demandoient des Miracles, & choſes ſemblables. Mais comme la Tradition eſt reſpectée chez les Muſulmans, ce qu'on rapporte de ce prétendu voyage a trouvé créance parmi le Peuple, & eſt regardé encore aujourd'hui comme le meilleur titre que Mahomed ait eu pour fonder la Religion qu'il a établie.

CEPENDANT, la plupart des Docteurs Muſulmans n'ont point fait difficulté d'avancer qu'il faloit entendre cette Hiſtoire dans un ſens myſtique, & tout au plus comme une Viſion dont Dieu auroit honoré le Prophete. Des Auteurs prétendent que dès que Mahomed fut revenu de ce voyage, il le ra-

raconta publiquement, avec toutes ſes circonſtances, à tous ceux qui voulurent l'écouter ; & que ce récit extravagant le décrédita ſi fort à la Mecque, que plus de 1000 perſonees ſe détacherent de ſon parti. Ils ajoutent, que ce fut *Abubeker* qui arriva à propos pour arrêter cette revolte, & animer par ſon exemple ces Diſciples chancelans à recevoir une vérité qui donnoit tant de mérite à leur foi.

SUPPOSÉ que cela ſoit, Mahomed trouva en partie dequoi ſe conſoler de cette déſertion, dans la dignité de Chef qui lui fut ſolemnellement conferée par douze Anſariens. Ils lui jurerent, en conſéquence, foi & obeïſſance, comme à l'Apôtre de Dieu ; & s'obligerent à prendre les armes pour ſoutenir ſes interêts, toutes les fois qu'il le trouveroit à propos. Il les obligea auſſi à prêter ſerment pour leurs Femmes, & à s'engager *qu'elles n'aſſocieroient rien à Dieu, qu'elles ne déroberoient point, qu'elles ne commettroient point de fornication, & qu'elles ne tueroient point leurs Enfans.* Après cette formalité, le Prophete leur donna un de ſes Diſci-

ples, *Moſaab* Fils d'*Omar*, pour les inſtruire dans le Muſulmaniſme. Celui-ci étant arrivé à Médine, fut d'abord ſuſpect au Prince du Pays, & regardé comme un Eſpion; mais s'étant juſtifié de cette accuſation, & lui ayant lu quelques Verſets de l'Alcoran, il en fit un illuſtre Proſélyte, dont l'exemple entraina un grand nombre d'habitans dans le parti de Mahomed.

* Juſqu'alors Mahomed s'étoit contenté de prêcher une Doctrine, bonne ou mauvaiſe, qui n'influoit pas directement ſur le Gouvernement de l'Etat: mais dans la 13. année de ſa Miſſion, il changea de langage, & l'on vit ce Prophete, qui d'abord ſe diſoit n'être envoyé du Ciel que pour ramener les hommes au Culte du vrai Dieu, & qui déclaroit n'avoir rien à oppoſer aux perſécutions de ſes ennemis qu'une grande patience; on vit, dis-je, ce Prophete prendre des meſures pour faire la guerre à ſa Patrie, & ſuppoſer des ordres poſitifs de la part de Dieu, d'exterminer tous

* *An. XIII. de la Miſſion du Prophete.*

tous ceux qui ne croiroient point en lui, ou qui ne ſe ſoumettroient pas à ſon obeïſſance. Il voulut alors s'aſſûrer de nouveau de la fidelité de ſes Diſciples : & dans ce même temps, pluſieurs Anſarien étant venus à la Mecque accompagner leur Miſſionaire *Moſaab*, il exigea d'eux un nouveau ſerment, par lequel ils s'engagèrent à le défendre avec le même zèle qu'ils défendroient leurs Femmes & leurs Enfans. Mahomd leur promit, de ſon côté, de ne les abandonner jamais ; & qu'au cas qu'ils vinſſent à perdre la vie pour l'amour de lui, ils auroient le Paradis en recompenſe de leur valeur & de leur foi. C'eſt à cette circonſtance qu'il faut rapporter la compoſition des Chap. 9. 47. & 66. de l'Alcoran, où le Prophete introduit Dieu qui lui ordonne de faire main-baſſe ſur tous les Incrédules, & qui s'engage à recompenſer magnifiquement ceux qui lui ſeroient fideles, & qui combattroient pour la bonne Cauſe.

Après la démarche que Mahomed venoit de faire avec les Anſariens, laquelle ſuppoſoit un deſſein formé de prendre les armes, il ne paroit pas qu'il

fût fort en ſûreté à la Mecque. Auſſi forma-t-il dès-lors le deſſein d'en ſortir : à quoi il fut déterminé par les ſollicitations de ſes Amis, & ſur-tout par celle de ſon Oncle *Al-Abbas*. Cet *Al-Abbas*, qui avoit déja pluſieurs fois tâché de perſuader à ſon Neveu de ſe retirer, mais inutilement, fut trouver les Anſariens dont nous venons de parler, & leur repréſenta, que s'ils avoient une amitié ſincere pour leur nouveau Docteur, ils devoient pourvoir à ſa ſûreté, l'emmener avec eux, & lui donner retraite dans leur Ville. Ceux-ci ſe trouvant fort honorez de la réſidence de cet homme extraordinaire dans leur Ville, l'inviterent d'y venir ; & à cette occaſion, renouvellerent encore le ſerment dont nous avons déja parlé. Mais avant de quitter la Mecque, Mahomed affecta d'imiter ce qu'avoit fait le Meſſie dans la vocation des Apôtres, & choiſit d'entre les Anſariens douze perſonnes, qu'il revêtit de l'autorité néceſſaire pour gouverner & inſtruire ſes Sectateurs, & ceux qui le deviendroient. Après cette cérémonie, il leur ordonna de partir avec tous ſes Diſciples pour

pour la Ville d'Yatreb. Pour lui, il demeura encore quelque temps à la Mecque avec *Abubeker* & *Ali*, & n'en partit qu'après que Dieu lui eut permis, par une révèlation expreſſe, de ſortir de cette Ville.

* MAIS les Koréiſhites, qui ne vouloient pas que Mahomed leur échapât, réſolurent de prendre un homme de chaque Tribu, & de le tuer; de maniere qu'un chacun d'eux lui donnât un coup, afin, diſoient-ils, que ſon ſang fût également ſur toutes les Tribus, & qu'on ne pût s'en venger qu'en entreprenant de les attaquer toutes. Cette réſolution ayant été rapportée au Prophete, il ordonna à *Ali* de ſe mettre dans ſon lit, de ſe couvrir de ſa robe verte, pour qu'on le prît pour lui; & fit dire à la porte, qu'il étoit malade, & qu'il repoſoit. Cet artifice réuſſit, & Mahomed ſe retira dans le temps que ſes ennemis attendoient ſon lever pour s'en défaire. Ils donnerent d'autant mieux dans le piege, qu'ayant regardé par les fen-

* *An. 1. de l'Egire.*

ſentes de la porte, & vu ſa robe, ils ſe perſuaderent que c'étoit lui-même. Puis s'étant préſenté devant ceux qui en vouloient à ſa vie, il prit une poignée de pouſſiere en ſa main, & l'ayant jettée en l'air, il les aveugla, de maniere qu'ils ne l'apperçurent point. *Ali* ſe leva dès qu'il crut le Prophete en ſûreté, & les Koréiſhites ayant reconnu la bévue qu'ils avoient faite, le laiſſerent aller ſans lui faire aucun mal. *Abubeker* pria Mahomed de lui permettre de l'accompagner; & ils partirent tous deux ſous la conduite d'un Arabe Idolatre, qui les conduiſit à la Montagne de *Thur*, où ils demeurerent cachez l'eſpace de 3 jours. *Ali* eut ordre de reſter quelques jours à la Mecque, pour rendre les dépôts qui avoient été confiez à Mahomed.

A peine le Prophete put-il échaper aux recherches des Mecquois. Ils firent courir après lui, & un d'entre eux ayant atteint les fugitifs, *Abuker* ſe crut perdu : mais Mahomed, ſans ſe déconcerter, appella celui qui les pourſuivoit, par ſon nom ; & incontinent ſon cheval s'abattit. Ce Koréiſhite, effrayé de cet accident, eut recours aux prieres du

du Prophete, qui ordonna au cheval de ſe relever. Mais il ne ſe vit pas plutôt hors de danger, qu'il recommença à pourſuivre Mahomed, qui fit encore abattre ſon cheval, & enſuite le releva comme la premiere fois. Enfin, voyant qu'il ſe fatiguoit inutilement, il rebrouſſa chemin, & engagea ceux qui étoient venus avec lui de s'en retourner à la Mecque. C'eſt de cette fuite de Mahomed que commence l'*Egire*, qui eſt l'Epoque des Mahometans. Elle fut * établie par Omar III. à cauſe d'une diſpute ſurvenue entre deux perſonnes, à l'occaſion d'un billet, de l'échéance duquel les parties ne pouvoient convenir.

MAHOMED, arrivé à Medine, coucha pour la premiere fois avec *Aïſcha*, qu'il avoit déja fiancée trois ans auparavant, mais qu'il n'avoit pas encore touchée à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Il ſe fit enſuite bâtir une maiſon, pour jouïr de toute la liberté qui lui étoit néceſſaire pour penſer tranquillement à l'ex-

* *Voyez la vie de Mahomed* par Prideaux pag. 77. & 78.

l'exécution de ſes vaſtes projets. Il fit auſſi élever une Moſquée près de Médine, la premiere où le Culte Muſulman ait été célebré ; & pour mieux unir ſon Parti, il établit une fraternité entre ſes Diſciples, par laquelle chacun d'eux devoit ſe choiſir un Ami, & l'appeller ſon Frere.

* MAHOMED ſe trouvant un peu plus en repos à Médine qu'il ne l'avoit été à la Mecque, commença à établir quelques cérémonies dans ſa Religion. C'étoit un uſage chez tous les Peuples de l'Orient, de ſe tourner dans leurs Prieres vers un certain point des Cieux. Ainſi les Juifs ſe tournoient vers Jéruſalem les Arabes vers le Temple de la Mecque, les Sabiens vers l'Etoile du Nord. Le prétendu Prophete ſe tournoit, au commencement de ſa Miſſion, du côté de Jéruſalem quand il prioit. Mais il changea cette pratique, tant pour s'accommoder à l'idée de vénération que les Arabes ont toujours eue pour le Temple de la Mecque, que pour s'éloigner entierement des

* *An. 2. de l'Egire.*

des cérémonies des Juifs, en ordonnant à ſes Sectateurs de tourner leurs faces vers la *Kaaba*, comme vers un Lieu diſtingué entre tous les autres par la préſence du TOUT-PUISSANT. Cette même année il inſtitua le Jeûne du *Ramadhan*, en imitation du grand Jeûne de *l'Expiation*, établi chez les Juifs; & la maniere d'appeller les Fideles à la Priere, du haut d'une Tour de la Moſquée, par ces mots qui lui furent envoyez du Ciel: *Dieu eſt Grand, Dieu eſt Grand; il n'y a point de Dieu que Dieu, il n'y a point de Dieu que Dieu*; Mahomed *eſt l'Apôtre de Dieu.*

PENDANT que le faux-Prophete ſembloit n'avoir d'autres vues que l'inſtruction des Peuples & leur bonheur éternel, il rouloit dans ſon eſprit les vaſtes deſſeins que ſon ambition avoit formez. Et pour les mettre en exécution, il crut qu'il étoit temps de ſubſtituer la force & la violence aux raiſonnemens & aux diſcours. C'eſt pourquoi il ordonna à ſes Diſciples de ſe préparer à faire la guerre, & à paſſer au fil de l'épée tous ceux qui ne voudroient pas embraſſer ſa Doctrine, à moins

moins qu'ils ne vouluſſent ſe ſoumettre à payer un Tribut annuel pour racheter leurs vies. Bien loin qu'un ordre ſi barbare rencontrât quelque oppoſition de la part des Arabes, dès que Mahomed leur eut fait entrevoir le grand butin qui les attendoit, ce fut à qui d'entre eux iroit le premier & le plus ſouvent à cette eſpece de guerre, qu'ils firent depuis ſous ſes ordres tout le reſte de ſa vie. Leur premiere capture fut une Caravane qui appartenoit à des Marchands de la Mecque, dont neuf Anſariens ſe rendirent maîtres. Cette premiere priſe fut emmenée à Médine, avec deux priſonniers.

Ici commencent les guerres de Mahomed, tantôt avec les Koréiſhites, tantôt contre les Tribus des Juifs diſperſées dans l'Arabie; dont la plupart ſont très peu conſiderables, & ſemblent plutôt des Courſes de Voleurs, que des expéditions militaires, conduites avec art, & fondées ſur la juſtice. La premiere de ces guerres eſt nommée *Bedr*, d'un Puits qui ſe trouvoit dans le Lieu où le combat fut livré. Le Prophete, ayant été averti qu'*Abuſophian* revenoit de Syrie

rie avec une Caravane & 30 hommes, embuſca de ſes Troupes pour les attaquer. Mais le Koréiſhite en ayant eu vent, manda à ceux de ſa Tribu le danger où il ſe trouvoit; & ceux-ci firent marcher en toute diligence 900 hommes d'Infanterie & 100 de Cavalerie, à ſon ſecours. Les forces de Mahomed étoient bien inferieures, puiſque les ayant ramaſſées, il ne ſe trouva que 113 combattans pour aller à la rencontre des Idolatres. Mais cette diſproportion ne fit qu'animer ſon courage. Il ſe mit en marche avec cette poignée de monde, plein de confiance dans la bravoure de ſes ſoldats; & ceux-ci le ſuivirent, remplis du préjugé que la Toute-puiſſance de Dieu ſuppléeroit par des Armées inviſibles à la foibleſſe de celle de ſon Prophete. Ainſi il n'eſt pas étonnant qu'avec de telles idées, les Troupes de Mahomed ayent remporté cette victoire; qui, quoique peu conſiderable en apparence, fut, pour ainſi dire, le fondement de toutes les autres; à cauſe de la terreur qu'elle jetta parmi les Koréiſhites, & de l'intrépidité qu'elle inſpira aux ſoldats de Mahomed, qui crurent

rent n'avoir plus rien à craindre, puiſque Dieu ſe déclaroit ſi viſiblement leur Défenſeur.

MAIS quoique Mahomed affectât de n'attendre la victoire que du Ciel, il ne négligeoit pas les règles que la prudence & l'Art militaire ſavent mettre en pratique. Dès qu'il apprit l'approche d'*Abuſophian*, il fut ſe ſaiſir d'un lieu auprès duquel il y avoit de l'eau, & y ayant fait dreſſer ſa Tente, il y attendit l'ennemi de pié ferme. Les deux Armées étant en préſence, 3 Koréiſhites ſortirent de leur Camp, & défierent un pareil nombre de Muſulmans à un combat particulier. Mahomed en nomma trois des ſiens, dont l'adreſſe & la valeur lui étoient parfaitement connues, qui tuerent les trois Idolatres. Après ce combat particulier, les deux Armées s'attaquerent vigoureuſement. La victoire panchoit d'abord du côté d'*Abuſophian*, mais elle ſe déclara à la fin en faveur de Mahomed. Il étoit reſté dans ſa Tente à prier pour le ſuccès de cette journée, qui devoit en quelque maniere décider de ſon ſort, & de l'établiſſement de ſa Religion. Mais dès qu'il

qu'il vit plier ſes gens, il courut à eux, ſe mit à leur tête, jetta du ſable aux yeux de ſes ennemis, & d'un air de confiance prononça ces paroles: *Que leurs viſages ſoient troublez & confondus*; & les ayant vivement chargez, il les mit en fuite. Il n'y eut pourtant que 70 hommes de tuez, & autant de priſoniers, du côté d'*Abuſophian*; & 14 des gens du Prophete. Mais dans ce petit nombre de Koréiſhites, il ſe trouva 24 Chefs des Mecquois, tous gens diſtinguez par leur naiſſance & par leur courage; la plupart même Parens du Prophete, ou de *Chadije* ſa Femme.

La nouvelle de cette défaite conſterna les Habitans de la Mecque, qui s'étoient flatez de finir tout d'un coup avec Mahomed. *Abulahab*, ſi grand ennemi du Prophete qu'il y a dans l'Alcoran un Chapitre plein de malédictions contre lui, en mourut de chagrin. L'Hiſtoire rapporte, que Mahomed trouva parmi les priſonniers un nommé *Al-Nadhr*, qui s'étoit moqué de lui & de ſa Doctrine quelques années auparavant; & par un reſſentiment peu digne d'une grande ame, il fit couper la tête à cet homme, dont

tout le crime consistoit à avoir dit que l'Alcoran étoit plein de Contes de Vieilles. *Okba* fils d'*Abmoa* eut le même sort.

Mais quand on vint à partager le butin, il y eut à ce sujet de grandes disputes dans l'Armée du Prophete. Comme elle étoit composée de Mecquois qui avoient suivi Mahomed, & d'Habitans de Médine surnommez *Anſariens*, les uns en vouloient avoir une part plus considérable que les autres; & pour les appaiſer, il fallut toute l'autorité de leur Chef, & une *Surate* qui lui fut dépêchée exprès, par laquelle Dieu ordonnoit à Mahomed de prendre la cinquieme partie du butin, & de partager le reſte également à ſes ſoldats.

Après avoir ainſi rétabli la bonne intelligence dans ſon Camp, il fit marcher ſes troupes contre quelques Juifs de la Tribu de *Kainokan*, qui, à ce que prétendoit Mahomed, avoient violé un Traité qu'il leur avoit accordé quelque temps auparavant. Le Prophete les tint aſſiegez dans leurs Forts pendant 15 jours, & les preſſa ſi vivement, qu'ils ſe rendirent à diſcretion. Leurs biens furent con-

confiſquez au profit des vainqueurs ; & ils auroient payé de leurs têtes l'infidelité dont on les accuſoit, ſi un Priſonnier Idolatre n'avoit obtenu du Prophete, à force d'importunitez, qu'on leur laiſſât la vie.

ABUSOPHIAN, réſolu de ſe venger de l'affaire de *Bedr*, ſe mit en campagne avec 200 chevaux ; mais il ne trouva pas à propos d'attendre Mahomed qui s'étoit déja mis en marche pour le combattre.

* LA 3. année de l'Egire il y eut d'abord deux Expéditions, l'une contre les *Solaïmites* & les *Gaftanites*, & l'autre contre les Perſans. Les premiers prirent la fuite, dès qu'ils ſurent que Mahomed venoit les attaquer ; & les autres furent défaits & mis en déroute, après un combat fort opiniâtre. Mahomed avoit une Fille nommée *Fatime*, de la conception miraculeuſe de laquelle les Muſulmans font pluſieurs Contes, & que l'Abbé *Maracci* voudroit bien faire paſſer pour autant d'articles de leur Foi. Elle épouſa dans

* *An 3. de l'Egire.*

dans ce temps-là *Ali*, un des Chefs de la petite Armée des Muſulmans, & l'Ami fidele de leur Prophete.

C'EST dans cette année qu'arriva la fameuſe Bataille d'*Ohud*. Les Koréiſhites avoient aſſemblé une Armée de 3000 hommes de pié, (dont 700 étoient armez de cuiraſſes,) & de 200 chevaux. *Abuſophian* en fut nommé le Chef, & pour animer ſes ſoldats, il avoit amené avec lui ſa Mere & pluſieurs autres Femmes, qui portoient des tambours à la maniere des Arabes. Elles accompagnoient de leurs voix le ſon de cet inſtrument militaire, en mémoire de ceux qui avoient été tuez à la Bataille de *Bedr*. Le Prophete héſita longtemps s'il feroit tête à cette Armée, nombreuſe au prix de la ſienne, ou s'il ſe tiendroit renfermé dans Médine. Il prit le premier parti, & s'avança avec 900 hommes de pié à un lieu ſitué entre la Mecque & la Montagne d'Ohud. Là il poſta ſon monde le plus avantageuſement qu'il put, & après avoir pris 50 Archers pour le ſoutenir, il donna bataille. *Hamza* Oncle du Prophete y ſignala ſon courage, tua celui qui portoit l'Etendart des Idolatres,

tres, & fut lui-même tué par un Eſclave Abyſſin, en dépouillant celui qu'il venoit de vaincre.

CEPENDANT les Archers, trop avides du pillage, ne garderent pas leurs poſtes ; & en l'abandonnant, donnerent lieu à celui qui commandoit l'Aile droite des Idolatres, de fondre ſur les Muſulmans avec ſa Cavalerie. Au milieu de la confuſion & du deſordre, le bruit ſe répandit que le Prophete avoit été tué ; nouvelle qui déconcerta tellement ſes ſoldats, qu'ils donnerent jour à l'ennemi de tous côtez. Mahomed lui-même fut bleſſé de deux coups de pierre, dont l'un lui caſſa quelques dents de devant, & l'autre lui fit une égratignure au viſage. On comptoit dans l'Armée Muſulmane 70 hommes de tuez, & 20 dans celle d'*Abuſophian*. Ainſi tout l'avantage étoit du côté de ce dernier, qui auroit pu (ce ſemble) mieux profiter du deſordre de l'Armée de ſon ennemi, & de la ſupériorité de ſes forces ; au-lieu que, malgré cet avantage, il fit demander une Trève à Mahomed pour toute l'année ſuivante.

LE premier ſoin du Chef des Muſul-

mans, après la retraite de l'Ennemi, fut de faire chercher les corps de ceux qui avoient été tuez. Il affecta à cette occaſion une tendreſſe & une pieté plus dignes d'un Pere, que d'un Général. Il voulut ſe tranſporter lui-même auprès de chacun de ces cadavres, & y réciter differentes prieres pour le repos de leurs ames. Mais il fut indigné de la maniere barbare avec laquelle la Mere d'*Abuſophian*, & quelques autres Femmes avoient mutilé ces pauvres corps morts, & ſur-tout celui de ſon Oncle *Hamza*; & il ne s'en conſola qu'après une révèlation qui l'aſſûroit de tirer une pareille vengeance de 30 Koréiſhites.

La perte de la Bataille d'Ohud donna lieu à pluſieurs murmures. On demandoit à Mahomed, comment il pouvoit ſe faire que Dieu eût permis que les défenſeurs de la Vérité & de ſon Culte euſſent été ſacrifiez à leurs Ennemis. D'autres regretoient leurs Parens & leurs Amis, & témoignoient du repentir de s'être engagez trop legerement dans le parti du Prophete. Mahomed eut bientôt trouvé dequoi répondre aux uns & autres. Il dit aux premiers, qu'il falloit attribuer cette

:te diſgrace aux péchez de quelques-uns ceux qui le ſuivoient; que Dieu ſéroit ainſi les bons d'avec les méchans, n qu'on pût diſcerner les véritables Files. Et pour arrêter les plaintes des tres, il leur débita la Doctrine du *Deſ*-:; par laquelle il leur repréſentoit, que irs Amis ſeroient également morts quand ne ſe ſeroient pas trouvez à la Balle, puiſque leurs jours, comme ceux tous les hommes, étoient ſi bien comp-:, qu'il n'y avoit aucune précaution à endre pour les allonger. C'eſt à la oyance de cette Doctrine, & à l'aſſuıce de devenir des Martyrs, qu'on peut ribuer l'intrépidité avec laquelle les Mumans affrontent encore aujourd'hui les ıs grands dangers; & c'eſt cette même rſuaſion qui procura depuis à Mahod & à ſes Succeſſeurs de ſi rapides nquêtes. Il ne ſe paſſa rien de conſirable le reſte de cette 3e. année de l'E-e. On rapporte ſeulement, que les abitans des Villes d'*Edbla* & d'*Alcare* gnirent de vouloir ſe faire inſtruire ns le Muſulmaniſme; qu'ils envoyerent s Députez pour demander au Prophequelqu'un de ſes Diſciples pour cet

effet ; & que Mahomed leur en ayant accordé 6, ces perfides en égorgerent une partie, & furent vendre l'autre à la Mecque.

* AU commencement de la 4e. année de l'Egire, Mahomed perdit encore 70 Anſariens, qu'il envoyoit, quoique malgré lui, au Prince de *Naged*, pour l'inviter lui & ſes Sujets à embraſſer le Muſulmaniſme. Ce Prince, bien loin d'en accepter la propoſition, fit ôter la vie à celui qui en étoit le porteur, marcha enſuite lui-même contre ſes compagnons, & les paſſa tous au fil de l'épée, excepté *Caab*, qui, après avoir paſſé pour mort, en vint porter la nouvelle à Médine.

MAHOMED trouva mieux ſon compte avec les Juifs de *Nadhir* ; car après les avoir aſſiegez dans leurs Forts pendant quelques jours, il les obligea de capituler & de ſe retirer, ſans leur permettre d'emporter de leurs effets, qu'autant qu'ils en pourroient charger ſur un chameau. Le reſte du butin lui fut aſſigné, en vertu d'une *Surate* qui lui fut en-

* *An.* 4. *de l'Egire.*

envoyée tout exprès du Ciel. Les Hiſtoriens rapportent la prohibition de l'uſage du Vin, & celle des Jeux de hazard, à cette même année; mais ils ne conviennent pas à quelle occaſion : les uns l'attribuant à une violente diſpute que ſon excès alluma parmi les ſoldats de Mahomed; & les autres, aux réflexions qu'il fit ſur les terribles effets de cette boiſſon, lors qu'ayant paſſé le jour précedent dans une maiſon où tout étoit en joye, il y trouva le lendemain une grande conſternation, cauſée par une batterie qui y étoit ſurvenue. Mais il n'eſt pas beſoin de recourir à l'un ou à l'autre de ces faits, pour trouver la raiſon de cette défenſe. Le faux Prophete connoiſſoit aſſez combien les Arabes ſont naturellement débauchez à cet égard, & n'ignoroit pas les ſuites funeſtes du vin, ſur-tout dans les Païs chauds, & dans une Armée qui eſt toujours en mouvement.

La défaite des 73 Anſariens dans la Province de Naged étoit trop récente, pour que Mahomed l'eût ſi-tôt oubliée. Réſolu de s'en bien venger, il ſe mit en campagne. Mais il ne trouva qu'une troupe de Gaſtanites, qui ſe mirent à fuir

dès qu'ils furent qu'il approchoit. Un d'entre eux cependant fut assez hardi pour se glisser dans le Camp de Mahomed, & sous prétexte de curiosité, pria le Prophete de lui faire voir son sabre. Mahomed n'en fit aucune difficulté; & le Gastanite l'ayant entre ses mains, le dégaina dans le dessein de le tuer; mais une main invisible terrassa ce téméraire Idolatre, & sauva la vie au Prophete. Sur la fin de l'année, Mahomed fut attendre *Abusophian* au même endroit où il avoit remporté la victoire de *Bedr*; mais il s'en retourna bientôt après à Medine, ayant appris que son Ennemi avoit repris le chemin de la Mecque, après s'être avancé jusqu'à un lieu nommé *Asshaol Tariz*.

* C'ETOIT sans doute pour y préparer la nombreuse Armée, avec laquelle il marcha l'année suivante contre les Musulmans. Elle étoit composée de plusieurs Tribus de Juifs, de Kénanites, de Gastanites & de Koraïtes, qui tous ensemble faisoient un Corps de plus de 10000 hommes. Une Armée si considerable

* *An. 5. de l'Egire.*

rable jetta la terreur chez les Muſulmans, & le Prophete lui-même en parut tellement allarmé, qu'il jugea à propos de ſe retrancher. Ce fut un Perſan, nommé *Salman*, qui le premier établit cet uſage chez les Arabes. La conſtruction du Foſſé donna, ſelon *Abulfeda*, lieu à quatre grands Miracles. Par le premier, le Prophete amollit, avec un peu d'eau, une groſſe pierre d'une dureté extraordinaire, qui empêchoit les Pionniers de continuer leur ouvrage. Par le ſecond, il raſſaſia avec quelques dattes ſeches, qu'une jeune Fille venoit de cueillir, tous les Travailleurs. Par le troiſieme, les mêmes Travailleurs furent raſſaſiez d'un peu de pain d'orge, & d'une brebis très maigre qu'un particulier avoit préparé pour Mahomed. Le quatrieme lui annonça la conquête de l'Yemen, de la Syrie, de l'Aſie orientale & de l'Afrique; & ce fut par trois éclairs, qui partirent d'un marteau avec lequel il frappoit la terre.

Mais, pour revenir à l'Expédition d'Abuſophian, qui fut depuis nommée *la Guerre du Foſſé*; les Idolatres tinrent Mahomed & ſes gens aſſiegez pendant vingt

vingt jours, qui ſe paſſerent en eſcarmouches réciproques, & ſi legeres, que les Muſulmans ne perdirent pendant tout ce temps-là que ſix hommes. *Amru*, qui a paſſé pour le meilleur homme de cheval de ſon temps, voulut donner un ſpectacle aux deux Armées, & des marques de ſon adreſſe & de ſon courage. Il courut à toute bride ſur le bord du retranchement des Muſulmans, & invita le plus brave d'entre eux à un combat ſingulier. Ali, quoique ſon Neveu, accepta le défi. Avant de combattre, ils jurerent qu'ils n'auroient aucun égard à la parenté, & qu'ils ne s'épargneroient point. En effet, ils combattirent ſi vigoureuſement, que la pouſſiere qui les couvroit, les déroboit à la vue des deux Armées. A la fin, le préſomptueux Idolatre ſuccomba à la dextérité & à la force du Muſulman, & le Gendre du Prophete remporta toute la gloire du combat.

La mort d'*Amru* fut l'avant-coureur de la déroute entiere de l'Armée d'*Abuſophian*; victoire d'autant plus remarquable, ſelon les Muſulmans, que ce fut Dieu lui-même qui, pour épargner

le

le ſang des fideles ſoldats de Mahomed; la leur procura par un vent impétueux, qui renverſa les tentes & les ouvrages des Koréiſhites, & les obligea eux & leurs Alliez à ſe retirer confuſément, chacun dans leur Païs. Mahomed donna toute la gloire de cette victoire à Dieu, à qui il fait dire ces paroles dans un paſſage de l'Alcoran : *O vous qui avez cru, ſouvenez-vous de la grace que Dieu vous fit, lorſque des Légions étant venues pour vous combattre, j'ai fait lever contre elles un grand vent, & j'ai armé des Légions d'Anges, leſquelles vous ne voyiez pas.* Mais le ruſé Prophete n'y perdoit rien, puis qu'en attribuant à l'Etre ſuprême les avantages qu'il remportoit ſur ſes ennemis, il confirmoit ſes ſoldats dans la perſuaſion que Dieu feroit en leur faveur les plus grands Miracles pour leur procurer la victoire, toutes les fois qu'ils ſe préſenteroient devant l'Ennemi. Mr. *Prideaux* attribue le mauvais ſuccès d'*Abuſophian* aux pratiques ſecretes de Mahomed, par leſquelles, ſelon cet Hiſtorien, il corrompit les principaux des Koréiſhites, qui, dans le temps qu'*Ali* & *Amru* combattoient, profiterent de l'atten-

tention des deux Armées à ce ſpectacle, pour paſſer dans le Camp de Mahomed. Mais *Abulfeda* ſe contente de dire que la diviſion ſe mit dans l'Armée d'*Abuſophian*, ſans parler de ces Transfuges.

Si le Chef des Koréiſhites ne ſut pas profiter de l'avantage que lui donnoit la ſupériorité de ſon Armée; Mahomed au contraire pouſſa vigoureuſement ſa pointe après cette déroute. Il ſuppoſa d'abord, à ſon ordinaire, un ordre poſitif du Ciel d'aller attaquer la Tribu des Koraïtes. Il prit enſuite avec ſon Gendre les meſures convenables pour les attaquer dans leurs Forts, les y tint aſſiegez pendant 25 jours, & les preſſa ſi vivement, qu'ils furent obligez de ſe rendre à la diſcrétion du vainqueur. Ces malheureux, au nombre de 700, eſperoient que le Prophete ſe laiſſeroit fléchir en leur faveur, & que ſe contentant de prendre leurs biens, il les relâcheroit comme il avoit fait ceux de la Tribu de *Kainokan*. Mais ils ſe tromperent. Car Mahomed, affectant de ne vouloir point décider du traitement qu'on devoit leur faire, en chargea *Saad*, un de ſes Commandans, qu'il ſavoit animé contre eux

à

à cauſe d'une bleſſure qu'il avoit reçue de l'un d'eux à la *Guerre du Foſſé*, dont il mourut dès qu'il eut aſſouvi ſa vengeance. *Saad* ordonna, ſelon l'autorité qu'il avoit reçue du Prophete, que les hommes de cette Tribu fuſſent tous décollez, les femmes & leurs enfans menez en ſervitude, & leurs biens diſtribuez à l'Armée. Mahomed approuva ce jugement barbare, & ſuppoſa même que Dieu l'avoit inſpiré au cruel *Saad*. Parmi les Eſclaves, il ſe trouva une Fille d'une grande beauté, nommée *Richana*, que Mahomed mit au nombre de ſes Concubines, & qui, par déference pour ce Maître amoureux, embraſſa bien-tôt après le Muſulmaniſme.

* IL ne ſe paſſa rien de fort conſiderable dans la 6e. année de l'Egire. Le Prophete marcha contre les Tribus de *Lahian* & de *Moſtalek*. Les premiers gagnerent les montagnes, & ceux-ci furent battus. Mahomed trouva encore parmi ces derniers dequoi ragoûter

* *An. 6. de l'Egire.*

ter ſa paſſion amoureuſe ; en la perſonne de *Giowaira*, Fille d'un des principaux des *Moſtalékites*, laquelle il épouſa ; & pour l'amour d'elle relâcha 100 Peres de famille de ſes Parens, qui avoient été pris dans le combat.

En revenant de cette Expédition, *Aiſcha*, la plus jeune de ſes Femmes, fut ſoupçonnée de galanterie avec un jeune-homme nommé *Saffuah*, qui la ſuivoit par-tout. Cet attentat parut ſi criminel aux Amis du Prophete, qu'ils lui conſeillerent de repudier cette impudique. Mais après avoir mûrement réfléchi, ſon amour pour cette Femme, quoique galante, l'emporta ſur toute autre conſideration ; & pour fermer la bouche à ſes accuſateurs, il ſuppoſa une révélation du Ciel, par laquelle *Aiſcha* étoit pleinement juſtifiée, & ſon honneur entierement rétabli. Il fit enſuite infliger une peine de 80 coups de fouet à chacun de ceux qui lui avoient donné ce conſeil, excepté à *Abdalla*, à qui ſon grand crédit dans l'Armée épargna la honte de ce châtiment.

Comme les gens de Mahomed ne trouvoient pas toujours de l'eau pour ſa-

tis-

tisfaire à l'obligation de ſe laver & de ſe purifier, le Prophete leur permit d'uſer de ſable, ou d'une ſorte de pouſſiere, à ſon défaut; & il inſtitua cette Loi à peu près dans le temps dont nous parlons.

TOUTES les entrepriſes du Prophete étoient ſuivies du plus heureux ſuccès : dès qu'il ſe préſentoit devant ſes Ennemis, il les battoit, ou les mettoit en fuite. Ainſi, profitant de ſon bonheur, & de la confiance que les Troupes avoient en lui, il marcha avec 1400 hommes vers la Ville de la Mecque. Arrivé à une journée de cette Ville, il y trouva quelques Députez des Koréiſhites, qui lui ſignifierent que les Mecquois étoient réſolus de ne point lui en permettre l'entrée. *Arwa* étoit chargé de cette commiſſion, & *Othman* reçut ordre du Prophete d'aller de ſa part trouver *Abuſophian*, & de lui repréſenter qu'il avoit entrepris ce voyage uniquement pour faire ſes dévotions à la *Kaaba*, & y offrir des Sacrifices. *Abuſophian* ne ſe laiſſa pas éblouïr par ce ſpécieux prétexte, & bien loin de rendre au Prophete une réponſe favorable,

il fit mettre aux fers le Député Muſulman. Mahomed attendoit impatiemment le retour d'*Othman*; & comme on n'en entendoit point parler, il crut que les Koréiſhites l'avoient mis à mort. Dans ce ſoupçon, il jura de ne point partir de devant la Place, qu'il ne ſe fût vengé de cette perfidie; & pour le faire avec plus de ſuccès & de gloire, il prit dès-lors la ſouveraine Autorité, & ſe fit prêter ſerment en cette qualité par tous ceux de ſon Armée.

QUOIQUE Mahomed n'eût qu'une poignée de monde avec lui, les Koréiſhites le redoutoient. Ils réſolurent donc de lui propoſer une Trève, & chargerent *Sohail* fils d'*Amru* de cette négociation. Les propoſitions furent bien reçues du Prophete, & on convint de part & d'autre, après quelque altercation ſur la forme du Traité: Qu'il y auroit une Trève de dix ans: Que s'il ſe trouvoit quelqu'un parmi les Koréiſhites qui voulût ſe joindre à Mahomed, il pourroit le faire alors en toute ſûreté: Que pareillement ceux de l'Armée de Mahomed qui voudroient ſe retirer à la Mecque parmi les Koréiſhites, pourroient le faire librement; mais que ſi

dans

dans la ſuite quelque habitant de la Mecque venoit à paſſer dans l'Armée de Mahomed, celui-ci ſeroit obligé de le rendre : Enfin, que Mahomed & les ſiens pourroient aller & venir dans la Ville, pourvu qu'ils y vinſſent ſans armes, & qu'ils n'y reſtaſſent que trois jours chaque fois. Il n'y eut que les ſoldats de Mahomed, qui ne parurent pas contens de cette Trève. Ils s'étoient flatez de trouver dans le pillage de la Mecque dequoi ſatisfaire leur avidité ; & ſe voyant fruſtrez d'une ſi belle eſperance, ils ne purent s'empêcher d'en témoigner leur regret.

Mais ils trouverent, bientôt après, de quoi ſe dédommager dans l'Expédition que leur infatigable Chef leur préparoit contre les Juifs de *Chaibar*. Il ne fut pas plutôt arrivé à Médine, qu'il en repartit pour aller aſſieger leur Ville, dont il rendit maître, auſſi bien que de tous les Forts de ſa dépendance. *Ababeker*, honoré de l'Etendart du Prophete, combattit vaillamment pour emporter un de ſes Forts, mais ſans ſuccès. *Omar* n'y réuſſit pas mieux. Cet honneur étoit réſervé au Gendre du Pro-

phete, quoiqu'il fût alors fort incommodé de la vue. Mahomed lui rendit l'uſage de ſes yeux, lui confia ſon Etendart, & lui ordonna d'attaquer cette Fortereſſe. Mais avant de l'emporter, il ſoutint un combat ſingulier avec le Juif *Marhab*, duquel il fendit la tête d'un coup de ſabre. *Ali* ſe rendit enſuite maitre de *Chaïbar* & de ſes Forts, après un Siege de dix jours. On rapporte à cette occaſion, qu'*Ali*, comme un autre *Samſon*, arracha de ſes mains une des portes de la Ville, ſi peſante pourtant, que 8 hommes pouvoient à peine la lever de terre; & qu'il la manioit avec la même facilité qu'il eût fait un bouclier ordinaire, pour couvrir le Prophete des fleches dont les aſſiegez l'accabloient. Quoi qu'il en ſoit, on trouva dans ces Places toute ſorte de proviſions propres à rafraichir les gens du Prophete, qui avoient ſouffert conſiderablement à ce Siege; & Mahomed, en ſon particulier, y acquit une nouvelle Femme en la perſonne de *Safia*, fiancée pour-lors à un Prince de ce Canton, mais qui ne balança pas à rompre ſes engage-

mens

mens avec ce dernier, pour s'attacher au nouveau Conquérant de l'Arabie.

* FADAC, autre Ville appartenant aux Juifs, eut le même ſort que *Chaïbar*. *Wadilkora* fut encore aſſiegée & priſe par les Muſulmans; & ſes habitans, auſſi-bien que ceux des autres Villes dont nous venons de parler, eurent la permiſſion d'y reſter tranquillement; comme ils firent juſqu'au Califat d'Omar, qui les en chaſſa.

APRE'S cette Expédition, Mahomed reprit le chemin de Médine, où il trouva ceux de ſes Diſciples qui, au commencement de ſa Miſſion, s'étoient refugiez en Ethiopie, avec leur Chef *Giafar*. Il eut une joye extrême de les revoir, & en reconnoiſſance du zèle qu'ils avoient témoigné pour ſes interêts, il les mit en part du butin qu'il venoit de faire à Chaïbar. *Al Nagiaſh*, Roi d'Ethiopie, qui les avoit reçus dans ſes Etats, entretenoit avec le Prophete une amitié ſi intime, que ce Prince ne crut point déroger à ſa Dignité en épouſant pour Mahomed

* *An. VII. de l'Egire.*

homed une Fille d'*Abuſophian*, Veuve d'*Abdolla*, qui s'étoit retiré avec elle dans ſes Etats, & qui y mourut Chrétien. Mahomed avoit ſans doute ménagé cette alliance pour ſe rendre favorable le Chef des Koréiſhites, dans le deſſein qu'il avoit de ſe rendre maitre de la Mecque, eſperant que ce Prince reſpecteroit en la perſonne d'un Gendre, le plus redoutable de ſes ennemis.

Ce fut dans cette même année qu'une Juive nommée *Zaïnab*, voulant, comme elle le dit depuis, éprouver ſi Mahomed avoit véritablement le don de pénetrer dans l'avenir, empoiſonna une épaule de mouton deſtinée au ſouper du Prophete. Mais cette épaule ne manqua pas de l'avertir du poiſon qu'on y avoit mis; quoiqu'après coup, puiſqu'il en avoit déja mis un morceau dans la bouche, qu'il reprit d'abord à la vérité, mais dont le venin s'étoit ſi bien inſinué dans le ſang, qu'il fut toujours languiſſant depuis ce temps-là.

Mahomed ayant, comme nous avons vu, étendu ſes Conquêtes, & amené les Habitans de pluſieurs Cantons de l'Arabie à ſa Doctrine, envoya des Am-

Ambaſſadeurs à tous les Princes ſes voiſins, pour les inviter à embraſſer le Muſulmaniſme. *Coſrou*, Roi de Perſe, fut le premier qui reçut cette invitation ; mais bien loin d'y répondre favorablement, ce Prince hautain déchira la Lettre, indigné *de ce qu'un de ſes Eſclaves oſoit lui écrire* ; & s'attira la malédiction du Prophete, qui ne répondit autre choſe à ce mépris, ſinon que *Dieu déchireroit le Royaume du Perſan, comme celui-ci avoit déchiré ſa Lettre.* Le ſecond fut l'Empereur *Heraclius*, qui reçut la Lettre de Mahomed avec reſpect, & renvoya *Dohia*, qui la lui avoit apportée, avec des préſens. Le troiſieme fut le Prince des Coptes, *Al-Mokawkas*, qui gouvernoit l'Egypte ſous *Heraclius*, & qui ſe fit enſuite Muſulman ſous le Calife *Omar.* Ce Prince reçut l'Envoyé de Mahomed avec diſtinction, & connoiſſant le foible de ſon Maitre pour le Sexe, il lui remit une jeune Fille de grande beauté, nommée *Marie*, qui devint quelque temps après Mere d'*Ibrahim.* Il y joignit d'autres préſens de joyaux, & de quelques animaux de monture, mais qui firent moins de plaiſir

ſir à Mahomed que la belle *Copte*, qu'il préfera depuis à toutes ſes autres Femmes. Le quatrieme fut le Roi d'Abyſſinie, qui avoit déja embraſſé le Mahometiſme, comme on l'a dit ci-deſſus. Le cinquieme fut *Al-Hareth* Prince Gaſſanite, qui regnoit ſur une partie de l'Arabie, & qui répondit qu'il iroit rendre viſite au Prophete, apparemment avec une Armée, puiſque Mahomed s'en fâcha. Le ſixieme fut *Howada* Roi de l'Yemen. Ce Prince s'étoit fait Mahometan : mais il refuſa d'abord de ſe rendre auprès du Prophete, qui l'en prioit par ſa Lettre. Il s'y rendit néanmoins depuis, & fit profeſſion du Muſulmaniſme. Puis étant retourné dans ſes Etats, il abandonna cette Religion, & oſa reprocher à Mahomed qu'il s'étoit aſſocié dans l'Emploi Prophétique un menteur, nommé *Mozailma*. Le ſeptieme fut *Mondar*, qui étoit Roi d'*Alhabraïn* ſur le Golfe Perſique. Il embraſſa le Mahometiſme, & remporta enſuite une grande victoire ſur les Perſans ; & tous les Arabes de ſes Terres reçurent la Religion de leur Prince.

PEN-

PENDANT que la Trève duroit avec les Koréiſhites, Mahomed voulut aller faire ſes dévotions à la *Kaaba*. Comme il étoit fort las, il n'en fit le tour que quatre fois, à petits pas; mais étant enſuite allé aux deux collines, *Safa* & *Merva*, il courut entre ces deux hauteurs. Il épouſa dans ce voyage *Maïmuna* fille d'*Ali-Hareth*, & voulut que ſon Oncle *Ali-Abbas* fît la cérémonie du mariage, qu'il revêtit pour cela d'une dignité que perſonne n'avoit poſſedée avant lui.

* L'ANNE'E 8. de l'Egire, Mahomed envoya contre les Sujets d'Heraclius qui habitoient une Ville de la Syrie nommée *Muta*, (où un de ſes Députez avoit été tué par un Arabe de ce Canton,) un Corps de 3000 hommes, auxquels il nomma trois Généraux, ſavoir *Zaïd*, *Giafar*, & *Abdolla*; afin que ſi le premier étoit tué, le ſecond prît ſa place, & ſi celui-ci l'étoit encore, le troiſieme lui ſuccedât. Les Romains avoient une Armée de près de 100000 hom-

* *An. VIII. de l'Egire.*

hommes, s'il en faut croire les Auteurs Arabes, à oppoſer à celle des Muſulmans ; & malgré cette ſupériorité, ils perdirent la Bataille, après un combat fort opiniâtre. Ce fut *Chaleb*, Fils d'*All-walid*, qui eut toute la gloire de cette Action. Les trois Généraux que Mahomed avoit nommez y ayant été tuez, celui-ci fut élu en leur place, par un conſentement unanime de toute l'Armée, & montra par ſon habileté & ſon courage, qu'il étoit véritablement digne d'un tel choix. Il revint à Médine avec ſes Troupes victorieuſes, & après avoir attendri Mahomed par la relation qu'il lui fit de la mort de ſes trois Généraux, il en reçut le ſurnom d'*Epée de Dieu*, qu'il a toujours conſervé depuis.

Il n'y avoit pas encore deux ans que la Trêve avoit été faite, lors qu'elle fut violée par les Koréiſhites, qui attaquerent une Tribu de *Cozaïtes* alliée du Prophete. *Abuſophian*, pour prévenir les ſuites de cette querelle particuliere, alla lui-même à Médine, dans l'eſperance d'appaiſer ſon Gendre, & de trouver dans la perſonne de ſa Fille une interceſſion effica-

efficace auprès de lui. Mais après avoir inutilement preſſé Mahomed de lui rendre une réponſe favorable ſur l'accommodement propoſé, il s'en retourna à la Mecque, auſſi mécontent de Mahomed, qu'indigné contre ſa Fille, qui à peine avoit daigné lui parler, & qui avoit oſé lui reprocher *qu'il étoit Idolatre, & que ſon Mari étoit l'Apôtre de Dieu.* Le Prophete ne laiſſa pas échaper cette occaſion, & la ſaiſit comme un prétexte ſpécieux pour ſe rendre maitre d'une Ville, qui, ſelon lui, ne reſpectoit aucun Traité. Il fit donc travailler aux préparatifs de cette importante Expédition, & ſi ſecretement, qu'il arriva pour ainſi dire aux portes de la Mecque, avant qu'on eût eu avis de ſon départ de Médine. Il ne tint pourtant pas à *Hateb*, un des Chefs de ſon Armée, que les Mecquois ne fuſſent avertis à temps de ce qui ſe tramoit contre eux. Touché des violences que cette Ville, qui lui avoit donné le jour, alloit ſouffrir de la part d'un Général irrité, & d'un Soldat avide, & fatigué d'une longue Guerre, mais ſur-tout du ſort de ſes petits Enfans qui s'y trouvoient, il donna avis aux Koréiſhites du deſſein de

de Mahomed. Et pour que ſa Lettre leur parvînt plus ſûrement, il en chargea *Sara*, ſa Servante, qui ſe mit auſſitôt en chemin. Mais Mahomed, averti de cette manœuvre par une révèlation, dépêcha dans le moment *Ali* & *Zobeïr*, qui arrêterent cette Fille, intercepterent la Lettre, & la porterent au Prophete. Il fit enſuite venir *Hateb* devant lui, & lui demanda pourquoi il s'étoit rendu coupable d'une telle trahiſon. *Hateb* ſe juſtifia le mieux qu'il put, & obtint du Prophete le pardon de ſa faute, malgré les ſollicitations d'*Omar*, qui vouloit qu'on l'en punît capitalement.

Les préparatifs de cette Expédition étant achevez, Mahomed partit de Médine, & prit le chemin de la Mecque à la tête d'un Corps de 10000 hommes. Arrivé à une journée de la Ville, il fit camper ſon Armée, donna la garde du Camp à Omar, & ordonna qu'on tînt allumez, pendant toute la nuit, 10000 feux, & qu'on diſpoſât les Gardes de telle maniere, que perſonne ne pût porter à la Place la nouvelle de ſa proximité. *All-Abbas*, oncle du Prophete, étoit reſté à la Mecque, quoiqu'attaché

taché à la Doctrine de ſon Neveu. Ce fut lui qui perſuada à *Abuſophian* d'aller trouver le Prophete, de lui rendre hommage comme à ſon légitime Souverain, & d'embraſſer ſa Religion. *Abuſophian* ſuivit ce conſeil, & ſe mit en chemin avec *All-Abbas*, pour venir ſe préſenter devant Mahomed. Dès qu'Omar vit cet ancien Ennemi du Prophete, il courut à Mahomed pour lui demander la permiſſion de le tuer. Mais elle lui fut refuſée, & Mahomed aſſura le Chef des Koréiſhites qu'il ne lui ſeroit fait aucune inſulte dans ſon Camp. Cette premiere entrevue fut ſuivie d'une ſeconde, dans laquelle Mahomed acheva de perſuader *Abuſophian* d'embraſſer le Muſulmaniſme. Mahomed donna enſuite ſes ordres à chacun de ſes Lieutenans, pour inveſtir la Place. Quelques Hiſtoriens rapportent qu'elle ne ſe rendit qu'après une vigoureuſe réſiſtance, qui fut accompagnée d'un grand carnage de part & d'autre. D'autres prétendent qu'elle ne fit pas ſeulement mine de vouloir ſe défendre, & que les Muſulmans s'en ſeroient rendus maitres ſans coup férir, ſi *Chaleb* ne ſe fût engagé avec une Troupe de Koréiſhites,

hites, qui vouloient l'empêcher d'avancer dans la plaine.

MAHOMED, maître de cette importante Place, ſongea d'abord à abolir entierement le Culte des Idoles, qui y étoit pratiqué. Il renverſa pour cet effet tous les Simulacres, qui juſqu'alors avoient été les objects de la vénération des Arabes. Il ſanctifia enſuite par ſon exemple la viſitation du Temple, & celle de la *Kaaba*, en faiſant le tour de ces Lieux, réputez ſaints, par ſept fois.

LE Prophete, s'étant ainſi acquitté de ces fonctions religieuſes, ordonna qu'on fît mourir quelques perſonnes qui avoient témoigné le plus d'emportement contre lui. Ils étoient au nombre de dix, ſix hommes & quatre femmes : mais la plupart racheterent leurs vies en embraſſant le Muſulmaniſme.

APRE'S que Mahomed eut mis ordre à tout dans la Ville de la Mecque, il envoya *Chaleb* Fils d'*Abualid*, avec des Troupes, pour inviter les Habitans des Cantons voiſins à ſe ſoumettre à ſon Empire & à ſa Religion. Mais il lui défendit d'employer d'autres voyes que celles de la douceur & de la perſuaſion. Cependant

pendant Chaleb, au-lieu de s'en tenir à ce qui lui étoit ordonné, ſaiſit cette occaſion pour venger la mort d'un de ſes Oncles, qui avoit été tué par quelqu'un de la Tribu vers laquelle il étoit envoyé, & paſſa au fil de l'épée une Troupe de ces malheureux *Giadimites*, quoiqu'ils fuſſent venus à ſa rencontre, & qu'il leur eût promis, non ſeulement la vie, mais la poſſeſſion tranquille de leurs biens, pourvu qu'ils embraſſaſſent le Muſulmaniſme. Le Monarque de l'Arabie crut devoir à ſes nouveaux Sujets un exemple de moderation & de juſtice. Il deſapprouva hautement le procedé de ſon Officier, & prit Dieu à témoin de ſon innocence à cet égard. Il voulut de plus reparer en quelque maniere le mal qui avoit été fait, & envoya pour cet effet Ali ſon Gendre à cette Tribu, avec ordre de payer aux Parens le prix du ſang qui avoit été répandu, & de leur faire reſtituer toutes les dépouilles de ces malheureuſes victimes.

CETTE même année, la huitieme de l'Egire, pluſieurs Tribus réunirent leurs forces ſous un Chef nommé *Malec*, pour

pour arrêter les conquêtes de Mahomed, & ſe ſouſtraire à ſa domination. Le Prophete ſortit de la Mecque avec 12000 hommes, pour les combattre. Les deux Armées s'étant rencontrées dans la vallée d'*Honaina*, entre la Mecque & Taïf, Mahomed crut marcher à une victoire certaine, d'autant plus que la ſienne étoit de beaucoup ſupérieure à celle de ſes Ennemis; outre qu'avec des Troupes bien aguerries, & animées par la proximité de la Capitale du nouvel Empire qu'elles venoient de conquérir, il ſembloit qu'il n'avoit qu'à ſe préſenter pour les mettre en fuite. Mais il eut la mortification de voir ſes Troupes en déroute dès le premier choc; & tellement débandées, qu'il ſembloit que rien ne pût les arrêter dans leur fuite. Il mit en uſage toute ſon habileté pour les rallier; & en étant venu à bout, il donna ſur l'Ennemi avec tant d'impétuoſité, qu'il les mit en fuite à ſon tour.

MAHOMED vint enſuite aſſieger *Taïf*. Il battit cette Place pendant 20 jours, ſans pouvoir s'en rendre maitre; & après en avoir levé le Siege, il ſe retira à une Ville voiſine, où il avoit laiſſé

le

le butin qu'il avoit fait quelque temps auparavant, dans la Bataille d'Honaïna, ſur les Tribus que commandoit *Malec*. Ces mêmes Tribus envoyerent des Ambaſſadeurs à Mahomed, pour le prier de leur rendre leurs Femmes & leurs Enfans, avec tout ce qui leur avoit été pris. Il leur donna le choix, offrant de leur rendre, ou leurs Femmes & leurs Enfans, ou leurs Troupeaux & leurs Biens; & ayant choiſi le prémier, leurs Biens furent partagez aux gens de Mahomed. Mais leur Général *Malec*, qui perdoit plus qu'aucun à un tel accommodement, paſſa dans le parti de Mahomed, embraſſa ſa Religion, & obtint la reſtitution de tout ce qu'on lui avoit pris.

Le partage du butin dont nous venons de parler, cauſa encore de grandes diſputes dans l'Armée des Muſulmans. Les *Anſariens*, qui juſqu'alors avoient été, ſinon privilégiez ſur les *Mogheriens*, au moins traitez également, furent exclus de celui-ci; & les principaux des Mecquois en profiterent; ce qui donna occaſion aux plaintes d'un nommé *Dhull Chowaïſara*; & à une prédiction de Mahomed, par laquelle il annonça, que de la race de

cet Anſarien ſortiroient les differentes Sectes qui diviſent encore aujourd'hui ſa Religion.

APRE'S cette Expédition, Mahomed revint à la Mecque, en viſita le Temple, & ayant établi *Otab* Fils d'*Oſaid* pour Gouverneur de cette Ville, & *Maad* Fils de *Giabal* pour inſtruire le Peuple, il reprit le chemin de Médine. Dans cette année Mahomed eut un Fils, de l'Egyptienne que le Roi des Coptes lui avoit envoyée, qui fut nommé *Ibrahim*.

* L'ANNE'E IX. de l'Egire eſt célebre par les differentes Ambaſſades que les Princes de l'Arabie envoyerent à Mahomed, tant pour le féliciter de ſes conquêtes, que pour ſe reconnoitre ſes Tributaires. Ils virent bien qu'ils n'étoient pas en état de réſiſter à un Ennemi ſi puiſſant; ainſi ils aimerent mieux ſe ſoumettre de bonne grace, que de s'expoſer à une guerre dont l'iſſue ne pouvoit manquer de leur être funeſte.

AYANT ainſi ſubjugué preſque toute

* *An. IX. de l'Egire.*

te l'Arabie, Mahomed déclara le deſſein qu'il avoit formé de conduire ſes Troupes victorieuſes contre les Romains; ne trouvant pas à propos de cacher à ſes Soldats, comme il faiſoit ordinairement, les fatigues & les dangers auxquels il prévoyoit que cette Expédition devoit les expoſer : c'eſt pourquoi ils ne l'entreprirent qu'à regret, tant à cauſe de l'éloignement du Païs où il faloit ſe tranſporter, qu'à cauſe des forces des Ennemis qu'ils avoient à combattre. Mais ſi les Soldats de Mahomed montrerent quelque repugnance à l'Expédition de Syrie; les Chefs de ſon Armée, au contraire, lui témoignerent leur zèle & leur empreſſement, en contribuant, chacun ſelon ſon pouvoir, à tout ce qui étoit néceſſaire pour en faire la conquête. Il ſe mit enſuite en campagne, dans les plus fortes chaleurs de l'Eté, avec un Corps de 20000 hommes d'Infanterie, & de 10000 de Cavalerie. Après pluſieurs jours de marche, il arriva devant la Ville de *Tabuc*, appartenant à l'Empereur Grec; dont il ſe rendit maitre, & où il reçut les Députations de pluſieurs Princes Chrétiens, qui s'obligerent de lui

payer un Tribut annuel, pourvu qu'il les laiſſât paiſibles poſſeſſeurs de leurs Etats; après quoi il reprit le chemin de Médine.

Il y trouva des Envoyez de la Ville de *Taïf*, qui offroient de ſe ſoumettre à ſon Empire, & d'embraſſer ſa Religion, pourvu qu'il voulût leur permettre de continuer à rendre un Culte religieux à leur Idole favorite. Le Prophete n'en voulut rien faire, & exigea d'eux une ſoumiſſion pure & ſimple à ſa Doctrine. Il ne voulut pas non plus les diſpenſer des Prieres ordonnées par ſa Loi, leſquelles leur paroiſſoient en trop grand nombre; & répondit à la propoſition qui lui en fut faite, *qu'il n'y avoit rien de bon dans une Religion qui ne préſcrivoit pas la Priere.* Sur la fin de cette année 9e. de l'Egire, Mahomed envoya *Abubeker* & *Ali* à la Mecque, pour y faire un Pélerinage ſolemnel, & y règler les cérémonies qui devoient ſe pratiquer dans la ſuite en telles occaſions.

* Le pouvoir de l'Impoſteur s'étant

ſi

* *An. X. de l'Egire.*

ſi conſiderablement augmenté, la terreur de ſes armes effraya tellement ceux d'entre les Arabes qui n'en avoient pas encore reſſenti la force victorieuſe, qu'ils vinrent tous ſe ſoumettre à ce nouveau Conquérant. Et comme ſon Empire & ſa Religion alloient toujours de pair, l'un & l'autre acheverent de s'établir cette année-ci dans toutes les Provinces de l'Arabie; auxquelles il envoya bientôt après de ſes Lieutenans, pour y abolir l'ancien Culte, & les gouverner en ſon nom.

APRE'S avoir pris les meſures convenables pour ſe maintenir dans ſes Conquêtes, Mahomed vint à la Mecque, pour faire ſes dévotions & le Pélerinage que lui-même avoit inſtitué. Il entra dans cette Ville le 10. jour du mois *Dulhaga*, qui eſt celui auquel on célebre cette ſolemnité. Il ajouta quelques cérémonies à celles qu'il avoit d'abord établies, adreſſa pluſieurs exhortations aux Peuples qui étoient accourus de toutes parts dans cette Ville pour y voir leur nouveau Maitre; & s'en retourna enſuite à Médine. Ce voyage de Mahomed à la Mecque eſt nommé par ſes Sectateurs le

Pélerinage d'Adieu, parce qu'en effet ce fut le dernier qu'il y fit.

QUOIQUE Mahomed fût parvenu à ce degré éminent de gloire & de grandeur, il ſe trouva d'autres Impoſteurs qui voulurent l'imiter; dans l'eſperance que prenant comme lui la qualité de Prophete, ils pourroient avec le temps acquérir celle de Roi. *Moſailma*, *Aſwoad*, *Taliha*, & d'autres jouerent le même rôle; mais ils ne jouerent pas du même bonheur que celui qu'ils s'étoient propoſez pour modèle: car ils furent tous vaincus, & obligez de ſe ſoumettre à Mahomed, ou à ſes Califes.

* LE Prophete s'étoit toujours reſſenti du morceau empoiſonné que lui avoit préparé la Juive de Chaïbar: ſes douleurs redoublerent, & furent accompagnées d'un grand mal de tête & d'une groſſe fievre, qui à la fin le fit tomber en délire. Pendant les premiers jours de ſa maladie, Mahomed ne diſcontinua point de ſe rendre à la Moſquée aux heures de la Priere; & comme il ſe ſentoit près de ſa fin,

* *An. XI. de l'Egire.*

fin, il voulut dans un diſcours public donner des preuves de ſa juſtice & de ſon humilité. *Hommes Arabes*, dit-il alors, *ſi j'ai fait donner le fouet à quelqu'un, voici mon dos que je préſente pour en recevoir autant. Si j'ai bleſſé la réputation de quelqu'un, je conſens qu'il traite la mienne de la même maniere. Si j'ai reçu de l'argent de quelqu'un injuſtement, voilà ma bourſe, qu'il prenne ce qui lui appartient. Que perſonne ne croye que pour celà il s'attirera ma haine; certes ce n'eſt pas ma coutume, ni mon naturel, d'en uſer ainſi.* Après ce diſcours, Mahomed deſcendit de la Tribune pour faire la Priere du midi. L'ayant finie, & fait une mention particuliere de ceux qui avoient été tuez à la Bataille d'Ohud; comme il alloit remonter dans la Tribune pour continuer ſon diſcours, il fut interrompu par un Particulier qui répétoit trois drachmes qu'il diſoit lui être dûes. Mahomed les lui rendit ſur le champ, ajoutant, *qu'il étoit beaucoup plus aiſé de ſouffrir le deſhonneur de ce Monde, que celui de l'autre.*

MAHOMED ſentant ſon mal empirer, voulut donner ſes ordres, avant

mourir, à ſes fideles Anſariens. Il fit venir les principaux d'entre eux devant lui, & leur recommanda ces deux choſes : 1°. de ne ſouffrir aucun Idolatre dans la Preſqu'Iſle de l'Arabie : 2°. d'accorder à ceux qui embraſſeroient ſa Religion, les mêmes privileges dont ils jouïſſoient eux-mêmes. Etant tombé bien-tôt après en délire, il demanda une plume & de l'encre pour écrire un Livre, dont la lecrure devoit préſerver ſes Diſciples de jamais tomber dans l'erreur. Mais Omar ne voulut pas qu'on lui en apportât, diſant, *que l'Alcoran ſuffiſoit ; & que le Prophete étoit ſi malade, qu'il ne ſavoit ce qu'il diſoit.*

ENFIN Mahomed mourut, après 14 ou 15 jours de maladie, entre la 63. & la 64. année de ſa vie, un ſamedi, ſecond jour de la ſemaine chez les Muſulmans, dans le mois *Rabié* premier. *Ali* & *All-Abbas* laverent ſon corps ; le revêtirent de trois habits, & l'enterrerent deux jours après, à Médine, dans la chambre de ſa Femme *Aïſcha*, où il avoit voulu mourir.

SA mort remplit la plupart de ſes Sectateurs de conſternation & de crainte. Ils

ne vouloient pas croire qu'il fût mort, ni permettre qu'on l'enterrât. *Omar*, qui étoit de cet avis, s'emporta même juſques-là, qu'il tira ſon ſabre, & jura qu'il ôteroit la vie au prémier qui oſeroit dire que Mahomed étoit mort. Mais *Abubeker* ne voulut pas laiſſer plus long-temps *Omar* & la populace dans l'erreur. Il ſortit du lieu où étoit le corps de Mahomed, & s'adreſſant à eux; *Adorez-vous Mahomed*, leur dit-il, *ou le Dieu de Mahomed? Si vous adorez le Dieu de Mahomed, il eſt immortel & vivra éternellement; mais pour Mahomed, je vous aſſure qu'il eſt mort.* Il leur prouva enſuite par divers paſſages de l'Alcoran, que Mahomed devoit mourir auſſi-bien que les autres hommes. Cette diſpute finie, il en ſurvint une autre, ſur le lieu où on enterreroit le Prophete. Les Mogheriens vouloient que ſon corps fût tranſporté à la Mecque; les Anſariens, qu'il reſtât à Médine; & d'autres, qu'on fût l'enterrer à Jeruſalem, la Ville des Prophetes. Mais *Abubeker* aſſura qu'il avoit ſouvent ouï dire à Mahomed, *qu'il faloit enterrer les Prophetes au même lieu qu'ils mouroient.* Ce ſentiment prévalut,

&

& Mahomed fut enterré à Médine, comme nous l'avons déja dit.

Ainſi finit la vie de ce célebre Impoſteur, qui, de ſimple Marchand de Caravane, devint le Monarque de l'Arabie; & fonda un Empire, lequel, après s'être élevé, dans l'eſpace d'environ 80 ans, à un degré éminent de gloire & de grandeur, fut à la vérité détruit, mais dont les débris ont formé trois puiſſantes Monarchies qui ſubſiſtent encore aujourd'hui.

F I N.

L I V R E S

Qui ſe trouvent en Nombre chez

PIERRE HUMBERT Libraire,

à Amſterdam dans le Kalverſtraat.

Annales Typographici ab Artis inventæ origine. Opera MAITTAIRE. 4. *Tom.* 2. & 3. *Idem Tomus primus* ſub prælo. *Editio auctior, cum Indice locupletiſſimo pro toto Opere.*

Abregé de l'Hiſtoire de France par le P. DANIEL, in 4. 6. vol. Paris 1727. *Impreſſion faite pour l'uſage du* ROI, *en grand papier & gros caractere.*

Architecture Moderne, ou l'Art de bien bâtir pour toutes ſortes de Perſonnes. Ouvrage enrichi *de* 150. *Planches* qui repréſentent les Plans, Profils & Elevations ou Façades. Deux grands Volumes in quarto, Paris 1729.

Bibliotheque Germanique. 8. 22 vol.

Boulainvilliers (*le Comte de*) Etat de la France. fol. 3. vol. Londres 1727 —— 1728.

—— —— la Vie de Mahomed. 8. 1731.

Cal-

CAlmet, (*le P. Dom Auguſtin*) Dictionaire Hiſtorique, Critique, Chronologique, Géographique, & Litteral de la Bible. *Nouvelle Edition*, enrichie de 300. figures en Taille-douce, repréſentant pluſieurs nouvelles Découvertes ſur les Antiquitez des Hébreux & des Juifs, leurs Cérémonies, quelques Vues des principales Villes de la Terre Sainte, les Ordres de Batailles, Machines de Guerre, & les plus fameux Sieges dont il eſt fait mention dans l'Ecriture Sainte. fol. 4. vol. Paris 1730.

Clerici (Johannis) *Harmonia Evangelica, cui ſubjecta eſt* Hiſtoria Chriſti. *Acceſſerunt* Tres Diſſertationes *de Annis* Chriſti, *deque Concordia & Auctoritate Evangeliorum. fol.* 1700.

Confeſſions, Soliloques & Manuel de St. Auguſtin. *Traduction Nouvelle.* 12. 2. vol. Paris. 1728.

DErham, Théologie Aſtronomique, *Suite de la Théologie Phyſique.* Traduite ſur la cinquiéme Edition Angloiſe, 8. fig. 1729.

Dictionaire Anglois-François, & François-Anglois, par Boyer 4. 2. vol. 1727. *Nouvelle Edition*, revue par l'Auteur & augmentée de plus de 4000. mots & phraſes.

Dictionaire de Bayle. fol. 4. vol. 1730.

—— de la Langue Françoiſe par Richelet. 4. 2. vol. d'un caractere tout neuf & très beau *Sous preſſe.*

Diſſertations Hiſtoriques & Critiques ſur l'*Hiſtoire de France du P. Daniel*, & ſur divers autres Sujets, *par Mr. Rival*, Chapelain du Roi de la G. B. 12. 3. vol. 1727.

HIſtoire de Polybe, nouvellement traduite du Grec *par Dom* VINCENT THUILLIER, avec un Commentaire ou un Corps de Science Militaire, *enrichi de Notes Critiques & Hiſtoriques*, où toutes les grandes Parties de la Guerre, ſoit pour l'Offenſive, ſoit pour la Défenſive, ſont expliquées, démontrées, & repréſentées en figures: *par Mr. le Chevalier* DE FOLARD, in 4. 6 vol. 1729. —— 1732.

—— —— De France *par le* P. DANIEL, Edition d'Hollande, *avec les* Comparaiſons *de Mr.* LOMBARD ſur ladite Hiſtoire & celle de Mezeray, *qui ne ſe trouvent point dans les Editions de France.* in 4. 7. vol. fig.

—— —— *La même Hiſtoire en grand Papier.*

Hiſtoire phyſique de la Mer, du Comte de Marſilly. fol. fig. 1726.

Hiſtoire du Chriſtianiſme des Indes, par la Croze. 8. fig. 1724.

LEttres de Mr. BAYLE, *publiées ſur les Manuſcrits Originaux*; par Mr. DES-MAIZEAUX, avec des remarques. 12. 3. vol. 1722.

Lenfant (*Jaques*) Hiſtoire de la Guerre des Huſſites & du Concile de Baſle. 4. 2 vol. fig. 1731. *Idem grand Papier avec des Portraits choiſis.*

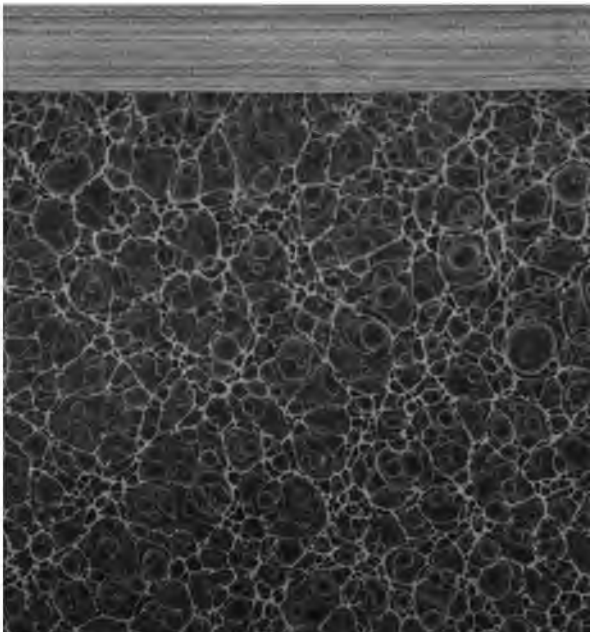
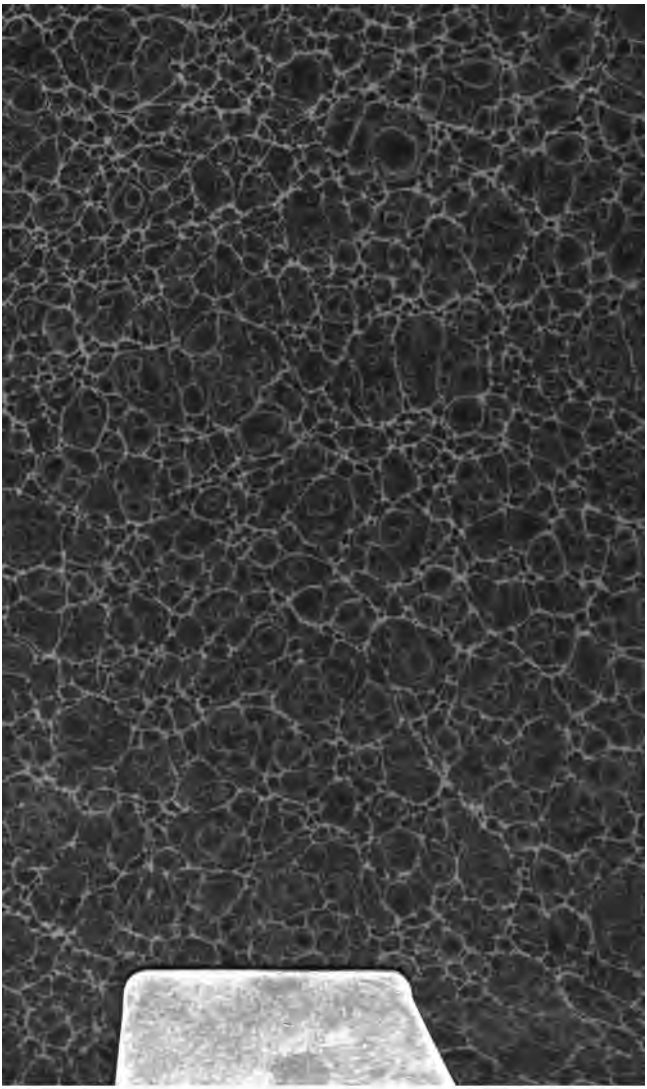
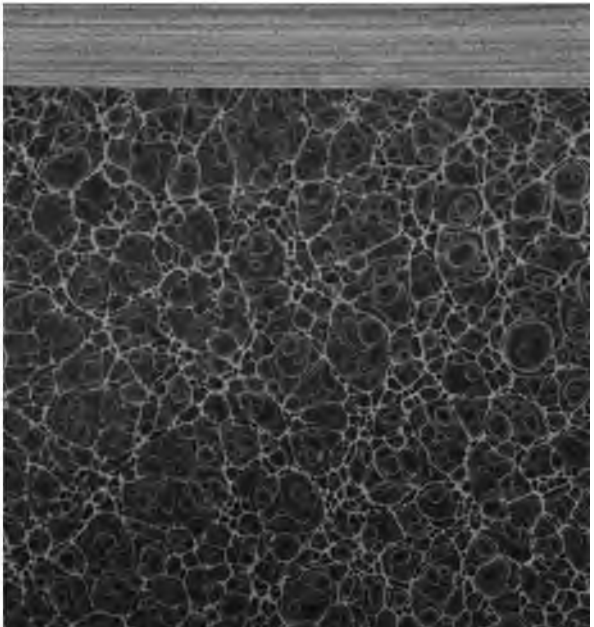
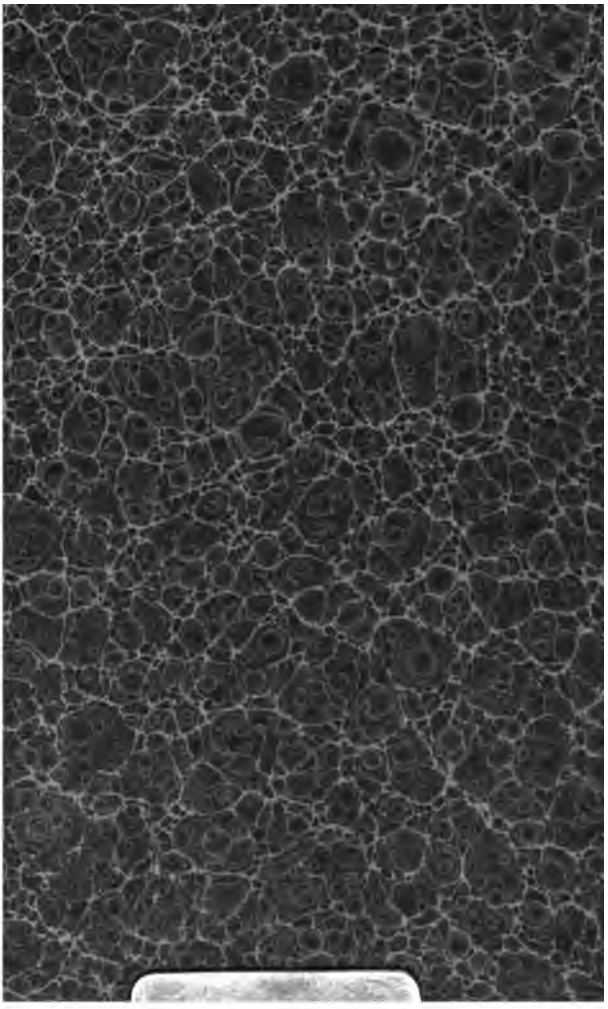
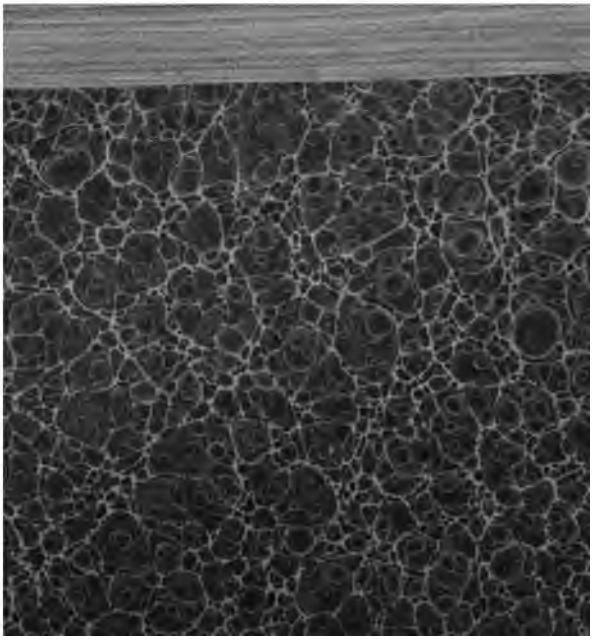
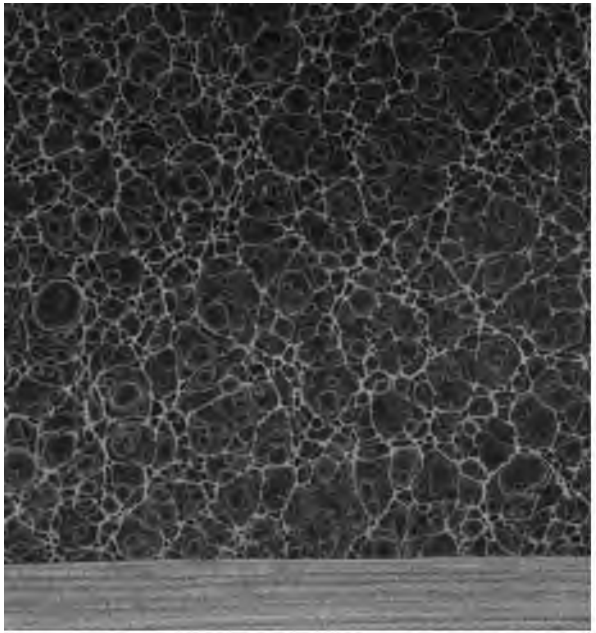
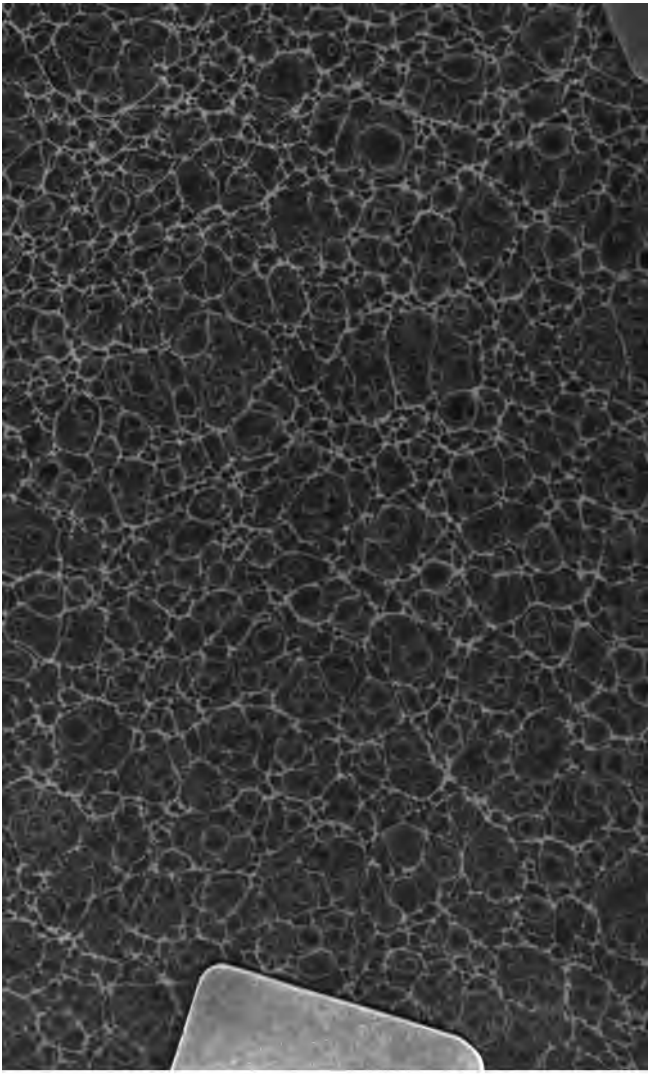
MEntor (le) moderne. *Nouvelle Edition*, augmentée d'une bonne Table des matieres, avec la Citation des Auteurs d'où ſont tirés les paſſages qui ſont à la tête de chaque Diſcours. 12. 4 vol. 1727.

Mémoires de FREDERIC HENRI *Prince d'Orange*; publiez ſur un Manuſcrit Original & Unique; in 4. *Belle Edition*, ſous preſſe à Amſterdam chez *Pierre Humbert.*

OBſervations Mathématiques, Aſtronomiques, Geographiques, Chronologiques & Phyſiques, tirées des Livres Chinois, redigées & publiées par *le P. Souciet.* 4. fig. Paris 1729.

RElation Hiſtorique & Apologetique des Sentimens &c. du *P. le Courayer*, avec les preuves juſtificatives des faits avancés dans cet Ouvrage, 12. 2. vol. 1729.

Religion (la) des Gaulois, tirée des plus pures Sources de l'Antiquité, contenant la Connoiſſance parfaite de la Religion de toutes les Nations, que les Anciens appelloient Celtiques, *par Dom Martin, Religieux de la Congrégation de S. Maur.* in. 4. 2 vol. fig. Paris 1727.

TRaité ſur les Miracles, DANS LEQUEL ON PROUVE *que le Diable n'en ſauroit faire pour confirmer l'Erreur*; où l'on fait voir, par pluſieurs Exemples tirés de l'Hiſtoire Sainte & Profane, que ceux qu'on lui attribue ne ſont qu'un effet de l'impoſture ou de l'adreſſe des Hommes; & où l'on examine le Syſtême oppoſé, tel que l'a établi LE D. SAMUEL CLARKE dans ſon *Traité ſur la Religion Naturelle & Chrétienne:* par Mr. SERCES *Vicaire d'Appleby.* in 8. 1729.

——— ——— De la Police, *où l'on trouvera* l'Hiſtoire de ſon Etabliſſement, les Fonctions & les Prérogatives de ſes Magiſtrats, toutes les Loix & tous les Règlemens qui la concernent; *on y a joint* une Deſcription de Paris, & huit Plans gravés qui repréſentent ſon ancien Etat, & ſes divers Accroiſſemens, avec un Recueil de Statuts des ſix Corps des Marchands, & de toutes les Communautés des Arts & Mêtiers. *Par Mr.* DE LA MARE, *Conſeiller-Commiſſaire du Roi*, in fol. 4 Vol. 1729. *Idem Tom V. ſous preſſe.*